



EDOUARD BRASEY

ENQUÊTE
SUR
L'EXISTENCE
DES
FÈES
ET
DES ESPRITS
DE
LA NATURE

filipacchi

ENQUÊTE
SUR L'EXISTENCE
DES FÉES

ET
DES ESPRITS
DE
LA NATURE

DU MÊME AUTEUR

Essais et documents :

L'Effet Pivot, Ramsay, 1987.

Sorciers. Voyage chez les astrologues, envoûteurs, guérisseurs, mages et voyants, Ramsay, 1989.

Charlie Chaplin, Solar, 1989.

La République des jeux, Robert Laffont, 1992.

Stavisky était mon père (en collaboration avec Claude Stavisky),
Édition n° 1, 1995.

Enquête sur l'existence des anges rebelles, Filipacchi, 1995.

Romans :

Quand le ciel s'éclaircira, Plon, 1994.

Édouard Brasey

ENQUÊTE
SUR L'EXISTENCE
DES FÉES
ET
DES ESPRITS
DE
LA NATURE

filipacchi

© 1996 — ÉDITIONS FILIPACCHI — Société SONODIP
151, rue Anatole-France, 92598 Levallois-Perret Cedex

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite
sans l'autorisation préalable et écrite de l'éditeur.

Ce livre est dédié aux fées,
ainsi qu'aux enfants et aux sages
qui osent encore y croire.

« — *Donc, continua-t-il avec bonne humeur, il devrait y avoir une fée pour chaque fille et chaque garçon.*
« — *Pourquoi ça, il devrait ? Et pas il y a ?*
« — *Parce que, vois-tu, les enfants savent tant de choses maintenant, que très vite ils ne croient plus aux fées et, chaque fois qu'un enfant dit : "Je ne crois pas aux fées", il y en a une, quelque part, qui tombe morte. »*

James Matthew Barrie, *Peter Pan*.

« *Farewell, rewards and fairies. »*

Rudyard Kipling, *Puck of Pook's Hill*.

« *Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère vent, pour l'air et les nuages, et le ciel pur, et tous les temps, par lesquels à tes créatures tu donnes soutien.*
« *Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur eau, qui est très utile et humble, précieuse et chaste.*
« *Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère feu, par qui tu éclaires la nuit ; il est beau et joyeux, robuste et fort.*
« *Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur notre mère la terre, qui nous soutient et nous nourrit, et produit divers fruits avec les fleurs aux mille couleurs et l'herbe. »*

Saint François d'Assise, *Cantique de frère Soleil*.

INTRODUCTION

Il était une fois... les fées

La croyance aux fées et aux esprits de la nature remonte aux premiers temps de l'humanité, bien avant que l'homme se soit inventé des dieux tout-puissants pour siéger dans le ciel et régner sur lui en monarques absolus. Avant de lever le nez vers les étoiles, l'homme s'est intéressé à un autre cosmos, tout aussi mystérieux que celui d'en haut, mais plus proche de lui : la nature. Avant de bâtir en pensée des panthéons, des empyrées et des Walhalla¹, lieux magnifiques et lointains peuplés de divinités hautaines et capricieuses, il s'est aventuré dans ces contrées tout aussi fabuleuses que sont les forêts, les montagnes, les lacs et les rivières. Là bruissait tout un monde de présences invisibles, tantôt bienveillantes, tantôt malfaisantes, qu'il lui fallait amadouer, apprivoiser, apprendre à connaître. Pour l'homme des origines, la nature tout entière était un temple magique débordant d'enchantements et de sortilèges, dans lequel il ne pouvait se risquer qu'à la condition de respecter et d'honorer selon leurs pouvoirs et leur rang ces entités minuscules ou géantes qui logeaient dans les arbres, les cascades ou les nuages. L'homme n'était pas encore devenu ce propriétaire replet et sûr de lui que l'on connaît aujourd'hui et qui, d'un mot ou d'une signature, décide de la construction d'un barrage artificiel, du déboisement de milliers d'hectares de forêt ou de l'immersion de déchets chimiques dans les rivières, les fleuves et les mers. L'homme n'agissait pas vis-à-vis de la nature comme si elle était son esclave soumise ; au contraire, il éprouvait à son contact une sorte de terreur sacrée et d'émerveille-

1. Paradis des guerriers, dans la mythologie germanique.

ment enfantin. Il ne se croyait pas encore le maître absolu de la création ; il ne se considérait même pas comme la créature la plus importante du monde ; il savait céder le pas à ces gardiens de la nature sauvage, plus sages et plus puissants que lui, auxquels il avait donné le nom de fées, de nymphes, d'elfes et de gnomes.

Les hommes civilisés et urbanisés que nous prétendons être ont oublié ces temps lointains où le moindre ruisseau pouvait abriter le chant d'une ondine, et où le promeneur solitaire prenait garde, la nuit, de ne point franchir le chemin que suivaient les lutins dans la forêt. En reniant son ancestrale croyance aux fées, l'homme moderne a renié sa propre enfance, et il s'est coupé de cette grande tradition orale, source de sagesse et d'initiation, qui, à travers les contes, les légendes, les mythes et le folklore, lui a durant des siècles enseigné les origines, les mœurs et les fonctions très précises de ces êtres prétendument imaginaires que les Anglo-Saxons ont regroupés sous l'aimable vocable de « Petit peuple ».

Mais le doute des hommes suffit-il à condamner à l'inexistence les fées et autres lutins ? L'idéal rationaliste et matérialiste des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècle aurait-il forcément raison de plusieurs millénaires de croyances ? N'est-il pas prétentieux de taxer de superstitions les convictions qui furent à la base des cultures du passé, et qui demeurent encore d'actualité aujourd'hui chez tous les peuples animistes, des Africains aux Japonais ? Au nom de quelle raison étroitement cartésienne faudrait-il nier la présence autour de nous d'entités intermédiaires assurant le relais entre l'homme, la nature et le divin ?

Les Églises officielles et leurs dogmes monothéistes ont, il est vrai, beaucoup œuvré pour évincer ou diaboliser les représentants du Petit peuple. En présentant les lutins comme des démons et les fées comme des sorcières, les inquisiteurs du Moyen Age et de la Renaissance ont eu beau jeu de poursuivre, condamner et brûler les humains suspectés d'entretenir un commerce avec eux : les sorciers, les mages, les alchimistes et autres amateurs de Kabbale. La lutte acharnée qui, en Occident, opposa longtemps le christianisme naissant à l'ancien paganisme finit par rompre le lien ténu qui existait entre l'homme et les esprits de la nature.

De la négation de ces esprits gardiens au mépris de la nature, il n'y a qu'un pas qui fut vite franchi par nos sociétés industrielles et bien pensantes. On en connaît aujourd'hui le prix : pollution des airs et des eaux, catastrophes écologiques, épidémies. Si l'homme craignait encore la vengeance des ondines et des sirènes, oserait-il déverser ses

INTRODUCTION

détritus et ses nitrates dans les fleuves et les océans ? S'il redoutait le courroux des elfes et des sylphes, polluerait-il l'atmosphère avec ses cheminées d'usine et ses émanations de gazole ? On ne croit plus aux fées ni aux esprits des éléments ; mais cela n'empêche pas ces éléments de se déchaîner et de rendre folle la nature. Faut-il voir dans la multiplication des tremblements de terre, ces dernières années, une mise en garde des gnomes ? Dans la naissance des cyclones un cri d'alerte des sylphes ? Dans les crues des fleuves et les raz de marée une imprécation des ondines et des naïades ? Dans les incendies de forêts une condamnation des salamandres ? Pourquoi pas ? L'homme moderne croit tout savoir et tout maîtriser, mais il vit de plus en plus mal et ne sait plus comment sortir des problèmes qu'il a lui-même suscités. Appeler à son secours les fées et les élémentaux ? Il n'y songe même pas. Il ne croit pas à la magie, ou bien il s'en effraie ; il ne croit qu'à la science, à laquelle il voue un culte absolu. Mais qu'est-ce que la science, sinon une magie dont on a su expliquer, en partie, les mystères ? Et qu'est-ce que la magie, sinon l'esquisse de la science de demain ?

Aujourd'hui, la moindre approche un tant soit peu ésotérique passe soit pour une fumisterie, soit pour un avant-goût de la cuisine du diable. Les réactions oscillent entre l'éclat de rire et la peur. A ce sujet, le grand médecin et occultiste Paracelse écrivait déjà, au xvi^e siècle : « Le vulgaire estime trop les pouvoirs des mauvais esprits, en particulier ceux du diable. Le diable n'est pas assez fort pour réparer les vieux pots cassés, non plus que pour enrichir un homme. Il est la plus misérable chose qu'on puisse supposer, plus misérable qu'aucun des êtres qui vivent dans les quatre Éléments (les Élémentals). Il y a beaucoup d'inventions, de sciences et d'arts qu'on attribue à l'action du diable, mais, avant que le monde n'ait beaucoup vieilli, on découvrira que le diable n'a rien à faire avec ces choses, que le diable n'est rien et ne sait rien et que de telles choses sont le résultat de causes naturelles... Des choses qu'on considère maintenant comme impossibles seront réalisées. Ce qui paraît impossible deviendra vrai dans l'avenir, et ce qui est regardé comme superstition, dans un siècle, servira de base à la science officielle du suivant. »



Nos contemporains, pourtant, ne sont pas tous aussi méprisants vis-à-vis des bonnes fées qui, en secret, veillent sur eux. De plus en

plus nombreux — même s'ils demeurent le plus souvent dans une prudente marginalité — sont ceux qui non seulement croient aux fées, mais cherchent par tous les moyens à les rencontrer et à communiquer avec elles. Ces pratiques, si étranges qu'elles paraissent, ne sont pas le fait de groupuscules clandestins ou de naïfs désireux de retomber en enfance. Les amis des fées sont généralement sains de corps et d'esprit; ils ne font partie d'aucune secte; ils travaillent et remplissent leur fonction dans la société. Simplement, l'environnement matérialiste dans lequel ils évoluent tous les jours est loin de combler toutes leurs aspirations, et les dogmes des religions officielles les ont déçus, ou bien ne les ont jamais attirés. La croyance aux fées leur permet de vivre au quotidien une forme de spiritualité légère et gaie, libre de tout carcan doctrinal, et surtout, efficace et concrète. Car les fées, comme dans les contes, sont là pour réaliser nos vœux. Elles sont les bonnes marraines des hommes; elles les comblent de dons dès leur berceau, leur racontent de belles histoires lorsqu'ils sont enfants et, lorsqu'ils ont atteint l'âge adulte, se tiennent prêtes à exaucer leur vœu — non pas leurs volontés, leurs caprices ou leurs désirs, mais leur grand vœu, leur vœu intime de total et complet épanouissement.

Car les fées sont les agents de la Fécondité, du Tout-Possible, de la réalisation du Soi. Elles sont les gardiennes de notre grand vœu, de la Légende Personnelle dont parle Paulo Coelho dans *L'Alchimiste*, ou bien des dix révélations dont fait état James Redfield dans *La Prophétie des Andes*. Les fées sont les symboles de notre évolution et de notre réalisation personnelle. Mais elles sont des symboles agissants, redoutablement efficaces. Il ne s'agit pas de les invoquer en vain, car elles répondent toujours. Et il faut faire très attention à la façon dont on formule son vœu — car nos aspirations, le plus souvent, ne sont pas l'expression de notre volonté profonde, mais le simple reflet des désirs, fantasmes et projections de ceux qui nous ont déterminés : nos parents, nos professeurs, notre milieu, la société. Les fées ne servent pas l'ambition, le pouvoir ou la richesse matérielle — car il ne s'agit pas là de vœux authentiques d'épanouissement personnel, mais de simples désirs de substitution. Elles ne nous aident qu'à parvenir au seul but qui doit nous importer dans cette vie : devenir enfin nous-mêmes.



J'ai parlé plus haut des « amis des fées » que j'ai pu rencontrer ou

INTRODUCTION

dont j'ai pu entendre ou lire le témoignage. Ce sont eux, à vrai dire, qui m'ont donné l'idée d'écrire ce livre. J'ai voulu rendre hommage à leur quête — poursuite de l'étoile, alliance avec les fées, recherche de soi-même — et témoigner à ma manière de leurs façons de la mener. J'ai voulu parler des travaux des alchimistes, occupés à matérialiser des salamandres sous des cloches de verres afin de leur extorquer le secret de l'immortalité. J'ai voulu narrer les mésaventures d'un certain Alexis-Vincent-Charles Berguibier de Terre-Neuve du Thym qui, au début du siècle dernier, se crut toute sa vie poursuivi par des farfadets, et en fit un gros livre en trois volumes intitulé *Le Fléau des farfadets*. J'ai voulu me replonger dans la merveilleuse saga de J.R.R. Tolkien, *Le Seigneur des anneaux*, entièrement vouée au petit peuple de Féerie. J'ai voulu évoquer le souvenir de ces deux petites Anglaises qui, au lendemain de la guerre de 1914-1918, s'amusaient à prendre en photo leurs amies les fées de la rivière — provoquant ainsi une émotion internationale et l'enthousiasme de sir Arthur Conan Doyle, qui en délaissa les *Aventures de Sherlock Holmes* pour écrire un ouvrage fort documenté intitulé *Le Retour des fées*. J'ai voulu apporter les témoignages de ces théosophes et anthroposophes clairvoyants qui, de Geoffrey Hodson et Charles Leadbeater à Rudolf Steiner, ont cherché à montrer que la terre était habitée par des milliards de petites présences invisibles dont ils ont fait des descriptions d'une incroyable précision. J'ai voulu évoquer l'expérience de Peter et Eileen Caddy et de leur amie Dorothy Maclean qui, dans les brumes et la glèbe d'une région déshéritée du nord de l'Écosse, sont parvenus à faire surgir de terre les miraculeux jardins de Findhorn en communiquant avec les *devas*, ou « esprits des plantes », et avec l'« Ange du Paysage ». J'ai voulu raconter l'histoire de R. Ogilvie Crombie, un vieux *gentleman* d'Édimbourg qui rencontrait faunes, elfes et gnomes dans les jardins botaniques de sa ville, et qui eut d'édifiantes conversations avec le dieu Pan lui-même. J'ai voulu donner la parole à tous ces jardiniers qui parlent avec leurs plantes — lesquelles parfois leur répondent. J'ai voulu broser le portrait de ces nouveaux druides qui se réunissent en forêt de Paimpont — l'ancienne forêt magique de Brocéliande, chère à Merlin l'Enchanteur et à la légende arthurienne — pour y entendre courir les fées et les lutins la nuit de la Saint-Jean. J'ai voulu présenter ces groupes folkloriques qui dansent avec les fées des nuits entières — avec l'impression que la danse n'a duré qu'une minute. J'ai voulu traduire l'approche magique des chamans qui, depuis

l'aube des temps, guérissent leurs prochains avec l'aide des esprits de la nature. J'ai voulu montrer le travail des « elficologues » qui, à l'exemple de Pierre Dubois, auteur d'une *Grande Encyclopédie des lutins*, arpentent patiemment les landes et les forêts de Bretagne ou des Ardennes dans l'espoir de débusquer un gnome au détour d'un chemin. J'ai voulu décrire ces séminaires de contes dont l'objectif est d'engager un processus de changement positif et créatif dans notre vie en nous reliant au monde de la Fée, de la Grande Fécondité et du Tout-Possible. J'ai voulu également évoquer les travaux de ces chercheurs scientifiques — notamment des physiciens — qui, de Fritjof Capra à James Lovelock, ont évoqué la possibilité d'une matière vivante, animée et pensante — donnant ainsi une caution scientifique aux antiques croyances en des esprits habitant les éléments.

Enfin, j'ai voulu parler des contes de fées. Car les fées sont avant tout les héroïnes de milliers de récits populaires, de légendes et, bien entendu, de contes. Les contes, issus de toutes les régions, de tous les temps et de toutes les cultures du monde, constituent un trésor de sagesse que l'on peut relier à la grande Tradition originelle. Les contes, sous couvert de simples divertissements destinés à égayer ou endormir les enfants, forment en réalité les jalons d'une grande voie initiatique se transmettant, l'air de rien, de générations en générations et de siècles en siècles, par l'intermédiaire des nourrices et des mères-grand — ne les appelle-t-on pas, en Allemagne, les « contes de bonnes femmes » ? En les étudiant attentivement, on découvre que les contes renferment un savoir ésotérique très puissant, voilé par le propos enfantin.

Les contes, en outre, proposent un matériau symbolique d'une exceptionnelle richesse, qui se prête aux mêmes investigations de l'inconscient que les rêves. Pierre Saintyves s'y est risqué le premier dans sa relecture des *Contes de Perrault*, publiée en 1923. Pour lui, la belle au bois dormant est « une personnification du Printemps qui réveille les forces endormies », et le petit Poucet un « génie de la lumière naissante, perdu dans la forêt nocturne, [qui] échappe avec ses frères à l'ogre-Soleil qui dévore à leur place ses propres fils, les premiers rayons de l'aube »¹. Marie-Louise von Frantz, psychologue disciple de C.-G. Jung, a écrit de son côté de nombreux et passionnants ouvrages consacrés à *La Femme dans les contes de fées*, *La*

1. Pierre Saintyves, *Les Contes de Perrault et les récits parallèles (leurs origines)*, 1923, réédition Robert Laffont, collection Bouquins, 1987.

INTRODUCTION

Voie de l'individuation dans les contes de fées, L'Interprétation des contes de fées et L'Ombre et le mal dans les contes de fées, dans lesquels elle propose une analyse de ces contes en accord avec la psychologie des profondeurs de Jung. Quant au psychanalyste d'enfants Bruno Bettelheim, il n'a pas hésité, dans sa *Psychanalyse des contes de fées*, à établir un lien entre les différents thèmes abordés dans les contes et la formation des complexes freudiens dans l'imaginaire enfantin.

Aujourd'hui, les contes de fées sont de plus en plus fréquemment sollicités pour accompagner des thérapies, des séminaires d'épanouissement personnel, voire des quêtes initiatiques ou spirituelles. Faut-il y voir un regain de la crédulité et des superstitions, comme ne manqueront pas de le faire les esprits matérialistes, ou bien un retour à la maïeutique et à la transmission voilée et progressive de la sagesse qui, depuis Socrate, a été le principe même de l'initiation aux grands secrets de l'univers et de la vie ?

A moins que les fées ne soient, en réalité, non pas les personnages, mais les auteurs véritables des contes portant leur nom. Les contes de fées ne seraient pas des contes écrits *sur* les fées, mais des contes écrits *par* les fées, et dont nous serions, nous autres humains, les héros. A l'exemple des grands textes sacrés inspirés aux prophètes par la Divinité — les Tables de la Loi transmises à Moïse par Jéhovah ; les sourates du Coran inspirées à Mahomet par Allah —, les contes recéleraient un savoir magique et un enseignement spirituel offert à tous les enfants et tous les êtres humains par les bonnes fées marraines et les esprits de la nature.



La référence aux fées et aux élémentaux existe dans toutes les cultures et toutes les religions du monde. La Bible et les écrits intertestamentaires en font mention, notamment le *Livre de Jasher* 80, 19-22, où nous apprenons que l'une des plaies d'Égypte infligées par Moïse au pharaon récalcitrant était une créature élémentaire destructrice répondant au nom de *sulanuth*.

Chez les Perses, les élémentaux étaient appelés *devas* ; les Grecs les nommaient *daïmons* ; les Égyptiens *afrites* et les Japonais *kamis*. Les musulmans les honorent comme génies ou djinns.

Selon la cosmogonie d'Hésiode, poète grec du ix^e siècle avant J.-C., la terre et le ciel se sont unis à l'origine pour donner naissance à l'univers et aux dieux vivant dans chacun des quatre éléments :

l'air, le feu, l'eau et la terre. Avant de résider dans le ciel, les dieux habitaient donc les quatre éléments ; et, même lorsque les plus puissants d'entre eux désertèrent ces quatre demeures primordiales, les divinités secondaires du troisième royaume, les élémentaux, continuèrent à monter la garde.

A chacun de ces quatre éléments correspond un type précis d'élémental.

Les élémentaux de la terre sont traditionnellement les gnomes et les nains. Selon les étymologies, « gnome » signifie tout à la fois « celui qui vit à l'intérieur de la terre » et « celui qui sait » (du grec *gnosis*, « connaissance »). Ces êtres petits, râblés, adoptant généralement l'apparence de vieillards barbus et ridés, souvent vêtus à la mode paysanne et coiffés de bonnets, sont les gardiens des trésors souterrains : les minerais, les pierres précieuses. Ils sont traditionnellement d'excellents forgerons et d'admirables orfèvres. Dans les légendes du folklore populaire, ce sont eux qui guident et protègent les mineurs, les explorateurs souterrains, les maréchaux-ferrants, les potiers, les forgerons et les métallurgistes. Ils sont assimilés aux divinités de la forge et des Enfers, comme Héphaïstos qui forgea la foudre de Zeus, ou le Brahmanaspati védique qui souda le monde. Gnomes et nains vivent au cœur de la matière la plus dense, la plus lourde, et leur mission consiste à organiser cette matière brute, à la raffiner, la nettoyer de ses scories et l'unifier avant sa sortie de terre. Il s'agit d'un travail souterrain au sein duquel la création sort lentement du Chaos primordial.

Viennent ensuite les élémentaux liés à l'eau, nymphes, ondines, nixes, sirènes et néréides. Elles symbolisent la matière encore indifférenciée qui contient tous les possibles en gestation. Les pouvoirs de ces élémentaux, dont l'apparence est toujours celle de jeunes femmes d'une très grande beauté — mâtinées de poisson dans le cas des sirènes —, sont liés à la fécondité, à la séduction, à l'érotisme et à la passion. C'est pourquoi la plupart des légendes liées aux ondines ou aux nymphes parlent d'amour, comblé ou déçu, entre les filles des eaux et les humains. Ces élémentaux sont associés au mythe d'Aphrodite ou de Vénus, dont on sait qu'à sa naissance elle sortit, toute nue, du sein des vagues. Les esprits de l'eau symbolisent donc la gestation et la naissance, mais également les forces de l'inconscient.

L'air est la demeure des sylphes et des elfes, créatures ailées et diaphanes, gracieuses et élancées, dont l'apparence se rapproche de

INTRODUCTION

l'idée que l'on se fait des anges. Associés à Mercure, sylphes et elfes sont des êtres radieux mais excessivement mobiles ; ils sont dégagés de la densité de la terre et de la passivité féconde de l'eau, et représentent la matière allégée de l'air, des nuages et du vent. Ils font d'excellents musiciens, pour qui sait entendre leurs chants, mais cette écoute n'est pas sans danger, car elle éveille chez l'être humain une très grande nostalgie, qui peut tourner à la mélancolie la plus profonde. Car elle lui rappelle qu'il doit vivre sur terre, avec son corps de chair, et que la musique des sphères célestes et le chœur sublime des anges est un ravissement qui lui est interdit ici-bas.

Les salamandres, enfin, sont les élémentaux du feu, l'élément le plus subtil et le plus mystérieux des quatre. Le plus dangereux, aussi, et le plus difficile à manipuler pour l'homme. De tous les élémentaux, les salamandres sont les plus éloignées de l'homme, et leur apparence n'a plus rien d'anthropomorphique. On les décrit parfois comme des sortes de serpents noirs en position verticale qui se tordent sur eux-mêmes, et qu'on peut observer dans les feux de cheminée ou, au cœur des orages, dans les éclairs de la foudre. Ils habitent une matière presque totalement épurée et régénérée, qui accomplit son ultime combustion avant de se dégager totalement de sa gangue carbonique pour devenir pur esprit. Les salamandres incarnent le feu divin, le feu de l'illumination et de l'éveil. Elles sont les sœurs de la Kundalinî, ce serpent qui, pour les Hindous, est lové à la base de la colonne vertébrale et qui, lorsqu'il s'éveille, provoque un *feu intérieur* qui embrase tout l'être, monte jusqu'au cerveau et jaillit par le septième chakra de la fontanelle en fleur de lotus aux mille pétales pour ne faire plus qu'un avec l'univers et le divin.

Cette typologie renvoie également au zodiaque, qui comprend des signes de terre (Taureau, Vierge, Capricorne), des signes d'eau (Cancer, Scorpion, Poissons), des signes d'air (Gémeaux, Balance, Verseau) et des signes de feu (Bélier, Lion, Sagittaire). Tout comme les natifs de chaque signe ont une composante de terre, d'eau, d'air ou de feu plus ou moins affirmée, on peut regrouper les caractères humains en fonction des éléments auxquels ils sont associés.

Les êtres chez qui l'élément terre domine sont les « hommes gnomiques », ou « hommes minéraux ». Leur corps est lourd et massif, râblé et de petite taille. Ils sont sujets aux calculs rénaux et à l'arthrose et ont une tendance à la gourmandise et à la boulimie. Ils vivent souvent reclus, et préfèrent les profondeurs et les ténèbres au soleil et au grand air. Souvent primitifs d'allure et d'esprit, ils

peuvent se montrer coléreux et brutaux. Ils sont souvent bâtisseurs, forgerons, mineurs, orfèvres, spéléologues.

Ceux chez qui l'élément eau domine sont les « hommes ondi-
niques », ou « hommes aquatiques ». Ce sont des êtres passionnés,
qui écoutent davantage leurs désirs que leur raison. Leur corps est
attirant et sensuel, mais passif. Très motivés par l'amour et la sexua-
lité, les hommes et les femmes aquatiques font d'admirables amants.
Mais ils doivent surveiller leurs ébats, car ils sont sujets aux mala-
dies liées au sexe et à la vitalité. Ils aiment profondément tout ce qui
se rapporte à la mer, la natation ou les sports nautiques.

Les « hommes elfiques », ou « hommes aériens », sont associés à
l'élément air. Ce sont des êtres calmes, flegmatiques, voire pares-
seux, mais dotés d'une grande intellectualement. Ils sont fragiles du
cœur et doivent veiller sur leur système circulatoire. Ils aiment les
grands espaces, l'aviation, le parachutisme ou le trapèze volant.

Les « hommes salamandres », ou « hommes de feu », enfin, sont
des êtres d'action et de désir. Courageux, entreprenants, enthousiastes,
généreux, ils peuvent aussi se révéler susceptibles et versa-
tiles, et perdent souvent leur calme. Ce sont des tempéraments san-
guins et nerveux, qui ont souvent des problèmes de santé liés au foie,
à la vésicule biliaire et au système nerveux. Ils peuvent devenir pom-
piers ou vulcanologues, à moins qu'ils ne se contentent de jouir pai-
siblement d'un bon feu de bois dans la cheminée.

On s'en doute, personne ne correspond à cent pour cent à tel ou tel
caractère. Pourtant, chaque individu aura tendance à se reconnaître
plutôt dans tel élément que dans tel autre. L'erreur serait de s'identi-
fier à cet élément au détriment des autres. Chacun se doit, en effet,
d'intégrer dans son corps et son esprit les quatre éléments fonda-
mentaux, afin d'en acquérir la maîtrise et le contrôle, avant de conti-
nuer son chemin d'évolution vers des plans d'énergie plus subtils.



Dans la Kabbale hébraïque et chrétienne, les élémentaux sont ins-
crits dans le cycle de l'involution des *quliphot*, opposé au cycle de
l'évolution des *séphiroth*, dans lequel siègent les anges. Les mages
instruits de la science secrète de la Kabbale ont le pouvoir de faire
apparaître et de contrôler les esprits des éléments, souvent confon-
dus, pour cette raison, avec les démons de l'enfer. Ils sont partagés
en quatre classes, correspondant aux quatre éléments. Mais cette
maîtrise des esprits élémentaires est considérée comme extrêmement

difficile et dangereuse, comme l'explique l'abbé Constant, *alias* Eliphas Levi (1810-1875) : « Pour dominer les esprits élémentaires et devenir ainsi le roi des éléments occultes, il faut avoir subi d'abord les quatre épreuves des anciennes initiations, et, comme ces initiations n'existent plus, y avoir suppléé par des actions analogues, comme de s'exposer sans frayeur dans un incendie ; de traverser un gouffre sur un tronc d'arbre ou sur une planche ; d'escalader une montagne à pic pendant un orage ; de se tirer à la nage d'une cascade ou d'un tourbillon dangereux. L'homme qui a peur de l'eau ne régnera jamais sur les ondins ; celui qui craint le feu n'a rien à commander aux salamandres ; tant qu'on peut avoir le vertige, il faut laisser en paix les sylphes et ne pas irriter les gnomes, car les esprits inférieurs n'obéissent qu'à une puissance qu'on leur prouve en se montrant leur maître jusque dans leur propre élément.

« Lorsqu'on a acquis par l'audace et l'exercice cette puissance incontestable, il faut imposer aux éléments le verbe de sa volonté par des consécrationes spéciales de l'air, du feu, de l'eau et de la terre, et c'est ici le commencement indispensable de toutes les opérations magiques¹. »

Paracelse a publié en 1566 un traité fort sérieux intitulé *Ex libro de nymphis, sylvanis, pygmalis, salamandris et gigantibus*, à savoir le traité des nymphes, des sylphes, des nains et des salamandres, à quoi notre auteur a ajouté les géants. Jules Garinet, auteur de *La Sorcellerie en France*, publié en 1820, précise les détails de cette nomenclature :

« Les démons terrestres s'appellent gnomes ; ils sont menteurs, amoureux des femmes, et gardiens des trésors.

« Les sylphes sont composés des plus purs atomes de l'air ; ils jouissent sans contradiction de ce qu'ils aiment et mettent en fuite les démons.

« Les nymphes ou ondins sont composés des parties les plus déliées de l'eau. On les fait paraître à volonté d'après une recette particulière.

« Les salamandres sont composées des plus subtiles parties du feu universel, dont elles habitent la sphère.

« Les fées, femmes des druides, sont immortelles. Elles dansent au clair de la lune, et assistent quelquefois à la naissance des princes pour leur faire un don. Il y en a de bonnes et de méchantes.

1. Eliphas Levi, *Dogme et rituel de la haute magie*, Éditions Niclaus, 1856.

« Enfin, les ogres tiennent encore au Ténébreux Empire ; ils aiment la chair fraîche des petits garçons et des petites filles. Il y eut un ogre, comme tout le monde sait, qui avait des bottes de sept lieues. »

Les alchimistes, de même que les théosophes et les anthroposophes, évoquent l'existence, sur un plan encore plus subtil, d'un cinquième élément : l'*aether*, ou éther, correspondant au *prana* des yogis hindous — le souffle et la force vitale qui animent toutes choses. Mais on ne sait rien des élémentaux qui logent dans l'éther — à moins qu'il ne s'agisse plus d'élémentaux mais, déjà, de dieux ?

Et les fées ? Dans quel élément vivent les fées ? Les fées, ces petites femmes portant de jolies robes et arborant des baguettes magiques, symboles de leurs pouvoirs, ont l'insigne privilège de pouvoir passer d'un élément à l'autre sans demeurer prisonnières d'aucun. C'est pourquoi, sans doute, elles sont si proches des hommes. Certains auteurs pensent toutefois que les fées se trouvent d'avantage à leur aise dans les éléments terre et air, et c'est là, entre forêts et nuages, entre la terre et le ciel, qu'on a le plus de chances de les rencontrer.



D'où viennent les fées et les esprits des éléments ? Selon les différentes traditions initiatiques ou folkloriques, les représentants du Petit peuple composent le « troisième royaume », en marge du royaume des anges et des *devas* et de celui des humains. Si les anges, ces messagers du ciel, sont des entités purement spirituelles dont le rôle consiste à assurer le lien entre les êtres humains et la Divinité, les fées et les esprits de la nature forment des entités « énergétiques » qui habitent la matière et les éléments qui la composent : la terre, l'eau, l'air et le feu. C'est pourquoi les esprits de la nature sont fréquemment appelés « élémentaux » ou « élémentaux ». Ils animent la matière de leur énergie et la protègent de tous les dérèglements qui pourraient atteindre son intégrité. Ils sont, en quelque sorte, les *esprits gardiens* de la nature et de la matière, de la même manière qu'il existe des anges gardiens pour les hommes. Ils veillent sur la croissance et la bonne santé des animaux et des plantes ; ils composent la part spirituelle de la terre, des pierres, des rivières ou du vent.

L'idée selon laquelle toute chose, dans l'univers, a son esprit gardien est d'ailleurs à la fois très ancienne et commune à toutes les

cultures, puisqu'on la retrouve dans le mythe du *Dhyan-Choan* du livre tibétain de Dzian — à savoir l'âme resplendissante qui gouverne la terre —, dans l'*Akasha* des kabbalistes ou dans l'*Anima Mundi* des alchimistes.

Ces esprits gardiens ne sont pas totalement invisibles ; ils ont un corps, même s'il ne s'agit pas d'un corps physique et matériel, comme le nôtre, mais d'un corps fait de pure énergie, lumineux, translucide et mobile, qui se fond avec l'environnement naturel dont ils adoptent la forme et la couleur, à l'exemple des caméléons. C'est pourquoi il est si difficile de les voir ; ils se confondent avec les feuillages, l'écorce des arbres, les vagues de la mer, les nuages.

L'occultiste Michel Coquet a tenté de décrire leur substance si particulière : « Le corps des élémentals est aussi variable en qualité qu'il y a de plans et de sous-plans dans la matière éthérique, gazeuse et liquide. Lorsqu'ils travaillent, la plupart des esprits de la nature prennent leur apparence réelle, c'est-à-dire celle d'un petit nuage magnétique, d'un champ de force en lequel le clairvoyant peut discerner, s'il est attentif, une couleur et l'étincelle d'une petite individualité divine. [...] Le fait que les formes prises par les élémentals soient souvent assez proches de l'apparence humaine (gnomes, fées, etc.) vient des formes-pensées de l'archétype physique de la race humaine¹. »

Helena Blavatsky (1831-1891), aventurière, médium et fondatrice de la Société théosophique, accorde dans ses écrits une large place à la classe des élémentaux : « On croit que cette classe possède un seul des trois attributs de l'humanité. Ils n'ont ni esprit immortel ni corps tangible ; ils n'ont que des formes astrales, qui participent, dans un degré sensible, à l'élément auquel ils appartiennent, et aussi à l'éther. Ils sont une combinaison de matière sublimée, et d'un mental rudimentaire. Quelques-uns sont immuables, mais ils n'ont pas d'individualité distincte, et ils agissent toujours collectivement, pour ainsi dire. [...] La partie la plus solide de leur corps est ordinairement juste assez immatérielle pour échapper à la perception de notre vision physique, mais pas assez insubstantielle, pour qu'ils ne puissent être parfaitement reconnus par la vision interne ou clairvoyante. Non seulement ils existent et peuvent vivre dans l'éther, mais ils peuvent le saisir et le diriger pour la production d'effets physiques, aussi aisé-

1. Michel Coquet, *Devas, ou les mondes angéliques*, L'Or du Temps Éditions, 1988.

ment que nous comprimons l'air ou l'eau, dans le même but, au moyen d'appareils pneumatiques ou hydrauliques [...]. Bien plus : ils peuvent le condenser au point d'en faire des corps tangibles, auxquels, par leur puissance protéenne, ils peuvent faire prendre la forme qu'il leur plaît, en prenant pour modèle les portraits qu'ils voient gravés dans la mémoire de personnes présentes. Il n'est pas nécessaire pour cela que ces personnes pensent, sur le moment, à celle qui va être représentée. Son image peut même être effacée depuis des années. [...] De même que quelques secondes d'exposition de la plaque photographique suffisent à y imprimer pour un temps indéfini l'image de celui qui a posé devant l'appareil, il en est ainsi pour le mental¹. »

Certains clairvoyants affirment avoir contemplé des fées et des gnomes tout à fait distinctement, ce qui leur a permis d'en brosser d'aimables descriptions. Des illustrateurs téméraires, tel Arthur Rackham au siècle dernier en Angleterre, se sont même risqués à devenir leurs portraitistes attitrés, malgré les immenses difficultés rencontrées pour contempler leurs modèles. Car ces êtres immatériels ne se montrent aux yeux humains que par le biais de mirages ou de « formes-pensées ». Comment, dans ces conditions, les distinguer des illusions que nous suggère notre imagination ? A moins que l'imagination soit, justement, le lieu privilégié où siègent les esprits élémentaires ?

Djwhal Khul, le maître de la théosophe Alice Bailey (1880-1949), qu'elle avait surnommé « le Tibétain », répond : « On pense communément que toutes les fées, les gnomes, les elfes et semblables esprits de la nature existent uniquement en matière éthérique, mais il n'en est pas ainsi. Ils existent aussi en corps de substance gazeuse et liquide, mais l'erreur provient de ce que la base de tout ce que l'on peut voir objectivement est leur structure éthérique ; ces petites vies affairées protègent fréquemment leurs activités physiques denses par le moyen du mirage et ils jettent un voile sur leur manifestation objective. Quand la vision éthérique est présente, on les voit, car le mirage, tel que nous l'entendons, n'est qu'un voile jeté sur ce qui est tangible². »

*
**

1. H.P. Blavatsky, *Isis dévoilée*, vol. II, Éditions Adyar, 1876, réédition 1974.
2. Alice A. Bailey, *Traité sur le feu cosmique*, Éditions Lucis, 1976.

INTRODUCTION

Les fées et les élémentaux sont capables de pensée, même si les alchimistes et théosophes leur contestent la possession d'une âme immortelle.

Comme on l'a vu, ces êtres ne sont point dotés, à l'instar des hommes, d'une âme privative et d'une individualité bien distincte ; en revanche, ils bénéficient, à l'exemple des animaux, d'une « âme-groupe », générique de l'ensemble de l'espèce. De même, ils ne connaissent point le libre arbitre de l'homme, cette faculté divine qui permet de choisir entre le bien et le mal. Les élémentaux, eux, ne savent rien ni du bien ni du mal ; ils sont programmés à l'avance pour accomplir leur mission, quelle qu'elle soit, et n'en dérivent jamais d'un pouce. Ces êtres ne connaissent ni oisiveté ni loisirs ; c'est leur persévérance seule qui permet d'assurer la continuité de la nature.

Selon S. Lancri, « les élémentals sont des “forces guidées”. Ils résident “dans le voisinage des Immortels” et accomplissent les décrets du karma par “des tempêtes, des successions d'incendies et de tremblements de terre, comme aussi par des famines et des guerres”. A l'exception des “hauts Initiés et Adeptes”, tout homme est, à sa naissance, pris en charge par les Génies “qui président aux naissances”. L'âme et le corps des êtres humains non-initiés sont ainsi “dirigés par les Génies”. De sorte que ces derniers, se servant des corps des mortels comme d'instruments, ont le “contrôle des choses mondaines”¹. »

Les élémentaux sont donc aussi bien les « génies assistants » des hommes que les « gardiens de la nature », comme l'explique le théosophe Charles W. Leadbeater (1854-1934) : « Ces êtres partagent la joie et la satisfaction de la terre lorsqu'elle a soif et que la pluie vient rafraîchir les fleurs et les arbres, mais ils sont aussi heureux lorsque la neige tombe. Non seulement ils admirent, avec une intensité que nous ne pouvons comprendre, la beauté d'une fleur ou d'un arbre, la délicatesse de ses couleurs ou la grâce de sa forme, mais ils prennent un vif intérêt et un profond plaisir dans tous les processus de la nature². » Cet auteur précise encore : « Naturellement, cette caractéristique est utilisée par les grands Etres qui ont charge de l'évolution, et par les esprits de la nature employés à aider à l'assortiment des couleurs et à l'arrangement des variations. Ils s'occupent aussi beau-

1. S. Lancri, *Doctrines initiatiques : essai de science occulte*, Éditions Adyar, 1975.

2. C.W. Leadbeater, *Le Côté caché des choses*, Éditions Adyar, 1978.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

coup de la vie des oiseaux et des insectes, à l'éclosion des œufs, à l'épanouissement des chrysalides, et veillent d'un œil jaloux aux ébats des agneaux et des paons, des levrauts et des écureuils¹. »



Il serait fastidieux de citer ici tous les philosophes, penseurs et poètes qui, depuis l'Antiquité jusqu'à notre siècle, ont disserté ou fait allusion à l'existence, symbolique ou réelle, des élémentaux. Platon, Pythagore, Porphyre, Jamblique, Plotin, Hermès Trismegiste, Nollius, Dornée, Fludd, Paracelse en font partie, sans parler, plus près de nous, de Gaston Bachelard, le célèbre auteur de *La Psychanalyse du feu*, *L'Eau et les rêves*, *L'Air et les songes*, *La Terre et les rêveries de la volonté* et *La Terre et les rêveries du repos*. Pour Bachelard, les quatre éléments forment le support « matériel » de l'imaginaire humain. Écrivant en poète autant qu'en philosophe, le vieux barde champenois a compris que les éléments, ainsi que les rêveries qu'ils suscitent, ne sont jamais réductibles à de simples équations chimiques ou certitudes psychanalytiques, mais existent avant tout par les *émotions*, les *mystères* et les *symboles vivants* qu'ils éveillent en nous. Il écrit notamment : « Je retrouve toujours la même mélancolie devant les eaux dormantes, une mélancolie très spéciale qui a la couleur d'une mare dans une forêt humide, une mélancolie sans oppression, songeuse, lente, calme. Un détail infime de la vie des eaux devient souvent pour moi un symbole psychologique essentiel. » Plus loin, il ajoute : « L'individu n'est pas la somme de ses impressions générales, il est la somme de ses impressions singulières. Ainsi se créent en nous les *mystères familiers* qui se désignent en de *rare symboles*. » Et il confesse : « C'est près de l'eau et de ses fleurs que j'ai le mieux compris que la rêverie est un univers en émanation, un souffle odorant qui sort des choses par l'intermédiaire d'un rêveur. Si je veux étudier la vie des images de l'eau, il me faut donc rendre leur rôle dominant à la rivière et aux sources de mon pays². »



1. Idem.

2. Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves, Essai sur l'imagination de la matière*, José Corti, 1942.

INTRODUCTION

En vérité, le royaume de Féerie — le *Fairyland* des Anglo-Saxons — n'est pas très éloigné de nous ; il est même à portée de main. Il suffit, pour y pénétrer, de changer sa façon de regarder les choses. Le seul sésame, c'est le regard — le regard émerveillé de l'enfance.

Le monde des fées et des élémentaux offre à qui veut l'aborder une voie dans laquelle il faut savoir se perdre avant de se trouver. Tous les contes insistent sur cette notion d'égarement, de perte totale de ses certitudes et du sens de sa propre vie avant de trouver le bon chemin — celui qui conduit au centre de soi-même. En cela, les contes sont en accord avec tous les rituels initiatiques, qui exigent toujours une phase de mort et de renaissance.

La « noyade » au sein des eaux primordiales de l'inconscient forme la trame de nombreux récits mythologiques ou folkloriques — jusqu'à l'histoire d'Ophélie. L'être humain plongeant dans le monde irréel de son propre imaginaire prend le risque de se perdre dans les profondeurs effrayantes de sa propre ombre, remplie de terreurs et d'archétypes démoniaques. Mais il peut aussi renaître à lui-même au sortir de cette onde, comme après un baptême.

Le royaume de Féerie n'est pas exempt d'épreuves, d'obstacles et d'embûches, au contraire. La bonne fée ne va pas sans son obscur pendant, la sorcière — tout comme l'ange gardien entraîne la présence, à ses côtés, d'un démon, un ange déchu, un ange rebelle. Et certains habitants de *Fairyland* sont fort peu recommandables. Comme l'écrit Betty Ballantine dans son avant-propos au livre *Les Fées*, de Brian Froud et Alan Lee : « Féerie représente la puissance des pouvoirs magiques incompréhensibles pour les humains et par là même hostiles. On doit toujours garder en tête que si le monde de Féerie dépend largement des humains, les esprits sont des créatures étrangères dont l'éthique et les valeurs sont très loin de celles de l'humanité : ils ne pensent pas comme les humains, et surtout ils ne *sentent* pas comme eux¹. »

En fait, on peut dire que les fées et les esprits de la nature représentent les principes de la vie et de la créativité à l'état brut. C'est pourquoi ils ne peuvent être perçus que par ceux qui évoluent dans les sphères de l'imaginaire, de la création et de la fécondité — les enfants, les poètes, les artistes, les artisans, les rêveurs, les amoureux et les femmes enceintes. Quiconque a eu l'occasion dans sa vie de

1. Dans Brian Froud et Alan Lee, *Les Fées*, Albin Michel, 1979.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

créer — qu'il s'agisse d'un poème, d'un tableau, d'un meuble ou d'un enfant — a connu ces moments de grâce où soudain tout devenait clair et évident ; où l'ensemble du corps, de l'esprit et de l'âme se trouvait traversé par des forces et des énergies formidables ; où l'inspiration coulait à flots ; où tout à coup l'impossible devenait possible. Sans que nous le sachions, une fée, alors, était à l'œuvre.

Telles sont bien, en définitive, les caractéristiques principales de ce monde féerique dans lequel je vous invite à pénétrer à présent : la créativité pure et la fécondité sans limites. Et tel est le message essentiel de la fée : « Tout est possible. Aucun vœu au monde n'est irréalisable. Il suffit pour cela de rester fidèle à ses rêves, et de croire en sa chance. »

Première partie :

Us et coutumes du Petit peuple

Comment les fées vinrent au monde

Un texte anonyme anglais, datant du ^x^e siècle, nous raconte comment les fées, les elfes et les autres élémentaux naquirent d'une race de géants : « Lorsque au temps où les pics des si hautes montagnes étaient comme des écueils à l'infini des nues, que les mers si vastes noyaient le soleil pour le recracher de l'autre côté du monde, que les crevasses et gouffres descendaient si loin en terre, que les dragons, les salamandres et la faune monstrueuse du feu originel remontaient librement se nourrir à la surface, des Géants régnaient sur l'Ere Innocente. Il en était de bons et paisibles, de cruels et sauvages, de mauvais à l'esprit conquérant qui combattaient les dieux voisins : Détyas, Asouras, Osymandias, Titans, Nephilim, Thurses et Chrymthusars, Jøten, Hüsses, Trolls, Troller, Trolde, Cyclopes, Ogres, Kokas... Lorsque les temps nouveaux rabotèrent, polirent, asséchèrent, adoucirent l'état naturel brut pour préparer l'ère des hommes, les Géants, vaincus après s'être révoltés, s'adaptèrent à la nature en diminuant de taille. Dès lors ils vécurent fort longtemps, devenant — par des pouvoirs magiques ravis aux divinités — Nains, Elfes, Fées, Sylphes, Gobelins, Ondins, Dews, demi-dieux, Esprits élémentaires ou Héros. Ils prenaient toutes sortes d'apparences selon le penchant de leur essence et caractère, se changeaient en arbre, en feu, en roc, en bête, en vent; souventes fois en chevalier et enchanteur parmi les humains. Certains reprenant leur stature pour moult raisons de cœur et d'esprit¹. »

1. In *Aelfsidem*, traduit et commenté par W.T. Dodgsons Luchtat, 1334, Meinster.

Une légende islandaise rapporte de son côté qu'Eve était occupée à laver ses nombreux enfants dans la rivière lorsque Dieu apparut devant elle. Honteuse des enfants qu'elle n'avait pas encore lavés, la première femme les dissimula derrière son dos. Dieu s'en aperçut et, pour la punir, décida que ces enfants demeureraient invisibles aux yeux des hommes. C'est ainsi que naquirent les esprits élémentaires.

Les nymphes du destin

L'origine du mot « fée » remonte au Moyen Age, au début du ^{xii}^e siècle pour être précis. L'étymologie en est encore incertaine aujourd'hui, mais la plupart des chroniqueurs s'accordent à faire dériver « fée » du latin *fatum*, le destin, et de *fata*, nom désignant la déesse des destinées dans les inscriptions latines.

Pour les Romains, les *fata* étaient assimilées aux nymphes, sylvains et autres divinités secondaires de la nature, dont il fallait s'attirer la bienveillance grâce à des autels champêtres recouverts d'inscriptions propitiatoires. L'ethnologue folkloriste Alfred Maury (1817-1892) rapporte : « Tantôt c'est un *praefectus aquae* qui, sur les bords du Rhin, dresse un autel aux nymphes qui président aux ondes sacrées du fleuve ; tantôt c'est une druidesse, Arète, qui, sur l'ordre d'un songe, consacre un ex-voto aux sylvains et aux nymphes du lieu¹ ; une autre fois, ce sont des charpentiers (*tignarii*) de Feurs qui réparent un temple de Sylvianus ou Sylvain². Ne voilà-t-il pas des monuments qui attestent que le culte des bois, des eaux et des fontaines s'était encore conservé dans la Gaule pendant la domination romaine³ ? »

Dans la mythologie gréco-romaine, les nymphes portaient des noms différents en fonction des lieux de la nature au sein desquels elles résidaient. Ainsi, les dryades hantaient exclusivement les chênes ; les hamadryades se contentaient des autres arbres ; les napées se tenaient dans les vallées ; les oréades se cachaient dans les

1. *SILVANO SACR ET NYMPHIS LOCI ARETE DRUIS ANTISTITA SOMNO MONITA*, inscription trouvée à Metz.

2. *NUMIN AUG DEO SYLVANO FABRI TIGNUAR QUI FOR SEGUS CONSISTUNT*

3. Alfred Maury, *Les Fées au Moyen Age, Recherches sur leur origine, leur histoire et leurs attributs, pour servir à la connaissance de la mythologie gauloise*, Paris, 1843.

montagnes et dans les grottes. Les naïades s'immergeaient dans les fontaines et les rivières ; les néréides préféraient les océans et les mers tandis que les sirènes, représentées à l'origine comme des oiseaux à tête et poitrine de femme tenant une lyre puis, plus tard, avec une queue de poisson, vivaient retirées sur les îlots rocheux sur lesquels elles attiraient, par leurs chants ensorcelants, les navigateurs imprudents. Les sylvains, enfin, couraient librement dans les forêts et les champs. Quant aux sylphes et aux sylphides, habitants de l'air, ils appartiennent aux mythologies celtique, scandinave et germanique.

Ces nymphes gréco-romaines, aïeules des fées, étaient considérées tantôt comme des bienfaitrices, tantôt comme des démons malfaisants. Dans son *Dictionnaire infernal*, Collin de Plancy précise : « Nymphes : Démons femelles. Leur nom vient de la beauté des formes sous lesquelles ils se montrent. Chez les Grecs, les nymphes étaient partagées en plusieurs classes : les mélies suivaient les personnes et les provoquaient par leurs paroles inconvenantes. Elles couraient avec une vitesse inconcevable. Les nymphes genetyllides présidaient à la naissance des humains, assistaient les enfants au berceau, faisaient toutes les fonctions de sages-femmes, et leur donnaient même la nourriture. Ainsi, Jupiter fut nourri par la nymphe Mélisse.

« Ce qui prouve que ce sont bien des démons, c'est que les Grecs disaient qu'une personne était remplie de nymphes, pour dire qu'elle était possédée des démons : du reste les cabalistes pensent que ces démons habitent les eaux, ainsi que les salamandres habitent le feu ; les sylphes l'air ; et les gnomes ou pygmées, la terre¹. »

Fata, fades et fadas

Les Italiens ont conservé ce mot de *fata* pour désigner les fées, tandis que les Provençaux et les Languedociens l'ont converti en *fada*, ou *fade*.

Le « fada », dans le midi de la France, c'est l'innocent, le simplet, le fou du village, mais le fou « inspiré » car, s'il a perdu la raison, c'est qu'il a été touché par le doigt d'une fée. Les Écossais emploient encore de nos jours le mot *fey* pour désigner un être poursuivi par la fatalité.

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, Paris, 1825-26.

De nombreux lieudits que la croyance populaire affirme être hantés par les fées comportent le mot *fade* dans leur nom ; par exemple le Réage aux fades, petite localité du Loir-et-Cher.

D'autres étymologies ont été avancées. Certains auteurs rapprochent « fée » de *fides*, « la foi ». Certains invoquent le verbe latin *fari*, qui signifie « prophétiser », et qui a donné le mot du vieux français *faer*, qui veut dire « enchanter, charmer ». *Faer* aurait ainsi donné *faé*, « enchanté », qui se serait finalement transformé en « fée ».

Ce qui est sûr, c'est que, dès le départ, les fées sont associées aux idées de destinée et de sort, bon ou mauvais. Elles sont les cousines des Parques et des Nornes, ces fileuses de vies et de destins qui se trouvent à la base des mythologies de la création du monde.

Divinités féminines et fécondes, les fées appartiennent aussi bien au panthéon latin qu'à celui des Celtes. Les Anciens les représentaient souvent sous les traits de trois femmes — comme les Parques — tenant dans leurs mains des fleurs, des fruits et des pommes de pin, symboles d'abondance et de prospérité.

Le symbole de la trinité est en effet étroitement lié aux fées ; ainsi, ce sont trois fées qui auraient bâti, à côté de Tours, le légendaire château des fées ; trois fées blondes auraient édifié des pierres druidiques à Langeac, dans le Velay ; à Sinzheim, en Allemagne, les paysans ont observé trois demoiselles blanches qui s'en vont filer à la veillée d'Epfenbach. Car les fées, à l'instar des Parques et des Nornes, sont essentiellement des *fileuses* ; fileuses de mystère, de vies, de destins et de prophéties.

Les fées au berceau

Bonnes marraines, sages-femmes, accoucheuses, les fées connaissent elles aussi les douleurs et les joies de l'enfantement. Les inscriptions latines les désignaient clairement comme des « mères », des *matres*, des *matronae*, des *mairae* ou des *junones*. Elles veillaient à la prospérité des hommes, présidaient à leurs destinées et protégeaient les villes et les nations.

Les Gaulois et les Celtes adoraient en elles le souvenir des druidesses, ces femmes mystérieuses et toutes-puissantes, à la fois magiciennes, prophétesses et guérisseuses, qui connaissaient tous les secrets de la nature.

Tout comme les druidesses, les fées sont souvent représentées toutes vêtues de blanc, et coiffées d'une couronne. Pour s'en attirer les bonnes grâces et éviter de provoquer leur courroux, les gens du peuple les surnommaient fréquemment « bonnes-dames » ou encore « bonnes et franches pucelles ».

Les fées sont toujours associées au mystère de l'enfantement et de la naissance. Elles sont avant tout des « marraines » qui distribuent leurs dons au-dessus du berceau des nouveau-nés et prophétisent leur carrière future. Cette dimension parturiente de la mission des fées se retrouve dans les légendes et récits du passé.

La *Légende de saint Armentaire*, composée vers l'an 1300 par un dénommé Raymond, gentilhomme de Provence, rapporte que les femmes en mal d'enfantement allaient rendre des sacrifices sur une pierre sacrée nommée la « Lauza de la fada » en l'honneur de la fée Estérelle, qui a donné son nom au massif de pins qui se trouve aux abords de Cannes, à l'intérieur des terres, et où fut bâti plus tard le monastère de Notre-Dame-de-l'Esterel.

Lorsque leurs femmes étaient en couches, les Bretons des siècles passés avaient coutume de servir un repas dans une chambre voisine de celle de la parturiente, ou bien à l'extérieur de la maison, en pleine nature. Ces agapes, auxquelles aucun humain ne devait goûter, étaient réservées aux fées, en remerciement du soutien qu'elles avaient bien voulu apporter aux femmes en travail, et des multiples grâces, dons et bienfaits dont elles avaient rempli l'escarcelle du nouveau-né.

On se souvient aussi que toutes les fées furent invitées à la naissance d'Obéron, à qui elles conférèrent les dons les plus précieux et les plus rares. Hélas, l'une d'entre elles avait été oubliée, comme la méchante fée de *La Belle au bois dormant*. Pour se venger, elle condamna Obéron à ne jamais dépasser la taille d'un nain.

Ce même Obéron, être minuscule mais parfaitement gracieux et bien conformé, épousa plus tard Titania, la reine des fées. C'est ainsi que le nain Obéron devint, à son tour, le souverain des fées. A propos de ce couple féerique, Collin de Plancy note : « Ils habitent l'Inde ; la nuit, ils franchissent les mers, et viennent dans nos climats danser au clair de lune ; ils redoutent le grand jour, et fuient au premier rayon du soleil, ou se cachent dans les bourgeons des arbres jusqu'au retour de l'obscurité¹. »

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

Les génies du lieu

Chez les Latins, les Celtes ou les Germains, le culte rendu aux divinités de la nature et des éléments allait de pair avec ce que les Romains appelaient le *genius loci*, le « génie du lieu ». C'est pourquoi les autels et temples consacrés aux nymphes, aux ondines ou aux sylvains n'étaient pas édifiés n'importe où, mais à certains emplacements pourvus d'un cosmotellurisme particulièrement puissant. De même, on construisait les villes sur certains territoires élus entre tous pour la qualité des « esprits des lieux » censés y habiter.

Sir Walter Scott, le prolifique auteur d'*Ivanhoé* qui, à l'occasion, ne dédaignait pas d'écrire à propos d'ésotérisme et de démonologie, note à ce sujet : « On doit tout d'abord observer que les Romains n'avaient point omis d'enrôler dans leur mythologie un certain nombre de divinités inférieures, ressemblant par leurs habitudes aux lutins modernes. Le bon vieux M. Gibb, de la bibliothèque des avocats, [...] avait coutume de désigner parmi les autels vénérables soumis à sa charge, un consacré aux *diis campestribus* et ajoutait habituellement avec un clin d'œil : "Les Elfes, vous savez bien !" »¹

Nos ancêtres redoutaient les pouvoirs des fées autant qu'ils s'en émerveillaient. Ainsi, les paysans et les bergers ne s'aventuraient jamais dans les grottes construites par les fées sans pratiquer une offrande aux génies du lieu, qui pouvait se résumer à une branche d'arbre, un morceau de pain ou une goutte de lait. Ils accompagnaient leurs dons d'une parole, une formule ou un vœu qui les mettaient à l'abri de l'humeur changeante des fées, et permettaient même de s'en attirer les bonnes grâces.

C'est ainsi que les grottes druidiques de Plombières, sur la route de Dijon, ont reçu le nom de « Four des fées ». Une « Grotte aux fades » existe encore à proximité des ruines du château d'Urfé. D'autres grottes, situées dans les rochers surplombant la rive gauche du ruisseau de la Borne, entre Auvergne et Velay, ont hérité du nom de « Chambre des fées ».

Collin de Plancy nous dit : « Corneille de Kempen assure que, du temps de Lothaire, il y avait en Frise quantité de fées qui séjournaient dans les grottes, autour des montagnes, et qui ne sortaient

1. Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorciers*, Paris, 1832.

qu'au clair de lune. Olaüs Magnus dit qu'on en voyait beaucoup en Suède de son temps. "Elles ont pour demeure des antres obscurs, dans le plus profond des forêts; elles se montrent quelquefois, parlent à ceux qui les consultent, et s'évanouissent subitement."¹ »

A Laforêt, on recensait jadis un lieu nommé « Courtil des fées ». A Frahan et Bohan, on parle d'un « Trou des fées », ou « Trou des faves ». Dans son *Lexique du patois gaumais de Chassepierre*, Jules Massonnet explique qu'il s'agissait de chambres creusées artificiellement dans des gisements de tuf calcaire. Albert Doppagne, auteur d'une étude consacrée aux *Esprits et génies du terroir*, ajoute : « Pour presque toutes ces fées on signale le même trait : elles avaient une vache qu'elles confiaient au troupeau communal en s'acquittant régulièrement de la redevance au herdier : un repas attaché à la corne de la vache². »

Les amoncellements de pierres druidiques sont également considérés comme l'ouvrage des « bonnes dames ». A quelques kilomètres de Blois, entre Pont-Leroy et Thenay, on repère une « Pierre de minuit » qui, paraît-il, tourne sur elle-même chaque année au moment de Noël. Une autre pierre tournante existe près de Tours; elle aurait été déposée là par des fées la tenant par le bout de leurs doigts. C'est également le cas des pierres de la « Tioule de las fadas », à Pinols, près de Saint-Flour.

Ces pierres sacrées, et notamment les pierres levées, étaient supposées attirer les fées qui dansaient tout autour des nuits durant, à l'exemple des prêtresses celtes dont elles étaient les descendantes.

On racontait aussi, dans le nord de l'Europe, que des fées se réunissaient la nuit autour des pierres sacrées avec des instruments de musique fabuleux pour interpréter une danse appelée *chorea Elvarum*, la « danse des elfes », tout en faisant circuler entre elles une coupe contenant une liqueur merveilleuse dont une seule goutte suffisait à rendre le plus parfait imbécile aussi sage et savant qu'un dieu. Mais ces fées détestaient être observées ou dérangées durant leurs sabbats; au moindre bruit, elles s'évanouissaient en une fraction de seconde.

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

2. Albert Doppagne, *Esprits et génies du terroir*, Duculot, 1977.

Arbres des fées et eaux minérales

Il existe également des arbres chéris par les fées, notamment le hêtre, ou fayard, qu'en Franche-Comté on appelle *fau*, c'est-à-dire « fée ». Ce terme désigne également les pierres levées et les menhirs, qui sont surnommés pour cette raison « quenouilles de la fau »¹.

Les puits sont eux aussi des refuges de fées. Aux alentours de Bord-Saint-Georges, à côté de Chambon, se trouve un vieux puits en ruine qui fut surnommé le « Puits des fées », ainsi que sept bassins formant les « Creux des fades ». Pas bien loin de là, sur la roche de Beaune, on distingue nettement deux empreintes de pieds humains. La première appartiendrait à saint Martial. Quant à la seconde, elle serait un souvenir de Titania, la reine des fées, qui, en colère contre les habitants du canton, aurait martelé de son pied le rocher jusqu'à en laisser la marque. La souveraine furieuse aurait en outre tari les sources minérales remplissant les creux des fées. Leur cours aurait ainsi été dévié jusqu'à Évaux.

Car les eaux minérales, dotées de vertus médicinales connues dès le Moyen Âge, jaillissaient, dit-on, de sources magiques habitées par les fées. C'est le cas des eaux minérales de Murat-le-Quaire, placées sous le patronage des fées par les montagnards d'Auvergne. Quant aux habitants de Gloucester, ils affirment que neuf fées veillent en permanence sur les eaux thermales de leur ville. Citons enfin la source thermale de Domremy, qui coulait à proximité de l'Arbre des fées, dans le lieudit du Bois-Chesnu, et sous lequel venait souvent méditer Jeanne d'Arc en proie à ses visions et ses voix surnaturelles. En fin de compte, n'était-ce point des fées qui parlaient à la bonne Jeanne ?

Comment saint Éloi partit en croisière contre les fées

Lors de l'essor du christianisme, tous ces autels consacrés aux génies des lieux, aux dieux champêtres, aux elfes et aux fées, ainsi que les cultes qui s'y déroulaient, furent dans un premier temps condamnés et interdits par le clergé naissant.

C'est ainsi que le bon saint Éloi, parti convertir les Belges au

1. Docteur Roger Mignot, *Les Fées franc-comtoises*, chez l'auteur, 1984.

christianisme, insista fermement, dans son allocution pastorale, sur le blasphème que constituaient aux yeux de Dieu les luminaires et les offrandes placés auprès des rochers, des sources, des arbres, des cavernes et des carrefours.

Le vingt-troisième canon du concile d'Arles, tenu en 442, proscrivit à son tour le culte des arbres, des pierres et des fontaines. Ces prohibitions furent reprises par des conciles ultérieurs, tels que celui de Tours, en 567, celui de Leptines, près de Binche, en 743, qui contient un florilège des principales superstitions qui animaient les Belges aux temps du paganisme, et enfin celui de Nantes, en 900.

Un capitulaire d'Aix-la-Chapelle, datant de l'an 789, taxe de sacrilèges les païens récalcitrants qui continuent à allumer des feux la nuit près des arbres, des pierres levées et des fontaines, en hommage aux entités féeriques qui y avaient élu domicile. Les lois de Luitprand renouvelèrent l'interdiction.

Mais toutes ces mesures se révélèrent totalement inefficaces. Le peuple, siècle après siècle, continuait à braver les interdits pour aller rendre ses hommages au petit peuple des fées. Aussi les gens d'Église en furent-ils réduits à reconvertir ces temples païens en lieux de culte chrétiens. Alfred Maury explique : « Ces forêts sacrées que les Celtes avaient si longtemps honorées comme la demeure des divinités, dans lesquelles ils n'entraient que comme dans un sanctuaire, l'âme saisie d'une crainte religieuse, ces forêts, dis-je, continuèrent à inspirer le même respect, la même vénération. Des images pieuses furent placées sur les arbres jusqu'alors adorés, sur le chêne, le hêtre, le tilleul et l'aubépine ; et le peuple, en venant, selon son antique coutume, se prosterner sous leur ombre, honora presque à son insu un nouveau dieu¹. »

La Vierge Marie, patronne des fées

Le mont Tombe, ancien lieu de pèlerinage celte, fut transformé en Mont-Saint-Michel. La cathédrale de Paris fut édifiée sur l'emplacement d'un ancien temple gaulois consacré à Lug, le dieu de la Lumière. Et les autels champêtres, les arbres sacrés et les grottes habitées par les fées furent reconvertis en lieux d'adoration de la Vierge Marie qui, de mère du Christ, fut transformée en outre en

1. Alfred Maury, *Les Fées au Moyen Age*, op. cit.

patronne des fées ! Certains affirment même que bon nombre des miracles ou apparitions mariales qui se déroulèrent dans ces anciens lieux païens n'étaient, en définitive, que des manifestations de fées...

Alfred Maury note à ce propos : « C'était ordinairement une image de la Vierge que les prêtres plaçaient au-dessus des arbres sacrés. Le vieux chêne de la Loupe paraît avoir été un de ces anciens monuments du culte druidique ainsi métamorphosés en relique chrétienne ; on l'appelle aujourd'hui le chêne de la bonne Vierge¹. M. de la Villemarqué cite un fait bien curieux, et qui prouve à quel point les anciennes superstitions résistent longtemps, même au progrès des lumières. Au mois d'août 1835, dit-il, tous les habitants de la paroisse de Concoret (département du Morbihan), se rendirent processionnellement, bannières et croix en tête, au chant des hymnes et au son des cloches, à la fontaine de Baranton et dans la forêt de Brechéliant, pour demander la pluie au ciel². »

Les landes et les forêts de Bretagne ou d'Écosse sont remplies, encore aujourd'hui, d'empreintes qui témoignent du passage des fées et des anciens enchanteurs, de Merlin à Obéron. Les dolmens furent transformés en calvaires ; les fontaines magiques et les grands chênes des druides furent consacrés à la Vierge, et les plantes et herbes médicinales aux vertus merveilleuses, que les sorcières allaient ramasser au clair de lune, furent placées sous le patronage des saints du calendrier. Mais, sous le masque de la religion, les fées continuaient à assurer leur fonction de marraines des hommes.



*Aux temps jadis du roi Arthur
Dont les Bretons ont parlé avec grand honneur,
Ce pays était peuplé de fées ;
La reine et toute sa compagnie
Dansaient très souvent dans les vertes prairies.
Telle était l'opinion commune, à ce que j'ai lu.
Je parle d'une époque, depuis des centaines d'années révolue ;
Mais maintenant, on ne voit plus jamais de fées.
Car, à présent, la grande charité des prêtres
De Canton, et d'autres saints-Frères*

1. Fret L. Joseph *Antiquités et chroniques percheronnes*, t. I, p. 26, 1978 (rééd. Laffitte).

2. Alfred Maury, *Les Fées au Moyen Age*, op. cit.

*Qui scrutèrent chaque parcelle, chaque rivière
Et même les poussières aux rayons du soleil,
Bénissant couloirs, chambres, cuisines et tables,
Villes et bourgs, hauts châteaux et tours,
Granges, bergeries et laiteries.
Voilà pourquoi il ne reste plus d'esprits :
Car là où vivaient d'habitude ces gens,
Marche maintenant le prêtre,
Pendant la nuit et au petit matin,
Récitant ses matines et ses offices saints
Pour aller dans sa paroisse.
Les femmes peuvent maintenant se promener sans angoisse,
Dans chaque buisson et derrière chaque arbre,
Il n'existe plus personne d'autre que lui
Et il ne leur cause aucun ennui.*

Ces vers du poète anglais Chaucer, ayant vécu au xiv^e siècle, à l'époque du roi Édouard III, montre à quel point les croyances anciennes aux fées — témoins de l'ancienne religion celtique — ont été mises à mal par l'essor du christianisme. Ce mouvement s'est confirmé siècle après siècle, reléguant peu à peu les « bonnes dames » au rang de personnages de légendes ou de simples superstitions.

Au début du xvii^e siècle, trois siècles après Chaucer, le docteur Corbett, évêque d'Oxford et de Norwich et rimeur à ses heures, composa à son tour un poème consacré à l'exil progressif des fées, qu'il intitula *L'Adieu aux fées*, « à chanter ou à siffler sur l'air du *Bord de la prairie* pour les gens cultivés, sur celui de la *Fortune* pour les autres ». En voici les premières strophes :

*« Adieu, les récompenses des fées »,
Disent les bonnes maîtresses de maison,
Car à présent, dans les laiteries, les souillons
Gagnent autant d'argent qu'elles ;
Et bien qu'elles balaient leur foyer
Comme naguère, servantes avaient coutume de faire,
Cependant, dernièrement, quelle ménagère
A trouvé six pence dans son soulier ?*

*Pleurez, pleurez, vieux monastères,
Les fées ont perdu leur pouvoir.*

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

*Elles ne changent plus les nouveau-nés de nos frères
Car quelques-uns les ont chassées du territoire.
Et depuis, tous les nouveaux enfants
Sont élevés en bons croyants,
Qui vivent maintenant, totalement transformés,
Pour l'amour de vos prières.*

*Le matin et le soir
Vous étiez ravies et contentes
Ces belles femmes étant
Si animées, si peu indolentes.
Quand Dom revenait du travail
Ou quand Cis allait traire
Leurs tambourins résonnaient — joyeusement
Et joyeusement suivaient leurs pieds.*

*Vois leurs rondeaux et leur musique
Qui subsistent encore.
Au temps de la reine Marie, on les dansa
Sur plus d'une grasse plaine;
Mais depuis l'arrivée d'Élisabeth
Et plus tard, l'avènement de Jacques,
Ils ne dansent plus dans chaque foyer
Comme autrefois ils le faisaient.*

*C'est pourquoi on pense que les fées
Étaient de la vieille religion,
Leurs chansons, des Ave Maria,
Leurs danses, des processions;
Mais hélas, maintenant, elles sont toutes mortes
Ou parties au-delà des mers,
Peut-être même plus loin, répandre leur religion
Et prendre autrement leurs aises.*

Un autre témoin du siècle élisabéthain, Réginald Scott, explique lui aussi comment les croyances aux fées et aux esprits furent combattues par la toute-puissante Église chrétienne. Il ne semble guère le regretter, car le pendant du merveilleux féerique était la terreur démoniaque, et plus d'un enfant de ces temps reculés a vécu dans la crainte permanente des sorcières : « Dans notre enfance, les servantes de nos mères nous ont terrifiés avec d'affreux diables ayant

des cornes sur la tête, une bouche crachant le feu, une queue dans le dos, des yeux comme des bols, des crocs de chiens, des griffes d'ours, la peau noire et une voix semblable au rugissement du lion. Et nous sursautions apeurés dès qu'on entendait quelqu'un crier "Bouh !" Elles nous ont tant fait peur avec ces croquemitaines, esprits, sorcières, lutins, elfes, *hags*, *fairies*, satyres, Pan, faunes, sylphides, "Kitty au chandelier", tritons, centaures, nains, géants, *imps*, *calcars*, conjureurs, nymphes, *changelings*, incubes, Robin Bon-Compère, "Spoorn", hommes dans les chênes *Hellwains*, canards de feu, *puckles*, "Tom Pouce", "Nobgoblin", "Tom le jongleur", "Boneless", et tant d'autres loups-garous, que nous avons peur de nos propres ombres et redoutons le diable quand la nuit est sombre. C'est à ce moment que la brebis devient un être redoutable, renfermant l'âme de nos ancêtres, surtout dans un cimetière où même un homme intrépide n'aurait jadis jamais passé la nuit sans que ses cheveux se dressent sur sa tête. Eh bien, que Dieu soit loué, cette infidélité misérable et poltronne est, depuis qu'on prêche l'Évangile, en partie oubliée, et nul doute que le reste de ces illusions sera bientôt, par la grâce de Dieu, détecté et anéanti¹. »

Les fées de jadis étaient parfois d'effroyables sorcières, parfois de jolies dames bienveillantes. Les gens du peuple tour à tour les adoraient ou les redoutaient, car ils les savaient capables de châtier comme de récompenser. Ces « marraines des hommes » ont, depuis des siècles, alimenté tout un fond de croyances, de récits et de légendes qui existent encore aujourd'hui, bien cachés au fin fond des campagnes ou de notre inconscient collectif.

1. Cité par Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorcières*, op. cit.

Les fées, ou les marraines des hommes

Lorsqu'on parle des fées, c'est toujours au féminin. Magiciennes ou sorcières, les fées sont avant tout des femmes, ou plus exactement des « dames » — il n'y a pas de Monsieur fée — d'une exceptionnelle beauté. Elles sont toujours richement vêtues de robes longues dont les couleurs dominantes sont le blanc, l'or, le bleu et le vert ; plus rarement le noir. Leur baguette magique surmontée d'une étoile est à la fois l'insigne et le moyen de leurs pouvoirs surnaturels. Henri Durville, auteur, avec son frère Hector, de nombreux livres consacrés au magnétisme et à l'hypnotisme, s'est penché de près sur le phénomène des fées. Selon lui, « dans la féerie, plus un être est pur, plus la beauté est son privilège », et le corps des fées est « plus mince et plus léger que la nuée vaporeuse ». Il explique : « Les vieilles traditions nous représentent ces créatures exquises, rayonnantes de jeunesse, douées d'une grâce idéale et divine. Richement vêtues et d'un charme presque immatériel, elles ressemblaient à des princesses éthérées tant leurs pieds menus touchaient peu terre¹. »

La beauté des fées est en effet proverbiale dans la poésie et les romans du Moyen Âge. C'est le cas de la fée rencontrée par le sire d'Argouges, dont il devint follement amoureux. Quant à la fée Mélusine, épouse du seigneur Raimondin, elle avait une voix aussi mélodieuse que le chant du rossignol.

Bien qu'elles viennent au monde, vivent, enfantent et meurent comme tous les êtres vivants, les fées n'ont pas un corps matériel, mais un simple corps éthérique et translucide. Comme l'indique

1. Henri Durville, *Les Fées*, Perthus, 1950.

Edward L. Gardner, « elles n'ont pas de formes nettement dessinées et le corps qu'elles utilisent pour travailler peut seulement être décrit comme des nuages de couleur aux contours plutôt flous, un peu lumineux, avec un noyau pareil à une brillante étincelle¹ ».

Contrairement aux hommes et à la plupart des animaux, les fées échappent également au phénomène de la croissance, ainsi que le précise le théosophe C.W. Leadbeater : « Une fée vient au monde pleinement développée, comme l'insecte. Elle vit sa vie courte ou longue, sans aucune apparence de fatigue ou besoin de repos et sans signe perceptible d'âge à mesure que les années passent. Mais, à la fin, il vient un temps où son énergie semble s'être épuisée, où elle devient comme fatiguée de la vie². » Cette lassitude de la fée se transmet à son corps, qui devient diaphane, puis invisible. La fée n'est plus alors qu'une entité astrale qui se confond avec les esprits de l'air, sylphes et elfes, correspondant pour elle au degré suivant de son développement. Leadbeater ajoute : « En passant par cette vie astrale, l'entité vient se fondre dans son âme-groupe, où (si elle est suffisamment avancée) elle peut avoir un certain degré d'existence consciente avant que la loi cyclique n'agisse une fois de plus en éveillant en elle le désir de la séparation. A ce moment, ce désir pousse de nouveau le cours de son énergie en dehors, et, agissant sur l'astral plastique et sur la matière éthérique, matérialise pour elle un corps convenable de son type pour l'expression de son développement ultérieur³. »

Un autre théosophe, doté de vision clairvoyante, Geoffrey Hodson, né en Angleterre en 1886 et mort en Nouvelle-Zélande en 1983, a consacré sa vie à observer les fées et les esprits de la nature. En 1921, par exemple, alors qu'il se trouvait dans le vallon de Cottingley, il a pu observer une fée particulièrement belle dotée d'un corps « recouvert d'une lumière dorée chatoyante et transparente ». Elle avait de grandes ailes divisées en deux parties. La partie inférieure, plus petite que la partie supérieure, paraissait « s'allonger en pointe comme les ailes de certains papillons ». Il constate : « Je peux simplement la décrire comme une merveille d'or. Elle sourit et il est clair qu'elle nous voit. Elle met ses doigts sur ses lèvres. Elle se tient à l'intérieur d'un saule parmi les feuilles et les branches, nous épiant

1. Edward L. Gardner, *Les Fées*, Éditions Adyar, 1945, réédition 1966 (épuisé).

2. C.W. Leadbeater, *Le Côté caché des choses*, op. cit.

3. Idem.

d'un air souriant. » Il précise que cette apparition n'est pas perceptible objectivement, mais seulement grâce au concours de la « vision astrale », avant de poursuivre sa description : « De sa main droite elle pointe son doigt qu'elle déplace circulairement autour de ses pieds et je remarque un certain nombre de chérubins (faces ailées), peut-être six ou sept ; ils semblent être maintenus en forme au moyen d'une volonté invisible. » Hodson confesse enfin : « Elle a jeté un charme d'enchanteresse sur moi, charme qui subjugué entièrement le principe mental. Elle me laisse les yeux hagards dans l'endroit qu'elle vient de quitter, parmi les fleurs et les feuilles¹. »

Les îles féeriques

Selon de très nombreuses légendes, les fées habitent un royaume merveilleux que l'on situe parfois dans les îles Enchantées, ou îles Bienheureuses, ou bien dans l'île mythique d'Avalon, ou île Fortunée, où se retira le roi Arthur, mortellement blessé, pour y être soigné par la fée Morgane qui lui donna à manger les fruits de l'immortalité.

Nul ne connaît les chemins qui conduisent à ces îles de légendes, et aucune carte de géographie n'en fait état. Pourtant, les héros de contes de fées transitent souvent par ces royaumes imaginaires, et certains êtres humains bien réels ont affirmé s'être retrouvés parfois, par volonté ou par hasard, dans ces étranges contrées. Les moyens de s'y rendre ne sont pas donnés à tout le monde, et le voyage de retour n'est pas toujours assuré ! Dans les récits du Moyen Âge, il existe de multiples lieux de passage vers le monde des fées. Tantôt il s'agit d'un arbre magique dans une sombre forêt, tantôt d'une source enchantée, un étang hanté par des naïades, une lande mystérieuse, un lieu dit inquiétant.

Dans les romans inspirés de la légende du roi Arthur, on voit souvent un chevalier ou un châtelain poursuivant dans la forêt une biche ou un cerf blanc. Il s'agit toujours d'un animal magique, un appât destiné à éloigner le héros des sentiers connus pour le conduire, après des jours et des jours de chasse, vers la demeure de la fée. Lorsqu'il y parvient, l'animal disparaît brusquement, ou bien se métamorphose en une ravissante jeune fille. Subjugué, le héros croit atteindre le comble du bonheur et de la félicité. Il ne s'aperçoit pas

1. Cité par E.L. Gardner, *Les Fées*, op. cit.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

que, de chasseur, il est devenu gibier, et que s'il n'y prend garde, il va devenir, à jamais, l'esclave et le chevalier servant de la fée.



Les demeures des fées ne sont pourtant pas toutes imaginaires. L'île de Man est elle aussi considérée comme l'une de leurs villégiatures les plus prisées. Les fées y vivent nombreuses, mais également les sorcières, qui y ont élu leur *convent* général.

C'est dans l'île de Man, en effet, que la Wicca, organisation officielle des sorcières du ^{xx}e siècle, élit en 1951 une certaine Monique Wilson « reine des sorcières ». Celle-ci fonda un musée de la sorcellerie à Casteltown et prôna ardemment la pratique du naturisme, fondamentalement, selon elle, d'un contact harmonieux entre l'être humain et la nature.

Cette île abrite par ailleurs des esprits redoutables, les *sangres*, qui ont pour habitude de déplacer leurs demeures souterraines la nuit de la Saint-Jacques, le 11 novembre. Il est formellement déconseillé de sortir seul cette nuit-là.

En 1690, le pasteur écossais Kirk affirmait que les fées « changent de demeures au commencement de chaque trimestre, et ainsi jusqu'au jour du Jugement dernier, étant incapables de séjourner dans un même endroit, et trouvant quelque agrément à voyager et à changer de résidence. Leurs corps de caméléons nagent dans l'air près de la terre, avec armes et bagages ; et à ces époques, les voyants ou hommes possédant la seconde vue ont, avec eux, de terribles rencontres, même sur les grandes routes, et par conséquent, ils évitent habituellement de voyager pendant ces quatre grands moments de l'année, et par suite ont créé l'usage observé jusqu'à ce jour parmi les Écossais-Irlandais d'aller à l'église strictement chaque premier dimanche du trimestre pour se faire bénir, ainsi que leurs blés et leurs troupeaux, et se préserver des vols et des coups de ces tribus errantes¹. »

Dans les années vingt, le révérend Arnold J. Holmes, résidant dans l'île de Man, fut le témoin d'un étrange phénomène qui se produisit de nuit, entre Peel Town et l'église Saint-Marc dont il était le recteur. Il venait tout juste de dépasser Greeba Castle, la demeure de sir Hall

1. Robert Kirk, *La République mystérieuse*, 1691. Édition Rémy Salvator, 1896.

Caine, lorsque son cheval s'arrêta net. Surpris, le révérend chercha ce qui avait pu provoquer la réaction de l'animal. Il remarqua alors, sur la route, une petite troupe de personnages minuscules, portant des vêtements en gaze légère. Le révérend constate : « Ils semblaient être parfaitement heureux, courant d'une manière folâtre et allant d'un pas léger le long de la route. Ils arrivaient de la direction du fort beau vallon sylvestre de Greeba et de l'église sans toiture de Saint-Trinian. » Selon le révérend, une légende explique que cette église sans toit est le refuge préféré des fées. Il précise même que : « Lorsque, en deux occasions, on fit une tentative pour lui mettre un toit, les fées enlevèrent tout l'ouvrage durant la nuit, et pendant un siècle on ne s'y essaya pas à nouveau. En conséquence, on la laisse au "Petit peuple" qui la revendique comme lui appartenant en propre¹. »

Le petit sabbat des fées

En Bretagne, les fées sont appelées « korrigans », ce qui signifie « petites femmes » ou « petits génies ». Une légende raconte que jadis les korrigans faisaient l'objet d'une malédiction qui les contraignait à danser en rond autour des pierres levées en chantant toujours le même refrain :

Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi...

Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi...

Les pauvres korrigans auraient ainsi tourné et récité leur ritournelle monotone jusqu'à la fin des temps si, une nuit, un jeune Morbihanais ne s'était joint à leur danse en clamant haut et fort :

Avec le dimanche aussi

Et voilà la semaine finie !

La formule suffit à délivrer les korrigans de leur sortilège, et c'est avec une infinie gratitude que les petites fées récompensèrent le jeune homme en lui offrant un plein sac de feuilles sèches qui, au matin, se transformèrent en or.

1. Cité par E.L. Gardner, *Les Fées*, op. cit.

Pour d'autres auteurs, la raison pour laquelle les korrigans dansent en rond autour des menhirs n'a rien à voir avec une quelconque malédiction. Au contraire, ces petites fées de nature gnomique attirent à elles, au moyen de leurs rondes faisant naître une force centrifuge, le puissant tellurisme contenu dans le granit. Elles ne dansent donc pas pour s'amuser, ni par contrainte, mais pour se « recharger ».

Une autre légende bretonne met en scène la reine des korrigans et son trésor. Au Pouliguen, près de la baie de Scal, s'ouvre en effet la grotte des korrigans, censés habiter dans l'épaisseur même de la roche pour y cacher leurs richesses. Au siècle dernier, un certain Pierre-Marie Cavalin, paludier à Batz, avait un soir offert l'hospitalité à une vieille femme, qui s'avéra être la reine des korrigans ! Pour remercier le brave pêcheur, elle lui révéla la formule permettant d'ouvrir les portes cachées de la grotte. Pierre-Marie Cavalin pénétra donc à l'intérieur du rocher et remplit plusieurs sacs d'or, sous le regard joyeux des korrigans qui s'amusaient à le voir faire. Malheureusement, aveuglé par son avidité, le pêcheur se laissa surprendre par le lever du soleil. En un instant, tous les trésors disparurent. Pour le consoler, la reine des korrigans lui offrit un plat merveilleux qui avait le pouvoir de se remplir de nourriture trois fois par jour. Et c'est ainsi que Cavalin vécut le restant de sa vie à l'abri du besoin. On ajoute que les richesses qu'il n'avait pu emporter avec lui à cause de l'aurore reposent encore sous le menhir qui se dresse à Batz, près de la plage Saint-Michel. Le trésor est toujours là¹.

Alfred Maury détaille les étranges pouvoirs de ces petites femmes ailées : « En un clin d'œil les korrigans peuvent se transporter d'un bout du monde à l'autre. Tous les ans, au retour du printemps, elles célèbrent une grande fête de nuit ; au clair de lune, elles assistent à un repas mystérieux, puis disparaissent aux premiers rayons de l'aurore. Suivant les mêmes traditions, ces fées sont ordinairement vêtues de blanc ; cette couleur rappelle celle du vêtement des druidesses ; elle explique ce surnom de dames blanches qui leur a souvent été donné². »

Ce rendez-vous annuel des fées, sur convocation de leur reine Titania, est attesté dans la plupart des récits populaires. On prétend que leurs actions de l'année écoulée étaient jugées par leur souve-

1. Rapporté par André Coutin, *La Pratique de l'au-delà*, First, 1995.

2. Alfred Maury, *Les Fées au Moyen Age*, op. cit.

raine, qui n'hésitait pas à punir celles qui avaient abusé de leurs pouvoirs magiques.

Ces pouvoirs mystérieux pouvaient aller très loin. Les fées étaient bien entendu capables d'exaucer les souhaits des humains, mais elles pouvaient également s'amuser d'eux à leurs dépens, par exemple en les métamorphosant en animaux, comme le faisaient déjà les nymphes de l'Antiquité romaine.

Elles-mêmes étaient astreintes à une étrange loi, selon laquelle elles devaient, durant quelques jours chaque année, quitter leur baguette magique et prendre la forme d'un animal. Elles tombaient alors à la merci de n'importe quel prédateur ou de n'importe quel humain, et ne disposaient d'aucun moyen surnaturel pour échapper aux pièges que pouvaient leur tendre la nature ou les hommes. Elles pouvaient tomber malades, être blessées et même mourir... Sans doute devaient-elles ainsi payer leur tribu à la terre et aux animaux, dont elles étaient le reste du temps les maîtresses absolues. Car leur pouvoir était quasiment illimité.

Collin de Plancy détaille quelques-uns de leurs hauts faits : « C'était une opinion partout adoptée, que la grêle et les tempêtes ne gênaient pas les fruits dans les lieux qu'elles habitaient. Elles venaient le soir, au clair de lune, danser dans les prairies écartées, et choisissaient les plus aimables bergers pour les enivrer de leurs faveurs. Elles se transportaient aussi vite que la pensée partout où elles souhaitaient, à cheval sur un griffon, ou sur un chat d'Espagne, ou sur un nuage d'azur.

« On assurait même que, par un autre caprice de leur destin, les fées étaient aveugles chez elles, et avaient cent yeux dehors¹. »

Les fées font partie intégrante du petit peuple des esprits de la nature. Henri Durville souligne cette fonction essentielle des fées : « Généreuses pour l'homme, les fées bienfaisantes étaient les charmantes gardiennes de la nature. Ce sont elles qui faisaient la toilette du printemps en secouant de sa robe les bêtes sinistres et difformes. Elles ramenaient le calme au sein des éléments troublés et faisaient renaître la paix dans le cœur des humains². »

C'est ainsi qu'à chaque type de fleur est dévolue une fée gardienne. La fée du rosier est gracieuse et fragile, auréolée d'une douce lumière. La fée de la cigüe, en revanche, ressemble à un squelette,

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

2. Henri Durville, *Les Fées*, op. cit.

rappelant ainsi les propriétés toxiques de la plante. En Angleterre, la *pillywigin* est une fée minuscule, de la taille d'une abeille, que l'on trouve près des fleurs sauvages poussant au pied des chênes.

Au Québec, la fée du cornouiller, surnommée « quatre-temps », est une fée haute de quinze centimètres qui « revêt l'apparence d'une petite femme filiforme portant une jupe vaporeuse constituée par quelques feuilles de quatre-temps et ajustée autour de la taille à la façon d'un pagne. Deux autres feuilles forment ses bras gracieux et deux autres encore modèlent ses jambes graciles. Le visage ressemble étonnamment à la délicate fleur blanche à quatre pétales du quatre-temps¹. » Le Québécois Charles-Rafaël Payeur, spécialiste de l'hermétisme chrétien, rapporte encore : « Un ami nous raconta un jour avoir longuement observé dans son jardin la fée de la rhubarbe. D'allure légèrement trapue, elle était d'une apparence assez analogue à la feuille de rhubarbe : entièrement verte, elle possédait, en effet, un large visage plat dont le pourtour présentait des ondulations irrégulières à l'image même de la feuille de rhubarbe². »

Les fées vivent donc en osmose étroite avec le monde végétal, qu'elles revivifient en permanence grâce à leur énergie éthérique et spirituelle. Elles aident à transmuter les éléments chimiques ; elles veillent sur la croissance et la bonne santé des plantes ; elles catalysent l'énergie de l'atmosphère afin de la rendre assimilable par les fleurs. Charles-Rafaël Payeur nous dit : « Les fées possèdent évidemment une perception du monde végétal toute différente de celle des humains. Pour les fées, une plante est un être scintillant et lumineux, de taille légèrement supérieure à la plante physique. La plante tire son énergie et sa nourriture de la terre et du soleil ; la fée perçoit cela comme des rayons de lumière ascendants et descendants qui parcourent la tige ou le tronc³. » Lorsque la plante s'affaiblit ou tombe malade, la fée est là pour lui apporter l'énergie de guérison dont elle a besoin : « Une fois son diagnostic établi, elle sautille autour de la plante en lui infusant sa propre énergie, en accélérant ou ralentissant les deux canaux énergétiques qui parcourent sa protégée. Elle y consacre quelques dizaines de minutes, puis se repose et

1. Charles-Rafaël Payeur, *Réconciliation avec la nature — L'Enseignement traditionnel de l'hermétisme chrétien*, extrait d'une conférence donnée le 23 juin 1984, Éditions de l'Aigle, Québec.

2. Idem.

3. Idem.

recommence. Si la plante est coupée, la fée restera avec elle jusqu'à ce que toute vie l'ait quittée¹. »

Les fées sont donc les *devas*, les « anges gardiens » des plantes, et tout jardinier doit davantage compter sur leur collaboration que sur son propre savoir-faire s'il désire avoir un beau jardin. Nous verrons une parfaite illustration de ceci dans la deuxième partie de cet ouvrage, lorsque nous irons à la rencontre des jardins de Findhorn créés dans le nord de l'Écosse par Peter et Eileen Caddy et leur amie Dorothy Maclean.

Gardiennes de la nature, veillant sur la beauté des choses, les fées ne peuvent vivre dans les villes ni dans les atmosphères polluées, physiquement ou psychiquement, comme le souligne Michel Coquet : « La vie citadine les fait fuir, et la pollution est pour elles une chose terrible qu'elles s'efforcent d'éviter. Un homme impur, dont l'aura est tout emplie de passions, de colères et autres sentiments grotesques, ressemble à une véritable tempête éthérique, et l'on comprend que les fées ne s'approchent de l'homme que lorsque celui-ci s'harmonise à tout ce qu'il y a de beau dans la nature². »

Les cercles de fées

Lorsqu'elles ne dansent pas autour des menhirs et des dolmens, les fées exécutent des rondes folles dans les clairières des forêts. Au petit matin, on peut relever les traces laissées dans l'herbe par leurs petits pieds : c'est ce qu'on appelle les « cercles de fées » ou « anneaux des fées », que l'auteur américain W.Y. Evans Wentz, étudiant le folklore breton au début du siècle, a décrit ainsi : « L'herbe ne pousse jamais haut sur les bords de l'anneau, car elle est de l'espèce la plus courte et la plus fine. Au centre, poussent en rond les champignons-fées dont les fées se servent pour s'asseoir. Ce sont de toutes petites gens qui aiment danser et chanter³. » Un autre auteur, Leroux de Lincy, étudiant les légendes scandinaves, a noté : « Les fées sont responsables de cercles d'un vert brillant appelés "dancing des fées", que l'on aperçoit sur les pelouses. Même de nos jours, quand un fermier danois découvre à l'aube un tel anneau, il dit que les fées sont venues danser pendant la nuit. »

1. Idem.

2. Michel Coquet, *Devas, ou les mondes angéliques*, op. cit.

3. W.Y. Evans Wentz, *The Fairy-Faith in Celtic Countries*.

Quant à Stanislas de Guaita, grand mage et occultiste du siècle dernier, il précise : « Les familiers de la chasse aux pâquerettes rencontrent souvent, sur les collines herbues, des bandes circulaires d'un vert plus sombre où la végétation plus touffue est, aussi, plus haute de moitié. Très souvent hémicycliques, épanouies, parfois, en une parfaite circonférence, ces bandes diffèrent de diamètre et de largeur ; elles semblent tracées au compas et s'empourprent à l'automne d'un diadème d'oranges et d'autres cryptogames aux vives couleurs. Une vieille tradition nous affirme que les Fées ont dansé là leur ronde, au clair de lune¹. »

Ce phénomène étrange, fort fréquent en certaines régions et à certaines époques, a bien entendu attiré la curiosité des scientifiques, qui ont cru élucider le mystère des cercles de fées en invoquant un simple phénomène électrique d'origine atmosphérique... Mais qui a dit que l'énergie des fées n'était pas de nature électrique et atmosphérique ?

On dit également que les fées convoquent parfois les animaux d'une espèce déterminée à des réunions mystérieuses, dont les humains ignorent tout. Les animaux viennent souvent de très loin, sans qu'on sache de quelle manière ils ont été prévenus. Parvenus jusqu'à un endroit secret, ils se tiennent alors en cercle autour de leur chef et tiennent d'étranges conciliabules muets. Les éléphants, par exemple, ont coutume de se réunir de cette façon, mais également les oiseaux, les chats et les chiens. Rares sont les humains qui ont pu assister à ces rassemblements d'animaux sous l'égide des fées.

Les dons des fées

Les fées, de tous temps, ont été les aimables bienfaitrices des hommes. Lorsqu'elles apparaissent à leur vue, c'est généralement pour exaucer leurs vœux ou leur faire un cadeau.

Mais leurs dons sont souvent paradoxaux. Au premier abord, ils semblent négligeables ; ce n'est qu'après un certain temps qu'ils dévoilent leur valeur véritable. Le docteur Roger Mignot rapporte un récit mettant en scène l'un de ces dons ambigus : « Une fée remplit le tablier d'une jeune femme avec quelque chose qu'elle ne doit

1. Stanislas de Guaita, *Le Temple de Satan*, Paris, 1915.

absolument pas voir avant d'être rentrée dans sa demeure. Avidé de curiosité, elle regarde cependant, et se rend compte avec surprise qu'elle transporte des morceaux de charbon. Elle les jette à terre, sauf deux, qu'elle conserve. Arrivée chez elle, les deux morceaux de charbon se sont transformés en pierres précieuses. Lorsqu'elle retourne pour essayer de retrouver les autres morceaux, ils ont disparu¹. »

Dans la petite agglomération de Rouge-Vie, à côté de Champagny, en Haute-Saône, on raconte qu'autrefois douze fées avaient coutume de venir animer les veillées avec leurs quenouilles. Un jour qu'elles étaient conviées à un mariage, elles apportèrent en guise de cadeau de noces des rameaux de sapin qu'elles offrirent à la mariée et à ses amies. Ces dernières firent grise mine, et jetèrent les branches, sans intérêt pour elles. La jeune épouse, elle, conserva cet étrange cadeau, et bien lui en prit, car elle eut la surprise, le lendemain matin, de découvrir que sa simple tige de sapin s'était métamorphosée en rameau d'or.

Selon le docteur Delogne, médecin folkloriste qui a collationné au début du siècle les témoignages de paysans affirmant avoir rencontré des fées, celles-ci étaient « des êtres surnaturels, représentés le plus généralement sous la forme d'une femme, et qui étaient regardés comme jouissant d'une certaine puissance magique ». Il raconte : « Les fées venaient la nuit s'ébattre dans la vallée de Liresse. Un paysan les avait surprises une fois, jouant comme des enfants avec des meulons² sur la tête. Le rustre voulut leur allonger des coups de fouet, mais il reçut, d'êtres invisibles, une raclée formidable et fut laissé pour mort sur le terrain³. »

Il cite également en exemple le témoignage d'un certain Jean-Baptiste Duseur, âgé de quatre-vingt-neuf ans en 1913, qui lui raconta qu'une sage-femme de Vresse avait aidé une fée à accoucher. Pour seul paiement de ses services, elle avait reçu deux épis de blé. Mais en rentrant chez elle, la sage-femme éblouie constata que les deux épis s'étaient changés en or.

Un auteur anglais du nom de Hartland, dans son livre *Science of Fairy Tales*, propose une explication : « Le don d'un objet apparemment sans valeur qui se transforme, si l'on observe les recom-

1. Docteur Roger Mignot, *Les Fées franc-comtoises*, op. cit.

2. « Petite meule de fourrage élevée dans un pré avant le transport du foin dans les granges » (*Le Robert*).

3. Docteur Delogne, *Ardenne méridionale belge*.

mandations, en objet de la plus grande valeur possible est communément employé dans les transactions de fées. Il est une des manifestations les plus évidentes du pouvoir surhumain. »

On trouve surtout là une illustration du savoir voilé que dispensent les fées à leurs protégés. Si elles donnaient directement des trésors, il n'y aurait aucun mérite à les accepter, et n'importe qui pourrait s'enrichir sans peine.

En réalité, les élus des fées savent bien que leurs marraines exigent d'eux discernement et persévérance. Le charbon qu'elles leur offrent porte en lui un germe d'or — comme les ténèbres portent le germe de la lumière — mais c'est à l'être humain de savoir le reconnaître et l'extraire.

La fée du foyer

Les récits et légendes mettant en scène des fées insistent fréquemment sur leurs fonctions de gardiennes du foyer. C'est ainsi que, dans l'est de la France, on parle d'une tante Arie faisant sa tournée de maison en maison à certaines époques de l'année pour s'assurer que tout va bien. Voici ce qu'en dit Paul Sébillot : « Les Franc-Comtois la dépeignent comme une charmante fée, au cœur aimant et à la main bienfaisante, qui ne descendait de l'empyrée que pour visiter les cabanes hospitalières et celles où il y avait quelque bien à faire. Elle y dispensait des présents à la jeunesse docile et studieuse ; elle était l'ennemie de la paresse, mais étant indulgente naturellement, elle se contentait de mêler la filasse qui restait encore suspendue à la quenouille d'une jeune fille lorsque le Carnaval était arrivé¹. »

En Basse-Bretagne, on dit qu'une très vieille fée descendait par la cheminée la veille de la Saint-André à minuit précise. Si la ménagère était encore occupée à filer, la fée la grondait et l'envoyait se coucher. D'autres fées empruntaient le même chemin pour venir rendre visite aux enfants la nuit, ou apporter un réconfort aux malades et aux malheureux. A Essé, en Ille-et-Vilaine, on croyait que les mauvaises fées n'empruntaient la cheminée que dans le but d'enlever les enfants et de les emporter avec elles dans le royaume de Féerie.

Alfred Maury raconte lui aussi que, jusqu'au siècle dernier, les

1. Paul Sébillot (1843-1918), *Le Ciel, la nuit et les esprits des airs*, réédition Imago, 1982.

paysans des environs de la Roche-aux-fées, dans le canton de Rhétiers, croyaient dur comme fer que les fées descendaient dans les maisons par les cheminées pour prendre soin des petits enfants et pronostiquer leur sort futur.

La cheminée symbolise tout à la fois le *foyer*, cœur ardent de la maisonnée, et le lieu du *passage* d'une réalité à l'autre, de l'ici-bas à l'au-delà. La cheminée est une ouverture vers le ciel, par où montent les prières et les fumées du feu de bois, et par où descendent le Père Noël, les fées et les sorcières.

Les dames blanches

Les fées veillent sur les foyers et les naissances des êtres humains, mais également sur leurs décès. Elles sont aux sources de la vie et de la mort, et aident les mortels à *passer* d'une dimension à l'autre — comme elles-mêmes passent par les conduits des cheminées.

Les fées sont des divinités du passage du chaos à l'ordre, du non-être à l'être. Elles sont des accoucheuses de mondes. Associées aux mythologies de la Grande Déesse Mère, elles incarnent la part féminine du Dieu créateur — Gaïa par rapport à Ouranos¹. A mi-chemin entre la terre et le ciel, elles intercèdent en faveur des hommes.

Dans la mythologie scandinave, les fées sont appelées *volas* ou *valas*; leur fonction est d'aller prédire la destinée des enfants naissant dans de grandes familles, ou d'aider les femmes en train d'accoucher par leurs incantations, ou *gaidrar*. Les *hadas* pyrénéennes se penchaient sur le berceau des nouveau-nés en portant le bonheur dans la main droite et le malheur dans la main gauche. En Allemagne, c'est dame Berthe, encore appelée la « dame blanche », qui apparaît à la naissance des héritiers de maisons princières afin de les protéger.

Cette même dame blanche peut également annoncer le décès d'un souverain. Érasme rapporte qu'elle a été vue au donjon de plusieurs châteaux d'Allemagne et de Bohême. Il écrit : « En Allemagne, l'un des faits les plus connus demeure l'apparition de la *dame blanche* qui se fait voir quand la mort va frapper aux portes de quelque prince. [...] Ce spectre est apparu, en effet, dès les premiers temps de l'histoire des nobles maisons Neuhaus et de Rosenberg, et il s'y montre encore aujourd'hui². »

1. La Terre et le Ciel dans la mythologie grecque.

2. Érasme, *Des Prodiges*.

Ce rôle funèbre est à rapprocher de celui de la *banshie* irlandaise, sorte de fée domestique attachée à certaines familles de souche ancienne et de rang élevé et qui apparaissait de temps à autre, avec une mine affligée, pour annoncer la mort prochaine de l'un des membres de cette famille. Mais les *banshies* sont très sélectives, et ne se mettent pas au service de n'importe qui, ainsi que le précise Walter Scott : « Si je suis bien informé, le privilège de posséder une *Banshie* n'est attribué qu'aux familles de pure origine milésienne, c'est-à-dire qu'il ne revient à aucun des descendants des fiers Normands ou des vaillants Saxons, qui ont suivi la bannière du comte Strongbow ; il s'applique encore moins aux aventuriers qui ont pu s'établir récemment dans l'île Verte¹. »

Fantômes, spectres et revenants

En Écosse, ces génies étaient considérés non comme des fées, mais comme les fantômes des ancêtres défunts. Walter Scott narre l'histoire de l'un de ces revenants : « Plusieurs familles des Highlands d'Écosse ont jadis proclamé l'assistance d'un esprit, remplissant le même office que la *Banshie* irlandaise. Chez eux, cependant, la fonction de ce génie, dont la forme et l'apparence n'étaient point les mêmes selon les cas, ne se limitait pas à annoncer le trépas de ceux dont les jours étaient comptés. Les Écossais réussirent à obtenir d'eux d'autres services : les préserver des dangers d'une bataille ou bien garder et protéger l'héritier de la famille pendant le temps de son enfance ; il intervint même dans les amusements du chef, lui montrant la meilleure pièce à déplacer aux échecs, ou la bonne carte à jouer à tout autre jeu. Parmi ces esprits qui ont daigné manifester leur existence en apparaissant ces dernières années, il est un ancêtre de la famille MacLean de Lochbuy. Chaque fois qu'un des siens va mourir, le fantôme de ce chef chevauche sur le rivage, près du château, annonçant l'événement par des cris et des lamentations. On vit, dit-on, le spectre faire son galop, il y a quelques années, et pousser ses cris de mort. Bien qu'affligé, le clan ne fut donc pas étonné d'apprendre, peu après, que son chef vaillant était mort à Lisbonne, où il servait sous les ordres de lord Wellington². »

1. Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorciers*, op. cit.

2. Idem.

LES FÉES, OU LES MARRAINES DES HOMMES

Certaines traditions françaises présentent elles aussi les dames blanches comme des châtelaines défuntées qui reviennent, sous forme de spectres, hanter les lieux qu'elles ont fréquentés de leur vivant. De nombreux contes et récits folkloriques ont pour thème ces dames ou demoiselles blanches.

En voici un, qui date du siècle dernier :

« Elle apparaissait dans la prairie d'un étroit vallon, sous le château. Elle donne un jour un petit coup de sa main légère sur la joue d'un jeune berger, en le suppliant de la délivrer du charme qui la retient en ce bas monde. Mais l'innocent se sauve effrayé.

« “Malheureuse que je suis, s'écrie la gentille demoiselle, j'avais espéré en toi, et voilà qu'il faut continuer de souffrir dans l'exil, et attendre ici pour être enfin délivrée de ce lieu terrestre qu'il ait poussé dans la prairie un cerisier, et que du bois de ce cerisier, il ait été fait un berceau, et que de ce berceau sorte un jeune enfant qui vienne un jour opérer cette délivrance !...”

« A ces mots, elle disparaît¹. »

Ces dames ou demoiselles blanches se rencontrent essentiellement à la tombée de la nuit, le long des étangs et des ruisseaux. Elles ont donné leur nom à de nombreux sites ou lieudits de France, tels que le Chemin des dames, la Combe aux dames, le Pré aux dames, le Banc des dames ou la Cour des dames.

Ces dames blanches sont malicieuses, et leur fréquentation peut s'avérer risquée. Le *Dictionnaire infernal* de Collin de Plancy explique à ce sujet : « On appelle lavandières ou chanteuses de nuit des femmes blanches qui lavent leur linge en chantant, au clair de lune, dans les fontaines écartées ; elles réclament l'aide des passants pour tordre leur linge et cassent le bras à qui les aide de mauvaise grâce². »

Parfois, elles s'amuse à conduire les passants attardés le long des précipices, mais en d'autres occasions, on les a vues apporter à manger aux bergers égarés, ou remettre dans le droit chemin les voyageurs perdus. Certaines d'entre elles apparaissent dans les écuries ; elles tiennent à la main des chandelles allumées dont elles laissent tomber la cire sur le toupet et le crin des chevaux, qu'elles se plaisent ensuite à peindre et tresser avec soin.

1. Cité par Désiré Monnier, *Du Culte des esprits dans la Séquanie*, Paris, 1834, et *Croyances et traditions populaires recueillies dans la Franche-Comté*, avec Vingtrier, Lyon, 1871.

2. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

Le docteur Roger Mignot, grand connaisseur des fées de Franche-Comté, raconte que, selon une tradition locale des environs de Poligny, il existait jadis un sanctuaire consacré au culte d'une vierge celtique qui se matérialisait parfois la nuit sous la forme d'une dame blanche.

Un jour, un jeune berger, qui s'était éloigné pour rechercher une bête qui s'était enfuie, s'égara dans les bois entourant Poligny. Inquiets, ses parents le cherchèrent en vain trois jours durant. Finalement, on le retrouva le troisième jour, assis au pied d'un arbre et en excellente santé. Lorsqu'on lui demanda comment il avait pu survivre, tout seul dans la forêt, il répondit simplement qu'une belle dame, toute vêtue de blanc, était venue lui apporter à manger deux fois par jour.

De même, aux alentours de 1789, une jeune bergère gardant ses chèvres dans les bois des Écorchats se perdit à son tour et demeura introuvable durant trois jours. On la retrouva affaiblie, mais bien vivante. Elle raconta elle aussi qu'elle n'avait pas souffert de la faim, car une belle dame blanche avait pris soin d'elle¹.

Un certain Claude-Antoine Bell, meunier de son état et résidant aux Nans, rapporte une étrange histoire qui lui serait arrivée un soir de décembre 1809, alors qu'il revenait de la foire de Salins en traversant la forêt de la Fraisse, dans le Jura, dans laquelle se trouvaient les ruines du vieux donjon de la Berne, réputé hanté. Heurtant dans la pénombre une pierre de ces ruines, le meunier trébucha et perdit malencontreusement son chapeau. Il fouilla un moment le sol, et finit par le retrouver. Mais, lorsqu'il se releva, il vit à côté de lui une femme d'une grande beauté, vêtue d'une longue robe blanche. Le meunier lui demanda qui elle était, mais la dame blanche ne répondit pas. Il lui proposa de l'accompagner dans la forêt, et la dame y consentit aussitôt, mais toujours sans prononcer une parole. Ils durent passer par un sentier étroit semé de ronces. A la stupéfaction du meunier, la belle dame traversa les fourrés sans une égratignure. Parvenue à l'orée de la forêt, la dame blanche se mit à pousser des cris perçants et, soudain transformée en sylphide, s'envola à tire-d'aile vers le sommet du donjon de la Berne. Lorsqu'il raconta ensuite son étrange aventure, le meunier précisa qu'il était rentré à jeun de la foire de Salins, et qu'il ne croyait pas aux apparitions surnaturelles².

1. Rapporté par le docteur Roger Mignot, *Les Fées franc-comtoises*, op. cit.

2. Idem.

Albert Doppagne conteste cette assimilation des dames blanches aux fées. Il s'explique ainsi : « Est-il absolument nécessaire de voir des fées dans les nombreuses dames blanches que recèle notre légendaire ? Je n'en suis pas convaincu. La "dame blanche" ou "blanche femme" pourrait tout aussi bien n'être que la réplique négative de l'"homme noir"¹. »

Il observe cependant que ces apparitions spectrales étaient extrêmement fréquentes, notamment en Wallonie, où il a mené une grande partie de ses recherches. Mais les effets du modernisme ont eu raison, là encore, des jolies dames blanches. Albert Doppagne constate en effet que ces « êtres prétendument fantastiques » disparurent assez brutalement à la suite, d'une part, de « l'apparition de l'éclairage public » et, d'autre part, « à partir du moment où les voyageurs qui devaient se déplacer de nuit ont eu la possibilité d'avoir en poche un pistolet peu encombrant »² !

Fort heureusement, l'essor de la « fée Électricité » et le développement des armes à feu n'ont pas réussi à supprimer toutes ces apparitions fantomatiques. Michel Coquet se souvient d'avoir croisé, lui aussi, le chemin d'une dame blanche dont la nature était mi-éthérique, mi-astrale. La nuit était déjà bien avancée, lorsqu'il sentit derrière lui une présence. Se retournant brusquement, il découvrit une forme blanche qui flottait à une vingtaine de mètres de lui. Il raconte : « C'était une femme sans âge discernable, entourée de voiles blancs très vaporeux. Le haut du personnage était très matérialisé, et le bas presque transparent. La forme glissait plus qu'elle ne marchait. » La dame blanche traversa alors la route et disparut. La vision avait été fugitive, mais Michel Coquet confesse : « Aujourd'hui encore, je pourrais la décrire avec d'infinis détails³. »

Les dames vertes et les dames noires

Le docteur Mignot a découvert l'existence, à côté de ces dames blanches, de dames vertes et de dames noires, dont les comportements sont tout aussi étranges que ceux de leurs consœurs immaculées. Il explique : « Ces dames vertes aiment à tracasser les hommes en les égarant, en les faisant marcher et courir jusqu'aux

1. Albert Doppagne, *Esprits et génies du terroir*, op. cit.

2. Idem.

3. Michel Coquet, *Devas, ou les mondes angéliques*, op. cit.

premières lueurs de l'aurore. » Rarement serviables, « elles se montrent revêtues d'une longue robe verte et ont une démarche élégante. On les voit plus particulièrement à la tombée de la nuit, auprès des sources cachées ou des étangs, dans les bois et dans les fourrés impénétrables¹. »

Le village de Gigny, dans le Jura, dont le nom semble dérivé de « génie », comporte dans ses alentours des grottes souterraines et des sources hantées par les fées et les dames vertes. Le docteur Gaspard, natif de ce village, rapporte que son enfance a été bercée de contes mettant en scène la dame verte, et que de très nombreuses personnes l'ont vue ou l'ont entendue passer près d'eux. Il dit : « Quelles sont les faneuses qui n'ont pas occasion d'en parler, lorsque l'on fauche la grande prairie, surtout le pré des Roses, et du côté des grottes ! » C'est là en effet que la dame verte et ses compagnes avaient coutume de se réunir. Ce témoin conclut : « Cette réunion de femmes divines sur le territoire de Gigny a pu paraître assez remarquable à nos ancêtres pour avoir motivé l'imposition de ce nom : *gyné*, *gynaicos* en grec signifient femme, et *Giniacus* est le nom latinisé de Gigny². »

Quant aux apparitions de dames noires, peu nombreuses, elles sont souvent le présage de quelque malheur. Certains chroniqueurs allemands parlent du spectre d'une certaine noble dame, Bertha de Rosemberg, qui erre dans les couloirs des châteaux où elle vécut, revêtue d'un ample voile noir. Dans d'autres régions d'Allemagne, ces dames funèbres deviennent la *Klage-Weib* — la « Dame des plaintes » —, sorte d'ange lugubre annonciateur de la mort prochaine des êtres humains qui reçoivent sa visite.

Alfred de Nore, chroniqueur breton du ^{xix}^e siècle, compare ces dames noires à certaines prêtresses celtes : « Les druidesses étaient vêtues de noir. Leur habit portait une queue traînante qui était retenue autour des reins par une ceinture, et leur tête était couverte d'un voile violet. Lorsqu'il fallait immoler une victime humaine, elles prenaient un habit blanc et un voile noir. Elles assistaient à des sacrifices nocturnes presque nues, le corps teint de noir, les cheveux en désordre, et s'agitant dans des transports frénétiques. Une de leurs principales résidences était l'île de Séna sur la côte du Finistère. »

Dans les pays anglo-saxons, la tradition d'*Halloween* perpétue,

1. Docteur Roger Mignot, *Les Fées franc-comtoises*, op. cit.

2. Cité par le docteur Roger Mignot, op. cit.

LES FÉES, OU LES MARRAINES DES HOMMES

encore aujourd'hui, cette croyance en des êtres surnaturels, fées ou démons, qui se manifestent certaines nuits pour effrayer les humains. On sait que les enfants évident des citrouilles et les transforment en masques grotesques, et vont de maison en maison en demandant de l'argent ou du chocolat, sans quoi les morts-vivants viendront s'emparer des avarès ! Albert Doppagne affirme que cette aimable tradition existe également depuis longtemps dans nos contrées. Mais la citrouille est remplacée par une betterave évidée et sculptée, reproduisant un masque humain ou une tête de mort, au creux de laquelle on plante une bougie allumée, et que l'on va ensuite semer au coin des routes ou dans les cimetières. « Combien de victimes n'ont pas affirmé avoir vu un fantôme, une *lumerette*, un être fantastique quelconque ! Cette betterave évidée et soigneusement préparée pour l'illusion porte des noms dialectaux qui coïncident parfois avec des désignations relevant du fantastique : la *macrale*, le *grigne-dent*, la *lumerotte*, les *calebassiers*, etc.¹ »



Souvent confondues avec des spectres ou des démons par ceux qui les redoutent, les fées peuvent aussi à l'occasion prendre à leurs yeux le visage d'un lutin, d'un elfe ou d'un gnome. En réalité, le petit peuple des élémentaux est exceptionnellement riche et varié, et les hommes ne savent pas toujours les différencier les uns des autres. Il est grand temps de combler cette lacune, en proposant un essai de classification des peuples élémentaires, comme je vais tenter de le faire à présent.

1. Albert Doppagne, *Esprits et génies du terroir*, op. cit.

Les ondines, ou les amantes de l'eau

Nymphes et ondines sont souvent surnommées les « fées des eaux ». Ces élémentaux, la plupart du temps de nature féminine — on parle peu de leurs compagnons, les ondins — vivent dans le lit des rivières et des fleuves, dans la profondeur des étangs et dans l'immensité des mers et des océans. Tous les récits, contes et légendes qui narrent leurs exploits insistent sur leur grande beauté et l'intense séduction qu'elles exercent sur les humains. Les filles de l'eau sont belles, mais elles sont surtout aimantes. Leurs préoccupations principales semblent être l'amour et le plaisir, même si leurs jeux érotiques se teintent souvent de cruauté.

Sirènes et néréides

Homère a chanté les sirènes dans *L'Odyssée*. On se souvient que la voix de ces femmes à queue de poisson avait le redoutable pouvoir d'ensorceler les marins qui venaient échouer leurs navires contre les récifs où elles se tenaient. Pour les entendre, Ulysse se fit attacher au mât de son bateau, tandis que son équipage continuait la manœuvre avec des boules de cire dans les oreilles. La magicienne Circé, en effet, avait eu soin de mettre le navigateur grec en garde contre ces femmes de la mer : « Elles charment tous les hommes qui s'approchent d'elles : malheur à qui, par ignorance, les aborde et les écoute ; jamais sa femme ni ses tendres enfants ne se réjouiront de son retour, ni ne se tiendront auprès de lui... Passez en leurs parages

sans vous arrêter et ne manquez pas de vous boucher les oreilles pour ne point entendre leurs perfides appels¹. »

Par leur étymologie (*siren* en latin, *seiren* en grec), les sirènes sont celles qui « enchantent et séduisent ». Filles de Melpomène, la Muse du chant et de la tragédie, elles sont étroitement associées à la musique, à l'amour et à la mort. Elles sont, à la lettre, des « femmes fatales ».

En Allemagne, la célèbre Lorelei était une sirène qui se baignait dans les eaux du Rhin. Lorsqu'elle chantait, quinze échos répétaient sa voix et conduisaient les navigateurs vers l'abîme où s'était déjà perdu le trésor des Nibelungen. Dans *L'Or du Rhin*, l'opéra de Richard Wagner, ce sont les trois Filles du Rhin, Woglinde, Wellgunde et Flosshilde, créatures aquatiques aux silhouettes évocatrices, qui veillent sur le célèbre trésor que va leur dérober le Nibelung Alberich.

Les sirènes sont également connues pour leurs dons de prophétie. En Norvège et au Maroc, on dit que l'apparition d'une sirène annonce toujours du gros temps, car ces créatures, vivant en principe dans les profondeurs moyennes de l'eau, remontent à la surface pour assister au spectacle des tempêtes, dont elles raffolent. Les Bretons ont d'ailleurs surnommé leur sirène « Marguerite du mauvais temps » (*Marc'harid ar gwall amzer*).

Une chronique islandaise remontant à 1215 fait état d'un monstre marin, le *masgugue*, dont la description correspond tout à fait à celle que l'on connaît des sirènes : « Il était formé jusqu'à la ceinture comme le corps d'une femme. Il avait de gros seins, la chevelure éparsée, de grosses mains au bout de ses tronçons de bras et de longs doigts attachés ensemble comme le sont les pieds d'une oie. On l'a vu tenant des poissons dans ses mains et les mangeant. Ce fantôme a toujours précédé quelques grandes tempêtes. »

Selon la médecine antique, les sirènes avaient également le pouvoir de guérir miraculeusement les personnes qui se baignaient dans leurs eaux. Georges Livraga écrit qu'« elles étaient utiles aux mages qui pouvaient lire des augures dans la lumière lunaire ou "chemin d'argent" de la pleine lune se réfléchissant dans la mer tranquille »².

Il existe également des sirènes qui n'apparaissent que la nuit ; les vagues de la mer deviennent alors phosphorescentes. « Elles

1. Homère, *L'Odyssée*.

2. Georges Livraga, *Les Esprits de la nature*, Éditions Nouvelle Acropole, 1984 (épuisé).

annoncent les mauvais présages et les pires souvenirs. Elles sont en relation avec le vieux mystère de la "lune submergée" dont nous ne parlerons pas¹. »

Les néréides forment une variété de sirènes vivant exclusivement dans les vagues de la mer Méditerranée. Elles ont des noms correspondant à chaque état de la mer : Thalia, la verte ; Glaucée, la bleue ; Cymodocée, ondoyante comme les larmes et Dynamérée, la bousculante. Ce sont elles qui, dans l'Antiquité grecque, faisaient escorte à Aphrodite, née de l'écume, et Amphitrite, épouse de Poséidon, dieu de la mer qui, pour sa part, était accompagné par leurs compagnons barbus, les tritons. L'écume frisée des vagues était d'ailleurs censée symboliser les « chevaux de Poséidon ».

Pline l'Ancien, auteur d'une *Histoire naturelle* au premier siècle de la chrétienté, écrit à propos de ces êtres marins : « La conformation des Néréides n'est pas non plus imaginaire. Seulement, des écailles hérissent leur corps, même dans la partie où elles font figure humaine. En effet, on en a trouvé une et, alors qu'elle agonisait, les riverains ont entendu au loin son chant lugubre... Des brillants personnages, cavaliers romains, m'ont certifié avoir vu dans l'océan de Cadix un homme marin absolument semblable à un humain par tout le corps, qui montait à bord des navires pendant la nuit et que, aussitôt, la partie où il s'était assis s'enfonçait et même coulait s'il restait plus longtemps. »

Quant au poète grec Apollonios de Rhodes, né en 295 avant J.-C., auteur des *Argonautiques*, ou *La conquête de la Toison d'or*, il décrit le triton en ces termes : « Au-dessus des hanches, son corps était d'une conformation pareille à celle du corps des dieux bienheureux, mais au-dessous de ses flancs, de part et d'autre, s'allongeaient les deux extrémités d'une queue de monstre marin. » Livraga ajoute : « Parés de coraux, d'algues, de perles et de coquillages, ils soufflent dans des conques supersoniques éthérées annonçant le passage des vainqueurs. Ils connaissent le secret des trésors immergés. Ils sont, quelquefois, représentés comme les exécuteurs violents de la volonté de leur maître qui, avec son trident magique, maintient les bateaux à la surface de l'eau ou les pousse vers les rochers, en les faisant sombrer.

« A des époques antérieures, ils conseillaient les humains sur les sciences maintenant perdues, provenant de continents submergés². »

1. Idem.

2. Idem.

Charles Leadbeater fait également allusion à ces fières et puissantes créatures : « Les néréides, comme leurs sœurs de la terre, ont toutes les formes, mais peut-être imitent-elles plus fréquemment celle de l'homme. Pour parler d'une façon générale, elles tendent à prendre des formes plus grandes que les fées des bois et des montagnes ; la majorité de celles-ci est petite, tandis que l'esprit des mers, qui copie habituellement l'homme, adopte sa taille aussi bien que sa forme¹. »

Certaines de ces néréides appartiennent à la fois à l'élément eau et à l'élément air ; il s'agit des « esprits des nuages », entités vivant dans les « eaux qui sont au-dessus du firmament »². Leurs corps, composés de matière éthérique, sont capables de demeurer très longtemps hors de l'eau et adoptent des formes gigantesques et majestueuses qui les rapprochent des grands sylphes. « Ils demeurent généralement dans le silence lumineux du domaine des nuages, et leur passe-temps favori consiste à mouler leurs nuages en des formes étranges et fantastiques ou à les arranger en rangs compacts comme ce que nous appelons un ciel pommelé³. »

A l'inverse, il existe également des néréides qui vivent exclusivement dans les grands fonds sous-marins. Mais leur apparence est infiniment moins flatteuse que celle de leurs consœurs, puisque leur corps ressemble assez à celui d'un gorille à fourrure bleu foncé. Aveugles de naissance, ces monstres des abysses sont dotés de pouvoirs psychiques exceptionnels, mais n'entretiennent pratiquement aucun contact avec les hommes.

Ondines et naiades

Les ondines, dont le nom est dérivé de « onde », ressemblent assez aux néréides, mais en plus faibles et plus fragiles. En outre, elles ne vivent pas dans la mer mais dans les torrents et les cascades, et l'extrémité inférieure de leur corps n'est pas recouverte d'écailles de poissons ; de nature indéfinie, elle ressemble plutôt à une sorte d'étoffe humide, bien que Paracelse précise qu'elles « apparaissent sous la forme humaine, vêtues comme nous, sont très belles et impatientes de tenter par leurs artifices »⁴. Elles sont d'excellentes

1. C.W. Leadbeater, *Le Côté caché des choses*, op. cit.

2. Idem.

3. Idem.

4. Paracelse, *Ex libro de nymphis, sylvanis, pygmalis, salamandris et gigantibus*, 1566.

nageuses, et sont souvent représentées en train de peigner leur longue chevelure, tout en prenant des poses féminines et lascives. Livraga constate à leur sujet : « Dans l'Antiquité, on racontait que ces créatures essayaient d'enchanter les voyageurs solitaires qui s'arrêtaient près des torrents.

« Elles les invitaient dans leurs grottes à boire une liqueur magique, qui faisait resurgir leurs propres tourments intérieurs. Seuls les purs et les forts pouvaient vaincre et se libérer des dangereux pactes avec les ondines aux yeux hypnotiseurs. Elles étaient propriétaires de certains bijoux, probablement des anneaux, qu'elles offraient dans l'intention de soumettre le chevalier qui les accepterait¹. »

Les naïades qui vivent dans les fleuves, les sources et les fontaines exercent une attraction érotique si forte que les Anciens s'en tenaient prudemment à l'écart. « Qu'elles demeurent dans les eaux claires d'une fontaine, d'une source ou d'un lac, elles ont la mauvaise réputation de troubler l'esprit de ceux à qui elles se montrent. En effet, la tradition rapporte que celui qui les voit semble parfois en proie à un enthousiasme nympholeptique... C'est pourquoi les anciens recommandaient de ne pas s'approcher des fontaines, des sources, des cours d'eau ou de l'ombre de certains arbres au milieu du jour, pour éviter une telle fascination². »

En Norvège, la Fossegrim était une ravissante naïade aux cheveux d'or, mesurant trente centimètres à peine, qui s'abritait derrière une cascade et chantait si magnifiquement que les enfants venaient s'accroupir dans les taillis pour l'écouter. En Russie, les *vodianoi*, sortes de naïades aux cheveux verts et aux corps gonflés comme ceux des noyés, se baignaient à proximité des moulins à eau. Les curieux qui les surprenaient étaient aussitôt atteints d'hydropisie.

Cuisses de nymphes

Les nymphes, quant à elles, ressemblent trait pour trait à des femmes d'une très grande beauté. Plus question, dans leur cas, de queues de poissons ou d'étoffes humides. Les cuisses des nymphes sont admirablement proportionnées au reste de leur corps.

1. Georges Livraga, *Les Esprits de la nature*, op. cit.

2. Charles-Rafaël Payeur, *Réconciliation avec la nature*, op. cit.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

Ces créatures l'emportent en charme et en volupté sur les femmes terrestres les plus attirantes. Mais elles sont également extrêmement jalouses et possessives, voire cruelles.

Paracelse, dans son essai consacré aux élémentaux, insiste sur cette dimension érotique des nymphes : « Pour que la preuve de leur existence paraisse plus éclatante, Dieu permet que les Nymphes soient vues, non seulement par certains hommes, mais encore qu'elles entretiennent un commerce charnel avec eux et en aient des enfants... Ces enfants sont de race humaine et possèdent une âme. La femelle qui reçoit cette âme avec la semence est, comme la femme, rachetée par le Christ. C'est pour s'élever que ces êtres recherchent notre amour. Si la Nympe disparaît ensuite, l'union ne peut être dissoute, car elle tient une âme de l'homme et, s'il veut prendre une autre épouse, elle réapparaît et le tue¹. »

Les nymphes sont des amoureuses sans égales, mais elles ne badinent pas avec l'amour. Elles-mêmes peuvent afficher des mœurs légères, mais elles ne supportent pas les infidélités de leurs compagnons, comme nous l'apprend l'anecdote suivante, que rapporte l'abbé de Villars : « La jalousie des génies est cruelle, comme le *divin Paracelse* nous l'a fait voir dans une aventure qu'il raconte et qui a été vue de toute la ville de Stauffenberg.

« Un philosophe avec qui une Nympe était entrée en commerce d'immortalité, et dont il avait reçu les plus précieuses faveurs, fut assez malhonnête homme pour aimer une femme... Comme il dînait avec sa nouvelle maîtresse et quelques-uns de ses amis, on vit en l'air la plus belle cuisse du monde ; l'amante invisible voulut bien la faire voir aux amis de son infidèle, afin qu'ils jugeassent du tort qu'il avait de lui préférer une femme. Après quoi la Nympe indignée le fit mourir sur l'heure². »

La nixe en son étang

Les contes de fées abordent très souvent le thème de l'ondine tombant amoureuse d'un homme et qui, si son amant se révèle infidèle, n'hésite pas à l'entraîner avec elle au fond des eaux. Dans les légendes allemandes, on dit que les ondines et les nixes ont pour cou-

1. Paracelse, *Ex libro de nymphis...*, op. cit.

2. Abbé Montfaucon de Villars, *Le Comte de Gabalis*, Paris, 1670.

tume de séduire des mortels qu'elles attirent ensuite au fond de leurs eaux sombres. Nymphes des eaux mortes et stagnantes, les nixes avaient les cheveux aussi brillants qu'un reflet du soleil sur l'eau étale d'un lac. « On disait d'elles qu'elles étaient méchantes par désespoir car elles étaient condamnées à expier éternellement un mystérieux péché originel. Comme elles souffraient trop, elles ne pouvaient s'empêcher de se venger sur les humains, en séduisant les beaux jeunes gens par leurs yeux d'un vert profond au regard fascinant¹. »

Une légende provençale raconte comment Brincan fut enlevé par une fée sous les eaux et transporté jusque dans son palais de cristal. Cette fée était pourvue d'une chevelure verte rappelant celle que les habitants de la Thuringe attribuent à la nixe du lac de Salzung.

Le docteur Mignot a recensé, dans le Territoire de Belfort, l'étang des « Pâles de la nuit ». Cet étang réputé maudit se trouvait dans l'une de ces forêts profondes qui prolifèrent dans la région d'Anjouy et d'Offemont. Les bonnes gens croyaient que de méchantes ondines vivaient dans cet étang, et ne manquaient pas de séduire les promeneurs attardés pour les entraîner au fond des eaux dormantes de l'étang et les y noyer.

Selon la légende, une femme blanche à la longue chevelure descendant jusqu'à terre apparaissait dans le bois au voyageur et lui tenait des propos amoureux. Si le malheureux lui répondait sur le même ton, elle l'emmenait avec elle jusqu'aux eaux vaseuses de l'étang, dans lesquelles il s'enfonçait à sa suite, subjugué, sans se rendre compte de ce qu'il faisait. D'autres femmes pâles surgissaient alors et se lançaient dans une ronde infernale autour de l'homme enlisé. Lorsque l'imprudent disparaissait entièrement sous l'eau, ces diaboliques ondines éclataient méchamment de rire et se volatilisèrent dans les bois, pour aller guetter leur prochaine victime².

Terminons ces évocations sinistres par un conte de Grimm, mettant en scène une cruelle nixe : « Un garçonnet et sa petite sœur jouaient au bord d'une fontaine et tombèrent soudain tous deux dedans. Au fond se trouvait une nixe qui leur dit :

« "A présent, je vous tiens, et vous allez travailler bien sagement pour moi" !

« Elle les emmena et donna à la fillette à filer du lin tout sale et

1. Charles-Rafaël Payeur, *Réconciliation avec la nature*, op. cit.

2. D'après le docteur Roger Mignot, *Les Fées franc-comtoises*, op. cit.

tout emmêlé. Elle devait aussi puiser de l'eau dans un tonneau sans fond ; le garçonnet, quant à lui, devait abattre un arbre avec une hache émoussée. Les deux enfants ne recevaient rien d'autre à manger que des boulettes dures comme des pierres. Excédés par ce régime, les enfants s'enfuirent un dimanche, alors que la nixe était à l'église. Après la messe, la nixe constata que les oiseaux s'étaient envolés. Elle leur courut après en faisant de grands bonds. Mais les enfants l'aperçurent de loin, et la fillette jeta derrière elle une brosse. La brosse se transforma en une montagne de brosses avec des milliers et des milliers de piquants que la nixe dut escalader avec beaucoup de peine. Elle y parvint tout de même. Ce que voyant, le garçonnet jeta derrière lui un peigne qui se métamorphosa à son tour en une grande montagne de peignes avec des milliers et des milliers de dents, mais la nixe, non sans difficulté, réussit encore à la franchir. Alors la fillette jeta derrière elle un miroir qui se multiplia en une montagne de miroirs si glissants que la nixe fut incapable de les traverser. Elle courut alors chez elle pour y chercher sa hache afin de briser la montagne de miroirs. Mais le temps qu'elle revienne et casse tous les miroirs, les enfants s'étaient enfuis, aussi la nixe n'eut plus qu'à retourner dans sa fontaine¹. »

La fée Mélusine

En Russie, les ondines sont nommées *roussalkis*. Ces filles de l'eau viennent souvent peigner leurs longs cheveux tout en contemplant leur reflet à la surface de l'eau. De même, la fée Mélusine est souvent représentée dans une attitude similaire, assise sur le rebord d'un bassin dans lequel s'agite sa queue de poisson ou, selon certains, de serpent.

Qualifiée de nymphe par Paracelse, de magicienne ou de démon marin par certains théologiens, Mélusine serait la fille d'un roi d'Albanie et d'une fée. Son existence fabuleuse remonte au ^{xv}^e siècle. Son corps magnifique, chanté par les poètes, eût en tout point correspondu aux plus sévères critères de la beauté féminine si ses jambes n'eussent été noyées, à la façon des sirènes, dans un appendice caudal serpentesque fort peu humain.

Jehan d'Arras, chroniqueur du ^{xiv}^e siècle, écrivit une *Histoire de*

1. Grimm, « La nixe », *Contes*.

Mélusine dont les sources provenaient déjà de l'ouvrage *Récréations impériales* de Gervais de Tilburg en 1214. Cette histoire met en scène le seigneur Raimonde ou Raimondin de Lusignan, habitant le château de Rousset. Un jour qu'il se promenait le long d'une rivière, il fit la rencontre d'une femme si belle qu'il en tomba aussitôt follement amoureux et la demanda sans plus tarder en mariage. La dame accepta, à la seule condition qu'il lui promette de ne jamais chercher à la voir nue. Fort marri de cet interdit, le seigneur opina cependant. Et les mois et les années passèrent ainsi, sans que le seigneur de Lusignan ne dérogeât à son vœu.

Ce seigneur, toutefois, était homme, et ne put demeurer fidèle éternellement à sa promesse. Il souffrait tant de la frustration de ne pouvoir contempler en entier celle qui lui était la plus chère au monde qu'il pensa en devenir fou. Afin d'éviter cette fatale issue, il résolut d'aller, en secret, contempler son épouse au bain. Jehan d'Arras écrit : « Il vit Mélusine, qui était en la cuve, jusqu'au nombril en signe de femme, et peignait ses cheveux ; et du nombril en bas, en signe de la queue d'une serpente, grosse comme une caque à harengs et moult longuement débattait sa queue en l'eau tellement qu'elle la faisait bondir jusques à la voûte de la chambre. » Surprise, Mélusine se métamorphosa alors en serpent ailé et s'envola par la fenêtre.

Collin de Plancy évoque le sort de Mélusine avec de notables variantes : « La fée qui épousa le seigneur d'Argouges, au commencement du quinzième siècle, l'avait, dit-on, averti de ne jamais parler de la mort devant elle ; mais un jour qu'elle s'était fait longtemps attendre, son mari, impatienté, lui dit qu'elle serait bonne à aller chercher la mort. Aussitôt la fée disparut, en laissant les traces de ses mains sur les murs contre lesquels elle frappa plusieurs fois de dépit. C'est depuis ce temps que la noble maison Argouges porte dans ses armes trois mains posées en pal, et une fée pour cimier¹. »

Mélusine a-t-elle réellement existé ou ne s'agit-il que d'un mythe ? Le fait est que, en dehors de la maison du malheureux seigneur de Lusignan, deux grandes maisons du Poitou et du Dauphiné ont porté dans leurs armes Mélusine représentée en sirène. Jules Garinet en tire argument : « C'est ce qui a fait croire aux gens qui ne doutent de rien, que l'histoire de Mélusine n'était point un conte². »

M. de Saint-Albin a raconté lui aussi l'histoire de Mélusine dans

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

2. Jules Garinet, *La Sorcellerie en France*, op. cit.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

ses *Contes noirs*, mais il la décrit plutôt comme une sylphide que comme une nymphe. Il lui prête également les pouvoirs des dames blanches que nous avons déjà étudiés chez les fées : « Depuis qu'elle disparut, toutes les fois que le trépas menace un de ses descendants, Mélusine se montre en deuil sur la grande tour du château de Lusignan, qu'elle a fait bâtir. Son apparition annonce aussi la mort de nos rois, lorsqu'elle doit être funeste. »

Le docteur Roger Mignot rapporte l'histoire d'une fée qui s'apparente assez à celle de Mélusine. Elle met en scène une belle princesse qui habitait autrefois le château de Vadans-les-Arbois. Celle-ci avait le cœur sec et refusait aux pauvres l'hospitalité qu'ils venaient lui demander. C'est pourquoi les fées la condamnèrent à revenir hanter tous les sept ans son château, qui abritait sa descendance, en se métamorphosant en couleuvre. Après cent ans, de couleuvre elle se transforma en un serpent ailé assimilé à une vouivre. Cette fée-vouivre habitait de préférence la tour du château de Vadans-les-Arbois, mais on la voyait parfois s'envoler jusqu'au château de Vaugrenans ou aller se désaltérer sur les bords de la Cuisance¹.

Les gardiennes de l'eau et les ondines du bord de mer

Les amantes de l'eau sont bien jolies, mais très dangereuses, et il est difficile d'échapper à leurs doux sortilèges. Toutefois, il faut rappeler qu'elles sont avant tout les gardiennes de l'eau ; ce sont elles qui assurent la circulation des énergies marines, qui veillent sur la croissance du plancton, base de la chaîne alimentaire, et qui sont responsables de toutes les formes de vie aquatiques, sans lesquelles le monde ne pourrait pas survivre. Amantes, elles sont donc également mères nourricières. Charles-Rafaël Payeur confirme : « Les ondines exercent cependant une fonction importante au niveau de la nature, puisqu'elles focalisent l'énergie éthérique dans nos cours d'eau, dans nos mers et dans nos océans. » Il poursuit : « Au cours de leur existence qui peut atteindre un millier d'années, elles n'ont de cesse d'alimenter les courants d'énergie qui sillonnent en tous sens les eaux de notre planète, ces courants constituant en quelque sorte un système nerveux déversant et purifiant la vitalité pour le mieux-être de toute vie sur terre². »

1. Rapporté par le docteur Roger Mignot, *Les Fées franc-comtoises*, op. cit.

2. Charles-Rafaël Payeur, *Réconciliation avec la nature*, op. cit.

LES ONDINES, OU LES AMANTES DE L'EAU

A la surface de la mer, non loin du rivage, vit d'ailleurs une classe d'ondines particulièrement positives. De petite taille, elles ont l'aspect de poupons grassouilleux au teint bleu clair, très gais et rieurs, qui aiment à danser et à se culbuter les uns les autres au creux des vagues. « Elles possèdent de grands yeux rieurs ; deux minuscules protubérances leur tiennent lieu d'oreilles et leurs cheveux sont légers comme du duvet. Ces petites ondines du bord des mers n'ont pas de cou et leur corps, qui semble parfaitement sphérique, mesure environ quarante-cinq centimètres de haut. Elles ne sont dotées que d'une ébauche de pieds et leurs mains ont l'apparence de nageoires aux doigts plus ou moins articulés¹. »

Ces ondines apprécient la présence humaine, mais elles sont timides, aussi ne faut-il les approcher qu'avec infiniment de tact et un cœur débordant d'un amour désintéressé. Charles-Rafaël Payeur nous dit : « Il suffit de profiter d'une baignade en mer pour se placer en eau peu profonde et méditer quelques instants sur les forces exceptionnelles contenues dans les eaux. On cherchera alors à s'unir le plus possible avec l'océan et à se laisser bercer par le rythme des vagues. Cette harmonisation aux forces de la mer sera perçue par les ondines qui s'empresseront alors de s'approcher et de tourbillonner autour de soi². »

L'important est de ne ressentir à ce moment-là que des sentiments nobles et élevés, car les ondines — comme la plupart des élémentaux — ont horreur des pensées malsaines ou cyniques que dégagent d'ordinaire les hommes. Ce n'est qu'à cette condition — moins simple à remplir qu'il n'y paraît — que les ondines viendront toucher le baigneur en déchargeant en lui de puissantes énergies qui le revivifieront en profondeur.

Le meilleur moment de la journée pour apprécier ce contact est le crépuscule, lorsque les plages sont désertes et silencieuses. « Aussi loin que la vue puisse porter, on peut alors apercevoir ces minuscules créatures chevaucher l'écume des vagues, tels des êtres dont l'apparence tiendrait à la fois du scintillement de l'eau et de la lumière du jour³. »

En effet, le rythme des vagues de l'océan n'est jamais que la respiration de ce grand corps liquide et animé qui vit, chante et danse en accord avec le cosmos et les esprits de la nature. Et, dans l'écume ronde des vagues, on peut contempler les ondines qui nous montrent leurs seins blancs et gonflés.

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

Les gnomes, ou les artisans de la terre

Les hommes n'ont pas attendu *Blanche Neige* pour exprimer leur fascination mêlée de crainte pour les nains, gnomes et autres gobelins.

Ces êtres de petite taille sont liés à l'élément terre. On les rencontre généralement dans les forêts, cachés dans les fourrés ou collés aux racines des arbres, sous les mottes de terre fraîchement remuée, et surtout dans les mines, carrières, cavernes et grottes souterraines. Ils sont les élémentaux du sol et du sous-sol. Rappelons que « gnome » signifie entre autres : « celui qui vit à l'intérieur de la terre ». C'est pourquoi ces créatures souterraines, vivant dans les ténèbres, sont associées aux archétypes de l'ombre, du chaos et de l'enfer.

Il ne faut pas s'étonner si, dans ces conditions, les nains ont souvent été pris pour des démons et des diabolins. Il faut dire que leur apparence physique est souvent peu engageante. Noirs, vieux, ridés, hirsutes, grimaçants, râblés et courts sur pattes, les nains n'ont ni la beauté enchanteresse des fées, ni le charme et la volupté des ondines et des naïades, ni la grâce aérienne des sylphes et des elfes. Mais cette apparence repoussante n'est que le reflet de la matière brute et primaire dont ils sont les gardiens.

Si les nains et les gnomes n'ont pas de bonnes manières et de jolis visages, c'est parce que les canons esthétiques n'ont pas cours dans les noires demeures qu'ils habitent. Ils n'accordent aucune importance aux mondanités et aux coquetteries. Leur maître mot est *travail*. Car les nains sont avant tout de puissants travailleurs de la terre. Ils assurent la germination des plantes, creusent des galeries à la recherche de minerais, veillent sur les gisements de pierres pré-

cieuses et montent la garde des trésors enfouis. Ils sont également forgerons et orfèvres, fabriquent des bijoux tels qu'aucun artisan humain ne pourrait en égaler la perfection, et des épées si pures, si fortes et si légères qu'elles rendent celui qui en use invincible.

Dans les traditions et les croyances du Moyen Age, les nains sont, autant sinon plus que les fées, investis de pouvoirs magiques auxquels les gens du peuple avaient très souvent recours. Les paysans avaient coutume de leur donner à réparer les pots cassés ou les outils usés en les plaçant devant leur porte ou à l'entrée d'une grotte. En échange, ils leur faisaient des offrandes de nourriture. De même, les chevaliers allaient trouver les nains dans leurs tanières pour leur demander de leur forger des épées invincibles. Dans leurs errances, ils croisaient parfois des nains qui leur indiquaient la direction à suivre pour découvrir le château dans le donjon duquel une princesse était enfermée, mais d'autres fois les nabots s'amusaient à les égarer encore plus ou à leur faire des farces de mauvais goût. Les jeunes filles tombaient parfois amoureuses de gnomes, connus pour leur grand appétit sexuel mais aussi pour leur générosité somptuaire ; ils couvraient leurs maîtresses d'or, de pierreries et de bijoux provenant directement de leurs artisanats souterrains. Les nains, enfin, se trouvaient souvent aux prises avec des géants ou des dragons, et attendaient, pour leur porter secours, l'arrivée d'un héros fort et courageux, tel que Siegfried.

Trolls, kobolds, berstucs et autres servants

Quelle que soit leur origine, réelle ou surnaturelle, élémentale ou démoniaque, les nains fabuleux existent dans tous les pays et toutes les cultures, sous des noms différents. On les appelle gnomes, ou gobelins en France — ce sont eux qui auraient aidé à tisser les somptueuses tapisseries issues de la manufacture des Gobelins — *bro-wales* en Écosse, *cluricaunes* en Irlande, *taitters* ou *tomtes* en Suède, *trolls* en Islande, *nokkes* ou *kobolds* en Norvège et au Danemark, *pruccas* ou *pwcca* au Pays de Galles, *klabbers*, *dauniessies*, *hob-goblins* en Angleterre, *grasgos* ou *trasgos* en Espagne, *servants* en Suisse et *nis-kobolds* en Allemagne.

Les *berstuc* et les *koltk* n'ont que quelques centimètres de hauteur ; des laboureurs en auraient découverts cachés sous une motte de terre ou dormant à l'ombre d'un brin d'herbe. En Bretagne, ils sont

souvent associés aux korrigans, dont ils passent pour être les époux. En Belgique et en Wallonie, on les appelle *dûhons*, *sotès* ou *nutons*. On relève, à Robertville, une grotte surnommée le « Trou des *dûhons* » et, dans l'est de la France, une multitude de « trous de *sotès* ».

Ils apparaissent comme de petits hommes noirs, trapus et velus, la face ridée et les cheveux crépus, les yeux noirs et petits, brillant comme des escarboucles, parlant d'une voix sourde et cassée, les mains armées de griffes de chats et les pieds revêtus de cornes de bouc, et portent en permanence à la ceinture une bourse remplie d'or.

Le théosophe clairvoyant Geoffrey Hodson, qui distinguait clairement les élémentaux grâce à sa vision éthérique, a donné une description détaillée de cet être : « Le vrai gnome vit normalement à l'intérieur du double éthérique de la terre, il est en général efflanqué, long et maigre, grotesque, d'apparence cadavérique, a la figure émaciée, et est parfois solitaire. Il donne l'impression d'avoir un âge extrêmement avancé ; son allure tout entière ainsi que toute son apparence sont foncièrement différentes de celles de l'homme d'aujourd'hui. » En outre, « ses bras sont trop longs pour notre sens des proportions et sont, tout comme ses jambes, courbés aux articulations comme s'ils étaient devenus raides avec l'âge. La peau de son visage est rude et rêche, ses yeux sont petits et noirs, légèrement relevés vers le haut sur les tempes¹. »

Geoffrey Hodson précise que le gnome terrestre n'est pas d'un commerce très agréable ; les gnomes anglais, notamment, « étaient soit complètement noirs, soit marron comme la tourbe ». Il confesse enfin : « Bien que je ne me sois jamais attiré leur active hostilité, leur atmosphère est incontestablement désagréable². »

De passage à Lake District, un jour de juin 1922, Geoffrey Hodson eut l'occasion d'observer un tel gnome en situation. Alors qu'il était occupé à contempler, comme à son habitude, les esprits de la nature, son attention fut attirée par un gnome qui avait élu domicile à l'intérieur d'un rocher situé à une quarantaine de mètres de là. Voici le portrait qu'en brosse le clairvoyant : « Il avait une bizarre figure gris-noir, d'un type vaguement humain, grotesque, et portait un chapeau qui s'effilait en pointe et retombait en avant comme sous le poids d'un petit gland qui pendait de la pointe ; sa figure était celle d'un

1. Geoffrey Hodson, *The Kingdom of the Gods*, Éditions Adyar.

2. Idem.

vieil homme, maigre, cadavéreuse et décharnée, avec une longue barbe grise. Il était habillé d'un costume gris, avec une jaquette tombant au-dessous de la taille. Dans sa main droite, il tenait une petite lumière pas différente d'une bougie, qui brillait d'une lueur jaune¹. »

Selon Geoffrey Hodson, ce gnome se comportait, dans sa maison de roche, exactement comme un être humain, portant des vêtements, couchant dans un lit et s'éclairant à la bougie, alors qu'en tant qu'élémental il n'avait besoin ni de s'habiller, ni de s'éclairer, ni même de dormir. Mais les élémentaux ont l'étrange manie de contre-faire les habitudes des hommes, un peu comme les chimpanzés. Alors qu'ils ne sont que des êtres de pure énergie, ils jouent à simuler les besoins physiques des hommes de chair et de sang. Hodson commente à propos de son gnome : « Il avait saisi l'idée humaine de maison et semblait s'imaginer que l'endroit était son *home*, et qu'il avait besoin d'une lumière. Il avait vu des gens se mettre dans leur lit et il les imitait d'un air si sérieux qu'il prêtait à rire². » Le gnome, en effet, « a une curiosité extrêmement développée. Il jette des coups d'œil à travers les fenêtres et observe le comportement des gens et, bien qu'il ne puisse juger exactement ce qu'il voit, il se rappelle et imite nombre des façons de vivre des gens qu'il épie³. »

Il semble que le seul objectif de ces multiples travestissements soit le pur divertissement. Hodson en eut confirmation lorsqu'il vit son gnome se métamorphoser soudain en une forme comique et bizarre qu'il reconnut aussitôt : il s'agissait de la chenille assise sur un champignon dans *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll. Le gnome avait lu dans la mémoire d'Hodson le souvenir de cette illustration, provenant d'un livre d'enfants qu'il avait lu dans sa jeunesse, et l'avait immédiatement matérialisée.

Georges Livraga fait remarquer que les nains sont toujours vêtus à la façon des paysans du Moyen Age, et donne l'explication de ce goût vestimentaire suranné : « Ils copient, au moment de leur naissance, les modes humaines existantes et les conservent durant les siècles que durent leurs vies. Leurs habits ne portent pas de trace d'usure, bien qu'ils ne donnent pas l'impression d'être neufs. Ils sont plutôt froissés et défraîchis, comme s'ils étaient très vieux mais indestructibles⁴. »

1. Geoffrey Hodson, *Les Fées au travail et au jeu*, Éditions Adyar, 1957.

2. Idem.

3. Idem.

4. Georges Livraga, *Les Esprits de la nature*, op. cit.

Michel Coquet s'est interrogé à son tour sur la raison pour laquelle les légendes montrent toujours les nains habillés à la façon des gens du Moyen Age. Pour lui, cette mode est d'autant plus étrange que les gnomes n'ont pas de corps physiques, et n'ont donc aucun besoin de se vêtir. En réalité, le corps de l'élémental est un « petit champ de force qui, au moment de sa naissance, copie la mode de la région où il apparaît et en fait sa propre forme-pensée. Comme les gnomes peuvent vivre plusieurs siècles, on peut observer sur eux une manière de s'habiller qui n'a plus cours aujourd'hui¹. »

Dans l'enseignement que le « Tibétain » donna à la théosophe Alice Bailey, les gnomes sont assimilés aux *devas* de la matière dense, les plus lourds et les plus grossiers : « Dans les entrailles mêmes de la terre, on trouve des êtres d'une nature particulière ressemblant beaucoup à l'évolution humaine. [...] Ils habitent en colonies ou groupes, avec un mode de gouvernement adapté à leurs besoins, dans les cavernes centrales situées à plusieurs kilomètres en dessous de l'écorce terrestre. [...] Leurs corps sont constitués de telle manière qu'ils supportent une grande pression, ils n'ont pas besoin d'une circulation d'air aussi libre que l'homme et ils ne souffrent pas non plus de la grande chaleur qui règne au centre de la terre. » Le Tibétain conclut en remarquant que ces existences « sont reliées aux parties les moins vitales du corps physique du Logos planétaire, et trouvent leur correspondance microscopique dans les pieds et les jambes de l'homme »².



Claude Lecouteux, grand spécialiste de la littérature fantastique du Moyen Age, amateur de monstres et de bizarreries et auteur de plusieurs ouvrages fort bien documentés consacrés aux fées, gnomes, sorcières et autres lutins, a brossé le portrait-type du nain de légende, tel qu'il apparaît dans les récits de l'époque : « Dans les romans, le nain mesure en général entre soixante-neuf centimètres et un mètre trente-trois, possède de petits pieds et de courtes jambes, mais il a la force de douze à vingt hommes, ce que certains auteurs expliquent par la possession d'objets magiques³. » Il habite généralement sous la terre, à l'intérieur des montagnes ou derrière une cascade, connaît

1. Michel Coquet, *Devas, ou les mondes angéliques*, op. cit.

2. A.A. Bailey, *Traité sur le feu cosmique*, op. cit.

3. Claude Lecouteux, *Les Nains et les Elfes au Moyen Age*, Imago, 1988.

tous les secrets de la nature et sait guérir avec les eaux, les pierres, les métaux et les simples. Claude Lecouteux ajoute que, « de tous les hommes monstrueux de la littérature allemande au Moyen Age, c'est le seul qui détienne des pouvoirs magiques ». En effet, il peut « se rendre invisible grâce à la cape follette (*Tarnkappe*) ou à un couvre-chef (*Tarnhelm*), objet qui joue un rôle important dans la légende de Siegfried ». Il peut également « se rendre en un instant là où il le désire, comme les fées romanes » ; il « dispose de bagues où sont enchâssées des pierres merveilleuses, et de ceintures multipliant la force, protégeant de la pauvreté, de la faim, etc. » Il connaît des pierres précieuses qui, « placées sous la langue, permettent de parler et de comprendre les idiomes étrangers ». Ces pierres « gardent aussi de la soif, protègent des attaques des dragons, bref, *a priori* rien ne leur est impossible ». Le nain, enfin, « connaît l'avenir, ce qui implique un lien avec l'autre monde »¹.

Les nains sont traditionnellement les gardiens des mines et des trésors. Paracelse précisait à ce propos : « Je révèle maintenant que Dieu a placé des gardiens et des veilleurs sur tout ce qu'Il a fait. En ce sens, les gnomes, ou pygmées, veillent sur tous les trésors, métaux et pierres précieuses cachés dans la terre. Il y a des trésors entassés, surveillés par ces petits êtres afin qu'ainsi rien ne soit produit avant le temps approprié. Quand les trésors sont déterrés, les pygmées disparaissent, ne laissant derrière eux que des histoires et des mythes sur leur existence et leurs travaux. D'abord dans un pays, puis dans un autre, des mines sont découvertes, mais jamais avant le temps convenu. Jusqu'au moment opportun, tout ce qu'elles contiennent est sous le contrôle du Petit peuple². »

C'est ainsi que la tombe de Gengis Khan, ensevelie près du lac Tabasun-nor, est gardée par des gnomes. De même, les incroyables richesses enfouies dans les sables du désert de Gobi, vestiges d'une ancienne civilisation disparue, sont également sous la garde d'élémentaux de la terre qui ont pour noms *bahtis*. Ils sont hideux d'aspect et n'hésitent pas à s'attaquer aux visiteurs imprudents. En Italie, le *monaciello* (le « petit moine ») de Naples était un nain pourvu d'un capuchon rouge. Si un homme était suffisamment habile et rusé pour le lui enlever, le petit moine était prêt à le lui racheter en puisant dans les immenses trésors dont il avait la charge. De même,

1. Idem.

2. Paracelse, *Ex libro de nymphis...*, op. cit.

on prétend qu'au pied de chaque arc-en-ciel se trouve un gnome à côté d'un chaudron rempli de pièces d'or.

L'habileté des nains dans tout ce qui touche au domaine de l'or, de l'argent et du travail des métaux les fait souvent passer, en Bretagne, mais aussi en Irlande et au Pays de Galles, pour des trafiquants de fausse monnaie. De même, en Irlande, les *cluricaunes* sont connus pour battre monnaie, et les paysans affirment que les collines retentissent parfois du bruit de leurs marteaux. Ces faux-monnayeurs ont l'apparence de petits vieillards farouches.

Le révérend Kirk rapporte de son côté : « Les auteurs anglais eux-mêmes racontent que dans l'île de Barry, dans le Glamorganshire, si l'on approche l'oreille d'une crevasse des rochers, l'on entend toujours distinctement : le bruit des soufflets, les coups de marteaux, le choc des armures, le limage du fer, depuis que Merlin a enchanté ces êtres souterrains surnaturels en les obligeant à forger, de leurs propres mains, des armes pour Aurélius Ambrosius et ses Bretons jusqu'à son retour ; Merlin ayant été tué dans une bataille et n'étant pas revenu pour faire cesser l'enchantement, ces actifs vulcains sont ainsi condamnés à un travail perpétuel¹. »

Les nains sont également les fabricants des épées de légende. C'est ainsi que le nain Vélant, ou Wieland, assisté par les elfes de lumière et les autres nains de la montagne de Kallowa, aurait forgé Durandal, l'épée de Roland qui, à Roncevaux, préféra fendre la montagne plutôt que de se briser. Ce même nain aurait également forgé Merveilleuse, l'épée de Doolin de Mayence.

A la cour du roi Arthur, le nain Tom Pouce était un guerrier vaillant et redoutable, et le plus fidèle ami des chevaliers de la Table ronde. Chez les Hébreux, les gnomes sont des nains difformes connaissant tous les secrets de la terre ; ils sont les gardiens des plantes et des animaux. Ils se défient des hommes, à l'exception des mineurs, qu'ils assistent et protègent.

Selon le Talmud et la Kabbale, l'un de ces gnomes a contribué, par ses conseils éclairés, à l'édification du temple de Salomon. Par une étrange ironie du sort, ces gnomes sont aussi repoussants physiquement que leurs compagnes, les gnomides, sont ravissantes. Elles sont richement vêtues, et portent des pantoufles dont l'une est creusée dans une émeraude et l'autre dans un rubis.

1. Robert Kirk, *La République mystérieuse*, op. cit.

Les petits hommes de la montagne

Les nains mineurs sont appelés *bergmännchen* en Allemagne — les « petits hommes de la montagne ». Au milieu du siècle dernier, l'écrivain alsacien Frédéric Piton rencontra dans les mines de sa province un vieux mineur qui lui raconta que ces petits hommes s'amusaient souvent à ses dépens, lui cachant ses outils, soufflant sa lampe ou lui jetant des poignées de terre.

On prétend également que ces nains ressentent intensément les métaux qu'ils traversent, jusqu'à en éprouver des sentiments : les passions des gnomes sont en réalité des « sentiments » de cuivre, de schiste, de quartz ou de calcaire... L'un d'entre eux, Nickel, était tellement attaché à ce métal, qu'il aidait à extraire, qu'il lui donna son nom.

Au Pays basque, les *laminaks* sont de petits êtres velus et contre-faits qui habitent dans les entrailles de la montagne Gastelu, au sommet de la tour d'Isturitz, dans les roches des rivières ou sous les anciens ponts. Ils ne s'appellent entre eux que d'un seul nom : « Guillen ». On raconte que ce sont eux qui ont bâti, en une seule nuit, le pont de Licq, dans la Soule, et les châteaux de Laustania et de Donamartia en pays de Cize. Pour tout salaire, ils demandent à lécher le fond des poêles.

Dans les mythologies germaniques et scandinaves, ces esprits souterrains forment le peuple nain des Nibelungen, ayant pour souverain le roi Nibelung, c'est-à-dire le « fils du brouillard ». Ce sont eux qui ont inspiré à Richard Wagner la composition de sa célèbre tétralogie, *L'Anneau du Nibelung*.

Le point de départ de cette œuvre monumentale est le vol, par le nain Alberich, de l'or sacré gardé par les Filles du Rhin, en échange de sa renonciation à l'amour. L'or est forgé en anneau par le petit peuple orfèvre des Nibelungen ; anneau qui confère la toute-puissance à celui qui le porte — mais aussi le malheur.

Les nains amoureux

Les nains ont également la réputation d'être de vils séducteurs de femmes. De nombreuses légendes font état de leur lubricité. Mais en échange de l'apaisement de leurs sens, ces petits personnages savent

généralement se montrer avenants et généreux. Collin de Plancy conte l'anecdote suivante : « Un petit gnome se fit aimer de la célèbre Magdelaine de la Croix, qui devint abbesse d'un monastère de Cordoue. Elle n'avait que douze ans, mais son cœur était sensible, ses passions vives, le gnome séduisant ; et le temps qu'il savait habilement choisir étant favorable à l'amour, elle le rendit heureux ; leur commerce dura trente ans. Enfin, le confesseur à qui Magdelaine osa révéler le mystère, lui persuada que son amant était un diable ; et il fut congédié comme tel¹. »

Dans un petit livre rédigé en 1796, *Les Gnomes, ou les esprits des montagnes, histoire véritable*, par M. Spiess, un certain Jean George explique : « Feu ma mère m'a raconté plus d'une fois que les cavités des montagnes et des rochers étaient habitées par des gnomes, dont la vie était à la vérité éternelle, mais qui étaient obligés d'épouser tous les cent ans une jeune et pauvre fille. Si une fille de ce genre veut bien leur donner volontairement sa foi et sa main, ils rajeunissent aussitôt, et recommencent leur carrière avec tous les avantages qui y sont attachés, mais s'il ne s'en présente aucune, ils sont condamnés à mener pendant un siècle une vie pleine de misères, faibles, malingres, marchant aux béquilles. Il y a précisément cent ans maintenant qu'un de ces gnomes offrit sa main à une fille qui cherchait des fraises dans le bois. La fille eut le bon esprit de l'accepter, et il se métamorphosa aussitôt en très beau jeune homme. Elle a été vue depuis dans le bois par quelques-uns de nos paysans, qui lui ont parlé, et qu'elle a étonnés par la description qu'elle leur a faite de sa délicieuse manière de vivre et de son bonheur. "Je dors, a-t-elle dit, sur des lits de brocard, je mange et je bois dans des vases d'or et d'argent, mon mari devine mes moindres désirs et les remplit sur l'heure." Son père et sa mère, ses parents, ses amis devinrent les gens les plus riches de la contrée, ils trouvaient de l'or partout où ils allaient. Il est positif que beaucoup de nos riches paysans datent leur fortune de cet événement. »

Un récit de Jérôme Pimpurniaux met en scène une jeune fille amoureuse d'un *nuton*, nain originaire de Wallonie. Lorsqu'elle confesse sa passion à son directeur de conscience, ce dernier pousse les hauts cris :

« Un nuton ! Amoureuse d'un nuton ! s'écrie le brave curé... Mais à quoi pensez-vous, malheureuse enfant ? Etes-vous folle ? Ignorez-

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

vous qu'un nuton n'est pas chrétien, n'est même pas un homme ? Vous associer à lui, c'est vous associer au diable. Les jeunes gens de ma paroisse sont-ils si laids qu'il vous faille aller dans celle de Satan prendre un mari ? Rompez, rompez au plus tôt ces rapports contre nature, des rapports condamnés par notre mère la Sainte Église ; sinon, comme un membre gâté, vous serez rejetée de la communion des fidèles. »

Les nains démoniaques

Gnomes, nains et trolls peuvent aussi se montrer franchement hostiles lorsqu'on les dérange. En Écosse, les *fairies* sont considérées comme des nains dangereux. Les nuits sans lune, ils se réunissent dans la lande pour danser. L'herbe qu'ils foulent de leurs pas se flétrit instantanément, et pour toujours. Gare à celui qui aurait l'imprudence de poser le pied dessus : il mourrait sur le coup. Les *goêtes*, quant à eux, ont pour sinistre spécialité la fabrication de chaussures de fer ensorcelées qui entraînent leurs victimes dans des sarabandes mortelles.

En Suède, ce sont les *tomtes* qui attirent les humains dans leurs danses sans fin, les obligeant à sauter et à tourner jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent de fatigue. Dans les îles Shetland, les nains ont appris à certains musiciens un petit air magique qui, lorsqu'ils le jouent, oblige toute l'assemblée à se lever et à danser, hommes, femmes, enfants et vieillards compris. Pour interrompre la danse et abolir le sortilège, le musicien doit non seulement mettre fin à son petit concert, mais encore reprendre toute la mélodie à rebours, de la fin jusqu'au début, sans oublier une seule note.

Les *tomtes* suédois ne sont pourtant pas tous maléfiques. On se souvient que c'est l'un de ces génies qui fut à l'origine du long périple initiatique de Nils Holgersson à travers la Suède. Pierre Dubois ajoute à son propos : « Il est bien davantage qu'un nain domestique : il est l'espoir du jour, "un messager de vie" ; derrière lui l'herbe repousse, devant lui "ce qui dort" se remet en mouvement. Il n'est de meilleur artisan, de plus habile ouvrier ! D'un brin de paille il plante un champ, d'une pomme de pin une forêt, d'une ficelle nouée ou dénouée il fait ou défait les vents¹. »

1. Pierre Dubois, *La Grande Encyclopédie des lutins*, Hoëbeke, 1992.

Au Danemark, les *nokkes* sont d'habiles musiciens dont les harpes d'or ont le pouvoir d'animer toutes choses. Ils acceptent de transmettre leur savoir aux hommes qui se présentent à eux munis d'un anneau noir et qui leur disent : « Le jour du Jugement dernier, Dieu te jugera comme les autres hommes si tu consens à m'initier à ton art. »

Dans *Peer Gynt*, le poème dramatique du Norvégien Henrik Ibsen, les redoutables trolls habitent un monde merveilleux, plein de trésors et de richesses, dans lequel ils tentent de vivre selon leur devise : « Sois à toi-même. »

En Norvège, il existe des nains aux yeux bleus, qui vivent entièrement nus. Ils guettent les jeunes paysans sur les chemins et les emportent vers des destinations inconnues. Adversaires avoués de la religion chrétienne, ils ne supportent pas la proximité des églises. On prétend qu'ils sont capables de les déplacer sur des distances considérables !

Dans l'ensemble des pays nordiques, on redoute par-dessus tout les maléfices des *ellicons*, sortes de petits vieillards ridés extraordinairement méchants, qui sautent en croupe des cavaliers égarés, se saisissent des rênes et piquent les chevaux, qui s'emballent et vont se perdre dans les bourbiers. Les simples randonneurs ne sont guère mieux traités : les *ellicons* les prennent par la main et les entraînent vers les marécages, les font rouler sur les pierres et les jettent dans les précipices¹.

On peut lire dans un recueil de *Mélanges de l'ancien savoir* datant de juillet 1911 le récit d'un paysan de la commune d'Orkney qui s'appropriait à creuser un tertre au milieu de son pré, à l'endroit précis où vivait un *trow*. Le *trow* menaça le paysan, au cas où il s'entêterait à vouloir détruire son logis souterrain, de lui faire perdre six vaches et d'avoir « six funérailles chez toi, mon gars ». Le paysan ne voulut rien entendre et continua de creuser, ce qui lui valut de perdre à la fois son troupeau et sa famille².

Plus près de nous, Charles-Rafaël Payeur prétend avoir été témoin des évocations de gnomes faites par un « magiste » : « Un jour, nous avons assisté à l'une de ces invocations rituelles. Ces êtres furent alors appelés et conjurés grâce à des formules et des gestes magiques fort complexes. Les magistes savent, en effet, qu'ils ne peuvent véri-

1. Voir à ce sujet Martin Monestier, *Les Nains*, J.-C. Simoën, 1977.

2. Rapporté par Brian Froud et Alan Lee, *Les Fées*, op. cit.

tablement utiliser l'énergie des cristaux et des pierres sans d'abord travailler avec ceux qui en sont à la fois les maîtres d'œuvre et les gardiens. Ainsi, toutes les forces telluriques et psychiques, dont les cristaux et les métaux sont vecteurs, sont placées sous le contrôle de ces êtres¹. »

Le comte de Gabalis et les nains de l'enfer

Dans *Le Comte de Gabalis*, roman cabalistique publié en 1670 par l'abbé Montfaucon de Villars, on lit un intéressant développement à propos de cette affiliation possible des gnomes avec le diable. Voici, *in extenso*, ce dialogue entre l'abbé, narrateur du récit, et le comte de Gabalis, qui se définit lui-même comme *philosophe* :

« — Mais, en bonne foi, monsieur, êtes-vous persuadé que le Démon soit si grand ennemi de ces suborneurs de demoiselles ?

« — Ennemi mortel, dit le comte, surtout des Nymphes, des Sylphes et des Salamandres. Car, pour les Gnomes, il ne les hait pas si fort ; parce que, comme je crois vous avoir appris, ces Gnomes, effrayés des hurlements des Diables qu'ils entendent dans le centre de la terre, aiment mieux demeurer mortels, que courir le risque d'être ainsi tourmentés s'ils acquéraient l'immortalité. De là vient que ces Gnomes et les Démons leurs voisins ont assez de commerce. Ceux-ci persuadent aux Gnomes, naturellement très amis de l'homme, que c'est lui rendre un fort grand service, et le délivrer d'un grand péril, que de l'obliger de renoncer à son immortalité. Ils s'engagent, pour cela, de fournir à celui à qui ils peuvent persuader cette renonciation, tout l'argent qu'il demande ; de détourner les dangers qui pourraient menacer sa vie durant un certain temps, ou telle autre condition qu'il plaît à celui qui fait ce malheureux pacte : ainsi le Diable, le méchant qu'il est, par l'entremise de ce Gnome, fait devenir mortelle l'âme de cet homme, et la prive du droit de la vie éternelle.

« — Comment, monsieur, m'écriai-je, ces pactes, à votre avis, desquels les démonographes racontent tant d'exemples, ne se font point avec le Démon ?

« — Non, sûrement, reprit le comte. Le Prince du Monde n'a-t-il pas été chassé dehors ? N'est-il pas renfermé ? N'est-il pas lié ?

1. Charles-Rafaël Payeur, *Réconciliation avec la nature*, op. cit.

N'est-il pas la terre maudite et damnée, qui est restée au fond de l'ouvrage du suprême et archétype distillateur ? Peut-il monter dans la région de la lumière et y répandre ses ténèbres concentrées ? Il ne peut rien contre l'homme. Il ne peut qu'inspirer aux Gnomes, qui sont ses voisins, de venir faire ces propositions à ceux d'entre les hommes qu'il craint le plus qui soient sauvés ; afin que leur âme meure avec le corps.

« — Et, selon vous, ajoutai-je, ces âmes meurent ?

« — Elles meurent, mon enfant, répondit-il.

« — Et ceux qui font ces pactes-là ne sont point damnés ? poursuivis-je.

« — Ils ne le peuvent être, dit-il, car leur âme meurt avec le corps.

« — Ils sont donc quittes à bon marché ? repris-je ; et ils sont bien légèrement punis d'avoir fait un crime si énorme, que de renoncer à leur Baptême, et à la mort du Seigneur.

« — Appelez-vous, repartit le comte, être légèrement puni que de rentrer dans les noirs abîmes du néant ? Sachez que c'est une plus grande peine que d'être damné ; qu'il y a encore un reste de miséricorde dans la justice que Dieu exerce contre les pécheurs de l'Enfer ; que c'est une grande grâce que ne les point consumer par le feu qui les brûle. Le néant est un plus grand mal que l'Enfer ; c'est ce que les sages prêchent aux Gnomes quand ils les rassemblent, pour leur faire entendre quel tort ils se font de préférer la mort à l'immortalité, et le néant à l'espérance de l'éternité bienheureuse, qu'ils seraient en droit de posséder, s'ils s'alliaient aux hommes sans exiger d'eux ces renonciations criminelles. Quelques-uns nous croient, et nous les marions à nos filles.

« — Vous évangélisez donc les peuples souterrains, monsieur ? lui dis-je.

« — Pourquoi non ? reprit-il. Nous sommes leurs docteurs aussi bien que des peuples du feu, de l'air et de l'eau ; et la charité philosophique se répand indifféremment sur tous ces enfants de Dieu. Comme ils sont plus subtils et plus éclairés que le commun des hommes, ils sont plus dociles et plus capables de discipline, et ils écoutent les vérités divines avec un respect qui nous ravit¹. »

*
**

Mais tous ces nains — réels ou imaginaires — auraient disparu

1. Abbé Montfaucon de Villars, *Le Comte de Gabalis*, op. cit.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

depuis longtemps de la surface et des souterrains de la terre, emportant avec eux le secret de leur art. Des chroniqueurs prétendent qu'une grande partie d'entre eux aurait été massacrée par des hommes sans foi, jaloux de leurs pouvoirs prétendument diaboliques. On dit même que l'holocauste aurait été perpétré dans les montagnes de Savoie, du côté de Pralognan la Vanoise.

Mais certains auraient malgré tout survécu. Leurs immenses et innombrables trésors seraient enfouis dans des cachettes sûres, à l'abri de la curiosité et de la convoitise des hommes. Parfois, les gnomes décident, malgré leur juste ressentiment, de favoriser l'un d'entre eux en lui fournissant de précieux indices, ou bien en lui révélant le sens des caractères runiques inscrits sur les pierres sacrées et les monuments druidiques. Ces rares privilégiés, amis des nains et des gnomes, deviennent alors les hommes les plus riches de la terre.

Les nains et les pygmées, ou les petits hommes de la mine

Nains et gnomes sont-ils de purs êtres légendaires, ou bien ont-ils été, au départ, des êtres humains véritables ? Si la plupart des élémentaux ont une origine essentiellement surnaturelle, certains auteurs débattent encore de la filiation qui existerait entre les gnomes et les hommes. Paracelse les appelait « pygmées » au xvi^e siècle, et il n'est pas interdit de penser que certains spécimens humains de petite taille, originaires d'Afrique, d'Asie ou de Mongolie, aient été pris pour des démons, des monstres ou des nains de contes de fées par des observateurs occidentaux qui en ont par la suite colporté la légende.

C'est ainsi que l'on a pu retrouver le témoignage d'un certain Publius Octavus, sergent retraité des légions romaines, résidant dans la région de Leyde, aux Pays-Bas, et qui notait dans son journal, en l'an 470 après J.-C. : « Aujourd'hui, j'ai vu de mes yeux un homme en miniature. Il portait un bonnet rouge et une chemise bleue. Il avait une barbe blanche et un pantalon vert. Il m'a dit qu'il habitait notre région depuis une vingtaine d'années seulement. Il parlait notre langue, mêlée de mots étrangers... Depuis lors, je lui ai parlé plusieurs fois. Il m'a dit qu'il descendait de la race des Kuwald, mot qui m'est inconnu, et m'a affirmé qu'elle était peu nombreuse ici-bas. Sa boisson favorite est le lait. A plusieurs reprises, je l'ai vu guérir en deux jours le bétail malade¹. »

En 1200 après J.-C., un Suédois du nom de Frederik Ugarp trouva, dans une cabane de pêcheurs, une statuette en bois polychrome, haute de quinze centimètres environ, représentant un bonhomme d'aspect

1. Rapporté par Wil Huygen et Rien Poortvliet, *Les Gnomes*, Albin Michel, 1979.

jovial fort semblable à la description faite par le sergent romain retraité. Sur le socle de la statuette, une inscription indiquait :

NISSE

Riktig Storrelse

ce qui se traduit par :

« GNOME

grandeur nature »

Cette statuette fait aujourd'hui partie de la collection particulière de la famille Oliv, à Uppsala. Un examen minutieux a permis de conclure que cette figurine datait de plus de deux mille ans ; elle aurait été sculptée dans les racines d'un arbre aujourd'hui inconnu, au bois très dur¹.

Wilhelm J. Wunderlich, auteur d'un traité publié en 1580 et intitulé *De Hominibus Parvissimis*, « Du plus petit des hommes », explique qu'à son époque les gnomes vivaient encore ; depuis plus de mille ans, ils s'étaient fédérés en une société parfaitement égalitaire, sans riches ni pauvres, dotée toutefois d'un roi élu par la communauté. Mais les gnomes russes ont également un roi, le redoutable Vij, que Nicolas Gogol décrit ainsi : « Un être râblé, puissant, maladroit. Il était tout barbouillé de terre noire. Ses mains et ses pieds, couverts de terre, se détachaient tels de fortes racines striées de grosses veines. Sa démarche était pesante et il butait constamment. Ses longues paupières tombaient jusqu'au sol, son visage était de fer². »

Plus près de nous, le chaman Mario Mercier affirme avoir contemplé, lors de cérémonies magiques, le roi des gnomes. Allongé dans la forêt avec l'un de ses amis, Mario Mercier perçut des formes de nains dans les fumées d'un brûle-parfum. C'est alors qu'il invoqua leur souverain : « Nous “ flûtons ” un chant d'appel aux esprits de la nature, aux gnomes, et surtout à Gob, leur souverain : “ Oû, ïïï, uû, Oû, ïïï, uû... ”, chant qui me fut donné dans un rêve concernant le petit peuple de la forêt.

« Voici que les fumées diversifiées et personnifiées en gnomes s'assemblent lentement en une seule fumée pour former un visage, puis le buste d'un nain. Son âge est indéfinissable bien que ses traits soient assez marqués. Le bouillonnement de la fumée lui fait comme une

1. Wil Huygen et Rien Poortvliet, *Les Gnomes*, op. cit.

2. Nicolas Gogol, *Les Nouvelles ukrainiennes*.

longue barbe et ses yeux surmontés de sourcils bien fournis sont assez sombres mais dépourvus de maléfice¹. »

Au nord de l'Europe, les nains étaient fréquemment surnommés *duergars*. Dans les îles Orcades et Shetland, ils avaient pour nom *drows*, déformation de *duergar* ou de *dwarf*, qui signifie « nain » en anglais. Le 12 mars 1670, Lucas Jacobson Debes, pasteur à Thorshaven, déplorait dans son journal la présence de *skows* et de *biergentrols*, esprits des bois et des monts appelés aussi « démons souterrains », qui avaient pour habitude de perturber la vie de sa congrégation et de lui enlever parfois ses fidèles.

Sir Walter Scott affirme de son côté que ces êtres n'étaient nullement des spectres ou des objets de légende, mais bel et bien des êtres humains issus d'ethnies lointaines : « En vérité, on peut conclure que ces nains n'étaient originellement rien d'autre que les minuscules peuplades des régions lapones, lettonnes et finnoises qui, fuyant devant les envahisseurs asiatiques, vinrent dans les régions les plus reculées du Nord et tentèrent de se soustraire aux conquérants orientaux. C'était une race de toute petite taille, mais possédant probablement quelques connaissances dans la recherche et l'extraction des minerais dont le pays abonde, et pouvant peut-être également, par l'observation des changements de nuages et des phénomènes météorologiques, prédire le temps et se targuer ainsi d'un certain pouvoir surnaturel. En tout cas, on a supposé, d'une manière très plausible, que ces pauvres gens, qui se terraient dans des cavernes pour éviter la persécution des Asiatiques, reçurent, d'une certaine façon, une compensation à leur infériorité en force et en stature par l'art et le pouvoir dont l'ennemi les croyait capables. Ces fugitifs, opprimés mais craints, furent assez naturellement confondus avec les esprits germaniques appelés "kobolds", d'où le *goblin* anglais et le *bogle* écossais dérivent évidemment, par une inversion de lettres et un changement de prononciation². »

Les esprits de la mine

Dans les mines d'étain de Cornouailles, les nains sont surnommés *knockers*, « esprits frappeurs » ; ils viennent donner des coups dans les boyaux des mines riches en minerais, afin d'y attirer les mineurs.

1. Mario Mercier, *Voyage au cœur de la force — L'expérience magique d'un chaman*, Jacques Grancher, 1995.

2. Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorciers*, op. cit.

Les *coblynau* hantent les mines de charbon du Pays de Galles et les *hausschmiedlein* les mines d'argent de Bohême. Dans la région liégeoise, il s'agit de *boublins*, esprits malfaisants redoutés par les mineurs. D'autres sont surnommés « verts boucs », ce qui traduit une influence satanique.

Les kobolds, dont le rire sonore à gorge déployée est devenu proverbial en Allemagne, hantaient les mines et les carrières souterraines. Sir Walter Scott écrit à leur propos : « Les “ Kobolds ” étaient une espèce de gnomes qui hantaient les endroits obscurs et solitaires et qu'on apercevait souvent dans les mines où ils semblaient imiter le travail des ouvriers, et quelquefois prendre plaisir à contrecarrer leurs projets et rendre leur travail infructueux. Parfois ils étaient malveillants, surtout si on les négligeait ou insultait, mais à d'autres moments ils se montraient indulgents pour les individus qu'ils avaient pris sous leur protection¹. »

Les ouvriers et les mineurs les connaissaient bien, et prenaient bien garde de toujours en parler avec respect et de les invoquer avant toute entrée dans la mine. Car de nombreux récits et légendes leur avaient enseigné que ces esprits des profondeurs étaient susceptibles, et pouvaient aisément se vexer ou s'offusquer de tout manque de déférence à leur égard. Ils se vengeaient des impolis qui osaient siffler ou jurer en leur présence en les égarant au fond des galeries de la mine, ou bien en provoquant des effondrements meurtriers. Si, en revanche, on les traitait comme il le fallait, ils n'étaient avares ni de leurs trésors ni de leur protection. C'est ainsi que, lorsqu'un mineur trouvait une veine riche en minerai, ses camarades ne songeaient même pas à louer son habileté ou sa chance ; il s'agissait tout simplement des esprits de la mine qui, par reconnaissance ou pure amabilité, avaient favorisé la découverte.

Légendes ? Superstitions ? Un article, provenant du *New-York Herald* daté du 22 juillet 1907, relate un fait-divers qui laisse songeur.

« Le 14 janvier 1905, un ouvrier des mines de Fonshire, nommé Jones Burton, s'était endormi dans le fond de la mine, et la dernière benne de la journée avait rejoint le jour sans lui. L'équipe de nuit ne descendant dans les fosses qu'à minuit (par suite d'infiltrations d'eau qui rendaient le travail difficile), le mineur qui se réveilla brusquement dans la nuit, constata qu'il avait trois heures devant lui avant

1. Idem.

d'être délivré. Et, en pestant un peu contre son sommeil intempestif, il se résigna à son sort et s'assit sur une pierre en mangeant quelques provisions, reliquat de son repas de midi.

« Il n'était éclairé que par la lueur falote de sa lampe de sûreté, mais cette lumière lui suffisait. Élevé dans la mine, il en connaissait les coins et les recoins et eût pu circuler très facilement dans l'obscurité.

« Il venait de boire les quelques gouttes d'*ale* restant au fond d'une bouteille quand, en relevant les yeux, il aperçut une brillante clarté dans la direction du puits numéro quatre. Une lueur intense paraissait avancer vers lui.

« Stupéfait, Jones Burton s'écria : " Qui va là ? "

« Aucune réponse. La lueur avançait toujours très lentement.

« Instinctivement, Burton se mit sur la défensive, et s'empara de sa pioche, prêt à défendre sa vie s'il était attaqué.

« Quand la lueur fut à quelques pas de lui, elle s'arrêta, et l'ouvrier aperçut alors un être bizarre qui se détachait en noir dans la totalité lumineuse du décor. Il pouvait avoir quatre-vingts centimètres à un mètre de hauteur. Nu-tête, des cheveux abondants lui descendaient jusqu'au milieu du dos, une barbe entièrement blanche encadrait un visage ovale aux yeux malicieux, aux traits accentués.

« L'ouvrier ahuri, croyant être la victime d'une hallucination — bien que d'une nature calme sur laquelle la peur n'avait pas de prise, s'écria pourtant par deux fois : " Que veux-tu, qui es-tu ? "

« Toujours le même silence. L'inconnu avança cependant et tendit la main dans la direction de Jones Burton.

« Celui-ci, voulant absolument savoir s'il était le jouet d'un rêve, ou si le personnage était de chair et d'os, saisit violemment la main qui se présentait. Elle était froide et visqueuse, et il sentit que l'apparition lui glissait dans la main un objet dur.

« Puis, tout s'évanouit, et la mine retomba dans l'obscurité.

« La lumière avait été si intense que Jones Burton fut quelques minutes sans distinguer le reflet de sa lampe. Il aperçut enfin la flamme tremblotante et, s'approchant d'elle, il regarda l'objet qu'avait déposé dans sa main l'étrange personnage.

« C'était un morceau de métal brut, qui brillait comme de l'argent et portait encore dans ses anfractuosités des traces de terre et de roc.

« Jones Burton resta quelques instants comme hébété. Il ne rêvait pas, puisqu'il avait senti le contact d'une main gluante. Et puis, la preuve de la réalité du fait n'était-elle pas dans la remise de ce mor-

ceau de métal qui n'avait rien de commun avec le minerai extrait de la mine ?

« L'équipe de nuit ne tarda pas à descendre, et, à ses camarades étonnés de le trouver dans la mine, il raconta son aventure.

« "Burton a pris un coup de gin de trop", pensèrent-ils tous. Et les quolibets ne lui furent pas épargnés.

« Cependant, le lendemain, l'ouvrier alla trouver son ingénieur et, lui remettant le lingot reçu dans la nuit, il lui raconta de nouveau la scène de l'apparition.

« L'ingénieur examina le lingot et le reconnut pour un morceau d'argent mêlé de quartz et pesant trois cent quarante-cinq grammes.

« Quant au récit de Burton, il l'accueillit avec un haussement d'épaules, et émit des doutes sur l'état d'esprit de son ouvrier.

« Cette histoire n'aurait pas de conclusion si nous n'apprenions aujourd'hui une nouvelle stupéfiante. A la suite du percement d'un nouveau puits, un filon d'argent a été découvert dans la mine de Fonthshire, le 18 juin écoulé.

« Quelle corrélation peut-on établir entre cette découverte et l'apparition racontée par Jones Burton le 14 janvier 1905 ? »

A cette question épineuse, le professeur Donato, contemporain des faits, répond : « Les magistes diront que le mineur a reçu la visite d'un gnome, et que celui-ci, en lui remettant le lingot d'argent, a voulu lui faire comprendre que bientôt il permettrait aux humains de découvrir la source d'une nouvelle fortune pour eux.

« Et moi, qui suis certain d'avoir vu également un gnome dans la carrière bretonne, je serai de cet avis, le lingot d'argent n'ayant pu être découvert dans une partie de la mine où jamais aucune trace de ce métal ne fut constatée¹. »

Ce même professeur Donato prétend en effet avoir déjà rencontré un gnome : « Un jour, il me souvient qu'assis dans une carrière abandonnée des Côtes du Nord, je regardais en plein midi l'aspect pittoresque et la couleur triomphante que le soleil donnait aux roches — n'ayant à ce moment aucune préoccupation mystique — quand je vis devant moi un être barbu, aux petits yeux clignotants, et dont le vêtement semblait ne faire qu'un avec la peau.

« Comme je me levais pour examiner de plus près cet être bizarre, il parut s'éloigner et bientôt se fondit dans le roc gris de la carrière.

« Je ne suis pas sujet aux hallucinations, je crois avoir conservé,

1. Professeur Donato, *Cours pratique de magie*, réédition Leymarie, 1983.

même dans les expériences les plus mystérieuses, un esprit lucide et dépourvu d'exaltation, et cependant je me frottai les yeux pour m'assurer que je ne rêvais pas.

« Et, sans vaine plaisanterie, je me demande si je n'ai pas rencontré un Pygmée, un gnome gardien des trésors de la terre¹. »

Dans sa jeunesse, Michel Coquet a lui aussi rencontré un mineur en contact avec les gnomes. Mais, dans ce cas, l'expérience avait plutôt mal tourné.

En 1962, alors qu'il était jeune stagiaire dans un centre de formation professionnelle à Hérin, une petite ville du Nord à proximité de Valenciennes, il apprit qu'un mineur venait d'être renvoyé de la mine.

Ce mineur était pourtant connu pour avoir un rendement exceptionnel, bien supérieur à celui de ses camarades. Il travaillait toujours seul, dans un coin de la mine, et lorsqu'il remontait à la surface, il semblait reposé et en pleine forme, malgré l'intensité du travail fourni.

Intrigués, les autres mineurs décidèrent de le surprendre, afin de voir comment il s'y prenait pour abattre autant de travail sans en ressentir les conséquences physiques. A leur grand étonnement, ils découvrirent leur collègue en train de ronfler, tandis que sa pelle et sa pioche s'activaient toutes seules au fond de la galerie. Convaincus qu'il s'agissait de quelque diablerie, les mineurs dénoncèrent leur camarade à la direction, qui fut contrainte de se débarrasser de cet élément pourtant précieux.

Michel Coquet conclut ainsi cette histoire : « Avec un ami étudiant nous allâmes rendre visite à cet homme qui habitait tout près du grand amoncellement de déchets, dans ces tristes maisonnettes où logent les mineurs. L'homme, noyé dans l'alcool, ne voulut rien dire, mais nous fit comprendre d'une manière dramatique que son pouvoir de volonté avait faibli à cause de son habitude de boire et qu'il était maintenant la proie des forces qu'il avait asservies. Sa déchéance faisait peine à voir, et nous le quittâmes infiniment tristes de ne pouvoir l'aider². »

Michel Coquet avoue avoir lui-même bénéficié des services des gnomes, mais il précise bien que ce fut à titre tout à fait exceptionnel.

Au début des années soixante, alors qu'il était âgé de vingt-deux

1. Idem.

2. Michel Coquet, *Devas, ou les mondes angéliques*, op. cit.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

ans, il travaillait comme soudeur en chauffage central. Pour mettre de l'argent de côté en prévision d'un voyage au Japon, il faisait des heures supplémentaires le samedi après-midi, dans les sous-sols de futurs H.L.M. dont seule la carcasse de béton surgissait du sol.

Son travail consistait à souder de longs tuyaux de fer les uns aux autres. Lorsque deux tuyaux étaient soudés, il recommençait avec un troisième. C'était un travail précis et difficile, car au fur et à mesure des soudures, il devait faire tourner l'ensemble des tuyaux à l'aide d'une grosse clé à griffes. Mais un jour, il bénéficia d'une aide insoupçonnée : « Une fois, alors que je commençais ma soudure, ma baguette à souder dans la main gauche, le chalumeau dans la droite et mes lunettes protectrices sur les yeux, le tuyau se mit à tourner lentement au fur et à mesure que je soudais. Lorsque je ralentissais, les tuyaux s'arrêtaient de tourner. » Il crut naturellement qu'un de ses collègues était venu lui prêter main forte : « J'aurais pu croire que l'homme qui m'aidait à ce moment était tout près de moi pour pouvoir ainsi suivre mon travail, avec autant de douceur que de précision. Le travail fini, j'enlevai mes lunettes pour le remercier, mais à ma grande surprise, il n'y avait personne. Je cherchai dans les environs ou sur les étages, mais il n'y avait pas âme qui vive. » Michel Coquet reprit son travail jusqu'à ce que le même phénomène se renouvelât : « Alors, avec la rapidité de l'éclair, j'enlevai mes lunettes mais, peine perdue, j'étais bien seul. Ce samedi-là, que je n'oublierai jamais, je fis toutes mes soudures de cette façon, mais ce fut le dernier¹. »

A la réflexion, l'anecdote racontée par Michel Coquet est moins exceptionnelle qu'elle n'en a l'air. Tous les bricoleurs vous diront que leurs outils, parfois, semblent animés d'une vie propre ; soit ils guident votre main et accomplissent tout l'ouvrage à votre place, soit, au contraire, ils prennent un malin plaisir à tomber à terre, vous blesser ou vous sauter au visage. L'un de mes oncles, lorsqu'il travaille à son établi, peste souvent contre son marteau ou son rabot qui lui échappent des mains ou, parfois, l'attaquent et se jettent sur lui, à seule fin de manifester leur autonomie. Lorsque cela arrive, mon oncle se met dans des colères noires et s'écrie : « Les objets sont méchants ! »

N'est-ce pas plutôt quelque gnome ou lutin facétieux qui s'amuse ainsi à ses dépens ? Toutes les vieilles maisons, lorsqu'on sait bien les écouter, sont remplies de présences familières ou étranges...

1. Idem.

Les génies domestiques, ou les gardiens des maisons

« Arrivé devant la maison, il trouva la porte entrouverte. Il la poussa, entra, mit bien vite le verrou, et tomba assis par terre en laissant échapper un grand soupir de soulagement.

« Mais cette quiétude fut de courte durée, car il entendit dans la pièce quelqu'un qui faisait :

« — Cri-cri-cri !

« — Qui m'appelle ? dit Pinocchio tout apeuré.

« — C'est moi !

« Pinocchio se tourna et vit un gros grillon qui montait lentement, lentement sur le mur.

« — Dis-moi, Grillon, et qui es-tu, toi ?

« — Je suis le Grillon Parlant, et j'habite cette pièce depuis plus de cent ans¹. »

Ce Grillon Parlant, qui apparaît au chapitre quatre des aventures de Pinocchio, et dont Walt Disney a fait la « voix de la conscience » du pantin de bois, est en réalité un authentique génie domestique, l'équivalent des dieux lares et des pénates chers aux Romains. Il est, au sens propre, un « grillon du foyer », c'est-à-dire un esprit protecteur de la maison. Minuscule et caché dans les moindres recoins, il passe généralement inaperçu, mais sa présence centenaire — ou plus — est une garantie d'harmonie et de sécurité pour la maisonnée et tous ceux qui y vivent.

Ces génies domestiques peuvent prendre différentes formes —

1. Carlo Collodi, *Pinocchio*, traduit de l'italien par Nathalie Castagné, Gallimard, 1985.

grillons ou autres — mais ils forment bel et bien une catégorie distincte d'élémentaux ayant choisi de vivre, non pas dans la nature sauvage, mais dans les maisons ou les pâturages des hommes. Ces esprits familiers ressemblent beaucoup aux nains et aux gnomes, par la taille et l'apparence, mais en plus aimables et policés.

Les « nains de jardin » en terre cuite ou en faïence que l'on dispose parfois dans les jardinets d'agrément sont une réminiscence de ces hôtes de jadis, dont il faut sans doute rechercher l'origine dans les sylvains, les *Sylvanus sanctus* chers aux Romains, dont l'effigie servait à marquer les limites et assurer la protection de la propriété.

La fonction de ces génies domestiques est d'aider les hommes dans leur vie quotidienne, mais il faut avouer que nombre d'entre eux — notamment ceux que l'on nomme « lutins » — prennent un malin plaisir à leur faire des niches et des tours pendables.

En Angleterre, ces génies du foyer sont appelés *klabbers*. On les voit, les nuits sans lune, courir sur la lande et pénétrer dans les maisons par les conduits de cheminée. Le plus souvent, ils se contentent de s'asseoir tranquillement devant l'âtre, mais Shakespeare prétendait qu'ils pouvaient balayer la maison et moudre la moutarde. Leur seul salaire est un verre de lait ou une tasse de crème. Si l'on oublie de leur en donner, au matin, le feu refuse de prendre.

A propos de ces étranges créatures, le révérend Kirk écrit que : « Encore à notre époque, on dit qu'elles font cuire du pain, forgent et rendent d'autres services de ce genre aux habitants des petites collines où elles vivent de préférence ; et maintenant, comme jadis, dans certains pays barbares, avant que l'Évangile ait chassé le paganisme, quelques-unes pénètrent dans les maisons quand tout est endormi, mettent de l'ordre dans les cuisines et nettoient la vaisselle¹. »

Dans le nord du Finistère, on avait soin de ne pas éteindre le feu de l'âtre afin que le lutin nommé *Bouffon Noz* (« farceur de nuit ») puisse venir s'y chauffer en s'asseyant sur une pierre laissée exprès à côté².

En Irlande, on connaît un génie domestique qui a pour nom le *lépréchaun*, surnommé parfois le « cordonnier ». C'est lui qui ouvre le défilé de la Saint-Patrick chez les Irlandais d'Amérique. Il s'agit d'un lutin qui se dissimule généralement sous les néfliers, où il occupe son temps à ressemeler une chaussure unique. Car, on ne sait

1. Robert Kirk, *La République mystérieuse*, op. cit.

2. Rapporté par Paul Sébillot, *Le Ciel, la nuit et les esprits des airs*, op. cit.

pourquoi, les *lépréchauns* réparent toujours une seule chaussure, jamais une paire.

On les dit trompeurs et très rusés. S'ils vous voient les premiers, ils peuvent vous transformer en mouche ou en cosse de haricot, à moins qu'ils ne vous transportent instantanément à l'autre bout du monde. Si, au contraire, c'est vous qui les voyez tout d'abord, ils se montreront aimables, vous chanteront des ballades irlandaises, vous régaleront de bière bien fraîche et de tabac à priser, vous raconteront des légendes de l'ancien temps et vous glisseront une bourse pleine d'or dans la poche. Mais ils peuvent aussi bien disparaître comme par enchantement. A moins qu'ils ne fassent le poirier sur la pointe de leur tricorne et ne se mettent à tourner comme des toupies. Les *lépréchauns* sont également connus pour être d'excellents violonistes. On leur prête aussi l'invention du hockey.

Les démons familiers de Jérôme Cardan et d'Helena Blavatsky

Jules Garinet, dans *La Sorcellerie en France*, publié en 1820, écrit à propos des génies domestiques : « Quelques auteurs ont prétendu qu'il y avait de bons diables ; mais ils n'élèvent leur nombre qu'à deux mille, qui habitent dans l'air et qui veillent aux besoins des hommes. Dans ce nombre se trouvent les *drolles*, qui pansent les chevaux ; et les esprits familiers, qu'on met en bouteilles¹. »

C'est ainsi qu'un moine de l'abbaye de Cîteaux aurait eu, pour le servir et ranger sa chambre, un tel nain familier, jusqu'à son exclusion du monastère par décision du Père abbé. Jérôme Cardan, célèbre médecin, astrologue et mathématicien, né à Pavie en 1501, mort à Rome en 1576, et à qui l'on doit entre autres la formule de résolution des équations au troisième degré, avait lui aussi à ses côtés un esprit nain qui venait lui enseigner les secrets de l'univers.

Il tenait cette faculté de parler aux esprits de son père. En effet, dans la nuit du 13 au 14 août 1491, Facio Cardan, le père de Jérôme, vit apparaître sept esprits élémentaires que Collin de Plancy décrit comme « ayant l'air de gens de quarante ans, vêtus de soie, avec des capes à la grecque, des chaussures rouges et des pourpoints cramoi-

1. Jules Garinet, *La Sorcellerie en France — Histoire de la magie jusqu'au XIX^e siècle*, 1820, réédition Saint-Clair, 1974.

sis ». Ces personnages se disaient « hommes aériens, assurant qu'ils naissaient et mouraient; qu'ils vivaient trois cents ans; qu'ils approchaient beaucoup plus de la nature divine que les habitants de la terre; mais qu'il y avait néanmoins entre eux et Dieu une distance infinie »¹. Ces « hommes aériens », en qui l'on peut reconnaître aisément des sylphes, auraient fourni à Facio Cardan la maîtrise d'un esprit familier qui l'aurait servi durant trente et un ans. Son fils Jérôme n'eut qu'à suivre l'exemple paternel.

Collin de Plancy reprend : « Il prétendait lui-même avoir, comme Socrate, un démon familier, qu'il plaçait entre les substances humaines et la nature divine, et qui se communiquait à lui par les songes. Il est évident que cet esprit était encore un esprit élémentaire; car, dans le dialogue intitulé *Tetim*, et dans le traité *De libris propriis*, il dit que son démon familier tient de la nature de Mercure et de celle de Saturne. On sent bien qu'il s'agit ici des planètes. Il avoue ensuite qu'il doit tous ses talents, sa vaste érudition et ses plus heureuses idées à l'obligeance de son démon². »

Le révérend Kirk, familier des fées, elfes et lutins d'Écosse, confirme le fait que ces élémentaux peuvent devenir des génies domestiques des hommes. « Si on les en prie et si on le leur demande instamment, ces compagnons se font connaître et deviennent familiers avec les hommes; sans cela, étant dans d'autres conditions et dans un autre élément, ils ne peuvent ni ne veulent causer avec eux. Ils assurent qu'un [...] gros mangeur a pour serviteur un Elfe vorace appelé co-mangeur, ou co-partageur, qui se nourrit de la moelle ou quintessence de ce que mange cet homme, lequel, à cause de cela, continue à être maigre comme un héron, malgré son appétit dévorant : pourtant, il semblerait qu'ils conduisent cette substance ailleurs, car ces êtres souterrains mangent très peu chez eux; leur nourriture étant absolument propre et servie par d'agréables enfants pareils à des poupées enchantées³. »

Il écrit encore : « Les êtres invisibles qui hantent les maisons semblent plutôt appartenir à nos gens souterrains (qui apparaissent souvent aux hommes doués de la seconde vue), car bien qu'ils lancent de grosses pierres, des mottes de terre et des morceaux de bois aux habitants, ils ne leur font aucun mal, agissant, semble-t-il, non pour leur nuire comme le feraient des démons, mais pour s'amuser. »

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

2. Idem.

3. Robert Kirk, *La République mystérieuse*, op. cit.

ser comme des bouffons et des farceurs. Chaque époque en a donné quelques preuves obscures : par exemple Pythagore dans sa doctrine de la transmigration des âmes ; Socrate avec son démon familial qui l'avertissait des dangers à venir ; Platon qui les classait en différentes espèces d'Esprits errants ; Denys l'Aréopagite qui les divisait en neuf ordres d'Esprits supérieurs et inférieurs ; et enfin les poètes qui les ont empruntés aux philosophes en y ajoutant de leur propre imagination les nymphes des fontaines, des rivières et des mers, les habitants des collines, des bois et des montagnes, en racontant que chaque endroit et chaque chose possédaient dans toutes les villes et dans tous les pays des dieux et des gouverneurs invisibles. Cardan dit que son père a vu auprès de sa fenêtre, par une nuit de clair de lune, le fantôme de l'un de ses amis galopant avec emportement sur un cheval blanc ; d'où il comprit qu'un très grave événement arriverait sous peu : la nuit même son ami mourut à une très grande distance de là¹. »

La théosophe Helena Blavatsky savait elle aussi commander aux élémentaux, qu'elle traitait d'ailleurs comme ses esclaves. Le journaliste américain et colonel Henry Steel Olcott, qui fut son assistant et son confident, raconte une étrange anecdote à ce sujet : « Un jour, trouvant que les serviettes brillaient chez elle surtout par leur absence, j'en achetai et les rapportai en paquet à la maison. Nous les coupâmes et elle voulait aussitôt les mettre en service sans les ourler, mais devant mes protestations, elle prit gaiement son aiguille. A peine avait-elle commencé qu'elle donna un coup de pied irrité sous la table à ouvrage en disant : " Ote-toi de là, nigaud. — Qu'y a-t-il ? demandai-je. — Oh, rien, seulement une petite bête d'élémental qui me tire par ma robe pour avoir quelque chose à faire. — Quelle chance, lui dis-je, voilà notre affaire ; donnez-lui ces serviettes à ourler. " ² » Mais Helena fait la sourde oreille, et ne manifeste aucune envie de « faire ce plaisir au pauvre petit esclave sous la table qui ne demandait qu'à montrer sa bonne volonté ». Le colonel insiste cependant, et Helena finit par accepter.

« Elle me dit d'enfermer les serviettes, les aiguilles et le fil dans une bibliothèque vitrée qui avait des rideaux verts et qui était à l'autre bout de la chambre. [...] Au bout d'environ un quart d'heure ou vingt minutes, j'entendis un petit bruit comme un cri de souris

1. Idem.

2. H.S. Olcott, *A la découverte de l'occulte : histoire des débuts de la Société théosophique*, Éditions Adyar, 1976. Trad. Anglais en 1907.

sous la table, et H.P.B.¹ me dit que “ cette petite horreur ” avait fini les serviettes. J’ouvris la porte de la bibliothèque et je trouvai la douzaine de serviettes ourlées, et si mal que la cadette d’une école de couture de salle d’asile n’aurait su faire pis. Mais elles étaient ourlées, il n’en faut pas douter, et cela s’était passé dans l’intérieur d’une bibliothèque fermée à clé dont H.P.B. n’approcha jamais pendant ce temps. Il était quatre heures du soir et il faisait plein jour. Nous étions seuls dans la chambre et personne n’y entra que tout ne fût fini². »

Un autre soir, le colonel Olcott fut témoin d’un autre prodige perpétré par la magiste russe, illustrant bien sa parfaite maîtrise des élémentaux. Un soir d’hiver, alors qu’une épaisse neige couvrait le sol de Londres, Olcott et Blavatsky avaient travaillé très tard à *Isis dévoilée*, l’un des livres-phares de la théosophie. Vers une heure du matin, Olcott eut soif, et déclara : « Ce qui serait merveilleux, ce serait de pouvoir déguster des raisins. Hélas, ce n’est pas la saison. » La bonne Helena lui rétorqua qu’il était en son pouvoir de matérialiser du raisin dans la pièce, si vraiment il le désirait. Intrigué, le colonel accepta de tenter l’expérience. Helena le pria d’éteindre un instant la lumière, puis de la rallumer.

« “ Voyez ”, s’écria-t-elle en montrant une étagère à livres sur le mur en face de nous. A mon grand étonnement, deux grosses grappes de bon Hambourg noir pendaient aux boutons de chaque extrémité d’un des rayons et nous les mangeâmes aussitôt. Quand je lui demandai quel moyen elle avait employé, elle dit que c’était l’œuvre de certains élémentaux soumis à son pouvoir, et deux fois encore pendant le reste de notre séjour à la “ Lamaserie ” elle renouvela le phénomène et nous procura des fruits pour nous rafraîchir pendant que nous travaillions à *Isis*³. »

Les brownies, les cluricaunes et le secret du whisky

Parmi les génies familiers, il faut réserver une place de choix aux *brownies*, originaires d’Écosse, en qui Pierre Dubois voit « les jardiniers de *glens*, les semeurs de bruyères et de chardons violines, les alchimistes des eaux claires, les génies du whisky qui, d’une poignée

1. Initiales d’Helena Petrovna Blavatsky.

2. H.S. Olcott, *A la découverte de l’occulte*, op. cit.

3. Idem.

d'orge, de malt, d'un fumet de tourbe ou de varech, ont distillé le cœur de la légende en une liqueur d'or¹. »

Les *brownies* d'Écosse et les *cluricaunes* d'Irlande ont en effet la réputation d'avoir livré aux hommes le secret du whisky, en échange du droit de venir vivre dans les caves des auberges et des *pubs*, au titre de nains domestiques. Aujourd'hui encore, dans les innombrables débits de boissons qui jalonnent les villages d'Irlande et d'Écosse, les serveurs sont persuadés que ce sont bien des *brownies* et des *cluricaunes* malicieux qui font sauter les plombs les soirs d'orage ou s'amusent à tirer la *Guinness* à leur insu.

Ces esprits sont en effet habitués à recevoir leur quote-part de bière en échange de leur aide dans l'opération de brassage. Lorsque les humains négligent de les honorer, ou leur préfèrent les dogmes de la religion chrétienne, ils finissent par désertir leur compagnie, ainsi que le confirme cette anecdote : « Un jeune homme des Orcades, qui était brasseur, lisait parfois la Bible ; une vieille femme lui dit que le Brownie allait être mécontent de ses lectures et que s'il continuait, l'autre cesserait de l'aider ; mais bien instruit par ce livre, objet de terreur pour l'esprit, il ne voulut faire aucun sacrifice pour ce dernier, au moment de brasser. Cependant, la première et la seconde cuvées furent perdues et inutilisables ; le moût avait commencé à bien fermenter, mais il s'était arrêté d'un seul coup et était devenu froid. Heureusement, le troisième brassin fut de la très bonne bière, bien qu'il n'ait consenti aucun sacrifice au Brownie, et l'autre ne l'inquiéta jamais plus ensuite². »

Une autre façon efficace de se séparer d'un *brownie* est de lui offrir des vêtements neufs. Ne voulant pas se séparer de ses vieilles fripes, qu'il trouve très confortables, il préfère quitter les lieux à jamais. Bible et costume neuf sont les ennemis des *brownies*.

L'essor de la religion chrétienne dans les pays anglo-saxons a eu peu à peu raison des génies protecteurs de la bière et du whisky. Selon Walter Scott, « le dernier endroit du sud de l'Écosse qui a eu l'honneur ou le profit d'héberger un Brownie, se trouve à Bodsbeck, dans le Moffatdale, ce qui a été le sujet d'un conte amusant de Mr James Hogg, le génie autodidacte de la forêt d'Ettrick³. »

1. Pierre Dubois, *La Grande Encyclopédie des lutins*, op. cit.

2. Brand, cité par Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorciers*, op. cit.

3. Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorciers*, op. cit.

Les brownies, Stevenson et l'Ile au trésor

En réalité, les *brownies* n'ont fort heureusement pas tous disparus. Certains sont d'ailleurs connus pour leur talent littéraire et l'inspiration qu'ils apportent aux écrivains et aux poètes. Robert Louis Stevenson, le célèbre auteur de *L'Ile au trésor*, né à Édimbourg en 1850, avait fréquemment recours à eux. Dans un article publié dans le *Scribner's Magazine* de janvier 1888, il fait l'apologie de ces esprits familiers « qui font la moitié de mon travail pour moi, tandis que je dors, et qui, selon toute probabilité, font aussi le reste, quand je suis bien réveillé et que je crois sottement le faire moi-même. L'ensemble de mes fictions publiées doit être le produit exclusif de quelques Brownies, de quelques démons familiers, de quelques collaborateurs invisibles que je tiens enfermés dans un arrière-grenier, alors que je reçois toutes les louanges et eux une part seulement (que je ne puis les empêcher d'avoir) du gâteau. »

Dans un autre passage de son essai, Stevenson explique à propos de ces petites créatures : « Elles sont en relations étroites avec le rêveur, cela ne fait pas de doute, elles partagent ses soucis financiers et gardent un œil sur son relevé bancaire, elles partagent de toute évidence son éducation ; elles ont manifestement appris comme lui à construire le plan d'une histoire bien ficelée et à doser progressivement l'émotion ; je crois simplement qu'elles ont plus de talent ; en tous les cas, une chose est indéniable, elles peuvent lui raconter une histoire morceau par morceau, comme un roman feuilleton, en le laissant constamment dans l'ignorance du dénouement. Qui sont-elles, alors ? Et qui est le rêveur ?... Quant au rêveur, je puis répondre, car il n'est autre que moi-même. Quant aux petites créatures, que puis-je dire sinon que ce sont, Dieu les bénisse, tout bonnement mes Brownies ! »

De santé fragile, doté d'un physique maladif et souvent atteint d'une sorte de langueur intellectuelle, Stevenson prétend n'avoir pu mener à bien son œuvre que grâce à l'aide des *brownies*. A moins qu'il n'eût été atteint d'un dédoublement de personnalité, comme le héros de son roman *Le Docteur Jekyll et M. Hyde* ? Rappelons que ce romancier écossais a fini ses jours dans une humble cabane en bois au sommet d'une île de l'archipel des Samoa, dans l'océan Pacifique. Les indigènes donnèrent à Stevenson le nom de « Tusitala » et, à sa mort, l'enterrèrent au sommet du pic Vaea, d'où sa sépulture

domine l'océan. On dit que les *brownies* d'Écosse y viennent en pèlerinage et dansent des nuits entières sur sa tombe...

Compère Puck et bons drolles

Walter Scott évoque également le souvenir de l'un de ces génies assistants, plus connu pour ses tours et ses farces que pour l'efficacité de son aide, le lutin Puck : « L'assistant permanent à la cour des Elfes était le célèbre Puck, ou Robin BonCompère, qui remplissait en quelque sorte la fonction de clown ou "fou" de la compagnie (on trouve encore de ces personnages dans la suite de toute personne de qualité) ; il ressemblait, pour utiliser une expression plus moderne, au Pierrot de la Pantomime. Ses farces étaient très simples et du plus haut comique : tromper un rustre sur le chemin qu'il doit prendre pour regagner sa maison, se transformer en siège pour qu'une vieille commère commette l'erreur grossière de se retrouver assise par terre alors qu'elle pensait reposer sur une chaise, étaient ses amusements les plus fréquents. S'il daignait faire quelque travail pendant que la compagnie dormait — en cela il ressemblait à l'esprit domestique écossais, nommé "Brownie" — Puck, l'égoïste, était loin de le faire d'une façon désintéressée comme le lutin nordique ; et si ses vêtements ou nourriture n'étaient point laissés sur son chemin à son intention, il s'en allait pour montrer sa réprobation¹. »

En Suisse et dans le Valais, ces génies domestiques sont appelés *servants* ou *servans* — descendants des antiques *sulèves* — ou *drolles* — altération de « troll ». Ils sont nés d'un *coquatrix*, à savoir d'un œuf couvé par un coq. Ils gardent les troupeaux de vaches en échange d'un verre de lait fourni par les pasteurs helvètes. Dans les Alpes vaudoises, ils conduisent les vaches jusqu'au sommet des montagnes, là où l'herbe est la plus parfumée, après leur avoir récité une petite comptine destinée à leur éviter tout mauvais pas : *Pom-mette, Balette ! Passe où je passe, tu ne tomberas pas des rochers.*

Dans les montagnes du pays de Vaud, les paysans offrent aux *servans* la première levée de la crème du matin, à défaut de quoi ces esprits si dociles peuvent se révéler dangereux. Une anecdote le confirme : « Une fois, sur les bords du petit lac Loison, le maître

1. Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorciers*, op. cit.

vacher avait quitté tôt le chalet après avoir bien recommandé de ne pas oublier la part du Servan. Pendant son absence, le jeune pâtre ne la mit pas de côté, pour voir ce qui arriverait. La nuit qui suivit le retour du maître, un ouragan s'éleva et l'on entendit une voix crier : " Jean, lève-toi, lève-toi pour écorcher ! " Au matin, le maître et son malavisé de vacher allèrent à la recherche du troupeau qu'ils retrouvèrent broyé au fond d'un abîme : le Servan s'était vengé¹ ! »

Pour faire fuir les *servans* indésirables, il est conseillé de placer un couteau dans la paroi de l'étable — car les génies ont horreur du fer — de suspendre une pierre trouée au plafond ou encore de placer un bol rempli de riz ou de mil près de la cheminée. De par sa nature, le *servan* se voit contraint de compter les grains un à un. Écœuré par cette corvée ingrate et monotone, il se jure alors de ne plus jamais revenir.

Alfred Maury explique : « Les trolls sont, dans certaines légendes, de véritables génies domestiques. Dans le Perche, on trouve des croyances analogues : des servants prennent soin des animaux et promènent quelquefois, d'une main invisible, l'étrille sur la croupe du cheval. Dans la Vendée, moins complaisants, ils s'amusent souvent à leur tirer les crins. Cependant en général les soins de tous ces êtres singuliers ne sont qu'à moitié désintéressés ; ils se contentent de peu, mais néanmoins ils veulent être payés de leur peine². »

L'un de leurs tours préférés, lorsqu'ils désirent donner une leçon aux humains trop avares pour leur fournir leur ration de lait, consiste à mélanger l'écheveau de fils que les femmes ont laissé sur leur fuseau. Dans un texte datant de 1723, Hugues de Mons décrit la payaye que sème l'un de ces esprits, qu'il nomme *faunus* : « Il entortilla autour d'un tabouret placé près de l'âtre les fils qu'Amica, l'épouse de Nicolas, avait préparés à grand-peine pour faire de la toile, y faisant des milliers de détours et de nœuds de filet impossibles à défaire. Quand la lumière revint, les nombreuses personnes qui virent cela furent stupéfaites qu'on puisse faire une chose pareille, et elles affirmèrent que de tels entrelacs ne pouvaient être l'œuvre d'un homme³. »

Dans d'autres récits, le génie vient au contraire terminer l'ouvrage laissé en suspens par la ménagère. On retrouve là l'une des fonctions de la fée, protectrice des filandières, qu'elle partage volontiers avec

1. Pierre Dubois, *La Grande Encyclopédie des lutins*, op. cit.

2. Alfred Maury, *Les Fées au Moyen Age*, op. cit.

3. Cité par Claude Lecouteux, *Les Nains et les Elfes au Moyen Age*, op. cit.

certain nains domestiques tel que Loki, l'inventeur du filet de pêche, qui a laissé son nom dans des expressions régionales telles que « le filet de Loki », désignant une toile d'araignée, et « la corde de Loki », qui pour les habitants des îles Shetland correspond à une mauvaise laine impossible à filer.

Ces génies tisserands trouvent leurs maîtres dans la race des *gobelins*, que Collin de Plancy décrit comme une « espèce de lutins domestiques qui se retirent dans les endroits les plus cachés de la maison, sous des tas de bois. On les nourrit des mets les plus délicats, parce qu'ils apportent à leurs maîtres du blé volé dans les greniers d'autrui. On dit que la manufacture des Gobelins doit son nom à quelques follets qui, dans l'origine, venaient travailler avec les ouvriers et leur apprendre à faire de beaux tapis¹. »

Les farfadets

Les farfadets — forme renforcée du mot provençal *fadet*, dérivé de *fade*, « fée » — sont des génies domestiques qui se mettent au service des hommes aptes à les commander. On les appelle aussi « follets », car ils se manifestent volontiers sous forme de feux follets. Ils vivent principalement en Provence — où ils nichent dans les champs de lavande — et en Vendée — où ils se réunissent tous les mardis gras dans une large cuvette taillée dans la Roche plate de Chambretaud-en-Vendée — mais on en trouve également des représentants dans d'autres contrées moins ensoleillées.

Ils logent parfois dans les fermes et les étables, où ils jouent mille tours plaisants et sans conséquence, comme de détacher les chevaux et de les attacher par la queue, les mener à l'abreuvoir durant la nuit ou emmêler leur crinière, à moins qu'ils n'entrent dans les maisons pour boire de la bière, faire tourner le lait et enduire de beurre ou de savon noir les marches de l'escalier.

On lit, dans *Les Chroniques alfiques* de Petrus Barbygère, que les farfadets remontent à deux grandes familles royales, l'une implantée en Écosse, entre le Glas Maol et le Glen Beg, sur les pentes de Mel Choire Bui ou de Ben-y-Gloe, et l'autre en Vendée. Ces deux familles se seraient unies au temps de l'alliance franco-écossaise au ^{xiii}e siècle. Elles auraient pris part au soulèvement de 1715 ainsi qu'à

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

la grande rébellion du Bonnie prince Charlie en 1745. Mais à la suite du désastre de Culloden, bon nombre de farfadets se seraient retirés dans les habitations troglodytes du pays de Loire, pour y mener la coupable occupation de recel de trésors volés.

Certains de ces trésors gisent encore dans les souterrains de nombreux châteaux du Poitou, sous les dolmens de Saint-Gravé, à Cancoët, dans le Morbihan, ou encore à l'extrémité de l'anse de Lugéronde, à Noirmoutiers.

Le trésor des Fols de l'Allier est enseveli sous une dalle enfouie au fond d'une grotte. Cette dalle se soulève d'elle-même deux fois par an, à Noël, au moment de l'élévation lors de la messe de minuit, et le jour des Rameaux, aux trois coups que frappe le prêtre à la porte de l'église. Mais attention ! Il faut avoir vendu son âme au diable pour pouvoir s'emparer des richesses ainsi dévoilées !

Pierre Dubois cite quelques autres trésors cachés : les rochers de quartz blanc de Pyrome (Deux-Sèvres) se soulèvent paraît-il à minuit sonnant la veille de la Noël. La Roche du Jardon s'ouvre le dimanche des Rameaux. La cave du château Robin s'entrebâille le jour de la Saint-Jean lorsque la procession entre dans l'église et que le curé dit : « *Et Homo factus est.* » Quant au tumulus du bois Morlhiou, il « s'entrouvre durant les douze coups de la messe de minuit. Il est recommandé de faire très vite, de se précipiter sans hésiter, d'empocher le plus possible sans s'attarder, en prenant garde de ne pas se laisser aller à l'ivresse de tout emporter : une fois les douze coups sonnés, les portes se referment, les gardiens reviennent et... de plus malins y ont laissé leurs os¹. »

Suivant les régions, les farfadets reçoivent des noms différents : *fadets*, *fradets*, *follets*, *frérots*, *folatons*, *foulets*, *ferrés*, *fols*, *furseys*. Au Pays de Galles, on les appelle *bouquins* ; *caraquins* en Écosse et *perchevins* sur l'île de Man. Mais tous ont à peu près les mêmes caractéristiques : ils ressemblent à de petits vieillards ridés et à poils blancs, mesurant quarante centimètres au maximum mais souvent beaucoup moins, certains n'atteignant même pas la taille d'un hanneton. Brian Froud et Alan Lee précisent : « Le Farfadet est un petit bonhomme ridé, fripé, au teint brunâtre, haut d'un demi-mètre, qui se promène nu ou vêtu de loques brunes. Les Farfadets des Montagnes n'ont ni doigts ni orteils et ceux des plaines manquent de nez². »

1. Pierre Dubois, *La Grande Encyclopédie des lutins*, op. cit.

2. Brian Froud et Alan Lee, *Les Fées*, op. cit.

Selon ces mêmes auteurs, le farfadet est un esprit servant qui adopte une maison dont il surveille le bon fonctionnement avec un sens des responsabilités très développé. C'est ainsi que, la nuit, il veille sur les animaux, moissonne, bat et fauche le blé ou fait les commissions. Personnage indispensable, il termine les tâches laissées en plan par les domestiques et, si ces derniers se montrent trop distraits et paresseux, il les punit par quelque mauvaise farce ou par une volée de coups bien sentie.

Nos auteurs précisent enfin : « En échange de sa peine, le Farfadet ne veut rien de plus qu'un bol de crème ou de bon lait avec un gâteau au miel. Qu'on veuille lui donner plus, il se froisse et s'en va, ce qui arrive souvent quand la générosité maladroite du maître de maison lui fait laisser au Farfadet des vêtements neufs¹. »

Les farfadets s'écrient alors :

*Qu'avons-nous là, Chanvri, Chanvrai !
Plus ne sauterai ici, plus ne marcherai.*

*Alexis-Vincent-Charles Berguibier de Terre-Neuve du Thym
et le fléau des farfadets*

De nombreux philosophes, alchimistes et kabbalistes du passé ont étudié de près les mœurs et le comportement des fées et des élémentaux, rédigeant à leur sujet d'épais grimoires aux pages jaunies, que l'on peut encore consulter dans le fond ancien des bibliothèques historiques.

Ces chroniques, aux yeux de l'Église, sentaient un peu le soufre ; c'est pourquoi ces ouvrages sont souvent confondus avec les recueils de sorcellerie et de magie noire. Certains auteurs se sont d'ailleurs évertués à décrire fées et lutins comme des suppôts du diable, suivant en cela les recommandations des inquisiteurs et des exorcistes.

Citons pour mémoire l'illustre Alexis-Vincent-Charles Berguibier de Terre-Neuve du Thym, né à Carpentras et passé à la postérité pour avoir publié, en 1821, un ouvrage intitulé *Les Farfadets, ou Tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, surmonté de cette devise : *le Fléau des farfadets*.

Berguibier était persuadé que les farfadets étaient des diables, tout

1. Idem.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

spécialement délégués vers lui par Satan pour le torturer et lui rendre la vie impossible.

Dans son *Dictionnaire infernal*, Collin de Plancy résume ainsi le contenu de l'épais ouvrage en trois volumes légué par le pauvre homme : « M. Berguibier dit que les farfadets se métamorphosent sous des formes humaines pour tourmenter les hommes. Dans le chapitre deux de son livre, il nomme tous ses ennemis par leur nom, et soutient que ce sont des démons déguisés, des agents de Belzébuth ; qu'en les appelant infâmes et coquins, ce n'est pas eux qu'il insulte, mais les diables qui se sont emparés de leurs corps, et qu'il espère bien qu'après qu'il les aura fait connaître, ils ne sauront plus où reposer leurs têtes criminelles. Il dit que Moreau, magicien et sorcier à Paris, est le représentant de Belzébuth, et que Satan et Moloch possèdent le corps de ses médecins. " On me fait passer pour fou, ajoutez-il ; mais si j'étais fou, mes ennemis ne seraient pas tourmentés comme ils le sont tous les jours par mes lardoires, mes épingles, mon soufre, mon sel, mon vinaigre et mes cœurs de bœuf. " [...]

« On voit, dans le chapitre soixante-huit, que des femmes l'engagent à être galant et à oublier ses visions ; sur quoi il se récrie qu'il aime mieux être livré aux farfadets qu'aux dames ; et une demoiselle lui jette un sort en lui touchant les deux cuisses avec ses mains.

« Mais si M. Berguibier n'aime pas les dames, il aime son écureuil coco ; il conte qu'un jour ce pauvre coco, persécuté par les farfadets, se réfugia sous le bonnet de coton de son maître, et il espère bien qu'on dira Berguibier et son coco, comme on dit saint Roch et son chien, d'autant plus que son coco meurt au chapitre seize du tome II, tué par des farfadets, parce qu'au chapitre onze, M. Berguibier les avait empêchés de troubler la fête du roi en 1818. Aussi le 7 février suivant, il reçoit une lettre de l'Antéchrist, qui lui reproche amèrement le tort qu'il lui fait en décriant les farfadets, qu'il détruit même en grand nombre avec une lardoire et un cœur de bœuf¹... »

Et Collin de Plancy de conclure, atterré : « Les trois volumes sont partout de même force, et nous ne dirons rien de trop en rangeant cet ouvrage parmi les plus extravagantes productions des temps les plus barbares². »

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

2. Idem.

Les lutins, ou les esprits farceurs

Les lutins sont les plus connus et les plus répandus de tous les génies familiers, au point qu'on en trouve non seulement dans toutes les bonnes maisons, mais également dans les bois, les ruisseaux, les prés, les collines et les dunes. Ils sont tantôt esprits de l'air, comme les elfes et les sylphes, tantôt esprits de la terre, comme les nains et les gnomes. Leur grand plaisir est de courir tout nus dans la forêt.

Lorsqu'ils ne vivent pas dans les maisons des hommes, ils logent dans des lutinières souterraines situées sous les collines, les talus, les pierres levées ou les racines des arbres. Les murs sont faits d'une sorte de torchis composé de glaise, de mousse et d'herbes parfumées. Lutins et lutines y vivent en communauté, et passent leurs journées et leurs nuits à danser et à faire la fête.

Généralement considérés comme de gentils petits valets, ils peuvent aussi être redoutés comme de vilains petits diables. Collin de Plancy précise bien, dans son *Dictionnaire infernal* : « Les lutins sont du nombre des trente mille démons qui ont plus de malice que de méchanceté. Ils se plaisent à tourmenter les gens, à faire des tours de laquais, et se contentent ordinairement de donner la peur sans le mal. Cardan parle d'un de ses amis qui, couchant dans une chambre que hantaient les lutins, sentit une main, froide et molle comme du coton, passer sur son cou et son visage, et chercher à lui ouvrir la bouche. Il se garda bien de bâiller; mais, s'éveillant en sursaut, il entendit de grands éclats de rire, sans rien voir autour de lui¹. »

Il faut sans doute rechercher l'étymologie du mot « lutin » dans

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

l'ancien français *netun*, dérivé du latin *neptunus*, qui aurait donné *nuton* sous l'influence de « nuit », puis *luiton*, *luton*, lutin. Les lutins seraient donc tout à la fois les fils de Neptune et les enfants de la nuit.

Le *Larousse du xx^e siècle* confirme en tout cas leur fonction de génie domestique : « Le lutin semble, d'après les légendes, avoir été tout d'abord un génie familial, tutélaire. Il assiste à la veillée, il file le lin avec la bergère. Il aide aux travaux de la ferme ou du ménage, ceux qui sont difficiles surtout. Mais il ne faut pas l'offenser. De bienveillant, il devient malicieux et taquin. C'est comme esprit de caractère espiègle que le lutin est resté considéré dans l'opinion populaire. »

Anatole Le Braz, auteur de *La Légende de la mort*, a décrit le lutin, tel qu'il l'a connu lorsqu'il était enfant, dans sa correspondance avec le folkloriste Evans Wentz : « Chaque maison avait le sien. C'était quelque chose comme le petit dieu Pénate. Tantôt visible, tantôt invisible, il présidait à tous les actes de la vie domestique. Mieux encore, il y participait et de la façon la plus efficace. A l'intérieur du logis, il aidait les servantes, soufflait le feu dans l'âtre, surveillait la cuisson de la nourriture pour les hommes ou pour les bêtes, apaisait les cris de l'enfant couché dans le bas de l'armoire, empêchait les vers de se mettre dans les pièces de lard suspendues aux solives. Il avait pareillement dans son lot le gouvernement des étables et des écuries : grâce à lui, les vaches donnaient un lait abondant en beurre, et les chevaux avaient la croupe ronde, le poil luisant. Il était, en un mot, le bon génie de la famille, mais c'était à la condition que chacun eût pour lui les égards auxquels il avait droit. Si peu qu'on lui manquât, sa bonté se changeait en malice et il n'était point de mauvais tours dont il ne fût capable envers les gens qui l'avaient offensé, comme de renverser le contenu des marmites sur le foyer, d'embrouiller la laine autour des quenouilles, de rendre infumable le tabac des pipes, d'emmêler inextricablement les crins des chevaux, de dessécher le pis des vaches ou de faire peler le dos des brebis. Aussi s'efforçait-on de ne point le mécontenter. On respectait soigneusement toutes ses habitudes, toutes ses manies. C'est ainsi que, chez mes parents, notre vieille bonne Filie n'enlevait jamais le trépied du feu sans avoir la précaution de l'asperger d'eau pour le refroidir, avant de le ranger au coin de l'âtre. Si vous lui demandiez

pourquoi ce rite, elle vous répondait : “ Pour que le Lutin ne s’y brûle pas, si tout à l’heure il s’asseyait dessus. ”¹ »

Les lutins sont parfois nommés *lubins*, *lupins*, *ludions*, *letiens*, *luitons*, *luprons*, ou encore *nutons*. On se souvient que le roi de France Louis X fut surnommé « le Hutin », l’adjectif vieilli *hutin* signifiant « entêté, tapageur, querelleur »... qualificatifs qui s’adaptent volontiers à nos petits bonshommes. D’ailleurs, l’« utinet » désigne un marteau de tonnelier, et l’« utin le lutin » est le nom d’un esprit frappeur.

Petrus Barbygère, dans ses *Chroniques alfigues*, fait des lutins les descendants directs du roi Lutt, souverain des *Génies Capuchons*, et de Eyllyn, fée des miracles du matin. Les romans français du Moyen Age mettent en scène de très nombreux lutins, tels que Picolet, Gringalet, Malabron ou Zéphyr. En Bretagne, on les appelait respectueusement *Nantrou* (Monsieur) ou *Moestre Yan* (Maître Jean). Certains lutins de haut lignage partaient à l’aventure en s’attachant aux pas d’un preux paladin, ou bien défendaient les couleurs de leur dame dans les joutes. L’un d’entre eux, nommé Nourcine, natif des Ardennes, épousa même une princesse, la belle Locathelye.

Pour Collin de Plancy, le mot « lutin » vient clairement de « lutte » : « Les lutins s’appelaient ainsi, parce qu’ils prenaient quelquefois du plaisir à lutter avec les hommes. Il y en avait un à Thermesse qui se battait avec tous ceux qui arrivaient dans cette ville. Au reste, les lutins ne mettent ni dureté ni violence dans tous leurs jeux². »

Les lutins, bien que de taille plus que modeste, sont en effet dotés d’une force herculéenne, ainsi que le démontre l’anecdote suivante, empruntée à un fabliau allemand du ^{xiii}^e siècle : « Un Norvégien accompagné d’un ours s’arrête chez un paysan pour y passer la nuit, mais la demeure est hantée par un lutin ainsi décrit : il mesure trois empan, est d’une force extraordinaire, porte un bonnet rouge et a l’habitude de mettre sens dessus dessous meubles et ustensiles. Au milieu de la nuit, il sort de sa cachette et s’approche du feu pour s’y chauffer, aperçoit l’ours endormi près du foyer, le frappe, et un rude combat s’ensuit. Au matin, le lutin vient déclarer au paysan qu’il

1. Cité par Pierre Dubois, *La Grande Encyclopédie des lutins*, op. cit.

2. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

s'en va et ne reviendra pas tant que le gros chat (l'ours) sera dans la maison¹. »

Gabrielle de Paban, empruntant ses sources à Don Calmet, rapporte un exemple particulièrement horrible de la cruauté dont peut se rendre capable un lutin lorsque son amour propre est blessé : « Au diocèse d'Hidesheim, en Saxe, vers l'an 1132, on vit assez longtemps un esprit que les Saxons appelaient *Hecdekin*, c'est-à-dire l'« esprit au bonnet », à cause du bonnet dont il était coiffé. Il apparaissait, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, et quelquefois, sans apparaître, il faisait plusieurs choses qui prouvaient sa présence et son pouvoir ; il donnait même des avis importants. Souvent on l'a vu, dans la cuisine de l'évêque, servir les cuisiniers et faire divers ouvrages. Un jeune marmiton, qui s'était familiarisé avec lui, lui ayant fait quelque insulte, il en avertit le chef de cuisine, qui n'en tint aucun compte ; mais le lutin s'en vengea cruellement. Le jeune garçon s'étant endormi dans la cuisine, il l'étouffa, le mit en pièces, et enfin le cuisit. Il poussa encore plus loin sa vengeance, contre les officiers de cuisine, et les autres serviteurs de l'évêque. Ce qui alla si loin, qu'on fut obligé de procéder contre lui par censure, et de le contraindre, par les exorcismes, à sortir du pays². »

On raconte aussi qu'en 1402, des moines dominicains furent contraints d'abandonner leur monastère, qui se trouvait hanté par un lutin nommé Bronzet. Les bons pères avaient beau tenter de l'exorciser, leurs prières ne parvenaient qu'à accroître encore la sauvagerie du bonhomme. Les archives de la ville de Vevey, en Suisse, font allusion à un esprit follet, le Tschanteret, qui, en 1551, logeait derrière la Villeneuve et pénétrait par effraction dans la tour de Boillet, où il menait grand tapage. Après délibération, le conseil de ville donna ordre au maçon de condamner toutes les issues de la tour, afin d'éviter les allées et venues intempestives dudit Tschanteret, qui se retrouva bel et bien muré. De même, le parlement de Bordeaux prononça, en 1595, un arrêt résiliant le bail d'une maison habitée par des lutins. L'un d'entre eux aurait même engrossé une voisine.

Car les lutins, c'est notoire, ont un penchant pour le beau sexe. « Lutin » n'a-t-il pas donné le verbe « lutiner », qui signifie « taqui-

1. *Der Schretel und der Wazzerbär*, « Le lutin et l'ours », cité par Pierre Dubois, *La Grande Encyclopédie des lutins*, op. cit.

2. Mme Gabrielle de Paban, *Histoire des fantômes et des démons qui se sont montrés parmi les hommes*, op. cit.

ner de façon galante » et qui, pour cette raison-là, ne s'emploie guère qu'à l'égard des femmes ? Un vieux proverbe affirme d'ailleurs :

*Où sont fillettes et bon vin
C'est là que hante le lutin.*

Le Loyer, cité par Collin de Plancy, raconte que de son temps il existait des sortes de lutins qui faisaient les quatre cents coups dans les cimetières, pour effrayer les gens et les empêcher de dormir, avant d'aller dans les maisons « buffeter le bon vin et caresser les filles ».

Il existe également des lutins femelles, appelées « lutines » ou *lupronnes*, qui aiment à prendre l'apparence de belettes pour traverser les sentiers sous les pas des randonneurs avant de leur faire mille grâces et leur adresser des baisers. William Shakespeare et Rudyard Kipling ont immortalisé Puck, un lutin rieur et farceur. Mais ils ont omis de citer sa compagne, « la » Puck, coquine brune aux oreilles en pointe et au nez retroussé, dotée de petites dents aiguës et de pieds fourchus, dont Pierre Dubois dit qu'elle est « un lutin solaire, attaché aux régions sauvages et accidentées ; s'épanouissant l'été, l'hiver la voit s'encoquiller au chaud de sa caverne sculptée, douillettement aménagée. Elle y tricote, ravaude, rêve, agrandit sa garde-robe, rêve, pouponne, cuisine, rêve, brode, peint, rêve, échafaude des projets pour les beaux jours...¹ » Aux premières giboulées de mars, elle « va et vient, de la colline au jardin, suivie de quelques lutins, ainsi que de ses chèvres amies dont elle “suit” le langage. En avril, mai, juin, elle plante, fleurit son enclos, fait de la balancelle et, aux côtés de Flore qui, amusée, charmée par sa grâce farouche, la chérit, préside aux foires d'été du Petit peuple². »

Certains lutins pouvaient cependant se montrer continents et chastes, et demeurer fidèles à la parole donnée à leur maître. C'étaient notamment le cas des *nis-kobbolds*, *stillevolks* ou *scoununcks*, qui formaient dans l'Allemagne du Moyen Âge une caste de nains familiers attachés aux maisons nobles.

L'un d'entre eux, nommé Hodekin, fut chargé par son seigneur, qui partait en voyage, de veiller durant son absence sur la fidélité de son épouse. Mais aussitôt que le châtelain eut franchi le pont-levis,

1. Pierre Dubois, *La Grande Encyclopédie des lutins*, op. cit.

2. Idem.

l'épouse adultère convoqua d'urgence la cour de ses amants, qu'elle avait nombreuse. On dit qu'ils faisaient la queue dans les escaliers, dans la cour du château et jusque dans les douves du donjon. Mais le brave Hodekin ne les laissa pas approcher d'elle, les repoussant nuit et jour en les menaçant de son épée. Au retour du mari, le lutin fidèle lui annonça tout de go : « Mon prince, je me réjouis beaucoup de ton retour, car je serai délivré de la lourde besogne que tu m'as confiée. Ce n'est qu'avec une peine infinie que j'ai réussi à empêcher ta femme de tomber dans l'infidélité. Cependant, je te prie de ne plus me charger de la surveiller. J'aimerais mieux garder tous les jours tous les porcs de la Saxe qu'une telle gourgandine¹ ! »

D'autres lutins, toutefois, ont dégénéré en bandits de grands chemins, comme les *spunkies*, qui attaquent et détroussent exclusivement les gendarmes et les curés, ou encore les *sorgues* : « Tout petits et encagoulés de noir, impossibles à repérer, ils avancent sans bruit dans l'obscurité et hop ! Comment résister à ces Lutins Lutteurs dont les forces sont décuplées dès que leurs pieds touchent terre, dès que leurs mains frôlent un arbre² ! »

La majorité des lutins vivait jadis en France. Mais certains d'entre eux ont fait souche dans le sud-ouest de l'Angleterre, où ils se sont alliés aux *pixies*. En Italie, ils sont assimilés aux *folletti*. En Flandre, ils ont pour nom *kwuelgeert* et *plageert*. Les *schtroumpfs*, ces petits bonshommes bleus coiffés de bonnets blancs — rouge pour le chef — et dont le dessinateur Peyo a retracé la saga dans *Le Journal de Spirou*, appartiennent indubitablement à la famille des lutins belges.

Le cheval est la plus belle conquête du lutin

Un lieu propice aux initiatives, bonnes ou mauvaises, des lutins et autres esprits domestiques est l'écurie. Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris au début du ^{xiii}e siècle, relate ceci : « Les esprits malins se livrent à d'autres mystifications [...] ; dans les écuries apparaissent des lampes de cire desquelles semblent couler des gouttes de cire dans la crinière et dans le cou des chevaux ; les crinières des chevaux sont soigneusement tressées...³ »

1. Raconté par Pierre Dubois, *La Grande Encyclopédie des lutins*, op. cit.

2. Pierre Dubois, *La Grande Encyclopédie des lutins*, op. cit.

3. Guillaume d'Auvergne, *De Universo*, tome II, Paris, 1674.

Dans un recueil de légendes et d'anecdotes touchant au monde surnaturel, rédigé par madame Gabrielle de Paban en 1819, on découvre l'anecdote suivante, empruntée au recueil de magie intitulé *Le Petit Albert* : « Je me suis trouvé, dit le *Petit Albert*, dans un château où il y avait un esprit familier, qui, depuis six ans, avait pris soin de gouverner l'horloge et d'étriller les chevaux. Il s'acquittait de ces deux choses, avec toute l'exactitude que l'on pouvait souhaiter. Je fus curieux un matin d'examiner ce manège : mon étonnement fut grand de voir courir l'étrille sur la croupe du cheval, sans être conduite par aucune main visible...

« Le palefrenier me dit qu'il avait attiré ce farfadet à son service, en prenant une petite poule noire, qu'il avait saignée dans un grand chemin croisé ; que du sang de la poule, il avait écrit sur un petit morceau de papier : *Bérith fera ma besogne pendant vingt ans, et je le récompenserai* ; qu'ayant ensuite enterré la poule, à un pied de profondeur, le même jour, le farfadet avait pris soin de l'horloge et des chevaux ; et que, de temps en temps, il faisait des trouvailles, qui lui valaient quelque chose¹. »

Les *fairies* en Écosse et les *salvanelli* en Italie aiment à emprunter des chevaux pour galoper des nuits entières. Au matin, on retrouve les bêtes épuisées dans l'écurie. Ces nains farceurs forcent également la porte des caves et boivent tout le bon vin, puis remplacent les bouteilles vides par une détestable piquette.

Nutons, sotès et pépés

Quant aux *nutons* et *sotès* de Wallonie ou des Ardennes, voici comment les décrit Albert Doppagne, en se référant aux divers témoignages qu'il a pu accumuler : « Leur taille ne dépassait pas “ la hauteur de nos jambes ” : hauts de deux pieds, affirme-t-on le plus souvent. Parfois d'un pied seulement. Ils avaient le teint basané, les yeux noirs, le regard vif, “ une mine éveillée et avenante ”. Pour les uns, ils étaient beaux ; pour d'autres, très laids. [...] Leur nature les place hors du temps, ils n'ont pas d'âge mais le plus souvent ils ont

1. Mme Gabrielle de Paban, *Histoire des fantômes et des démons qui se sont montrés parmi les hommes*, ou *Choix d'anecdotes et de contes, de faits merveilleux, de traits bizarres, d'aventures extraordinaires sur les Revenants, les Fantômes, les Lutins, les Démons, les Spectres, les Vampires et les apparitions diverses*, etc., Paris, 1819.

l'aspect de vieillards alertes : de *vieux petits bonshommes*¹. » Ces *nutons* devaient être barbus, car les gens de la région de Malmedy, appellent communément la clématite des haies « barbe de *sotê* ».

Les *nutons* sont considérés comme d'excellents artisans, tour à tour cordonniers, chaudronniers, forgerons, blanchisseurs ou tisserands. Leurs épouses, les *nutonnes*, arborent de jolis petits bonnets plissés. Les paysans déposent à l'entrée du « trou de *sotês* » qui une paire de chaussures à ressemeler, qui une marmite à réparer, qui un panier de linge à laver, sans oublier, bien entendu, l'offrande de quelque nourriture : un verre de lait, quelques œufs, du jambon, un quignon de pain. Le lendemain matin, la nourriture a disparu, mais le travail a été exécuté à la perfection.

De nombreux témoignages attestent de l'aimable collaboration dont font preuve les *nutons* à l'égard des hommes. Lorsque l'orage menace, par exemple, ils rentrent la récolte du fermier, qui doit alors les remercier en allant leur porter de la nourriture à l'entrée de leur caverne.

Albert Doppagne confirme : « Un maréchal-ferrant n'avait pas eu le temps de terminer une roue qu'il devait absolument livrer le lendemain. Ne sachant comment se tirer de cette situation, il avait eu l'idée d'aller déposer la roue inachevée à l'entrée de la grotte des nutons, avec une bonne collation. Dès le lendemain, la roue était terminée, prête à être livrée². »

Pierre Dubois est plus réservé quant aux capacités industrielles et laborieuses du *sotê* : « Le Sotê veut bien aider à de menus travaux, mais n'irait pas user sa belle vieillesse et faire fondre son bon bedon rond à construire tours, églises et ponts pareillement aux Kabouters, Lamignacs et autres nains bâtisseurs³. » Cet esprit aurait en effet en horreur les travaux manuels et l'exercice physique de plein air. En revanche, il ne déteste pas les occupations ménagères, à condition de rester en compagnie de la maîtresse de maison. « Un grand tablier ceint autour du ventre, il s'agitait, le nez patateux frissonnant, les joues vermeilles, l'eau à la bouche, au-dessus des marmites et lèche-frites. Gai, il faisait alors chanter les cuisinières roses et dodues, les lutinait, les chatouillait de sa longue barbe dans le cou et leur claquait le derrière tout en surveillant la cuisson des pâtés, des hoche-pots et des tartes. Il ne dédaignait pas non plus participer à la vais-

1. Albert Doppagne, *Esprits et génies du terroir*, op. cit.

2. Idem.

3. Pierre Dubois, *La Grande Encyclopédie des lutins*, op. cit.

selle, à la lessive, au repassage¹... » Excellent danseur malgré sa forte corpulence et sa panse avantageuse, il tournait paraît-il « “l'aredge” (l'enragée) avec tant de fougue que l'expression “jouer au Sotê” signifie encore dans plusieurs coins de Hesbaye s'amuser à la toupie ! Il était de toutes les fêtes, cortèges, ducasses, et son effigie cocasse balance toujours sa grosse tête chenue, au son des fanfares, lors du carnaval de Malmedy². »

Albert Doppagne décrit à son tour ce *sotê* de carnaval : « Un masque traditionnel du carnaval de Malmedy représente le sotê. Pour donner l'impression d'un nain, on a exagéré les proportions du chapeau haut de forme : c'est une des figures les plus caractéristiques de ce carnaval. Elle se fait rare, malheureusement, parce que le masque est difficile à porter et paralyse sensiblement les gestes du personnage³. » Ce même auteur se souvient avoir vu, lors du carnaval de 1972, une mise en scène illustrant la rencontre des *sotês* avec des spéléologues venus violer leur domicile souterrain. « Cette figuration s'inspirait de l'iconographie moderne et presque banale du lutin moderne : couleur verte du costume, barbe blanche et bonnet pointu⁴. »

Mais les *nutons*, comme tous les esprits familiers et servants, peuvent aussi se montrer susceptibles, et ceux qui les méprisent encourent de graves dangers. Un récit populaire illustre bien ceci, en racontant la mésaventure d'un fermier qui, redoutant l'orage proche, se dépêchait de rentrer ses gerbes à l'intérieur de sa grange. Sur son chemin, il remarque un *nuton* occupé lui aussi à rentrer le blé, mais épi par épi. Le fermier, jugeant cette aide dérisoire, demande au *nuton* de s'écarter. Ce dernier, blessé dans son amour-propre, s'écrie alors :

*Épi par épi, je t'ai enrichi,
Gerbe par gerbe, je te ruinerai !*

A partir de ce moment, les affaires du fermier périclitèrent ; ses récoltes, son écurie, ses étables et sa maison se trouvèrent bientôt la proie des intempéries et de l'incendie⁵.

1. Idem.

2. Idem.

3. Albert Doppagne, *Esprits et génies du terroir*, op. cit.

4. Idem.

5. Raconté par Albert Doppagne, *Esprits et génies du terroir*, op. cit.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

En Ardenne, on redoutait des esprits de la terre qui se cachaient dans l'ombre des maisons pour perpétrer leurs mauvais coups. On les appelait « pépés », diminutif de « grand-père ». Le docteur Delogne explique : « C'étaient de petits vieillards, dont la morphologie n'était pas bien déterminée, mais d'allures toujours hostiles, se tenant cachés dans les caves, greniers, coins obscurs des habitations, ou dans le voisinage immédiat de celles-ci ; ils étaient taquins, malicieux, méchants et rappelaient assez bien les kobolds allemands¹. »

Un lutin domestique

Terminons ce chapitre par l'évocation extrêmement détaillée que fit Geoffrey Hodson d'un lutin domestique qui avait élu domicile chez lui et sa femme, un jour de janvier 1922. Il commença par le voir dans la cuisine, posté sur un rayon au-dessus de la cuisinière, puis dans l'entrée et dans le salon. Ce lutin passait sans encombre à travers les portes fermées et gambadait dans la pièce en lançant des éclairs de lumière éthérique. Hodson précise : « Je m'aperçus que ses gesticulations étaient l'expression de sa joie de me voir de retour après une absence de trois jours. Il se considère évidemment comme un membre de la famille, ou bien nous pouvons aussi considérer *qu'il nous a adoptés*. Tout cela le rend très heureux, et il réussit à donner l'impression d'appartenir à l'endroit². »

Ce lutin était haut d'environ seize centimètres, portait un chapeau de daim brun en forme de cône sur la tête, fichée sur un long cou. Il ne portait pas de barbe, ses joues étaient colorées et ses yeux brun-noir étaient ronds et brillants. Il était vêtu d'un justaucorps et d'un pantalon court, tous deux de couleur verte, et portait des souliers trop grands pour lui. Son intelligence était puérile, et il ne semblait avoir aucune faculté de raisonnement. Hodson précise : « Il se contente de jouer et de s'amuser avec des occupations imaginaires et, pour les poursuivre, il se retire souvent dans un coin et oublie tout ce qui n'est pas le monde mental qu'il s'est créé. Celui-ci m'est visible sous la forme d'une sorte de brouillard magique couleur bleu lavande qui l'environne comme un grand cocon, dans lequel il s'amuse exactement comme un enfant qui joue avec des cubes³. »

1. Docteur Delogne, *Ardenne méridionale belge*.

2. Geoffrey Hodson, *Les Fées au travail et au jeu*, op. cit.

3. Idem.

LES LUTINS, OU LES ESPRITS FARCEURS

Hodson et sa femme finirent par considérer ce lutin domestique un peu comme leur enfant : « Il est très vivant, très familier, et évidemment a quelque considération pour nous, bien que normalement nous ne soyons pas avertis de sa présence. [...] Contrairement aux esprits de son genre que nous avons rencontrés jusqu'ici, il n'appartient pas à une bande et semble n'avoir ni parents ni parenté. Pendant que j'écrivais cela, il levait ses yeux vers moi, de la position assise qu'il avait prise au moment où je commençais à le décrire, avec une expression qui signifiait clairement qu'en ce qui le concernait c'étaient *nous* qui étions ses parents et sa parenté¹. »

Les lutins font partie des esprits de la nature les plus affectueux. Drôles, souriants, bons vivants, aimant bonne chère et bonne chair, rapides à troussez les jupons autant qu'à laper les bouteilles, ces êtres n'engendrent ni l'ennui ni la mélancolie. En outre, ils tiennent dans la poche, s'occupent de la maison lorsque l'on part en voyage, ne font pas leurs besoins sous votre nez comme les chats et n'exigent pas de sortir matin et soir, quelque soit le temps qu'il fait dehors, comme les chiens. En un mot, et malgré leurs côtés farceurs, ils forment de joyeux compagnons dont la présence anime le foyer et amuse les enfants. Alors, s'il vous prend l'envie d'adopter un lutin, surtout n'hésitez pas...

1. Idem.

Les elfes, ou les hommes aériens

*Ah, ne voyez-vous pas cette route étroite
Envahie d'épais buissons d'épines et de bruyères ?
C'est le sentier de la vertu
Bien que peu de gens le recherchent*

*Et ne voyez-vous pas cette large, large route
Qui s'étend au travers de la clairière aux lis ?
C'est le chemin de l'Iniquité
Bien que certains l'appellent la Route du Ciel.*

*Et ne voyez-vous pas cette jolie route
Qui serpente parmi les fougères de cette colline ?
C'est la route du beau Pays des Elfes,
Où toi et moi cette nuit nous égaierons¹.*

Le Pays des elfes, que cite ici Tolkien, le prolifique auteur de la saga féérique du *Seigneur des anneaux*, est un pays enchanté qui rivalise en beauté, en mystère et en poésie avec ces îles merveilleuses où résident les fées. De multiples récits et légendes en parlent comme d'un royaume idyllique.

Les elfes, élémentaux de l'air, êtres légers et diaphanes dotés du pouvoir de voler, sont par vocation liés à l'idée que nous nous faisons du ciel et de l'au-delà. C'est la raison pour laquelle l'iconographie nous les présente souvent comme de beaux jeunes gens pourvus

1. J.R.R. Tolkien, *Du Conte de fée*, in *Faërie*, Christian Bourgois 1974.

d'ailes, un peu comme les anges. Mais les anges, dans nos traditions judéo-chrétiennes, ont une vocation morale, tandis que les elfes, comme tous les peuples élémentaires, sont dépourvus de tout discernement entre le bien et le mal.

Le révérend Kirk, qui prétendait les voir couramment, note à leur propos : « Ces elfes, ou *siths*, sont d'une nature intermédiaire entre l'homme et l'ange, comme les Anciens le pensèrent des *daïmons* ; d'esprits intelligents et curieux, de corps légers et fluides, quelque peu de la nature d'un nuage condensé, et, plutôt visible au crépuscule. Ces corps sont tellement souples, de par la subtilité des esprits qui les agitent, qu'ils se peuvent faire apparaître ou disparaître à volonté. Certains ont des corps ou véhicules si spongieux, si fins, si immatériels, qu'ils ne les nourrissent qu'en suçant une subtile liqueur spiritueuse qui pénètre comme de l'air pur et de l'huile ; les autres se nourrissent plus grossièrement de l'essence ou substance des grains et liqueurs, ou du blé lui-même qui croît à la surface de la terre et que ces elfes dérobent, tantôt d'une manière invisible, tantôt en becquetant comme les corneilles et les souris¹. »

La croyance aux elfes est également étroitement liée au culte des ancêtres et aux rites de fertilité. Ces êtres supérieurs, quasi divins, si proches des anges par leurs fonctions et leurs manifestations, sont au centre du paganisme ancien, notamment germanique. C'est pourquoi l'Église catholique eut à cœur, durant des siècles, d'assimiler les elfes à des anges déchus, ou bien à des pécheurs et des païens contraints de vivre dans le Royaume du Milieu, entre Enfer et Paradis.

En réalité, ainsi que nous le suggère Tolkien, la route suivie par les elfes correspond à une troisième voie, entre celle du ciel et de la vertu et celle de l'enfer et de l'iniquité. Une voie douce, légère, joyeuse, remplie de grâce, de beauté et de liberté, qu'empruntent parfois, pour leur plus grand profit, les enfants, les rêveurs, les poètes et les artistes. Le Pays des elfes est avant tout celui des songes, de l'imaginaire et de la création poétique.

Tolkien et la cour des elfes

Au début du *Seigneur des anneaux*, le hobbit Frodon prépare avec le magicien Gandalf une expédition qui doit le lancer sur les traces de son ami Bilbon. Le jeune Sam se déclare volontaire pour

1. Robert Kirk, *La République mystérieuse*, op. cit.

l'accompagner, quels que soient les dangers rencontrés, car son rêve de toujours est... de voir des elfes : « Eh bien, monsieur, fit Sam, un peu tremblant, j'ai entendu pas mal de choses que j'ai pas bien comprises sur un ennemi, et des animaux, et M. Bilbon, monsieur, et des dragons, et une montagne de feu et... et des Elfes, monsieur. [...] Des Elfes, monsieur ! Ah, que je voudrais les voir, *eux*. Pourriez-vous pas m'emmener voir des Elfes, monsieur, quand vous irez¹ ? »

Son vœu sera exaucé. Sam verra des elfes, au cours du long périple des hobbits dans les Terres du Milieu. Des elfes des bois, des elfes gris, des elfes verts, des grands elfes, etc. Il aura même l'honneur d'être reçu à la cour des elfes, dans le pays de la Lorien, présidée par le roi Celeborn et la reine Galadriel, et au centre de laquelle s'élève un arbre gigantesque. « La salle était emplie d'une douce lumière ; les murs en étaient verts et argent, et le toit d'or. De nombreux Elfes étaient assis là. Dans deux fauteuils placés contre le fût de l'arbre, sous le dais d'une branche vive, siégeaient côte à côte Celeborn et Galadriel. Ils se levèrent pour accueillir leurs hôtes, à la manière des Elfes, fussent-ils réputés puissants monarques². » Ces souverains des elfes ne manifestent en effet ni mépris ni condescendance envers les autres peuples qui leur sont en apparence inférieurs, comme c'est le cas de ces « demi-hommes » que sont les hobbits.

Proches du ciel — « Celeborn » veut dire « né du ciel » — les elfes ont la beauté et la séduction des anges. « Ils étaient très grands, la Dame non moins que le Seigneur ; et ils étaient graves et beaux. Ils étaient entièrement vêtus de blanc ; et les cheveux de la Dame étaient d'or foncé, et ceux du Seigneur Celeborn, longs et brillants, étaient d'argent ; mais il n'y avait en eux aucun signe de l'âge, sinon dans l'intensité de leur regard ; car leurs yeux étaient aussi pénétrants que des lances à la lumière des étoiles, et cependant profonds, puits de souvenirs enfuis³. »

Lorsque les hobbits et leurs amis quittent enfin la Lorien pour poursuivre leurs aventures, les elfes leur font don d'habits elfiques : « Pour chacun, ils avaient prévu un capuchon et un manteau, fait à sa taille d'une étoffe soyeuse, légère mais chaude, que tissaient les Galadhrim. La couleur en était difficile à définir : ils semblaient gris, avec un reflet du crépuscule sous les arbres ; mais bougés ou placés

1. J.R.R. Tolkien, *Le Seigneur des anneaux*, traduction Francis Ledoux, Christian Bourgois, 1972.

2. Idem.

3. Idem.

dans une autre lumière, ils devenaient du vert des feuilles dans l'ombre, du brun des champs en friche la nuit ou de l'argent sombre de l'eau sous les étoiles. Chaque manteau s'agrafait autour du cou par une broche semblable à une feuille verte veinée d'argent¹. »

L'un des hobbits demande si ces vêtements ont des vertus magiques. Le chef des elfes lui répond : « Ce sont de beaux vêtements, et le tissu en est bon, car il a été fabriqué dans ce pays. Ce sont certainement des habits elfiques, si c'est ce que vous voulez dire. Feuille et branche, eau et pierre : ils ont la couleur et la beauté de toutes ces choses dans le crépuscule de la Lorien que nous aimons ; car nous mettons la pensée de ce que nous aimons dans tout ce que nous fabriquons. [...] Vous êtes, assurément, en particulière faveur auprès de la Dame ! Car c'est elle-même et ses suivantes qui ont tissé cette étoffe ; et jamais auparavant nous n'avons vêtu des étrangers du costume des nôtres². »

Le révérend Kirk, qui a étudié de près les us et coutumes des elfes, écrit : « Leurs habits et leur langage ressemblent à ceux du peuple et du pays sous lesquels ils vivent ; ainsi on les voit porter des plaids et des vêtements bigarrés dans les montagnes d'Écosse et des *suanochs* en Irlande. Ils parlent peu et leur manière de s'exprimer est un sifflement clair et nullement grossier. Les démons eux-mêmes, quand ils sont évoqués, répondent dans la langue du pays ; pourtant les êtres souterrains parlent quelquefois plus distinctement que d'autres. On dit que leurs femmes filent très adroitement, teignent, tissent et brodent ; mais est-ce une fabrication manuelle d'étoffes matérielles et fines, à l'aide d'instruments solides et propres à cela, ou est-ce seulement de curieuses toiles d'araignées, d'impalpables arcs-en-ciel, et une imitation fantastique des actions des mortels de la terre³ ? »

Apparitions d'elfes

Les élémentaux de l'air ont pour nom *nis* en Allemagne, *niss-goddrange* au Danemark et en Norvège, vieillard *Tom-Gubbe* ou *Tonttu* en Suède, *tylwithes*, *tegs* et *Robin good-fellow* ou *Robin-hood* en Angleterre — esprit fantôme de Robin des Bois, mort en 1247 à Kirklesse — *duende* en Espagne, « sylphe » ou « esprit follet » en

1. Idem.

2. Idem

3. Robert Kirk, *La République mystérieuse*, op. cit.

France. En Écosse, on distingue les *dun-elfen* (« elfes des dunes »), les *berg-elfen* (« elfes des collines »), les *mont-elfen* (« elfes des montagnes »), les *wudu-elfen* (« elfes des bois ») et les *woeter-elfen* (« elfes des eaux »). Oberon, l'enfant-fée époux de la reine Titania, est considéré tantôt comme un nain — à cause de sa taille — tantôt comme un elfe — pour sa beauté et sa grâce aérienne.

Pour Georges Livraga, les elfes sont des esprits de l'air « vivant dans le voisinage des fleurs et dans leurs corolles, à la manière de papillons éthérés. Leur corps est anthropomorphe; certains sont féminins, d'autres masculins, sans avoir aucun rapport avec la reproduction¹. » De forme humaine, ils apparaissent souvent vêtus de tuniques courtes et légères. Ils ressemblent un peu à des abeilles butinant de fleur en fleur. « Extrêmement énergiques, ils ont de grands pouvoirs curatifs qu'ils peuvent exercer jusqu'à en mourir. Leur champ d'action s'étend jusqu'où se répand le parfum des fleurs². » Les elfes sont en principe très attachés aux hommes, « surtout aux enfants et aux personnes qui possèdent l'innocence et la sensibilité artistique »³.

Les elfes jouent un rôle dans l'équilibre, la santé et la croissance des plantes, comme les gnomes et les fées. Mais si les gnomes veillent sur la graine souterraine et les fées sur la pousse de la plante hors du sol, les elfes veillent à son ensoleillement et au mécanisme de la photosynthèse.

Ces êtres recherchent avant tout la lumière du soleil, et apprécient la musique, les sons doux et apaisants. « Ils possèdent de petites ailes semblables à celles des libellules et des papillons, mais plus belles, plus éthérées et en constant mouvement, à la manière des colibris⁴. » Ils font aussi des rondes en se tenant par la main pour provoquer des enchantements bénéfiques. Leur taille « peut atteindre la grandeur de la paume d'une main ou être inférieure à un centimètre. Quelquefois, ils restent tranquilles comme s'ils dormaient, en prenant des attitudes très douces. D'autres semblent être pensifs ou écouter ce que les hommes ne peuvent entendre. Ils sont la grâce angélique personnifiée⁵. »

Le théosophe clairvoyant Geoffrey Hodson a rencontré des elfes dans les bois de Cottingley, en août 1921 : « Deux tout petits elfes

1. Georges Livraga, *Les Esprits de la nature*, op. cit.

2. Idem.

3. Idem.

4. Idem.

5. Idem.

des bois qui couraient sur le sol passèrent près de nous, tandis que nous étions assis sur le tronc d'un arbre tombé. Quand ils nous virent, ils firent un bond qui les éloigna d'environ deux mètres et ils se mirent à nous considérer, très amusés mais nullement craintifs¹. » Ces elfes étaient couverts d'une peau qui luisait comme si elle était mouillée, de la même couleur que l'écorce des arbres. Ils avaient de grandes mains et de grands pieds, hors de proportion avec le reste de leur corps. « Leurs jambes étaient maigres, et leurs vastes oreilles au dessus pointu et dirigé vers le haut avaient presque la forme d'une poire. Leurs nez aussi étaient pointus et ils avaient des grandes bouches. A l'intérieur de leur bouche, pas de dents, pas de structure, pas même une langue, autant qu'il fut possible de le voir, exactement comme si tout l'ensemble était une pièce de gelée. Autour d'eux, une petite aura verte. Les deux que nous remarquâmes particulièrement vivaient dans les racines d'un énorme hêtre, et finalement disparurent à travers une crevasse dans laquelle ils entrèrent comme on peut entrer dans une cave, et s'enfoncèrent dans le sol². »

Les elfes meurent-ils ? Le poète anglais William Blake (1757-1827) affirme avoir vu des elfes traverser en procession son jardin, portant le corps sans vie de l'un des leurs sur un pétale de rose. Le défunt fut mis en terre, tandis que des chants accompagnaient la cérémonie, puis les elfes disparurent. Mais il est possible que ces « funérailles » ne soient qu'une parodie de plus des coutumes humaines, que les membres du Petit peuple aiment tant à singer.

Elfes de lumière et elfes des ténèbres

Les *Eddas*, anciens recueils de mythologies nordiques, placent l'origine du Petit peuple dans le cadre des grandes cosmogonies mettant en scène la création du monde. Il y est dit que les Ases — les dieux — construisirent Asgard, le monde des dieux, dans lequel la merveilleuse demeure d'Alfheimr fut consacrée aux elfes, cités immédiatement après les Ases en termes d'évolution.

Les *Eddas* racontent également qu'à la mort du géant Ymir, son cadavre fut recouvert de vers qui se métamorphosèrent en elfes de lumière et elfes des ténèbres. Les premiers évoluent librement au

1. G. Hodson, *Les Fées au travail et au jeu*, op. cit.

2. Idem.

grand jour ; ils sont gais, gracieux et bienveillants, tandis que leurs congénères noirs, lugubres et maléfiques évoluent dans les profondeurs de la terre. Ces elfes noirs sont quelquefois confondus avec les gnomes, dont ils partagent le sombre séjour. Les elfes de lumière correspondent aux divinités solaires et célestes ; les elfes des ténèbres aux divinités chthoniennes et telluriques, pour ne pas dire infernales.

En Allemagne et dans le nord de l'Europe, les agriculteurs qui ensemencent leurs champs placent les graines non germées, enfouies dans les profondeurs du sol, sous la protection des elfes noirs (*Schwarz-elfen*). Dès que la plante sort de terre et s'élève vers le ciel, elle passe sous la garde des elfes de lumière (*Licht-elfen*).

C'est dans les cultures nordiques, germaniques ou anglo-saxonnes que les elfes sont le plus souvent représentés — fées et lutins étant davantage vénérés par les Gaulois. C'est ainsi qu'en Allemagne, on raconte que ce sont les elfes qui tissent les fils des toiles d'araignée — que l'on appelle « fils de la bonne vierge » en France. En Suède, on croit que les tilleuls forment la demeure préférée des elfes, et on les vénère pour cela. Les frênes sont également considérés comme des perchoirs à elfes. Dans la mythologie nordique, c'est à l'ombre du frêne Yggdrasil, planté à côté de la fontaine Urd, que les Nornes filaient les mailles du destin, inspirées par les elfes.

D'autres arbres reçoivent la visite des elfes, mais malheur aux imprudents qui s'attardent près d'eux ! Brian Froud et Alan Lee les mettent en garde contre les arbres hantés par les esprits, sous lesquels il est déconseillé de passer la nuit, si l'on ne désire pas se réveiller au matin avec les bras griffés ou pincés par les doigts menus des elfes ! « Les aubépines qui poussent en rang serré en formant un angle aigu sont particulièrement dangereuses, on ne doit les approcher qu'avec prudence ou mieux, pas du tout. D'un autre côté, on peut accrocher aux branches des aubépines des rubans ou même des chiffons comme offrandes propitiatoires envers les esprits¹. » Pour nos auteurs, le prunier épineux, le noisetier, l'aulne et le chêne sont également à éviter, surtout lorsque leurs branches sont mêlées. La pire des combinaisons semble être celle qui associe deux aubépines et un aulne, ou encore un chêne, un frêne et une aubépine. « En général, il faut se méfier des arbres enchantés, car ils sont bien protégés. Comme tout ce qui touche aux esprits, on ne doit en chercher le meilleur parti qu'avec la plus grande prudence². »

1. Brian Froud et Alan Lee, *Les Fées*, op. cit.

2. Idem.

Dans *Les Anciennes Légendes irlandaises* (1899), lady Wilde rapporte que le peuple des elfes « adore le lait et le miel, et qu'il boit le nectar aux corolles des fleurs : c'est le vin des fées ».

Giraldus Cambrensis, auteur gallois du xii^e siècle, note de son côté que les elfes « ne mangeaient ni chair ni poisson, mais des laitages dont ils faisaient des plats parfumés au safran ». Il écrit également : « Ces êtres étaient de moindre stature, mais fort bien proportionnés d'allure, avec un teint clair et une chevelure luxuriante qui leur tombait sur les épaules comme celle des femmes. Ils avaient des chevaux et des chiens de meute accordés à leur taille. »

Leur physique est hélas parfois gâché par une tare ou une malformation physique : des pieds palmés ou retournés en arrière, des oreilles pointues, une queue de vache, des sabots fourchus, des narines sans nez ou des yeux qui louchent.

Les feux follets

En langue gaélique, les elfes sont appelés *sidhes*, le peuple des collines, car les collines du Pays de Galles sont parfois illuminées par des milliards de lucioles et de feux follets que les paysans considèrent comme des esprits elfiques. Ce phénomène lumineux s'observe de préférence, dit-on, le jour de la Saint-Pierre-aux-liens, c'est-à-dire le 7 août.

A l'article « Follets » de son *Dictionnaire infernal*, Collin de Plancy observe le même type de croyances en France : « On appelle feux follets, ou esprits follets, ces exhalaisons enflammées que la terre, échauffée par les ardeurs de l'été, laisse échapper de son sein, principalement dans les longues nuits de l'avent ; et, comme ces flammes roulent naturellement vers les lieux bas et les marécages, les paysans, qui les prennent pour des démons, ou tout au moins pour de malins esprits, s'imaginent qu'ils conduisent au précipice le voyageur égaré que leur éclat éblouit, et qui prend pour guide leur trompeuse lumière¹. »

D'autres fois, les esprits follets remettent les gens égarés sur leur chemin, comme l'atteste l'anecdote suivante, racontée à Michel Coquet par un de ses amis dont le fils était parti en colonie de vacances : « Un ami me raconta que son enfant, un après-midi,

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

s'était perdu en forêt après s'être éloigné de sa colonie. La soirée commençait à descendre et l'enfant était très effrayé. En marchant, il arriva dans une région marécageuse et dangereuse. C'est alors qu'il vit comme un petit feu follet ayant par moment une forme humaine et l'invitant à le suivre. L'enfant, instinctivement, le suivit et au bout d'une demi-heure arriva à la colonie sain et sauf¹. »

Pour observer l'entrée des maisons des *sidhes*, il est recommandé d'accomplir neuf fois le tour de la colline par nuit de pleine lune. La porte de leur demeure s'ouvrira alors en grand. Sinon, il est possible de coller son oreille à terre. S'il est doté d'une bonne ouïe, le curieux pourra percevoir les échos des réjouissances qui animent le Petit peuple. Les collines creuses servent en effet d'habitations pour les elfes, de cachettes pour les trésors des nains et de cimetières pour les fées².

Le révérend Kirk affirme lui aussi : « On dit que leurs maisons sont belles et grandes et (sauf en quelques rares occasions) invisibles aux yeux ordinaires, comme Rachland et autres îles enchantées, ils ont des lumières de sapin, des lampes qui brûlent sans interruption et des feux qui souvent n'ont aucun combustible pour les entretenir³. »

Mais les elfes des collines n'aiment point être dérangés et répugnent à être vus par de simples humains. Les observateurs doivent savoir s'armer de discrétion et de patience. S'ils parviennent à gagner l'amitié et la complicité de ce peuple aérien, tout ira bien ; sinon, la vengeance des *sidhes* peut se révéler terrible.

Le pasteur Kirk met en garde les curieux : « Mais si un des êtres de la terre est assez rusé pour se procurer par adresse le secret de leurs mystères (soit en se servant de leurs onguents qui, comme l'anneau de Gygès, les rend invisibles et agiles, ou bien les fait tomber en catalepsie, ou modifie leurs formes, ou fait apparaître des choses à une grande distance), ils le tuent sans douleur, comme avec une bouffée de vent, et lui ôtent la vue naturelle et acquise en un clin d'œil, ou le rendent muets. Aujourd'hui encore les montagnards mettent du pain, une Bible ou un morceau de fer dans le lit des femmes pendant qu'ils voyagent pour les empêcher d'être ainsi enlevées ; et ils disent que tout démon inconnu et étranger ne craint rien au monde autant que le fer froid⁴. »

1. Michel Coquet, *Devas, ou les mondes angéliques*, op. cit.

2. Brian Froud et Alan Lee, *Les Fées*, op. cit.

3. Robert Kirk, *La République mystérieuse*, op. cit.

4. Idem.

Walter Scott écrit à son tour : « Dormir sur une haute montagne pendant qu'une réunion d'Elfes s'y tenait était un très bon moyen d'obtenir un passeport pour leur pays. Et l'individu s'en tirait bien s'ils se contentaient, en de telles occasions, de le transporter par air dans une ville à quelque quarante miles de distance en abandonnant parfois sur son passage son chapeau ou son bonnet sur une haie pour indiquer le trajet direct de son voyage¹. »

Dans leur ouvrage, Brian Froud et Alan Lee incitent également à la plus grande prudence. Ils écrivent : « Il est clair qu'on ne peut envahir ou profaner à la légère la demeure des esprits. Bien mal inspiré celui qui choisit de construire sur un terrain où viennent les elfes, car le Petit peuple est parfaitement capable de déplacer maison, église, ou même château si son emplacement lui déplaît². » A l'appui de leurs dires, ces auteurs racontent qu'en Irlande, on construisit par mégarde une maison dont l'angle touchait un sentier emprunté par les elfes. Nuit après nuit, la demeure fut l'objet d'un tel remue-ménage que ses occupants crurent qu'elle allait s'écrouler. Le calme ne revint qu'après qu'on eut démoli l'angle fautif. « Dans des cas de ce genre le problème a été en partie résolu : la nuit, on laisse ouvertes les portes de la maison, devant et derrière, pour laisser le passage aux esprits. Malgré le résultat plutôt frisquet de cette opération, beaucoup de petites maisons irlandaises, par précaution, ont une porte d'entrée qui fait face à la porte de derrière³. » Et nos auteurs de conclure : « On doit traiter avec les plus grandes précautions toutes les invitations à visiter une colline habitée par les elfes, et on doit refuser toute nourriture et toute boisson, sous peine de se retrouver pour toujours en esclavage⁴. »

Comment un poète anglais séjourna sept ans au Pays des elfes

Les elfes, en effet, exercent un tel charme et une telle séduction que le risque n'est pas mince de leur demeurer asservi pour la vie, et parfois pour l'éternité. Un poète anglais, ayant vécu sous le règne

1. Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorcières*, op. cit.

2. Brian Froud et Alan Lee, *Les Fées*, op. cit.

3. Idem.

4. Idem.

d'Alexandre III d'Écosse, et qui séjourna sept ans au Pays des elfes, eut bien du mal à revenir à la banalité de sa vie terrestre.

Il s'appelait Thomas d'Erceldoune, mais on lui avait donné le sobriquet de Thomas le Rimeur, car il était l'auteur d'une œuvre poétique consacrée aux amours de Tristan et Yseult, considérée aujourd'hui comme le plus ancien spécimen de poésie anglaise.

Un jour qu'il se reposait sur la colline de Huntly, à la périphérie des monts Eildons qui s'élèvent au-dessus du monastère de Melrose, Thomas vit s'avancer vers lui une femme splendide qui ressemblait à une amazone ou une déesse des bois. Juchée sur une selle d'ivoire incrustée d'orfèvrerie, elle montait un coursier blanc dont la crinière était émaillée de trente-neuf clochettes d'argent qui tintaient dans le vent. Comme Diane ou Hécate, elle avait un arc à la main, et tenait en laisse trois lévriers.

Rendu fou de désir par une telle beauté, le poète chercha aussitôt à gagner les faveurs de cette femme qui, agacée sans doute par l'insistance de ses paroles et de ses gestes, se métamorphosa alors en une horrible sorcière, laide et vieille, la peau fanée, le teint plombé, les lèvres grimaçantes, un œil arraché pendant de son orbite. Mais Thomas, victime d'un enchantement, renouvela l'expression de ses pensées, et accepta de devenir l'esclave de la sorcière.

Celle-ci l'entraîna trois jours et trois nuits dans une caverne souterraine dans laquelle aucune lumière ne filtrait. Suivant son terrible guide, Thomas avançait dans le noir. Parfois, il percevait le grondement d'un océan. D'autres fois, il devait traverser des rivières de sang.

Au troisième jour, ils remontèrent à la surface, où les attendait un très beau verger rempli de pommiers. Affamé, Thomas voulu croquer l'un des beaux fruits, mais sa compagne le lui défendit bien, en lui rappelant que c'est par un tel geste que le premier homme et la première femme avaient été exclus du Paradis terrestre. Thomas remarqua alors que celle qui lui parlait avait abandonné sa dépouille de sorcière et était redevenue la femme éblouissante qu'il avait rencontrée sur la colline de Huntly. Regardant autour de lui, il fut persuadé qu'après avoir traversé les Enfers, ils se trouvaient présentement au beau milieu du jardin d'Éden.

La belle s'assit dans l'herbe et pria Thomas de venir s'allonger à ses côtés, afin de lui accorder les faveurs auxquelles il aspirait, et que son obéissance lui avait fait mériter. Après leurs doux émois, Thomas posa sa tête sur les genoux de son amante qui, en lui caressant doucement

les cheveux, lui expliqua la nature réelle du lieu où ils se trouvaient : « Ce sentier sur la droite mène les bienheureux au Paradis. Celui, raviné, que tu vois en bas, conduit les pécheurs au lieu de leur châtiement éternel ; la troisième route, au coin de ce sombre fourré, conduit en un lieu de peines plus douces d'où prières et messes peuvent tirer les mortels. Mais vois-tu un quatrième chemin serpentant le long de la plaine vers ce splendide château ? C'est la route du pays des Elfes, où nous allons maintenant. Le maître du château est le roi du pays et je suis sa reine. Mais, Thomas, je préférerais être attachée à des chevaux sauvages plutôt que de le laisser savoir ce qui est arrivé entre toi et moi. C'est pourquoi, quand tu entreras dans sa demeure, observe strictement le silence et ne réponds à aucune question qu'on te posera, et j'expliquerai ton mutisme en disant que j'ai ravi ta langue lorsque je t'ai enlevé de la terre¹. »

Thomas et la reine des elfes se rendirent donc au château, dans lequel ils entrèrent en passant par la porte des cuisines. Là, ils virent les cuisiniers occupés à couper et apprêter trente carcasses de cerfs en vue d'un festin. Ils gagnèrent ensuite la salle royale où le roi des elfes les reçut sans aucune marque de soupçon. Des chevaliers et leurs dames dansaient par trois un branle écossais, et Thomas, oubliant toutes les fatigues du voyage, se joignit à eux et leva allègrement la jambe en cadence.

Au bout d'un temps qui lui parut très court, la reine l'entraîna à l'écart et lui demanda depuis combien de temps il pensait être dans ce château. Thomas lui répondit que selon lui ils venaient à peine d'arriver.

« Tu te trompes, répondit la reine, tu es dans ce château depuis sept ans, et il est temps que tu partes. Sache, Thomas, que le démon de l'enfer viendra demain réclamer son tribut, et un homme aussi beau que toi retiendra sûrement son attention. Pour rien au monde je ne souffrirais qu'il t'arrive une telle chose. Alors, en avant ! Partons². »

Presque aussitôt, Thomas et sa belle se retrouvèrent sur la colline de Huntly, où leur idylle avait commencé. Avant de prendre congé de son amant, la reine des elfes lui fit don de « la langue qui ne pouvait mentir ». Walter Scott, qui rapporte cette légende, nous fait part

1. Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorciers*, op. cit.

2. Idem.

des réserves que suscita chez Thomas ce cadeau à double tranchant que représente la faculté de ne pouvoir dire que la vérité : « Thomas objecta en vain que cette adhésion involontaire à la vérité aurait des inconvénients pour lui, qu'elle le rendrait impropre à la religion ou au commerce, à la cour d'un roi ou dans le boudoir d'une dame. Mais ces remarques furent négligées par sa compagne, et Thomas le Rimeur, dès qu'une conversation tournait vers le futur, acquérait la réputation d'un prophète, qu'il le voulût ou non, car il ne put rien dire qui ne devait fatalement se produire¹. »

Thomas d'Erceldoune vécut encore quelques années parmi les hommes, qui l'honorèrent pour la qualité de ses prédictions. Jusqu'au jour où un cerf et une biche sortirent de la forêt, traversèrent le village et se rendirent tout droit vers la demeure de Thomas le Rimeur qui, sous leur apparence animale, reconnut aussitôt le roi et la reine des elfes. Délaissant alors à jamais la société des hommes, il suivit les bêtes enchantées jusqu'au plus profond de la forêt, pour n'en plus jamais sortir. Et s'il n'est pas mort, il y vit encore.

1 Idem.

Les prisonniers des elfes et les enlèvements extraterrestres

La parenté des elfes avec les dieux et les anges fait d'eux les gardiens des portes du ciel et de l'au-delà. C'est ainsi que, selon certaines croyances, les défunts ne meurent pas vraiment, mais s'en vont, volontairement ou pas, jusqu'au Pays des elfes où ils demeurent prisonniers. Ils peuvent parfois se manifester à leurs proches sous la forme d'apparitions ou de spectres, et il est possible, à condition de respecter certaines conditions, de les arracher à leur séjour elfique. Ce séjour est en effet bien ennuyeux pour certains; mais à d'autres, il paraît si beau qu'ils ne désirent plus le quitter.

Voici par exemple une légende écossaise collectée par Walter Scott : « Un tisserand perd sa femme. Elle meurt dans des convulsions et son cadavre est si défiguré que les commères du voisinage pensent qu'on l'a mal veillé et que les elfes l'ont enlevé et remplacé par ce corps. Alors que le tisserand songe sérieusement à se remarier, son épouse défunte lui apparaît une nuit et lui dit qu'elle n'est pas morte, mais captive des "bons voisins", euphémisme désignant les elfes, et qu'il peut, s'il l'aime encore, la faire revenir du triste royaume d'*Elfland*. Mais le tisserand ne fait pas ce que le "fantôme" lui demande¹. » Un autre récit de ce type, recueilli au Danemark, donne une version différente des sentiments de la disparue : « Un paysan a perdu sa femme; un soir qu'il passe près d'un Tertre aux Elfes, il aperçoit son épouse dansant avec d'autres personnes. Comme il l'appelle par son nom, elle est contrainte de le suivre, mais

1. Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorciers*, op. cit.

jamais plus leur vie ne fut comme avant : la femme ne cessait de pleurer dans la cuisine¹. »

Les simples mortels qui ont eu l'occasion de fréquenter des elfes ne se remettent jamais, dit-on, de cette expérience éblouissante, et le restant de leur vie humaine demeure entachée d'une tristesse, d'une nostalgie et d'une langueur qui les conduisent au dépérissement et à la mort. Car les elfes, on le sait, sont des musiciens et des danseurs si parfaits que les yeux et les oreilles humaines n'ont rien connu de plus beau sur terre.

Amoureuse d'un elfe

Une certaine Anne Jefferies, qui vécut au xvii^e siècle, à l'époque de la guerre civile en Angleterre, eut paraît-il un elfe pour amant. Voici comment eut lieu la rencontre.

Anne tricotait à l'orée d'une clairière lorsqu'elle entendit un bruissement de feuilles. Elle crut tout d'abord que c'était son bon ami qui cherchait à la surprendre, et elle fit mine de n'avoir rien remarqué. Mais, bientôt, elle entendit un petit rire étouffé accompagné de tintements cristallins. Elle leva les yeux, et découvrit avec stupéfaction six petits elfes verts, en tous points semblables à des hommes parfaitement conformés, qui la regardaient en riant.

Amusée, Anne tendit la main au plus beau des six, celui qui avait une plume rouge à son chapeau. D'un bond, l'elfe sauta dans la paume de sa main et commença à lui dire des mots doux. La jeune fille posa le minuscule bonhomme sur ses genoux, mais le coquin monta sur son corsage et l'embrassa dans le cou. Ravie, Anne se laissa faire. Encouragés, les cinq autres petits elfes accoururent alors pour la couvrir à leur tour de baisers.

L'un d'entre eux effleura son œil. Dans le même instant, Anne se retrouva plongée dans le noir, tandis qu'elle se sentait transportée à travers les airs. Lorsqu'elle sentit à nouveau le sol sous ses pieds, elle put rouvrir les yeux, pour contempler autour d'elle un paysage magnifique, agrémenté d'arbres splendides et de fleurs merveilleuses qui embaumaient des parfums délicats, et découvrir des palais d'or et d'argent, des lacs remplis de poissons brillants et des myriades

1. H.B. Feilberg, « Der Kobold in nordischer Überlieferung », cité par Claude Lecouteux.

d'oiseaux exotiques qui chantaient dans l'air chaud. Anne remarqua également des êtres humains richement vêtus qui se promenaient dans ce paradis, et elle se jura de ne plus jamais quitter ce lieu idéal.

Hélas, la pauvre naïve commit l'erreur de s'isoler avec son bel ami à la plume rouge, ce qui rendit furieux les cinq autres elfes qui, suivis par une foule en colère, vinrent interrompre leurs ébats. Anne se retrouva à nouveau plongée dans les ténèbres et emportée dans les airs. Lorsqu'elle ouvrit à nouveau les yeux, elle était allongée dans la clairière, entourée de voisins inquiets. Les elfes avaient disparus, mais son ami à plume rouge continua à la protéger; il lui apportait même de la nourriture magique des elfes, qui guérissait tous les maux.

Elle se fit une réputation de guérisseuse, et les gens venaient de loin pour la consulter et l'entendre raconter ses aventures dans le royaume enchanté du Petit peuple. Cette célébrité indisposa les autorités, qui l'arrêtèrent en 1646 pour l'envoyer en prison sous l'inculpation de sorcellerie. Une fois de plus, son amant elfique vint à son secours et la fit libérer. Mais, échaudée, elle ne voulut plus jamais parler de son séjour au Pays des elfes¹.

Le concert du siècle

Il faut prendre garde aux baisers des elfes, à leurs boissons délicieuses, ainsi qu'à leurs rondes folles dans les cercles de fées! Le malheureux qui pose par inadvertance un pied à l'intérieur d'un tel cercle se verra aussitôt emporté par les elfes, qui le contraindront à danser avec eux. Dès lors, il lui sera impossible d'échapper à cette attraction, à moins que l'un de ses camarades — s'il est accompagné —, lui-même retenu par d'autres par les pans de son habit, ne glisse son bras à l'intérieur du cercle et ne l'en arrache.

Il est en effet fort dangereux de se retrouver sous l'emprise de la danse des elfes. Celle-ci paraîtra courte au danseur imprudent mais, en réalité, elle pourra durer des jours, des années — comme on l'a vu dans l'histoire de Thomas le Rimeur —, voire des siècles!

Parfois, il n'est même pas besoin de danser pour subir l'attraction magique des elfes. Le moindre de leurs concerts fait perdre à celui qui l'écoute la notion du temps, même s'il doit durer cent ans! Une légende irlandaise raconte l'histoire d'un jeune homme, appelé Shon

1. Raconté par Brian Froud et Alan Lee, *Les Fées*, op. cit.

ap Shenkin, qui un matin d'été fut attiré dans un bois par une musique surnaturelle, jouée par des musiciens invisibles. Pour mieux l'écouter, il s'allongea sous un arbre jeune et vigoureux, et se laissa bercer par la merveilleuse mélodie. Lorsque les dernières notes s'évanouirent, le jeune homme poussa un long soupir avant de se dresser. Il fut tout d'abord surpris de constater que l'arbre contre lequel il s'était reposé n'était plus qu'un tronc mort. Il rentra chez lui, pour raconter son aventure à ses parents, mais, à la place de sa jolie maison fleurie, il n'y avait plus qu'une vieille bâtisse couverte de lierre. Sous le porche était assis un très vieil homme que Shon n'avait jamais vu. Il s'approcha du vieillard et lui demanda ce qu'il faisait là.

« J'habite ici depuis près de quatre-vingts ans, mon gars. Et toi, d'où viens-tu ? »

— De la forêt, monsieur, où je ne suis pas resté plus d'une heure. Et j'ai le regret de vous dire que c'est moi qui habite cette maison, avec mes parents. Vous ne les avez pas vus ? »

Le vieil homme dévisagea Shon attentivement, en fronçant les sourcils, puis lui répondit prudemment :

« Je n'ai vu personne, vu que je vis seul depuis la mort de ma femme. Mais, dis voir, quel est ton nom, mon gars ? »

— Shon ap Shenkin, monsieur, pour vous servir. »

A ces mots, le vieil homme devint tout pâle et se mit à trembler, avant de répliquer :

« Shon ap Shenkin ! Tu es mon oncle Shon ap Shenkin ! Mon grand-père m'a souvent parlé de toi ! Tu es l'un de ses fils, qui a disparu un matin dans la forêt pour ne plus jamais revenir ! »

A peine le vieillard eut-il fini sa phrase, que le jeune homme, de soixante ans plus jeune que son propre neveu, fut réduit en poussière¹.

Le sabbat des elfes

Parfois, les humains qui assistent au sabbat des elfes en tirent des pouvoirs magiques. Au Moyen Age, ces êtres invités aux banquets des « bons voisins » passaient pour des magiciens et faisaient l'objet de procès en sorcellerie, notamment en Grande-Bretagne, comme le

1. Raconté par Brian Froud et Alan Lee, *Les Fées*, op. cit.

prouvent plusieurs récits authentiques répertoriés par Walter Scott dans son essai consacré à la *Démonologie*. Voici l'un d'entre eux : « On peut trouver un autre exemple de l'habileté d'un sorcier agissant sur l'instruction des Elfes, dans la confession de John Stewart, surnommé le vagabond ; faisant preuve d'une connaissance de la chiromancie et de la mystification, il fut accusé d'avoir aidé Margaret Barclay, ou Dein, à couler le vaisseau de son propre beau-frère. Lorsqu'on lui demanda comment il prétendait connaître l'avenir, ledit John confessa que, vingt-six ans auparavant, voyageant la veille au soir de la Toussaint, entre les villes de Monygoif (il l'épela ainsi) et de Clary, dans le Galway, il fit la rencontre du roi des Elfes et de sa compagnie ; celui-ci lui donna un coup de sa baguette blanche sur le front, ce qui lui ôta l'usage de la parole ainsi que celui d'un œil pendant trois ans. Tout lui fut rendu par le même personnage et sa troupe une autre veille de Toussaint, dans la ville de Dublin, en Irlande. Depuis ce temps, tous les samedis, il rejoignait la compagnie à sept heures et restait avec eux jusqu'à la nuit. A chaque époque de la Toussaint, ils se rencontraient également, soit sur la colline de Lanark (sans doute Tintock), soit sur les Monts Kilmaurs, où il recevait leurs instructions. Il montra une partie de son front où, disait-il, le roi des Elfes l'avait frappé. On lui banda les yeux, puis on le piqua avec une grosse épingle : il ne sentit rien. Il fit la déclaration habituelle selon laquelle il avait vu de nombreuses personnes à la cour des Elfes. Il cita des noms en particulier et ajouta que tous ceux qui mouraient subitement allaient rejoindre ce roi¹. »

Walter Scott évoque par ailleurs la magnificence qui régnait à la cour des elfes : « Les occupations, les profits, les amusements de la cour des Elfes ressemblaient à ce peuple éthéré. Leur gouvernement fut toujours présenté comme une institution monarchique : un roi ou plus souvent une reine étant reconnu ; quelquefois les deux siégeaient ensemble. Leurs fêtes et amusements de cour comprenaient tout ce que l'imagination put concevoir, à cette époque, d'élégant et de splendide. Dans leurs processions, ils paradaient sur des coursiers plus magnifiques que leurs parents terrestres, les faucons et les chiens qu'ils employaient à la chasse étaient de première qualité. A leur banquet quotidien, la table était dressée avec une splendeur à laquelle les plus grands souverains du royaume n'auraient osé pré-

1. Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorciers*, op. cit.

tendre ; et la salle de danse renvoyait à l'écho la musique la plus exquise. Mais quand un mortel voyait tout cela, l'illusion disparaissait. Les jeunes chevaliers et les belles jeunes filles se transformaient en lourdauds ridés et affreuses sorcières, leurs richesses en morceaux d'ardoise, leurs plats splendides en objets d'argile complètement tordus, leurs victuailles sans sel (celui-ci leur était interdit parce qu'il est le symbole de l'éternité) devenaient insipides, et les majestueuses salles se transformaient en misérables cavernes humides : tous les débris de l'Élysée enfin s'étaient évanouis d'un seul coup¹. »

Un pasteur victime des fées

Le révérend Robert Kirk fut l'un des plus fidèles observateurs du Petit peuple. Ayant vécu en Écosse, au xvii^e siècle, il était le dernier d'une famille de sept enfants, ce dont il était très fier, car il prétendait que les septièmes fils des fratries étaient plus doués que les autres : « Les parents émettent en le procréant une vertu plus puissante que pour tout le reste, comme s'ils étaient au faîte et à l'apogée de leur vigueur². » Il étudia la théologie à Saint-Andrews avant de devenir professeur à Édimbourg. Il fut successivement ministre de la paroisse de Balquedder, puis de celle d'Aberfoyle. Fin lettré et homme de grande culture, il s'occupa d'une traduction irlandaise de la Bible, et publia un psautier en langue gaélique en 1684. Il se maria une première fois avec la fille de sir Collin Campbell de Mochester, qui décéda en 1680. Il se remaria alors avec la fille de Campbell de Fordy.

C'est en 1691 qu'il rédigea un curieux ouvrage intitulé *La République mystérieuse des elfes, faunes, fées et autres semblables*, sous-titré *Essai sur la nature et les actions des peuples souterrains (et, pour la plus grande part), invisibles, autrefois connus sous les noms d'elfes, faunes, fées et autres semblables, dans les campagnes écossaises, tels qu'ils sont décrits par ceux doués de seconde vue*. Cette œuvre demeura longtemps manuscrite, jusqu'à ce qu'une centaine d'exemplaires en fussent tirés en 1815 par Longman and Cie, dans une édition depuis longtemps introuvable. Réédité et traduit en français en 1896, ce livre étrange décrit avec force détails les apparences

1. Idem.

2. Robert Kirk, *La République mystérieuse*, op. cit.

et les mœurs du Petit peuple, avec qui le pasteur affirmait être en contact permanent et étroit. Nous avons d'ailleurs déjà eu l'occasion, au fil de ces pages, de lire quelques extraits du livre de ce pasteur qui croyait aux fées.

En effet, le révérend Kirk était doué de « double vue », et pouvait voir indifféremment les fées, les elfes, les lutins ainsi que d'autres créatures nettement plus sombres : « Ces corps d'air congelé sont quelquefois transportés en haut, d'autres fois rampent sous différentes formes, et se rendent à leurs habitations ordinaires par n'importe quel trou ou crevasse de la terre par où l'air peut passer ; la terre étant remplie de cavités et de cellules où ne sont ni pays ni créatures, est supposée avoir d'autres animaux (plus ou moins grands) qui vivent en elle ou sur elle comme ses habitants ; la solitude absolue n'existant pas dans l'univers entier¹. »

Il affirmait que les élémentaux « sont divisés en tribus et en ordres, et ont des enfants, des nourrices, des mariages, des morts et des enterrements, en apparence comme les nôtres (à moins qu'ils ne fassent ainsi par moquerie ou pour prédire de telles choses parmi nous) »².

Il disait encore : « Les hommes de la *seconde vue* les voient distinctement manger aux repas de funérailles ; et depuis, beaucoup d'Écossais-Irlandais ne veulent plus toucher aux viandes à ces réunions par crainte d'entrer en communion avec eux, ou d'être empoisonnés par eux. De même on les voit mêlés aux hommes de la terre moyenne, porter au tombeau les bières ou cercueils contenant les cadavres³. »

En tant que pasteur, le révérend Kirk avait accoutumé de rencontrer beaucoup de gens du peuple qui, connaissant son intérêt pour les fées, ne manquaient jamais de lui raconter leurs démêlés avec ces créatures surnaturelles. Le révérend les rapporte fidèlement dans son livre, comme autant de témoignages prouvant irréfutablement l'existence des esprits de la nature : « Parmi les autres témoignages d'une indiscutable vérité, qui prouvent l'existence d'un tel peuple aérien, ou d'une espèce de créatures ordinairement inconnue, j'ajoute les récits suivants, dont une partie provient de mes relations avec les acteurs et les patients, et le reste de témoins oculaires. La première preuve sera celle de la femme enlevée pendant ses couches et dont le

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

corps fut remplacé dans la chambre par une languissante image qui disparut, mourut et fut enterrée. Mais la personne volée étant revenue deux ans plus tard auprès de son mari, celui-ci, convaincu par des signes indéniables qu'elle était sa femme, l'admit en sa maison et eut d'elle beaucoup d'enfants. Parmi les nombreux récits qu'elle fit à son mari, je citerai le suivant. Elle voyait peu ce qui se passait dans la maison où elle avait été transportée, jusqu'à ce qu'elle eût frotté un de ses yeux d'une certaine pommade qui était auprès d'elle, et ces gens s'étant aperçus qu'elle était au courant de leurs actions, la rendirent aveugle de cet œil, d'une bouffée de leur souffle. Elle trouva cet endroit rempli de lumière, sans autre source lumineuse ou lampe, d'où elle pouvait jaillir¹. »

Plus loin, le révérend Kirk cite un autre témoignage de première main : « Accompagné d'un *clergyman*, je vis une femme de quarante ans et l'interrogeai sur ce que l'on racontait de ses longs jeûnes. Les habitants de sa maison et elle-même affirmaient qu'elle ne prenait que très peu ou pas du tout de nourriture depuis de longues années, qu'elle s'attardait la nuit dans les champs à la recherche de ses moutons, qu'elle s'y rencontrait et parlait avec des gens qu'elle ne connaissait pas, et que, s'étant endormie sur une colline, elle se trouva transportée dans un autre endroit avant le jour. Cette femme a eu un enfant depuis, mais elle est toujours mélancolique et silencieuse et on la voit rarement rire². »

Après une vie consacrée à l'étude des fées et des esprits de la nature, le pasteur d'Aberfoyle mourut en 1692, un an à peine après la publication de son ouvrage. Sur sa tombe est gravée l'inscription suivante :

*ROBERTUS KIRK A. M.
Linguae Hiberniae Lumen.*

Pourtant, de nombreuses personnes prétendirent que cette mort n'était pas naturelle ; certains affirmèrent même que le pasteur n'était pas mort, mais qu'il se trouvait tout simplement prisonnier des fées et des elfes ! Le révérend Graham, successeur du révérend Kirk à Aberfoyle, reprit à son compte les affirmations de son prédécesseur et contesta la réalité de sa mort dans *Esquisses de Perthshire*, paru à Édimbourg en 1812.

1. Idem.

2. Idem.

Walter Scott raconte cette histoire en donnant de très curieux détails. Il écrit : « On est forcé de supposer que les lutins, ces créatures tellement jalouses et irritables qu'elles prennent en haine ceux qui les appellent par leur nom, furent, pour le moins, mortellement offensées de la témérité du révérend auteur qui avait pénétré si avant dans leurs secrets pour en donner connaissance au public. [...] Quoique la sépulture du savant théologien, avec son nom dûment gravé dessus, se voie à l'extrémité orientale du cimetière d'Aberfoyle, ceux qui connaissent à fond son histoire ne croient pas qu'il repose tranquillement dans sa tombe. Son successeur, le révérend docteur Graham nous a appris qu'il est cru généralement que M. Kirk, se promenant un soir, en bonnet de nuit, sur un *dun-shi*, ou "monticule des fées", aux environs de la manse ou presbytère, il tomba frappé, à ce qu'il paraît, d'une attaque d'apoplexie que les personnes peu éclairées prirent pour la mort ; mais les plus clairvoyantes reconnurent que c'était un évanouissement causé par la vengeance des êtres surnaturels dont il avait révélé les mystères. Après les cérémonies d'un enterrement qui n'était point réel, l'image du docteur Robert Kirk apparut à l'un de ses parents, et lui ordonna d'aller trouver Graham de Duchray. "Dis à Duchray, lui dit l'ombre du révérend Kirk, que je ne suis pas mort, mais captif dans le pays des fées, et qu'il ne me reste qu'une chance pour être délivré. Quand l'enfant posthume, dont ma femme est accouchée depuis ma mort, sera présenté au baptême, j'apparaîtrai. Si, alors, Duchray jette pardessus ma tête le poignard ou l'épée qu'il tiendra à la main, je serai rendu au monde ; mais cette occasion, une fois perdue, c'en est fait de moi à jamais. »

« Duchray fut informé de ce qu'il avait à faire, la cérémonie du baptême eut lieu, et l'on vit M. Kirk paraître, visible à tous les yeux, pendant qu'on était à table, mais Graham, frappé d'étonnement, manqua à faire ce qui lui était prescrit. Il est donc à craindre que M. Kirk ne subisse encore sa destinée dans le pays des fées ; la cour des fées lui déclarant comme l'océan au pauvre Falconner, qui périt en mer après avoir composé son poème si connu intitulé *Le Naufrage* :

« *Tu as proclamé notre pouvoir, — sois notre proie !¹* »

1. Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorciers*, op. cit.

Enlèvements d'elfes ou d'extraterrestres ?

Les histoires d'enlèvements d'êtres humains par des elfes, des lutins ou des nains abondent dans les chroniques populaires — bien avant les enlèvements d'extraterrestres dont on parle aujourd'hui. Voici un témoignage, datant de 1849, rapporté par une dame habitant le canton d'Arinthod : « Un de nos domestiques, nommé Félicien, étant allé conduire les chevaux au pâturage du pré de l'île, vit, à l'aube du jour, les petites demoiselles blanches. C'était au temps des fenaïsons.

« On avait élevé des meules de foin dans la prairie ; et les mignonnes sylphides dansaient autour, si légèrement, d'une manière si gracieuse, que c'était merveille. Notre bon Félicien en était ravi au suprême degré. Il nous revint avec un air d'enchantement inexprimable, et nous dépeignit de son mieux la beauté, la gentillesse, la nature diaphane de ces petites créatures du bon Dieu ; tant il y a qu'il en était devenu amoureux sur le champ. Il en aurait volontiers demandé une en mariage, si par leur rang, par leur élégance, par les diamants de toutes les couleurs qui brillaient sur leur front, à leurs doigts, à leurs bras, à leur cou, à leur ceinture, il n'avait pas senti combien elles étaient au-dessus de l'espèce commune, et s'il n'avait pas craint de se faire passer pour un fou¹. »

Walter Scott rapporte lui aussi le témoignage d'un certain Pen-nant, tiré d'un voyage d'observation qui eut lieu en 1769. Le voici : « Un pauvre visionnaire qui avait travaillé dans son jardin planté de choux (à Breadalbane) s'imagina tout à coup être enlevé dans les airs et transporté par-dessus le mur dans un champ de blé adjacent ; une foule d'hommes et de femmes l'avaient entouré, parmi lesquels il avait reconnu plusieurs personnes mortes depuis des années ; ils allaient et venaient comme des abeilles près d'une ruche, effleurant à peine le sommet des blés, ils parlaient un langage inconnu d'une voix caverneuse ; ils le poussèrent très rudement dans toutes les directions, mais quand il murmura le nom de Dieu, ils disparurent sauf une femme qui le saisit à l'épaule et l'obligea à lui promettre un rendez-vous pour le même jour à sept heures du soir. Il s'aperçut alors que ses propres cheveux étaient attachés par des doubles nœuds (bien connus sous le terme de boucles d'Elfes) et qu'il avait presque perdu l'usage de la parole. Il tint promesse et la vit bientôt arriver

1. Rapporté par le docteur Roger Mignot, *Les Fées franc-comtoises*, op. cit.

vers lui en volant ; elle lui parla mais dit simplement qu'elle était trop pressée à cet instant pour s'occuper de lui ; elle lui ordonna de partir, ajoutant qu'aucun mal ne lui serait fait¹. »

Le même auteur nous rapporte une autre anecdote, survenue en Irlande : « Glanville, dans sa "dix-huitième révélation", nous parle du valet d'un *gentleman*, voisin du comte de Orrery, qui fut envoyé acheter des cartes. En traversant les champs, il vit une table entourée de gens qui apparemment festoyaient et se réjouissaient. Ils se levèrent pour le saluer et l'invitèrent à se joindre à leur festin, mais dans la bande, une voix amicale murmura à son oreille : " Ne faites rien de ce que vous proposera cette assemblée. " En conséquence, il refusa de s'allier aux réjouissances. La table s'évanouit et la compagnie commença à danser et jouer de la musique, mais il ne voulut pas davantage participer à ces récréations. Ils cessèrent alors de danser et se mirent à travailler mais, une fois de plus, il refusa de les suivre. Sur le moment ils le quittèrent, mais en dépit des efforts de lord Orrery et de deux évêques qui étaient ses hôtes à cet instant, malgré le célèbre M. Greatix, on ne put rien faire pour empêcher le valet d'être soustrait de leur monde, à bras le corps, par les Elfes qui le considéraient comme leur proie légitime. Ils l'élevèrent dans le ciel, au-dessus de la tête des mortels qui ne purent que courir sous lui pour soutenir sa chute quand il leur plairait de le lâcher. »

Où l'on voit Charlemagne condamner les nuages à de lourdes peines

Les apparitions célestes d'elfes et de sylphes au Moyen Age prirent de telles proportions que le bon roi Charlemagne fut obligé de légiférer contre les fées. Collin de Plancy nous explique : « Les cabalistes ont aussi adopté l'existence des fées ; mais ils prétendent qu'elles sont des sylphides, ou esprits de l'air. On vit, sous Charlemagne et Louis le Débonnaire, une multitude de ces esprits, que les théologiens appelèrent des démons, les cabalistes des sylphes, et nos bons chroniqueurs des fées². »

A l'appui de ceci, le comte de Gabalis rapporte une étrange anecdote.

1. Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorciers*, op. cit.

2. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

dote, située au temps des Carolingiens : « Le fameux cabaliste Zédéchias se mit dans l'esprit, sous le règne de Pépin-le-Bref, de convaincre le monde que les éléments sont habités par des peuples d'une nature différente de la nôtre. L'expédient dont il s'avisa fut de conseiller aux sylphes de se montrer en l'air à tout le monde ; ils le firent avec magnificence. On voyait dans les airs ces créatures admirables, en forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées sous des pavillons superbes ; tantôt sur des navires aériens, d'une structure merveilleuse, dont la flotte volante voguait au gré des zéphyrs.

« Qu'arriva-t-il ? Le peuple crut d'abord que c'étaient des sorciers qui s'étaient emparés de l'air pour y exciter des orages, et pour faire grêler sur les moissons. Les savants, les théologiens et les jurisconsultes furent bientôt de l'avis du peuple. Les empereurs le crurent aussi ; et cette ridicule chimère alla si avant, que le sage Charlemagne, et après lui Louis le Débonnaire, imposèrent de graves peines à tous ces prétendus tyrans de l'air. On trouve cela dans le premier chapitre des capitulaires de ces deux empereurs¹. »

Collin de Plancy fait également allusion à ces « graves peines » imposées aux sylphes et aux elfes par les empereurs carolingiens. A l'article « Cabale », il écrit que, après cette peine « imposée à des nuages par deux de nos rois, et qu'on peut voir dans les capitulaires de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, [...] nous n'avons plus le droit de reprocher à Xerxès l'ordre qu'il donna d'enchaîner la mer² ! »

Les sylphes et les extraterrestres

Le comte de Gabalis poursuit son récit de capture d'êtres humains par les esprits de l'air, en une évocation qui nous rappelle étrangement les témoignages modernes de personnes affirmant avoir été contactées par des extraterrestres, ce qui démontre que la croyance selon laquelle l'être humain n'est pas la seule créature pensante dans l'univers ne date pas d'aujourd'hui. La seule différence est qu'au temps de Charlemagne, on n'incriminait pas les martiens, mais les sylphes. Mais tous les autres éléments concordent. Jugeons plutôt : « Les sylphes, voyant le peuple, les pédagogues et même les têtes

1. Abbé Montfaucon de Villars, *Le Comte de Gabalis*, op. cit.

2. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

couronnées se gendarmer ainsi contre eux, résolurent, pour faire perdre cette mauvaise opinion qu'on avait de leur flotte innocente, d'enlever des hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles femmes, leur république et leur gouvernement, puis de les remettre à terre en divers endroits du monde. Ils le firent comme ils l'avaient projeté. Le peuple, qui voyait descendre ces hommes, y accourait de toutes parts, prévenu que c'étaient des sorciers qui se détachaient de leurs compagnons pour venir jeter des venins sur les fruits et dans les fontaines. Suivant la fureur qu'inspirent de telles imaginations, dans un siècle grossier, ils entraînaient ces malheureux au supplice. On croirait à peine quel grand nombre ils en firent périr, par l'eau et par le feu, dans tout le royaume¹. »

Le rapprochement est encore plus flagrant lorsque le comte de Gabalis évoque ces « navires aériens » qui rappellent étrangement, avec plus de mille ans d'avance, les soucoupes volantes évoquées par les « contactés » : « Il arriva qu'un jour, entre autres, on vit à Lyon descendre de ces navires aériens trois hommes et une femme. Toute la ville s'assemble alentour, crie qu'ils sont magiciens, et que Grimoald, duc de Bénévent, ennemi de Charlemagne, les envoie pour perdre les moissons des Français. Les quatre innocents ont beau dire pour leur justification qu'ils sont du pays même ; qu'ils ont été enlevés depuis peu par des hommes miraculeux qui leur ont fait voir des merveilles inouïes, et les ont priés d'en faire le récit. Le peuple entêté n'écoute point leur défense : il allait les jeter au feu, quand Agobard, évêque de Lyon, accourut au bruit. Il prouva au peuple qu'il se trompait, que des hommes ne pouvaient pas descendre de l'air, et que la prévention les avait abusés à l'égard des quatre inconnus ; il fit si bien que le peuple le crut et rendit la liberté aux ambassadeurs des sylphes². »

Ces « ambassadeurs des sylphes » avaient-ils été en rapport avec des extraterrestres ? A moins d'admettre l'hypothèse inverse : les prétendus « extraterrestres », dont les apparitions sont parées aujourd'hui de tout l'arsenal technologique propre à notre société, ne seraient point des êtres venus d'une autre planète mais, plus simplement, des élémentaux. Charles-Rafaël Payeur commente à ce propos : « Il arrive que, voyant apparaître devant elles ces petits êtres considérés jusqu'alors comme le fruit de l'imagination littéraire, cer-

1. Abbé Montfaucon de Villars, *Le Comte de Gabalis*, op. cit.

2. Idem.

taines personnes pensent être malades ou victimes d'hallucinations, alors que d'autres se croient en présence d'extraterrestres. Je me souviens d'un cas particulier ou quelqu'un avait observé des petits êtres verts dans un cimetière du village de Coleraine, au Québec. On avait tout de suite soupçonné une invasion d'extraterrestres. Pourtant, il aurait été facile de découvrir qu'il s'agissait de gnomes puisque la description fournie par le témoin oculaire était étonnamment conforme à certaines descriptions de gnomes datant de plusieurs siècles¹. »

Si tel était le cas, pourquoi faudrait-il s'en effrayer aujourd'hui plus qu'hier ? Les « ambassadeurs des sylphes » dont parle Gabalis semblaient en effet ravis de leur rencontre avec les créatures de l'air, et firent même du prosélytisme : « Cependant, comme ils échappèrent au supplice, ils furent libres de raconter ce qu'ils avaient vu : ce qui ne fut pas tout à fait sans fruit ; car, s'il vous en souvient bien, le siècle de Charlemagne fut fécond en hommes héroïques ; ce qui marque que la femme, qui avait été chez les Sylphes, trouva créance parmi les Dames de ce temps-là, et que par la grâce de Dieu beaucoup de Sylphes s'immortalisèrent. Plusieurs Sylphides aussi devinrent immortelles par le récit que ces trois hommes firent de leur beauté ; ce qui obligea les gens de ce temps-là de s'appliquer un peu à la philosophie : et de là sont venues toutes ces histoires de Fées, que vous trouvez dans les Légendes amoureuses du siècle de Charlemagne et des suivants. Toutes ces Fées prétendues n'étaient que Sylphides et Nymphes². »

Vers l'an 840, notamment, l'Europe fut l'objet d'une véritable invasion de sylphes, que nous nommerions donc aujourd'hui extraterrestres, mais qui à cette époque passaient pour des diables et des sorciers : « Mais les apparitions aériennes étaient devenues plus importantes que jamais, sous Louis le Débonnaire, comme nous l'avons remarqué en parlant de Zédéchias. On voyait clairement des sorciers à cheval sur des nuages, des bataillons de magiciens armés de lances, et des enchanteurs traînant à leur suite, au-dessus de la France, des magasins de poisons. Les théologiens discutaient gravement sur de pareils prodiges. Quelques calculateurs déclaraient qu'on voyait là le présage de la fin du monde, fixée irrévocablement à l'an 1000 de Jésus-Christ³. »

1. Charles-Rafaël Payeur, *Réconciliation avec la nature*, op. cit.

2. Abbé Montfaucon de Villars, *Le Comte de Gabalis*, op. cit.

3. Jules Garinet, *La Sorcellerie en France*, op. cit.

Les années qui suivirent furent singulièrement riches en apparitions et en phénomènes météorologiques étranges, comme nous le rappelle Jules Garinet qui écrivait, rappelons-le, en 1820 : « En 842, le diable fit paraître, au mois de mars, dans les plaines du ciel, des armées de différentes couleurs. La lune, dans toute sa beauté, éclairait ce prodige.

« La même scène se renouvela plusieurs fois. En 848 particulièrement, des armées infernales défilèrent, au clair de lune, entre le ciel et la terre. Des apparitions semblables accompagnèrent le siège de Jérusalem ; et les païens et les juifs, plus éclairés que nos bons aïeux, n'imaginèrent point les bataillons de sorciers¹. »

Quant au comte de Gabalis, il demeure le plus ardent défenseur des « contacts », y compris charnels, avec ces autres formes de vie surnaturelles. A ses yeux, le fruit de ces alliances a donné les héros et les génies qui ont enrichi l'humanité au cours des siècles : « Ces hommes héroïques, ces amours des Nymphes, ces voyages au Paradis terrestre, ces palais et ces bois enchantés, et tout ce qu'on y voit de charmantes aventures ; ce n'est qu'une petite idée de la vie que mènent les sages, et de ce que le monde fera quand ils y feront régner la sagesse. On n'y verra que des héros : le moindre de nos enfants sera de la force de Zoroastre, Apollonius ou Melchisédech ; et la plupart seront aussi accomplis que les enfants qu'Adam eût eu d'Eve, s'il n'eût point péché avec elle². »

Utopie ? Fantasme ? Délire ? A moins que le philosophe kabbaliste — qui s'exprimait, rappelons-le, à la fin du xvii^e siècle — n'ait tout simplement prophétisé le regain sans précédent de manifestations surnaturelles dont nous sommes témoins aujourd'hui — des enlèvements d'extraterrestres aux apparitions mariales, en passant par les messages de paix et d'amour dictés par les anges, et les épreuves et les catastrophes envoyées par les démons.

1. Idem.

2. Abbé Montfaucon de Villars, *Le Comte de Gabalis*, op. cit.

Les sylphes, ou la chute des anges

Nous avons vu qu'à côté, ou plutôt au-dessus des elfes, évoluaient ces créatures célestes et « extraterrestres » que sont les sylphes, habitants naturels du ciel et des nuages. Pour le théosophe Charles Leadbeater, les sylphes forment une caste de génies particulièrement évoluée : « Les sylphes sont le type le plus élevé des esprits de la nature, type constituant le point où convergent à la fois les lignes de développement de toutes les créatures terrestres et maritimes. Ils sont au-dessus de tous les autres élémentals, car ils se sont libérés de la matière physique et agissent à travers une forme astrale¹. »

Georges Livraga note de son côté : « La dénomination “ sylphes ” a une racine étymologique qui est peut-être gallo-romaine et dérivée des sons que produisaient les vents sur les harpes des druides. Celles-ci étaient, comme les harpes éoliennes grecques, suspendues aux arbres sacrés pour interpréter une musique non humaine². »

Ballets de sylphes

Vivant exclusivement dans l'air, ces êtres sont très difficiles à apercevoir car ils se déplacent très rapidement. « Pour les étudier, même sommairement, il faut les “ fixer ” sur quelque chose qui ne bouge pas. Ceci rend les sylphes furieux et leur cause de la douleur. Ce n'est pas tant le fait d'être attaché qu'ils craignent, mais celui

1. C.W. Leadbeater, *Le Côté caché des choses*, op. cit.

2. Georges Livraga, *Les Esprits de la nature*, op. cit.

d'être privé de mouvement sans lequel ils ne peuvent vivre et meurent¹. »

Ce besoin de mobilité est en effet, pour les sylphes, une garantie de leur survie. Livraga ajoute : « Seule leur tête a une apparence humaine. Le reste du corps, d'étude difficile, ressemble à l'image que nous avons des anges. Mais les sylphes sont moins paisibles et n'ont pas toujours deux ailes². »

Voici la description d'un ballet de sylphes, observé par le clairvoyant Geoffrey Hodson à Bowland, en juillet 1921 : « Ils se divertissent tumultueusement par groupes de deux ou trois, voyageant à grande vitesse à travers le ciel. Il y a une certaine férocité dans leur joie tandis qu'ils s'envoient des cris aigus qui résonnent comme le sauvage sifflement du vent. Ils rappellent en cela les Walkyries dans la musique de Wagner³. »

Aux yeux du clairvoyant, ces créatures sont ailées, entourées d'un nimbe coloré où domine le rose pâle et le bleu azur pâle. Il poursuit : « Un groupe de trois que je regarde est tout à fait spectaculaire : tandis qu'ils volent et font la roue à travers la vaste voûte des cieux, leurs brillantes couleurs lancent des éclairs extrêmement rapides entre eux et dans toutes les directions, mais surtout vers le haut. De temps à autre, quelque chose qui ressemble à une nappe bigarrée de couleurs disposées en bandes brillantes s'étend de l'un à l'autre⁴. » Ces bandes sont de couleurs très pâles : bleu, rose, vert et lavande, avec des scintillements de flammes jaunes. Pour Hodson, « il y a un ordre défini dans cette communication colorée, bien que son sens me soit complètement caché ; elle paraît surtout exprimer des sentiments d'exultation et de joie ardentes⁵. »

Il précise encore que « ces créatures de l'air ont une figure féminine étrangement belle, mais farouche, forte, vivante ; malgré leur apparence désinvolte, elles se contrôlent parfaitement. Elles paraissent franchir en un instant des distances de seize à vingt-quatre kilomètres. La substance de leur forme est entièrement astrale⁶. »

Une autre fois, Geoffrey Hodson put contempler de plus près un sylphe d'une très grande beauté, apparu dans le ciel de Genève en

1. Idem.

2. Idem.

3. G. Hodson, *Les Fées au travail et au jeu*, op. cit.

4. Idem.

5. Idem.

6. Idem.

1924 : « Son corps était nu, asexué mais de type masculin, d'environ deux mètres soixante de haut, parfaitement modelé et harmonieusement proportionné. Autour de son corps, on voyait une aura environ trois fois plus grande et des rayonnements qui s'étendaient encore bien plus loin. Le centre vital semblait résider dans le plexus solaire où se voyait un centre fluïdique extrêmement actif et merveilleusement rayonnant. Les couleurs de l'aura paraissaient émerger de ce centre et se diriger en ondulant vers la périphérie. Toutes ces lignes de force s'entrecroisaient, et le centre tout entier tournait sur lui-même avec une grande rapidité et en brillant intensément¹. »

L'une des occupations favorites des sylphes semble être de modeler les nuages, afin de leur donner les formes-pensées qu'ils détectent dans l'imagination des hommes, et plus particulièrement des enfants. C'est la raison pour laquelle on contemple souvent des nuages qui ont des formes de chats, de chiens ou de lapins. Le médecin théosophe Jean-Philippe Crouzet a même publié un livre dans lequel il reproduit des photographies de nuages qui, selon lui, sont sculptés par des sylphes².

Il serait même possible d'influencer mentalement les sylphes, afin de leur suggérer de dessiner dans le ciel les formes que l'on désire voir. Charles-Rafaël Payeur explique à ce sujet : « A ce propos, nous apprenions, dans une école ésotérique à laquelle je fus autrefois rattaché, à travailler consciemment avec ces êtres. L'un des premiers exercices proposés consistait précisément à fixer notre regard sur un nuage, à invoquer le sylphe qui lui était député et à lui demander de modifier l'apparence du nuage de manière à ce qu'il adopte l'apparence d'un animal ou d'un objet désigné. Cet exercice est fascinant car le sylphe répond rapidement à la suggestion télépathique qui lui est adressée. On observe alors progressivement la forme du nuage se redessiner³. »

Si les sylphes président aux nuages — en compagnie de certaines néréïdes, comme nous avons eu l'occasion de le voir —, ils président également aux vents. Dans les *Métamorphoses*, Ovide parle ainsi de Notos, le vent du sud : « Le Notos aux ailes humides prend son vol, son visage terrible est voilé de ténèbres noires comme la poix, sa barbe est chargée de brouillards ; l'eau coule de ses cheveux blancs,

1. Idem.

2. J.P. Crouzet, *Des esprits modèlent les nuages. Avec 34 photos-preuves de l'existence des sylphes*, Éditions Adyar, 1964.

3. Charles-Rafaël Payeur, *Réconciliation avec la nature*, op. cit.

sur son front siègent des vapeurs; ses plumes et son sein ruissellent. » Et il fait parler Borée, le vent du nord, en ces termes : « C'est la force qui est mon lot; par la force je chasse les sombres nuées, par la force je soulève les mers, j'abats les chênes nouveaux, je durcis la neige et je flagelle la terre à coups de grêle. C'est encore moi qui, rencontrant mes frères dans les espaces célestes (car c'est là mon arène) lutte contre eux avec un tel effort que l'air qui nous sépare retentit de notre choc et que la flamme cachée dans les nuages jaillit de leurs flancs déchirés; c'est encore moi qui, pénétrant dans les galeries convexes de la terre et soulevant farouchement sur mon dos ses cavernes profondes, épouvante de mes secousses les mânes et l'Univers entier. »

Quant aux tempêtes, elles sont animées par les sylphes et les salamandres. Paracelse écrivait à leur sujet : « Le principe des tempêtes n'est autre chose que l'apparition des esprits. L'éclair n'est, en effet, que l'apparition de l'esprit, ce qui permet de savoir si la tempête se termine bien ou mal. Voici comment on peut le savoir : de même qu'un voyageur n'entre pas sans rien dire et sans saluer dans une maison, de même les esprits ne nous apparaissent pas sans nous saluer. Leur salutation, c'est le tonnerre, lequel est accompagné d'éclairs.

« Plus les éclairs se succèdent rapidement, plus ils annoncent de mal. Le son des cloches n'empêche pas les éclairs de faire du mal. Toutefois, je ne rejette pas absolument ce moyen, on peut sonner les cloches lorsque ce sont les esprits qui ont déchaîné la tempête; car les esprits aiment le silence¹. »

Certains magistes ont la réputation de commander aux vents et aux tempêtes, par l'intermédiaire des sylphes sur lesquels ils ont établi leur autorité. C'était notamment le cas de maître Philippe de Lyon à la cour du tsar Nicolas II entre 1901 et 1906. Voici un exemple rapporté par Papus : « Pendant que le tsar était allé faire une promenade en yacht et qu'une tempête s'était élevée, le docteur Lalande — qui l'accompagnait — vit le maître Philippe calmer le vent et la tempête et ce, à la demande du Tsar lui-même². »

Il rapporte encore : « A la même époque un grand vent allait gâter une revue militaire passée par le Tsar. Le maître Philippe répondit au

1. Paracelse, *Traité sur les habitants des mondes inférieurs et supérieurs, que l'on ne voit que rarement*.

2. Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe de Lyon*, Éditions Traditionnelles, 1955.

docteur Lalande que le vent ne pouvait, cette fois, être supprimé, mais on remarqua qu'il ne touchait pas le sol, de sorte qu'il n'y eut pas de poussière¹ !... »

Et enfin : « Un ouragan de sable gênait une revue à Tsarkoïe Sélo ; et un Grand-Duc s'en plaignait. Sur un geste de M. Philippe le vent cessa instantanément et on put voir durant quelques secondes, a rapporté le Dr Lalande, témoin oculaire, les arbres restés courbés par le vent qui venait de cesser². »

Les sylphes et la chute des anges

Créatures aériennes et lumineuses, les sylphes sont souvent confondus avec les anges. Ils sont en effet des « porte-lumières », des intercesseurs entre le plan humain et la divinité. C'est pourquoi certains occultistes invoquent les sylphes dans leurs rituels d'exorcismes. Et l'ange gardien qui assiste les enfants jusqu'à l'âge de sept ans serait en réalité un sylphe consacré à l'amour du Christ.

Pour Leadbeater, les sylphes ne sont pas à proprement parler des anges, mais leur évolution normale les pousse à s'allier avec eux, puisqu'ils correspondent à des entités spirituelles qui leur sont immédiatement supérieures. « Leur intelligence est supérieure à celle des êtres éthériques, au même niveau que celle de l'homme ordinaire, mais ne possède pas encore une individualité permanente capable de se réincarner. Parce qu'ils sont plus évolués, ils peuvent, avant même de se détacher de leur âme-groupe, comprendre la vie dans une plus large mesure que ne le font les animaux. Il arrive donc souvent qu'ils se rendent compte que l'individualité leur manque, ce qui leur inspire le désir intense de l'obtenir³. »

Pour le théosophe, ce désir qu'ont les sylphes de s'individualiser est à la base de toutes les traditions qui parlent des méthodes employées par les esprits de la nature pour acquérir une âme immortelle. Les sylphes, en principe, doivent donc conclure une alliance avec les anges astraux, qui leur sont immédiatement supérieurs en terme de hiérarchie céleste, cette alliance étant fondée essentiellement sur l'amour. « Chacun de ces anges astraux a donc généralement plusieurs sylphes qui sont attachés à lui, qu'il instruit

1. Idem.

2. Idem.

3. C.W. Leadbeater, *Le Côté caché des choses*, op. cit.

et qu'il éduque et qui, en tout cas, se baignent dans son atmosphère mentale et lui rendent son affection¹. »

Mais la tentation est grande, pour les sylphes, de s'allier avec les hommes plutôt qu'avec les anges, afin de s'incarner et de contracter une âme immortelle. Ce commerce amoureux entre créatures charnelles et entités éthériques est notamment attesté dans les dialogues entre l'abbé Montfaucon de Villars et le comte de Gabalis. Parlant des esprits élémentaires, ce dernier explique en effet : « Vous serez charmé de la beauté de leur esprit encore plus que de celle de leur corps : mais vous ne pourrez vous empêcher de plaindre ces misérables, quand ils vous diront que leur âme est mortelle, et qu'ils n'ont point d'espérance en la jouissance éternelle de l'Etre Suprême qu'ils connaissent et qu'ils adorent religieusement. Ils vous diront qu'étant composés des plus pures parties de l'élément qu'ils habitent, et n'ayant point en eux de qualités contraires, puisqu'ils ne sont faits que d'un élément, ils ne meurent qu'après plusieurs siècles, mais qu'est-ce que le temps au prix de l'éternité ? Il faudra rentrer éternellement dans le néant. Cette pensée les afflige fort, et nous avons bien de la peine à les en consoler.

« Nos pères les philosophes, parlant à Dieu face à face, se plaignirent à Lui du malheur de ces peuples : et Dieu, de qui la miséricorde est sans borne, leur révéla qu'il n'était pas impossible de trouver du remède à ce mal. Il leur inspira que de même que l'homme, par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la divinité, les Sylphes, les Gnomes, les Nymphes et les Salamandres, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'homme, peuvent être faits participant à l'immortalité. Ainsi, une Nymphé ou une Sylphide devient immortelle et capable de la béatitude à laquelle nous aspirons, quand elle est assez heureuse pour se marier à un sage ; et un Gnome ou un Sylphe cesse d'être mortel du moment qu'il épouse une de nos filles². »

Le comte, lui-même « philosophe » accoutumé à « immortaliser » nymphes et sylphides, pousse l'abbé à prendre pour épouse une fille de l'air : « Mon fils, je ne vous conseille pas de différer d'entrer en commerce avec les peuples élémentaires. Vous les trouverez très honnêtes gens, savants, bienfaisants, craignant Dieu. Je suis d'avis que vous commenciez par les Salamandres : car vous avez un Mars

1. Idem.

2. Abbé Montfaucon de Villars, *Le Comte de Gabalis, ou Entretiens sur les sciences secrètes*, op. cit.

au haut du Ciel dans votre Figure ; ce qui veut dire qu'il y a bien du feu dans toutes vos actions. Et, pour le mariage, je suis d'avis que vous preniez une Sylphide ; vous serez plus heureux avec elle qu'avec les autres : car, vous avez Jupiter à la pointe de votre ascendant, que Vénus regarde d'un sextile. Or, Jupiter préside à l'air et aux Peuples de l'air. Toutefois, il faut consulter votre cœur là-dessus ; car, comme vous verrez un jour, c'est par les astres intérieurs que le sage se gouverne, et les astres du Ciel extérieur ne servent qu'à lui faire connaître plus fermement les aspects des astres du Ciel intérieur qui est en chaque créature. Ainsi, c'est à vous à me dire maintenant qu'elle est votre inclination, afin que nous procédions à votre alliance avec les Peuples élémentaires qui vous plairont le mieux¹. »

Pour Leadbeater, ce type de mariage magique est totalement contre nature, et doit être à tout prix évité : « Ainsi que nous l'avons déjà dit, le progrès normal pour un esprit de la nature consiste à atteindre l'individualisation en s'associant avec un ange, mais il y a des entités qui se sont écartées de cette règle. L'intensité affectueuse du sylphe pour l'ange est le facteur principal de ce changement ; les cas anormaux sont ceux où cette affection s'est portée sur un être humain². »

Il poursuit : « Cela implique un tel écart de l'attitude générale montrée par ces êtres vis-à-vis de l'humanité, que le cas se présente évidemment très rarement. Mais lorsqu'il se produit et que l'amour soit assez fort pour conduire à l'individualisation, l'esprit de la nature abandonne son propre courant évolutif pour entrer dans le nôtre, de sorte que l'ego récemment développé s'incarnera non comme un ange, mais en tant qu'homme³. »

En clair, cela signifie que l'union des sylphes et des femmes ou des sylphides et des hommes peut être féconde, et donner naissance à des enfants de chair d'apparence humaine mais dont l'esprit est, pour partie, celui d'un être aérien. Pour le comte de Gabalis, ces mariages surnaturels sont à l'origine du mythe de la chute des anges : « De là naquit l'erreur des premiers siècles, de Tertulien, du martyr Justin, de Lactance, de Cyprien, Clément d'Alexandrie, d'Athenagore philosophe chrétien et généralement de tous les écrivains de ce temps-là. Ils avaient appris que ces demi-hommes élémentaires avaient recher-

1. Abbé Montfaucon de Villars, *Le Comte de Gabalis*, op. cit.

2. C.W. Leadbeater, *Le Côté caché des choses*, op. cit.

3. Idem.

ché le commerce des filles, et ils ont imaginé de là que la chute des anges n'était venue que de l'amour dont ils s'étaient laissé toucher pour les femmes. Quelques Gnomes désireux de devenir immortels avaient voulu gagner les bonnes grâces de nos filles, et leur avaient apporté des pierreries dont ils sont gardiens naturels, et ces auteurs ont cru, s'appuyant sur le Livre d'Enoch mal entendu, que c'étaient les pièges que les anges amoureux avaient tendus à la chasteté de nos femmes¹. »

Nous avons vu, au chapitre précédent, que le comte de Gabalis soutient l'idée que les enfants nés de l'union du peuple des sylphes avec celui des hommes sont les héros, les géants et les demi-dieux dont les mythes de l'Antiquité ont chanté les exploits : « Au commencement, ces Enfants du Ciel engendrèrent les Géants fameux, s'étant fait aimer aux filles des hommes, et les mauvais Cabalistes Joseph et Philon [...] et après eux tous les auteurs que j'ai nommés tout à l'heure, ont dit aussi bien qu'Origène et Macrobe, que c'étaient des anges, et n'ont pas su que c'était les Sylphes et les autres peuples des éléments qui, sous le nom d'enfants d'Élohim, sont distingués des enfants des hommes. De même, ce que le sage Augustin a eu la modestie de ne point décider, touchant les poursuites que ceux qu'on appelait Faunes ou Satyres faisaient aux Africaines de son temps, est éclairci par ce que je viens de dire, du désir qu'ont tous ces habitants des éléments de s'allier aux hommes, comme du seul moyen de parvenir à l'immortalité qu'ils n'ont pas². »

Les sorciers et magiciens accusés d'entretenir commerce avec le diable sont en réalité des philosophes alliés au peuple des éléments, ou les enfants de ces derniers. C'est le cas notamment de l'enchanteur Merlin : « Quand vous lirez que le célèbre Merlin naquit sans l'opération d'aucun homme d'une religieuse, fille du Roi de la Grande-Bretagne, et qu'il prédisait l'avenir plus clairement qu'un Tyrefie ; ne dites pas avec le peuple qu'il était fils d'un Démon incubé, puisqu'il n'y en eut jamais ; ni qu'il prophétisait par l'art des Démons, puisque le Démon est la plus ignorante de toutes les créatures, suivant la sainte Cabale. Dites avec les sages que la princesse anglaise fut consolée dans sa solitude par un Sylphe qui eut pitié d'elle, qu'il prit soin de la divertir, qu'il sut lui plaire, et que Merlin

1. Abbé Montfaucon de Villars, *Le Comte de Gabalis*, op. cit.

2. Idem.

leur fils fut élevé par le Sylphe en toutes les sciences, et apprit de lui à faire toutes les merveilles que l'Histoire d'Angleterre en raconte¹. »

Le comte de Gabalis se lance alors dans un véritable panégyrique de ces alliances immatérielles : « Ah ! Nos sages n'ont garde d'imputer à l'amour des femmes la chute des premiers anges ; non plus que de soumettre assez les hommes à la puissance du Démon, pour lui attribuer toutes les aventures des Nymphes et des Sylphes, dont tous les historiens sont remplis. Il n'y eut jamais rien de criminel en tout cela. C'était les Sylphes qui cherchaient à devenir immortels. Leurs innocentes poursuites, bien loin de scandaliser les philosophes, nous ont paru si justes que nous avons tous résolu, d'un commun accord, de renoncer entièrement aux femmes et de ne nous adonner qu'à immortaliser les Nymphes et les Sylphides. [...] Pour des femmes, dont les faibles appas se passent en peu de jours, et sont suivis de rides horribles, les sages possèdent des beautés qui ne vieillissent jamais, et qu'ils ont la gloire de rendre immortelles. Jugez de l'amour et de la reconnaissance de ces maîtresses invisibles, et de quelle ardeur elles cherchent à plaire au philosophe charitable qui s'applique à les immortaliser. [...] Oui, mon fils. Renoncez aux inutiles et fades plaisirs qu'on peut trouver avec les femmes ; la plus belle d'entre elles est horrible auprès de la moindre Sylphide : aucun dégoût ne suit jamais nos sages embrassements. Misérables ignorants, que vous êtes à plaindre, de ne pouvoir pas goûter les voluptés philosophiques² ! »

Charles Leadbeater conteste formellement la valeur de ces rapprochements. Pour lui, les sylphes qui parviennent à s'incarner et à s'immortaliser par l'amour d'un homme ou d'une femme demeurent toujours un tantinet arriérés : « La tradition de cette possibilité se trouve à la base de toutes les histoires où un esprit non-humain devient amoureux d'un homme et aspire ardemment à obtenir une âme immortelle afin de pouvoir passer l'éternité avec lui. En s'incarnant, un tel esprit constitue généralement un très curieux type d'homme, affectueux et émotif, mais capricieux, étrangement primitif dans certains sens et sans notion aucune de responsabilité³. »

Il cite aussi le cas de certains sylphes qui se coulent de force dans le moule d'un corps humain, sans passer par le stade de la liaison

1. Idem.

2. Idem.

3. C.W. Leadbeater, *Le Côté caché des choses*, op. cit.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

amoureuse : « Le cas s'est produit où un sylphe, fortement attiré par un homme ou une femme sans avoir tout à fait l'intensité d'affection nécessaire pour obtenir l'individualisation, avait essayé de forcer l'entrée dans l'évolution humaine en prenant possession du corps d'un bébé au moment de la mort, lorsque le possesseur original venait de le quitter. L'enfant semblait alors renaître à la vie, être arraché du gouffre même de la mort, mais paraissait très changé, être devenu d'un caractère morose et irritable, à la suite de l'inévitable contrainte causée par le corps physique dense¹. »

Ce que décrit ici le théosophe correspond assez au phénomène de la possession dont les médiums spirites font l'objet de la part des esprits lorsqu'ils sont en état de transe. Mais dans ce cas, la substitution est totale, puisque l'esprit humain de l'enfant a déserté son écorce charnelle. « Si le sylphe était capable de s'adapter au corps, rien ne l'empêcherait de le garder durant toute la durée normale de la vie. Si alors il réussit à développer une affection suffisamment ardente pour briser le lien l'unissant à son âme-groupe, il se réincarnerait ensuite de la manière habituelle, comme pour un être humain. Sinon, cette vie une fois terminée, il rentrerait dans son propre courant évolutif². »

Leadbeater relève alors un point qui va nous guider dans la suite de nos explorations : « On remarquera que nous avons dans ces faits la vérité qui se trouve à la base de la tradition largement répandue, au sujet des enfants changés en nourrice, tradition qu'on trouve dans tous les pays du nord-ouest de l'Europe, en Chine, ainsi que dans l'Amérique du Nord, parmi les indigènes des rives du Pacifique, à ce que l'on assure³... »

Ces enfants volés au berceau et ces phénomènes de possession illustrent bien le fait que les élémentaux ne sont pas toujours des créatures bienveillantes. Certains, surgis des nuits de terreur, donnent vie aux plus noirs cauchemars...

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

Les songes et les cauchemars

Les esprits élémentaires ne sont pas tous bienveillants. Certains d'entre eux sont même accusés d'engendrer la plupart des maladies qui atteignent l'homme et le bétail. Ce sont les elfes qui sont le plus souvent incriminés. En vieil anglais, le terme *ylfig*, « elfique », désigne la folie et l'épilepsie. On leur doit également l'urticaire — *elveblest* en norvégien; *alfarbrunni* en islandais —, la colique — *alvskot* en danois —, la couperose — *Elfffeuer*, « feu de l'elfe », en allemand —, le lumbago — *Alpschuß*, « le trait de l'elfe », et le « tournis des moutons », *Elbe*, en allemand.

Deux recueils de pharmacopée anglaise datant du x^e siècle, le *Laeceboec* et les *Lacnunga*, notent des affections telles que « maladie des elfes », « succion de l'elfe » ou « mal de l'elfe des eaux ». Les remèdes sont à la mesure de ces intitulés. Ainsi, pour combattre la « maladie des elfes », il faut fabriquer un onguent à base d'eau bénite, d'absinthe, de fenouil, d'encens, de lichen et de la partie inférieure de « l'ombre d'un enchanteur ». Il faut en outre réciter régulièrement le *Credo* et le *Pater noster*.

Ce qui vaut pour les hommes vaut aussi pour le bétail car, disent encore ces recueils : « Si un cheval ou une autre bête a reçu la flèche d'un elfe, prends de la graine d'oseille et de la cire écossaise, et qu'un homme chante douze messes là-dessus. Mets de l'eau bénite sur le cheval, et quelle que soit la blessure, aie toujours ces plantes sur toi. »

Il est également conseillé de lancer des conjurations, telles que celle-ci :

Si tu fus touché dans ta peau ou dans ta chair,

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

*Si tu fus touché dans ton sang ou dans tes os,
Si tu fus touché dans ton bras,
Jamais ta vie ne sera menacée,
Que ce soit le trait d'un Ase,
Que ce soit le trait d'un elfe,
Que ce soit le trait d'une sorcière,
Maintenant je vais t'aider.
Voici, pour guérir le trait d'un Ase,
Voici, pour guérir le trait d'un elfe,
Voici, pour guérir le trait d'une sorcière.
Thor s'enfuit vers la montagne.
Il avait un double caractère sacré¹.
Puisse le Seigneur te venir en aide².*

Les elfes peuvent aussi ensorceler les humains en leur soufflant leur haleine au visage. Voici comment on peut s'en défendre, selon un charme allemand du xv^e siècle :

*Elfe au nez crochu,
Je te défends de me souffler au visage!
Je te défends, elfe, de fumer³,
De ramper, d'aspirer!
Fils d'elfes, démons,
Éloignez vos griffes de moi⁴!*

D'autres conjurations d'elfes illustrent bien la crainte qu'ils inspi-
raient :

*Elfe aux yeux de veau, au dos comme un pétrin, je te conjure,
indique-moi la demeure de ton maître!*

ou bien :

*Vous, les elfes, restez bien assis, ne quittez pas votre nid! Partez,
gagnez vite un autre lieu!*

1. Traduction incertaine.

2. Rapporté par Claude Lecouteux, *Les Nains et les Elfes au Moyen Age*, op. cit.

3. Traduction incertaine.

4. *Zeitschrift f. deutsches Altertum* 41, Ed. von Grienberger, cité par Claude Lecouteux, *Les Nains et les Elfes au Moyen Age*, op. cit.

ou encore :

Dehors, les elfes ! Dedans, le grain¹ !

Claude Lecouteux explique pourquoi les esprits élémentaires, et notamment les elfes, avaient au Moyen Age une réputation aussi morbide : « Les hommes du Moyen Age ont tenu certains ressortissants de la petite mythologie pour responsables des affections qui frappent les êtres vivants et, selon les textes antérieurs à l'an mille, ils les attribuèrent indifféremment aux elfes, aux nains, aux revenants, aux trolls puis aux sorcières². » Comment expliquer cet amalgame entre des créatures aussi différentes ? « Pour les clercs auxquels nous devons nos témoignages, toutes ces créatures sont des démons ou des suppôts de Satan ; elles se laissent toutes ramener à un dénominateur commun, la malignité, et même, pour les chrétiens, au paganisme, ce qui revient au même³. »

Les nains voleurs d'enfants

En Islande, on croyait que les trolls avaient pour habitude de voler les enfants non encore baptisés dans leurs berceaux, et de les remplacer par leurs horribles petits rejets. Ces usurpateurs vivent à l'intérieur des collines, dans les racines des arbres et sous les maisons, et naviguent aux alentours de Noël sur des bateaux de fer ou en pierre.

En Belgique, ce sont les *nutons* qui substituent ainsi leurs enfants à ceux des humains. Louis Banneux, de Dochamps, raconte l'histoire d'un maréchal-ferrant qui, après avoir donné à réparer un soc de charrue à des *nutons*, avait osé critiquer leur travail. Sa femme, prenant dans ses bras leur enfant de deux ans, le supplia de se taire, de peur que les *nutons* ne cherchent à se venger auprès du tout-petit. Mais son mari continua de plus belle.

Le lendemain matin, lorsque la maman inquiète vint trouver son enfant au berceau, elle eut la douloureuse surprise de découvrir, à sa place, un affreux nabot aux membres contrefaits et à l'expression menaçante. En pleurs, elle s'écria : « Par Jésus et Marie, ils ont changé mon enfant ! »

1. Cité par Claude Lecouteux, *Les Nains et les Elfes au Moyen Age*, op. cit.

2. Claude Lecouteux, *Les Nains et les Elfes au Moyen Age*, op. cit.

3. Idem.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

Furieux, le père voulut jeter l'avorton dans les bois, mais la mère s'y opposa à juste titre ; elle craignait en effet que leur fils, prisonnier des *nutons*, ne subisse le même sort. Ils gardèrent donc près d'eux le marmot effrayant, qui jour et nuit pleurait et criait comme un beau diable, mais n'articulait pas une seule parole. A bout de patience, la mère alla demander conseil auprès d'une vieille sorcière et guérisseuse du voisinage, et lui expliqua toute l'affaire en détails.

« Votre homme a eu tort de critiquer les *nutons* ; ils se sont vengés de vous, répondit la vieille femme. Si vous voulez revoir votre enfant, il n'y a qu'une solution ; il faut que le *nuton* parle. Au premier mot qu'il prononcera, il disparaîtra. »

La mère éplorée expliqua que, en huit jours, le *nuton* n'avait pas émis une seule parole censée. Devait-elle demander à son mari de le battre, pour le forcer à parler ?

« Surtout pas ! rétorqua la vieille. Tout ce que vous ferez subir au *nuton*, les *nutons* le feront subir à votre enfant. Je connais un meilleur moyen : munissez-vous de coquilles d'œufs, et fixez à chacune d'entre elles un petit bâton. Vous placerez ensuite le tout autour du berceau pendant que le *nuton* dormira. Cachez-vous et attendez. »

Le maréchal et sa femme suivirent les conseils de l'ancêtre. Toute la nuit, ils veillèrent au chevet du *nuton* endormi, cachés derrière les rideaux de leur alcôve. Au premier chant du coq, le *nuton* ouvrit les yeux, se dressa et commença à crier lorsque, s'arrêtant net, il contempla les coquilles d'œuf fichées dans des bâtons. C'est alors qu'il articula très distinctement : « J'avais déjà vu beaucoup de louches mélangeantes, mais tout de même jamais tant que cela. »

A peine ces mots eurent-ils été prononcés qu'une légion de *nutons* sortit de la cheminée et emporta le bambin trop bavard qui fut remplacé par le fils des braves gens ébahis.

Louis Banneux conclut cette histoire ainsi : « C'est peu de temps après ce fait que le curé vint lire l'Évangile de saint Jean à l'entrée des grottes et qu'il bénit la montagne ; depuis, on ne sait ce que les *nutons* sont devenus¹. »

Cette histoire de substitution d'enfants est courante et, lorsqu'elle n'est pas attribuée aux *nutons*, elle est le fait des *changelins* ou des *jetins*. Seule la formule prononcée par l'enfant nain varie. Le *jetin* va dire :

J'ai plus de cent et cent ans, j'ai vu le gland avant le chêne,

1. Rapporté par Albert Doppagne, *Esprits et génies du terroir*, op. cit.

LES SONGES ET LES CAUCHEMARS

l'œuf avant la poule, mais je n'ai jamais vu tant de petits pots bouillants !

Le changelin de la forêt de Jailloux s'écrie :

*J'ai bien des jours et bien des ans,
Jamais je n'ai vu tant de p'tits tupains blancs.*

Le fersé ardennais glapit :

*J'ai vu la forêt d'Ardenne
Tout en seigle et en avoine
Celle de Brekelien pas encore plantée
Mais jamais tant de petites potées !*

Dans tous les cas, le nain doit tout à la fois sortir de son mutisme et avouer son âge. Cela suffit à le déloger à jamais du berceau humain.

Il arrive toutefois qu'il demeure là où il est et qu'il grandisse parmi les humains. Petrus Barbygère constate : « Quelquefois pourtant, la famille adoptive s'en accommode, ou même s'y attache, et le Changelin grandit parmi les hommes. Il devient alors musicien, poète, ermite, visionnaire, ou "Médecin des Vaches", mais ne se marie jamais. C'est un "Intermédiaire". Jadis, ils étaient saints et respectés, et on venait de loin les consulter¹. »

Walter Scott attribue aux elfes les enlèvements d'enfants humains : « Un crime très grave qui, comme on le pensait, était couramment pratiqué par les Elfes contre les humains, était d'enlever leurs enfants et de les élever comme des êtres appartenant à leur race. Les petits non encore baptisés étaient principalement exposés à cette calamité, mais les adultes pouvaient également être soustraits à la vie terrestre, même si c'était leur milieu habituel². »

Le révérend Kirk évoque quant à lui l'étrange cas des « nourrices des fées » : « Il existe encore des femmes qui racontent qu'elles furent enlevées en couches pour nourrir des enfants de fées et qu'à leur place on trouvait une languissante et vorace image (comme leur

1. Petrus Barbygère, *Les Chroniques alfigues, Le Répertoire des Invisibles et Les Lisières d'Elfirie*.

2. Walter Scott, *La Démonologie, ou l'histoire des démons et des sorciers*, op. cit.

reflet dans un miroir) qui (comme si c'était quelque insatiable esprit dans un corps emprunté) faisait d'abord semblant de dévorer les viandes que par ruse elle apportait, et abandonnait ensuite le corps comme si elle expirait et s'en allait par une mort naturelle et ordinaire. L'enfant, le feu, les mets et les autres choses nécessaires sont placés devant la nourrice, dès qu'elle entre ; mais elle n'aperçoit aucune porte de sortie, et ne voit pas ce que ces gens font dans les autres chambres de la maison. Quand l'enfant est sevré, la nourrice meurt ou est transportée chez elle, ou peut à son choix demeurer avec eux¹. »

Cauchemars et rêves elfiques

Elfes et nains prennent aussi parfois l'aspect d'esprits nocturnes et de démons incubes, venant tourmenter les bonnes gens dans leur sommeil en leur faisant faire des cauchemars. Dans le nord de l'Europe, ces esprits étaient nommés *mahr* (*mahren* au pluriel), nom qui forme la racine de tous les mots qui, dans les différentes langues européennes, désignent le sommeil accompagné d'oppression et agité de rêves malsains : *maren* en danois, *nightmare* en anglais, *Nachtmar* en allemand, « cauchemar » en français — mot forgé à partir du terme néerlandais *mare*, « fantôme », et de l'ancien verbe français *chaucher*, « peser » ; le cauchemar est donc un fantôme qui pèse sur le dormeur, qui l'opprime. Chez les Latins, le cauchemar se disait *phantasma*, mot qui a donné « fantôme » et « fantasme ».

La Mahr est souvent considérée comme l'esprit d'un mort malfaisant qui revient hanter le sommeil des vivants, comme le démontre cette anecdote du xii^e siècle : « Après son décès, un homme est enterré par les soins diligents de son épouse et de ses proches, selon la coutume. La nuit suivant l'inhumation, le mort entre dans la chambre de son épouse, la réveille et l'écrase de son poids qu'elle peut à peine supporter². »

Dans les pays scandinaves, une légende affirme que la Mahr prend plaisir à tirer l'homme par les cheveux, comme les lutins de l'ouest de la France s'amuse à tirer les crins des chevaux. Un témoignage datant du x^e siècle en apporte un sinistre exemple : « Après avoir

1. Robert Kirk, *La République mystérieuse*, op. cit.

2. Guillaume de Newbury, *Historia rerum Anglicarum*.

épousé Drifa en Finlande, le roi Vanlandi regagne Uppsala. Avant son départ, il promet à sa femme de revenir dans un délai de trois ans, mais dix années s'écoulent sans qu'il songe à tenir sa promesse. Drifa convoque la magicienne Huld et lui remet une somme d'argent afin que, par ses sortilèges, elle fasse revenir son époux ou le tue. La magie de Huld provoque chez Vanlandi un vif désir de revoir sa femme, mais ses amis et ses conseillers le mettent en garde : ce désir est dû aux maléfices des Finnois, disent-ils. Vanlandi est alors pris de sommeil — réaction typique d'un homme qu'un esprit attaque ou visite — ; il va se coucher et s'endort. Il s'éveille peu après en criant que la Mahr l'a piétiné. On saisit alors la tête du roi, mais la Mahr se met à écraser ses jambes. On prend ses jambes, mais la Mahr empoigne la tête de Vanlandi et le tue¹. »

Il existe aussi une maladie dans laquelle les cheveux prennent la consistance du feutre, et que l'on appelle *marlock* en suédois, *mahrenzopf* en basse Allemagne et *mahrenflicht* en allemand, mots qui désignent une chevelure tressée et bouclée par la main de la Mahr.

En allemand, « cauchemar » se dit également *Alp*, mot dérivé de « elfe ». C'est ainsi que les Allemands surnomment le cauchemar *Alpdruck*, « pression de l'elfe », ou *Alptraum*, « rêve elfique ».

Paul Sébillot confirme la part que prennent les élémentaux dans les terreurs nocturnes des hommes : « La visite d'une catégorie assez nombreuse d'esprits, généralement de petite taille, est au contraire redoutée ; il en est qui ne pénètrent dans les demeures des hommes ou des bêtes que pour y exercer leur malfaisance ou tout au moins leur espièglerie : des lutins s'asseyent sur la poitrine des gens endormis, les oppressent et leur donnent le cauchemar ; d'autres s'amuse à tresser la crinière des chevaux pour s'en faire des étriers ou des balançoires, ou ils les tourmentent de telle sorte qu'au matin ils ruisellent de sueur. Les paysans emploient, pour les chasser, sans compter l'eau bénite et les talismans catholiques, des procédés variés. Le plus habituel consiste à placer, dans un récipient en équilibre, des pois, du millet ou de la cendre : le lutin, en arrivant à l'étourdie, le heurte et le renverse, et comme il est obligé de ramasser une à une ces innombrables graines, il est si ennuyé de cette besogne qu'il ne se risque plus à revenir. En Auvergne, il suffisait de déposer des graines de lin dans un coin ; le *drac* s'en allait plutôt que de les

1. Snorri Sturluson, *L'Orbe du Monde*, cité par Claude Lecouteux, *Les Nains et les elfes au Moyen Âge*, op. cit.

compter ; dans le même pays, on étendait des cendres sur le passage du *betsoutsou*, qui essayait en vain d'en savoir le nombre¹. »

C'est également le cas du lutin nommé *chaufaton* dans la haute vallée d'Aulps, en Haute-Savoie, qui prend un malin plaisir à fouler de ses pieds les hommes et les femmes endormis : « D'autres fois, quand ils étaient couchés sur le foin à deux ou trois, le *chaufaton* venait les opprimer et les paralyser sous un poids très lourd, comme s'ils avaient eu une pierre sur eux, les uns après les autres². »

Selon Claude Lecouteux, ce génie domestique se transformant en cauchemar est une réminiscence du culte des ancêtres : « Nous croyons que les traditions populaires gardent le souvenir des temps anciens : il nous semble en effet très significatif que ce soit justement un génie domestique, le *chaufaton*, qui puisse jouer le rôle du cauchemar, car de tels génies sont souvent la forme que prend le bon ancêtre décédé, et leur culte se confond avec celui des morts bienveillants, tutélaires³. » En effet, le révérend Kirk indique : « Il existe beaucoup d'endroits appelés monts-de-fées que les habitants des montagnes croient impie de saccager ou de découvrir en enlevant la terre et le bois, croyant par superstition que les âmes de leurs ancêtres vivent là. Et ils disent que dans ce but un monticule ou petit mont était élevé à côté de chaque cimetière pour recevoir les âmes jusqu'à ce que les corps qui reposent là soient ressuscités ; et ce monticule devenait ainsi mont-de-fées⁴. »

L'apparition de la Mahr, spectre d'un mort malfaisant, correspond donc certainement au moment historique où le culte des ancêtres tombe en désuétude. Les vivants n'honorent plus leurs défunts comme ils le devraient ; ces derniers reviennent donc les hanter pour les punir de leur oubli et de leurs manquements.

Le magiste Eliphas Levi attribuait lui aussi aux rêves une influence paranormale, généralement négative, et parfois dangereuse. Parlant des élémentaux, il écrivait : « Ce sont eux qui déterminent souvent pour nous les songes inquiétants ou bizarres, ce sont eux qui produisent les mouvements de la baguette divinatoire et les coups frappés contre les murailles ou contre les meubles ; mais ils ne peuvent jamais manifester une autre pensée que la nôtre, et si nous ne pensons pas, ils nous parlent avec toute l'incohérence des rêves.

1. Paul Sébillot, *Le Ciel, la nuit et les esprits des airs*, op. cit.

2. Christian Abry et Charles Joisten, *De Lutins en cauchemars*.

3. Claude Lecouteux, *Les Nains et les Elfes au Moyen Age*, op. cit.

4. Robert Kirk, *La République mystérieuse*, op. cit.

Ils reproduisent indifféremment le bien et le mal, parce qu'ils sont sans libre arbitre et par conséquent n'ont point de responsabilité ; ils se montrent aux extatiques et aux somnambules sous des formes incomplètes et fugitives. C'est ce qui a donné lieu aux cauchemars de saint Antoine et très probablement aux visions de Swedenborg ; ils ne sont ni damnés ni coupables, ils sont curieux et innocents. On peut user ou abuser d'eux comme des animaux ou des enfants. Aussi le magiste qui emploie leur concours assume-t-il sur lui une responsabilité terrible, car il devra expier tout le mal qu'il leur fera faire, et la grandeur de ses tourments sera proportionnée à l'étendue de la puissance qu'il aura exercée par leur entremise¹. »

Une autre tentative de dégradation de la nature céleste des elfes consista à les transformer, dans les légendes du Moyen Age, en nains, en démons et en lutins.

C'est ainsi qu'une légende du Devon affirme que les lutins sont en réalité les fantômes des enfants morts sans baptême — c'est ainsi que s'expliqueraient leur mentalité infantile et leur goût immodéré pour les farces, les niches et les plaisanteries². De même, l'épopée germanique du *Beowulf*, transmise par un manuscrit datant du x^e siècle, fait des elfes les descendants de Caïn le fratricide : « De lui sont nés tous les monstres, les ogres, les elfes, les esprits malins et les géants³. »

Démons incubes et succubes

Elfes malins, lutins fouteurs ou *mahren* fantômes sont également assimilés aux démons incubes ou succubes qui, à distance, viennent copuler avec les hommes et les femmes endormis. *Le Marteau des sorcières* (*Malleus Maleficarum*), rédigé à la fin du xv^e siècle par les inquisiteurs dominicains Henry Institoris et Jacques Sprenger, précise à ce sujet : « Sylvains et Faunes, appelés vulgairement incubes, se sont présentés avec impudeur à des femmes, ont convoité et consommé l'union avec elles. De même, au dire de plusieurs personnes de qualité dont on ne saurait sans effronterie récuser le témoignage, certains démons appelés Lutins par les Gaulois, tentent sans cesse d'effectuer avec des femmes cette impudicité. » Le révérend

1. Eliphas Levi, *Dogme et rituel de la haute magie*, op. cit.

2. Brian Froud et Alan Lee, *Les Fées*, op. cit.

3. *Beowulf*, éd. G. Neckel, T. I, Heidelberg, 1976.

Kirk écrit de son côté : « Dans notre Écosse il existe de nombreuses et belles créatures de cet ordre aérien, qui donnent fréquemment des rendez-vous à de lascifs jeunes gens en qualité de succubes, ou comme de joyeuses maîtresses et prostituées, qui sont appelées *Lean-nain Sith*, ou esprits familiers¹. »

Au mot « cauchemar » de son *Dictionnaire infernal*, Collin de Plancy explique : « On appelle ainsi un embarras dans la poitrine, une oppression et une difficulté de respirer qui surviennent pendant le sommeil, causent des rêves fatigants, et ne cessent que quand on se réveille. On ne savait pas trop, au quinzième siècle, ce que c'était que le cauchemar, qu'on appelait aussi alors *Chauche-poulet*. On en fit un monstre ; c'était un moyen prompt de résoudre la difficulté. Les uns voyaient dans cet accident une sorcière ou un spectre qui pressait le ventre des gens endormis, leur dérobaient la parole et la respiration, et les empêchait de crier et de s'éveiller, pour demander du secours ; les autres, un démon incube qui étouffait les gens en leur faisant l'amour. Les médecins n'y voyaient guère plus clair ; on ne savait d'autre remède pour se garantir du cauchemar, que de suspendre une pierre creuse dans l'écurie de la maison ; et Delrio, embarrassé, crut décider la question en disant que le *cauchemar* était un suppôt de Belzébut ; il l'appelle ailleurs *incubus morbus*, et dit que c'est un démon dépuceleur². »

Gabrielle de Paban ajoute : « Chez les nations superstitieuses, le cauchemar a dû être naturellement rapporté à la main d'un démon qui lutine le dormeur, et ces rêves voluptueux, produits chez l'homme par l'écoulement séminal involontaire et dans lesquels il s' imagine avoir commerce avec quelque beauté mystérieuse, nés chez la femme d'excitations hystériques ou de sensations analogues, qui lui font croire qu'elle se livre à des étreintes amoureuses, ont été l'origine de la même croyance chez tous les peuples. Les *pilosi* des Hébreux, les *panisques*, satyres et *éphialtes* des Grecs, les faunes et sylvains des Latins, les démons incubes ou succubes, et les sylphes du Moyen Age sont autant d'enfants de l'imagination du dormeur, agitée par ses sens. Cicéron avait déjà fait observer qu'il ne faut chercher nulle part ces êtres fantastiques, qu'ils n'existent pas³. »

Collin de Plancy illustre ces croyances d'une anecdote militaire :

1. Robert Kirk, *La République mystérieuse*, op. cit.

2. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

3. Mme Gabrielle de Paban, *Histoire des fantômes et des démons qui se sont montrés parmi les hommes*, op. cit.

« On conte que pendant les dernières guerres d'Italie, on caserna dans une église abandonnée tout un régiment français ; les paysans avaient averti nos soldats que la nuit on se sentait presque suffoqué dans ces lieux-là ; et que l'on voyait passer un gros chien sur sa poitrine ; les soldats en riaient. Ils se couchèrent après mille plaisanteries. Minuit arrive, tous se sentent oppressés, ne respirent plus et voient chacun sur son estomac un chien noir, qui disparut enfin, et leur laissa reprendre leurs sens. Ils rapportèrent le fait à leurs officiers, qui vinrent y coucher eux-mêmes la nuit suivante, et furent tourmentés du même fantôme. Si ce fait n'est pas un conte, on ne peut l'attribuer qu'à l'imagination¹. »

Une bonne façon de se protéger des esprits nocturnes est de placer un couteau ou un morceau de fer sous l'oreiller, ou encore de disposer ses chaussures tête-bêche au pied du lit ou tout au moins les talons appuyés contre le lit. Car avant de monter sur la couche pour étouffer le dormeur, la Mahr doit chausser les souliers dirigés à contresens et se voit donc bloquée.

Certaines conjurations anciennes étaient récitées avant le coucher, afin d'éloigner les esprits de la nuit :

*Que le suprême numen divinum,
Que le saint sanctus spiritus,
Que le salus sanctus dominus
Me protègent encore cette nuit
Des mauvaises gens qui vont de nuit...
De ceux qui chevauchent les haïes...
Chasse sauvage et membres de ton cortège
Qui portent les roues et les cordes,
Morts roués et pendus,
Partez d'ici !
Elfe et petit d'elfe,
Ne demeurez pas plus longtemps !
Sœur et père d'elfes,
Sortez, franchissez la haie² !*

Les cauchemars et les terreurs nocturnes sont-ils le fait d'esprits de défunts, d'elfes, de démons ou bien de digestions difficiles ?

1. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, op. cit.

2. Cité par Claude Lecouteux, *Les Nains et les Elfes au Moyen Age*, op. cit.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

M. Salgues, auteur d'un ouvrage intitulé *Des erreurs et des préjugés*, penche plutôt pour cette dernière interprétation et recommande : « Mangez peu, tenez le ventre libre, ne couchez point sur le dos, et votre incube vous quittera sans grimoire et sans eau bénite. »

Les salamandres, ou les serpents de feu

Les salamandres sont traditionnellement représentées sous la forme de serpents noirs ou de vers vivant dans le feu, qu'il s'agisse d'un simple feu de cheminée, du feu alchimique qui fait bouillir l'athanor ou du feu céleste qui s'exprime au moyen de la foudre. Chez les Anciens, ces êtres prenaient la forme de petits tritons qui vivaient dans le feu et s'en nourrissaient, mais avaient également le pouvoir de l'éteindre. C'est ainsi que les armoiries de François I^{er} montrent une salamandre au milieu du feu surmontée de cette devise : *J'y vis et je l'éteins*.

Ces élémentaux, qui n'ont pas de genre déterminé — on dit indifféremment « un » ou « une » salamandre — sont les plus éloignés de la condition humaine, dont ils n'adoptent ni les formes ni le langage. Ils représentent le feu subtil de l'illumination divine, auquel ne peuvent prétendre que les êtres purs en état de sainteté ou certains initiés.

Benvenuto Cellini giflé pour avoir vu une salamandre

On classe les salamandres en quatre catégories correspondant aux différents degrés de combustion : les salamandres sont rouges, oranges, jaunes ou violettes, ces dernières étant les plus élevées et les plus subtiles. Pour faire changer une salamandre de couleur, on peut réaliser une expérience avec un simple réchaud à alcool pour fondue : en diminuant ou augmentant les orifices par lesquels l'air pénètre dans le réchaud, on voit la flamme passer du jaune au bleu-violet.

Dans le chapitre un de ses *Mémoires*, l'artiste et écrivain italien Benvenuto Cellini (1500-1571) raconte que, dans sa jeunesse, il vit une salamandre se matérialiser dans un feu de bois. Son père, qui avait été lui aussi témoin de l'apparition, administra alors un magistral soufflet à son fils. Devant l'incompréhension de ce dernier, le père Cellini lui déclara alors : « Je t'ai giflé pour que tu te souviennes toujours de ce moment, et que tu n'oublies pas la salamandre que tu viens de voir ! »

En tant qu'élémentaux du feu, les salamandres ne font pas bon ménage avec les élémentaux de l'eau, et il peut s'avérer très dangereux de provoquer leur rencontre. C'est ainsi que Michel Coquet conteste formellement les méthodes employées par les pompiers pour éteindre les incendies : « Il est intéressant de constater que les pompiers utilisent encore les élémentaux de l'eau pour combattre les élémentaux du feu. Nombreux furent les accidents arrivés aux pompiers qui eurent comme cause cette utilisation de forces antagonistes. Dans l'avenir, l'eau, comme les mousses carboniques et autres produits, feront place à la sage utilisation des mantras. Et dans un plus lointain avenir encore, des appareils émettant certains sons auront une grande efficacité pour éteindre les incendies¹. »

En tant qu'élémentaux du feu, c'est-à-dire l'élément le plus élevé, le plus mystérieux et le plus difficile à contrôler, les salamandres sont également associées au feu philosophal des alchimistes. On en trouve mention, entre autres, dans l'étrange récit d'Hector Savinien Cyrano de Bergerac (1619-1655), *Histoire comique des États et Empires du Soleil*, dans lequel une salamandre se baigne dans les flammes, pendant que s'affrontent deux bêtes de feu, symbolisant les principes du soufre et du mercure, issus des quatre éléments primaires. Dans les traités alchimistes, la salamandre est le symbole de la pierre fixée au rouge, le soufre incombustible : « La salamandre qui se nourrit du feu et le Phénix qui renaît de ses cendres sont les deux symboles les plus communs de ce soufre². »

Fulcanelli, l'auteur des *Demeures philosophales* et du *Mystère des cathédrales*, a trouvé de son côté que l'étymologie du mot « salamandre » se décompose en « soleil » (*sal*) et « creux de roche » (*mandra*) ; il y voit une référence à Jésus, soleil et lumière du monde né dans l'humble grotte de Bethléem.

1. Michel Coquet, *Devas, ou les mondes angéliques*, op. cit.

2. Guy de Tervarent, *Attributs et symboles dans l'art profane, 1450-1600*, Genève, 1959.

La marche dans le feu

Les élémentaux du feu sont souvent invoqués dans les cérémonies mystiques et religieuses, notamment dans les cultes animistes et chamaniques, en Afrique, en Inde ou au Japon. Les cérémonies bouddhistes préconisent la présence du feu sur l'autel, destiné à réveiller le feu intérieur qui se trouve dans l'homme sous la forme du dieu-serpent de la Kundalinî.

Certaines survivances de rituels très anciens utilisent également la marche ou la danse sacrée sur le feu pour purifier et élever les fidèles.

J'ai personnellement eu l'occasion d'assister, il y a vingt ans, à une telle cérémonie perpétuée par la confrérie d'Anasténaria, près de Thessalonique, dans le nord de la Grèce.

Les membres de cette confrérie mystique se réunissent chaque année au mois de mai autour de leur chef spirituel. Trois jours durant, ils dansent et chantent jusqu'à atteindre la transe. Au soir du troisième jour, ils enflamment un bûcher en plein air puis étalent les braises rougeoyantes sur le sol. Ils traversent alors ce tapis de feu en dansant, pieds nus, sans ressentir aucune brûlure.

Je pensais que l'état de transe dans lequel se trouvaient les danseurs les avait rendus imperméables à la douleur. Mais l'amie grecque qui m'accompagnait me détrompa : la transe n'avait pas pour but d'insensibiliser les hommes, mais d'appriivoiser le feu. Subjugué par les chants et les danses, le feu sacré était devenu inoffensif. Pour me prouver ses dires, elle se déchaussa et à son tour traversa tranquillement le tapis de braises, pieds nus, sans être blessée par le feu. Elle me précisa ensuite qu'elle avait accompli cet acte sans hésiter et sans éprouver la moindre peur de se brûler. Mais, durant sa traversée du feu, elle avait bien senti qu'elle devait aller de l'avant sans s'arrêter ni revenir en arrière, sinon la chaleur du foyer l'aurait immédiatement submergée.

Michel Coquet fut témoin de scènes comparables lors de ses voyages au Japon. A Nagano, près de Tokyo, il assista à une marche sur le feu effectuée par des yamabushis adeptes du Shugendo. Alors que le maître de cérémonie méditait en face du brasier, un grand vent se leva, et les flammes vinrent lécher le corps et le visage du maître yamabushi, qui n'y prêta aucune attention. Les moines qui le secondaient, en revanche, durent s'écarter d'urgence du foyer, tandis

que la foule commençait à paniquer. Pendant ce temps, le maître demeurait imperturbable. Michel Coquet explique : « Les salamandres étaient alors parfaitement domptées par la puissance de ses mantras, à tel point que même l'effet du feu ne pouvait plus rien contre lui. Après cette expérience inhabituelle, on étala la braise et les moines purent marcher sur les braises en toute sécurité¹. »

Mircea Eliade, grand spécialiste du chamanisme, confirme l'existence de cet étrange phénomène. Il en fut notamment témoin lors d'une cérémonie des Fidji : « Durant la cérémonie, un grand nombre de non-initiés, et même des étrangers, s'avancent impunément sur les charbons ardents. Une certaine "foi" et le respect d'un symbolisme rituel sont nécessaires : à Rarotonga, un des Européens, qui s'était retourné pendant la traversée, eut les pieds brûlés. Des cérémonies similaires se rencontrent sporadiquement dans l'Inde : à Madras, un yogin a rendu possible le passage à une multitude considérable d'assistants, non seulement non préparés, mais même nettement sceptiques, entre autres l'évêque de Madras avec sa suite². » Les auteurs du *Dictionnaire des symboles* invoquent également « le feu qui ne brûle pas de l'hermétisme occidental, *ablution*, purification alchimique, symbolisé par la salamandre³. »

Le feu sacré et les oraisons des salamandres

Au III^e siècle de notre ère, le philosophe néo-platonicien Porphyre a reproduit quelques oracles et oraisons censés avoir été inspirés par les salamandres. Les voici :

ORACLE

« Il y a au-dessus du Feu céleste une Flamme incorruptible, toujours étincelante, source de la vie, fontaine de tous les êtres, et principe de toutes choses. Cette Flamme produit tout, et rien ne périt que ce qu'elle consume. Elle se fait connaître par elle-même ; ce Feu ne peut être contenu en aucun lieu ; il est sans corps et sans matière, il environne les Cieux, et il sort de lui une petite étincelle qui fait tout le Feu du Soleil, de la Lune et des Étoiles. Voilà ce que je sais de

1. Michel Coquet, *Devas, ou les mondes angéliques*, op. cit.

2. Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères* et *Le Chamanisme*.

3. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont, collection « Bouquins », 1982.

Dieu : ne cherche pas à en savoir davantage ; car cela passe ta portée, quelque sage que tu sois. Au reste, sache que l'homme injuste et méchant ne peut se cacher devant Dieu. Ni adresse ni excuse ne peuvent rien déguiser à ses yeux perçants. Tout est plein de Dieu, Dieu est partout. »

ORACLE

« Il y a en Dieu une immense profondeur de flamme : le cœur ne doit pourtant pas craindre de toucher à ce feu adorable, ou d'en être touché ; il ne sera point consumé par ce feu si doux, dont la chaleur tranquille et paisible fait la liaison, l'harmonie et la durée du monde. Rien ne subsiste que par ce feu, qui est Dieu même. Personne ne l'a engendré, et il est sans mère ; il sait tout, et on ne lui peut rien apprendre : il est inébranlable dans ses desseins, et son Nom est ineffable. Voilà ce que c'est que Dieu ; car, pour nous, qui sommes ses Messagers, NOUS NE SOMMES QU'UNE PETITE PARTIE DE DIEU. »

ORAISON DES SALAMANDRES

« Immortel, Éternel, Ineffable, et Sacré Père de toutes choses, qui es porté par le Chariot roulant sans cesse des mondes qui tournent toujours. Dominateur des campagnes éthériennes, où est élevé le Trône de ta puissance, du haut duquel tes Yeux redoutables découvrent tout, et tes belles et saintes Oreilles écoutent tout. Exauce tes enfants que tu as aimés dès la naissance des siècles ; car ta dorée, grande et éternelle Majesté resplendit au-dessus du Monde et du Ciel des Étoiles ; tu es élevé sur elles, ô Feu étincelant. Là, tu t'allumes et t'entretiens toi-même par ta propre splendeur ; et il sort de ton Essence des Ruisseaux intarissables de lumière qui nourrissent ton Esprit infini. Cet Esprit infini produit toutes choses, et fait ce Trésor inépuisable de matière, qui ne peut manquer à la Génération qui l'environne toujours à cause des formes sans nombre dont elle est enceinte, et dont tu l'as remplie au commencement. De cet Esprit tirent aussi leur origine ces Rois très saints qui sont debout autour de ton trône, et qui composent ta Cour, ô Père universel ! ô Unique ! ô Père des Bienheureux mortels et immortels ! Tu as créé en particulier des Puissances qui sont merveilleusement semblables à ton éternelle Pensée, et à ton Essence adorable. Tu les as établies supérieures aux anges, qui annoncent au Monde tes Volontés. Enfin, tu nous as créés une troisième sorte de Souverains dans les Éléments. Notre continuel

exercice est de te louer, et d'adorer tes Désirs. Nous brûlons du désir de te posséder. O Père ! ô Mère, la plus tendre des mères ! ô l'Exemplaire admirable des sentiments et de la tendresse des mères ! ô Fils, la fleur de tous les fils ! ô Forme de toutes les formes ! Ame, Esprit, Harmonie et Nombre de toutes choses¹ ! »

Comment capturer des salamandres dans des globes de verre

Dans ses entretiens avec le comte de Gabalis, l'abbé Montfaucon de Villars insiste sur la supériorité des salamandres sur tous les autres élémentaux : « Quant aux salamandres, habitants enflammés de la région du feu, ils servent aux philosophes, mais ils ne recherchent pas avec empressement leur compagnie ; et leurs filles et leurs femmes se font voir rarement. » Mais « les femmes des salamandres sont belles, et plus belles même que toutes les autres, puisqu'elles sont d'un élément plus pur ». Car les salamandres « sont composées des plus subtiles parties de la Sphère du feu, conglobées et organisées par l'action du feu universel, ainsi appelé parce qu'il est le principe de tous les mouvements de la nature »².

Le comte philosophe explique même la recette qui permet d'attraper et d'apprivoiser les salamandres : « Si on veut recouvrer l'empire sur les Salamandres, il faut purifier et exalter l'élément du feu qui est en nous, et relever le ton de cette corde relâchée. Il n'y a qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves, dans un globe de verre, et c'est ici l'artifice que tous les Anciens ont caché religieusement et que le divin Théophraste a découvert. Il se forme dans ce globe une poudre solaire, laquelle s'étant purifiée d'elle-même du mélange des autres éléments, et étant préparée selon l'art, devient en fort peu de temps souverainement propre à exalter le feu qui est en nous, et à nous faire devenir, par manière de dire, de nature ignée. Dès lors, les habitants de la sphère du feu deviennent nos inférieurs, et ravis de voir rétablir notre mutuelle harmonie, et que nous nous soyons rapprochés d'eux, ils ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs semblables, tout le respect qu'ils doivent à l'Image et au Lieutenant de leur Créateur, et tous les soins qui accompagnent le désir d'obtenir de nous l'immortalité qu'ils n'ont pas. Il est vrai que,

1. Cité par l'Abbé de Villars, *Le Comte de Gabalis*, op. cit.

2. Abbé Montfaucon de Villars, *Le Comte de Gabalis*, op. cit.

comme ils sont plus subtils que ceux des autres éléments, ils vivent très longtemps ; ainsi, ils ne se pressent pas d'exiger des sages l'immortalité¹. »

Anatole France et la rôtisserie de la reine Pédauque

Le roman kabbalistique du *Comte de Gabalis*, publié pour la première fois en 1670 mais qui connut de multiples éditions ultérieures, inspira de très nombreux auteurs qui s'amusèrent à pasticher le ton à la fois ésotérique et humoristique de ce livre. Dès 1718, le père Antonin Androl, un moine célestin, publia une suite au célèbre ouvrage, qu'il intitula *Les Génies assistants*, ou *Le Gnome irréconciliable, suite au Comte de Gabalis*. Ce pastiche fut longtemps attribué à l'abbé Montfaucon de Villars, alors que ce dernier était mort en 1673, assassiné sur la route de Lyon — certains prétendirent qu'il avait été égorgé par des sylphes, mécontents des secrets qu'il avait divulgués à leur propos.

Le poète anglais Alexander Pope (1688-1744) s'inspira lui aussi des *Entretiens sur les sciences secrètes*, dans son poème héroï-comique *The Rape of the Lock*, « La Boucle dérobée » (1712). Mais c'est surtout le romancier Anatole France (1844-1924) qui releva le plus brillamment le flambeau du culte des salamandres en publiant, en 1893, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, roman d'aventures picaresques censé se dérouler au début du XVIII^e siècle, et dont l'argument découle directement du *Comte de Gabalis*. L'un des personnages de ce roman, l'abbé Jérôme Coignard, est d'ailleurs assassiné « par des elfes » sur la route de Lyon, comme son prédécesseur l'abbé Montfaucon de Villars.

Le jeune héros et narrateur de cette histoire, Jacques Ménétrier, *alias* Tournebroche, a pour humble fonction, au début du roman, de tourner la broche de la rôtissoire de son père, à l'enseigne historique de *La reine Pédauque*. Frère Ange, un petit moinillon, et le brave abbé Coignard, versé dans les arts religieux et magiques ainsi que dans la connaissance des bons vins, viennent lui donner des leçons particulières de piété et de philosophie, jusqu'au jour où un homme étrange, tout vêtu de noir, fait irruption dans la vaste salle de la Rôtisserie.

1. Idem.

« “ Une Salamandre ! Une Salamandre ! ” s’écriait-il.

« Et, sans prendre garde à personne, il se pencha sur le foyer dont il fouilla les tisons du bout de sa canne, au grand dommage de frère Ange, qui, avalant des cendres et des charbons avec son potage, tousait à rendre l’âme. Et l’homme noir remuait encore le feu, en criant : “ Une Salamandre !... Je vois une Salamandre ! ”, tandis que la flamme agitée faisait trembler au plafond son ombre en forme de grand oiseau de proie¹. »

Les salamandres et le péché originel

Ce philosophe, M. d’Astarac, prie Jacques et son mentor, l’abbé Coignard, de le rejoindre en son château de la Croix-des-Sablons, où il poursuit ses recherches ésotériques. Là, il pousse son jeune hôte à rechercher les faveurs des salamandres, dont il parle en termes aussi élogieux que le comte de Gabalis à l’abbé de Villars : « Ces nuées, ces molles vapeurs, ces souffles, ces clartés, ces ondes bleues, ces îles mouvantes de pourpre et d’or qui passent sur nos têtes, sont le séjour de peuples adorables. On les nomme les Sylphes et les Salamandres. Ce sont des créatures infiniment aimables et belles. Il nous est possible et convenable de former avec elles des unions dont les délices ne se peuvent concevoir. Les Salamandres sont telles qu’auprès d’elles la plus jolie personne de la cour ou de la ville n’est qu’une répugnante guenon. Elles se donnent volontiers aux philosophes². »

M. d’Astarac donne alors à Jacques une version pour le moins inédite de la chute de l’homme et de son exclusion du Paradis terrestre ; selon lui, Jéhovah n’était qu’un démiurge peu doué qui n’avait réussi qu’à fabriquer deux vases d’argile grossiers : Adam et Eve, alors que la Création était déjà animée par ces êtres splendides que sont les sylphes et les salamandres. Mécontent de son œuvre, Jéhovah eut l’idée d’un plan pour la parfaire : « Retournons au Paradis terrestre, où le Démiurge avait placé les deux vases façonnés de sa main, Adam et Eve. Ils n’y vivaient point seuls parmi les animaux et les plantes. Les Esprits de l’air, créés par les Démiurges du feu, flottaient au-dessus d’eux et les regardaient avec une curiosité où se

1. Anatole France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, Paris, 1893.

2. Idem.

mêlaient la sympathie et la pitié. C'est bien ce que Jéhovah avait prévu. Hâtons-nous de le dire à sa louange, il avait compté sur les Génies du feu, auxquels nous pouvons désormais donner leurs vrais noms d'Elfes et de Salamandres, pour améliorer et parfaire ses figurines d'argile. Il s'était dit, dans sa prudence : " Mon Adam et mon Eve, opaques et scellés dans l'argile, manquent d'air et de lumière. Je n'ai pas su leur donner des ailes. Mais, en s'unissant aux Elfes et aux Salamandres, créés par un Démon plus puissant et plus subtil que moi, ils donneront naissance à des enfants qui procéderont des races lumineuses autant que de la race d'argile et qui auront à leur tour des enfants plus lumineux qu'eux-mêmes, jusqu'à ce qu'enfin leur postérité égale presque en beauté les fils et les filles de l'air et du feu. " ¹ »

M. d'Astarac détaille alors les charmes naturels que le potier divin avait sculpté dans les corps de nos grands-parents humains, avant de reprendre : « J'ai dit que les Sylphes et les Salamandres regardèrent Adam et Eve avec cette curiosité, cette sympathie, cet attendrissement qui sont les premiers ingrédients de l'amour. Ils les approchèrent et se prirent aux pièges ingénieux que Jéhovah avait disposés et tendus à leur intention dans le corps et sur le ventre même de ces deux amphores. Le premier homme et la première femme goûtèrent pendant des siècles les embrassements délicieux des génies de l'air, qui les conservaient dans une jeunesse éternelle.

« Tel fut leur sort, tel serait encore le nôtre. Pourquoi fallut-il que les parents du genre humain, fatigués de ces voluptés sublimes, cherchassent l'un près de l'autre des plaisirs criminels ? Mais que voulez-vous, mon fils, pétris d'argile, ils avaient le goût de la fange. Hélas ! Ils se connurent l'un l'autre de la manière qu'ils avaient connu les Génies.

« C'est ce que le Démon leur avait défendu le plus expressément. Craignant, avec raison, qu'ils n'eussent ensemble des enfants épais comme eux, terreux et lourds, il leur avait interdit, sous les peines les plus sévères, de s'approcher l'un de l'autre. Tel est le sens de cette parole d'Eve : " Pour ce qui est du fruit de l'arbre qui est au milieu du Paradis, Dieu nous a commandé de n'en point manger et de n'y point toucher, de peur que nous ne fussions en danger de mourir. " [...]

« Voilà, mon fils, la véritable explication du péché originel. Elle

1. Idem.

vous enseigne votre devoir, qui est de vous tenir éloigné des femmes. Le penchant qui vous y porte est funeste. Tous les enfants qui naissent par cette voie sont imbéciles et misérables¹. »

Une salamandre sur canapé

Après l'avoir initié aux arcanes de la magie, M. d'Astarac insiste à plusieurs reprises auprès de Jacques pour qu'il prenne pour maîtresse l'une de ces dames de feu, affirmant que « les salamandres sont enclines à l'amour des hommes. Vous en ferez l'expérience sans tarder. Je vous ai suffisamment préparé à leur visite, et, puisque, à compter de la nuit de votre initiation, vous n'avez point eu de commerce impur avec une femme, vous allez recevoir le prix de votre continence². »

Le magiste livre alors à Jacques la clé qui lui permettra de rencontrer sa belle amie, en lui présentant un ballon de verre rappelant celui dont parlait déjà le comte de Gabalis, ainsi que Paracelse dans son traité *De natura rerum* : « Sachez donc qu'il se trouve dans ce ballon une poudre solaire souverainement propre à exalter le feu qui est en nous. Et l'effet de cette exaltation ne se fait guère attendre. Il consiste en une subtilité des sens qui nous permet de voir et de toucher les figures aériennes flottant autour de nous. Sitôt que vous aurez rompu le sceau qui ferme l'orifice de ce ballon et respiré la poudre solaire qui s'en échappera, vous découvrirez dans cette chambre une ou plusieurs créatures ressemblant à des femmes par le système des lignes courbes qui forme leurs corps, mais beaucoup plus belles que ne fut jamais aucune femme, et qui sont effectivement des Salamandres. Nul doute que celle que je vis, l'an passé, dans la rôtisserie de votre père ne vous apparaisse la première, car elle a du goût pour vous, et je vous conseille de contenter au plus tôt ses désirs. Ainsi donc, mettez-vous à votre aise dans ce fauteuil, devant cette table, débouchez ce ballon et respirez-en doucement le contenu. Bientôt vous verrez tout ce que je vous ai annoncé se réaliser de point en point. Je vous quitte. Adieu³. »

Jacques se prête volontiers à l'expérience, et débouche le flacon de verre empli de poudre solaire. Tout d'abord, il ne voit rien, et se sent

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

bien déçu. Mais soudain, voici qu'une merveilleuse jeune fille en robe de satin noir entre dans la pièce. Persuadé qu'elle est celle qu'il attend, il se précipite vers elle en l'appelant « ma Salamandre ! ». L'apparition ne résiste que pour la forme, et cède bien vite au jeune homme emporté. Ce n'est qu'après leurs ébats enfiévrés que Jacques Ménétrier, dit Tournebroche, apprend — sans en être trop surpris, cependant — que sa jolie maîtresse n'est point une salamandre, mais la nièce du voisin !



Jacques Tournebroche a rencontré le bonheur ici-bas, sans le secours des salamandres aux bras de feu, des nymphes aux chevelures marines, des sylphides au souffle aérien ou des gnomides au corps de terre. Mais il serait malhonnête d'en tirer des conclusions trop hâtives quant à l'inexistence de ces êtres, évanescents et fugitifs, certes, mais dont de si nombreux témoignages nous ont conté les hauts faits.

C'est pourquoi, à présent que nous voilà davantage familiarisés avec les différentes castes qui composent le royaume de Féerie, il est temps de nous interroger sur les meilleures façons d'aborder et de contacter les fées et les esprits de la nature.

Deuxième partie :

*Comment contacter les fées et les esprits de la
nature*

Les petites fées de Cottingley

Un après-midi de juillet 1917, deux jeunes Anglaises, Elsie Wright et sa cousine d'Afrique du Sud, Frances Griffiths, âgées respectivement de treize et dix ans, jouaient, comme elles en avaient l'habitude, près du ruisseau qui serpentait au fond du jardin de Cottingley, près de Bradford, dans le Yorkshire. Ce jour-là, l'après-midi était belle, et les deux gamines avaient emprunté l'appareil photo du père d'Elsie, un Midget à plaques, pour immortaliser l'image de leurs amies les fées, qu'elles rencontraient presque tous les après-midi. Elsie prit une photo de Frances au bord du ruisseau, juste avant que celle-ci ne tombe dedans et ne mouille tous ses vêtements, ce qui mit prématurément fin à la séance de pose.

Le soir-même, Arthur Wright, le père d'Elsie, développa la plaque émulsionnée par sa fille. Il en tira une épreuve assez floue, sur laquelle la silhouette de Frances semblait encerclée par de curieuses formes blanches. Il songea à une erreur de mise au point, ou bien à un reflet du soleil sur la plaque, ou bien encore à des papiers emportés par le vent. Les deux fillettes, elles, soutenaient qu'il s'agissait tout simplement de fées en train de danser.

Durant le mois d'août, Frances emprunta à son tour le Midget de papa Wright pour prendre sa cousine en photo près des berges du ruisseau. L'épreuve s'avéra floue et sous-exposée, mais au développement, Mr Wright nota à nouveau une forme curieuse qui se détachait aux côtés d'Elsie. Il ne s'agissait pas d'une fée, mais d'un lutin !

Cette fois-ci, ç'en était trop. Arthur Wright confisqua l'appareil et fouilla la chambre des enfants ainsi que les alentours du ruisseau, à la

recherche de découpages de papier qui prouveraient la supercherie. Mais il ne parvint pas à prendre les deux cousines en défaut. Devant leur obstination à répéter sans cesse la même relation des faits (« Nous avons photographié des fées près de la rivière »), papa Wright finit par abandonner les interrogatoires, et tout rentra — momentanément, du moins — dans l'ordre.

*
**

Un an plus tard, en novembre 1918, Frances écrivait à Johanna Parvin, une amie d'Afrique du Sud la lettre suivante :

« Chère Jo, j'espère que tu vas bien. Je t'ai déjà écrit une lettre avant, mais elle a dû s'égarer. Est-ce que tu joues avec Elsie et Nora Biddles ? En ce moment, à l'école, j'apprends le français, la géométrie, la cuisine et l'algèbre.

« L'autre semaine, papa est revenu à la maison : il était en France depuis dix mois. Tout le monde ici pense que la guerre sera bientôt finie. Nous allons pendre des drapeaux à la fenêtre de notre chambre.

« Je t'envoie deux photographies de moi. La première, c'est l'oncle Arthur qui l'a prise : je suis en costume de bain, dans la cour, derrière la maison. Elsie a pris l'autre, où je suis avec des fées au bord du ruisseau.

« Rosebud est toujours aussi grosse. Je lui ai fait de nouveaux habits. Comment vont Teddy et Dolly ? »

Au dos de la seconde photographie, Frances avait ajouté : « Les fées du ruisseau sont devenues nos amies, à Elsie et à moi. C'est drôle que je n'en aie jamais vues en Afrique. Il doit faire trop chaud pour elles, là-bas... »

Deux autres années passèrent. Chez les Wright, tout le monde avait oublié les photos « des fées ». Jusqu'au jour où Polly Wright assista par hasard à une conférence organisée par la Société de théosophie de Bradford sur le sujet suivant : « La vie des fées ». Polly en profita pour raconter l'anecdote des fameuses photos prises par sa fille et sa nièce trois ans plus tôt. Elle n'y croyait toujours pas, mais elle continuait tout de même à trouver le fait curieux. Les théosophes, en revanche, prirent l'affaire très au sérieux et lui demandèrent de prêter les clichés aux membres du Congrès des théosophes qui devait se tenir à quelque temps de là. Polly, pour qui ces deux photos n'avaient qu'une valeur de curiosité, accepta bien volontiers de les confier aux experts en ésotérisme qui, intrigués à leur tour, décidèrent de s'en remettre, pour avis, à l'un de leurs collaborateurs

les plus éminents, amateur de « photographies anormales », Edward L. Gardner.

Ce dernier trouva les épreuves dans sa boîte aux lettres un matin de 1920. En y jetant un premier coup d'œil, il fit la grimace. Il était tellement habitué à recevoir de mauvais clichés censés représenter des « esprits » ou des « fantômes », qu'il avait appris à se méfier des images « fantastiques » qu'on lui adressait par colis entiers. Il était en effet très facile de retoucher des épreuves, ou bien de faire des montages à partir de deux plaques surimpressionnées. Aussi demanda-t-il à recevoir les plaques originales, beaucoup plus difficiles à falsifier. Si l'auteur des photos était un escroc, il se garderait bien de fournir la preuve de son forfait, et l'histoire en resterait là.

Mais, quelques jours plus tard, les plaques originales en verre, au format 8,2 x 10,8 centimètres, se trouvaient dans la boîte aux lettres d'Edward Gardner. Ce dernier s'assura que les deux instantanés étaient de bonne qualité et n'avaient pas été grossièrement trafiqués, mais un vieux fond de prudence lui conseilla de ne pas s'emballer pour autant. Avant de porter le moindre jugement personnel sur ces deux étranges clichés, il les confia à son ami Mr Snelling, un photographe professionnel pour qui aucun trucage de l'image n'avait de secrets.

Mr Snelling examina attentivement la première plaque que lui avait tendue sans rien lui dire Edward Gardner, celle sur laquelle Frances regardait les fées danser, avant de déclarer : « Cette plaque n'a été impressionnée qu'une seule fois ; ces personnages qui dansent ne sont fabriqués ni avec du papier, ni avec un système quelconque ; ils ne sont pas peints sur un fond photographié, mais ce qui m'étonne le plus, c'est que tous ces personnages ont *bougé* pendant la pose¹. » Le photographe demanda toutefois un délai d'une semaine, afin de faire subir aux deux clichés toutes les vérifications possibles.

Sept jours plus tard, son verdict tombait : pour lui, il était impossible que ces plaques aient été truquées, et il était prêt à mettre en jeu sa réputation sur ce point. « Je ne connais rien sur les fées, lança en conclusion Snelling, *mais ces photographies sont des instantanés honnêtes et pris en plein air dont l'impression n'a pas été surchargée*². »

Convaincu, le photographe accepta même de rédiger et signer la déclaration d'authenticité suivante :

1. Cité par Edward L. Gardner, *Les Fées*, op. cit.

2. Idem.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

H. SNELLING

31 juillet 1920

Photographe et Agrandisseur professionnel,

The Bridge, Wealdstone, Middx.

Au sujet des deux clichés des Fées

Ces deux clichés sont des photographies entièrement authentiques, non truquées, en travail d'extérieur, dont l'impression n'a pas été surchargée. Elles accusent un mouvement pour toutes les formes appartenant à des fées, et on ne relève pas la moindre trace d'un travail en atelier impliquant l'utilisation de modèles sur cartes ou papiers, d'arrière-plans sombres, de personnages peints, etc. A mon avis, ce sont des images honnêtes et non retouchées.

H. SNELLING¹.

*
**

Fort de cette garantie, Edward Gardner commença à ébruiter l'affaire, qui vint rapidement aux oreilles de sir Arthur Conan Doyle (1859-1930), créateur du célèbre détective Sherlock Holmes, qui depuis quelques années s'intéressait de très près aux phénomènes occultes, notamment au spiritisme. L'écrivain devait rédiger un article consacré à « la tradition concernant les fées » pour le numéro de Noël 1920 de la revue *Strand Magazine*, et il se demandait si les clichés en possession d'Edward Gardner pourraient servir de preuves sérieuses de l'existence des fées.

Conan Doyle se montra très enthousiaste à la vue des photos. Toutefois, avant de les publier dans *Strand*, les deux hommes jugèrent plus prudent de pratiquer un supplément d'enquête à Cottingley, dans la propriété des Wright, où les deux petites cousines anglaises avaient pris les photos des fées trois ans plus tôt. Conan Doyle devant partir en Australie au cours du mois d'août, c'est Edward Gardner qui se chargea de la visite.

*
**

Elsie avait à présent seize ans. Elle montra la rivière au théosophe, ainsi que les champignons géants sur lesquels les fées venaient danser. Elle lui réitéra le même récit des faits, mais sans insister parti-

1. Idem.

culièrement. Apparemment, l'existence des fées était pour elle quelque chose de parfaitement banal et quotidien, qui ne méritait pas qu'on s'y attarde plus que cela. Edward Gardner en arriva à la conclusion que « les deux jeunes filles étaient de bonnes et sincères clairvoyantes, absolument non gâtées, parce qu'elles n'en avaient pas conscience. Elles avaient également l'avantage d'être capables de voir simplement la partie la plus subtile du monde physique¹. »

Edward Gardner put juger de la parfaite bonne foi et honnêteté de la famille Wright, mais pour être tout à fait sûr qu'il n'y avait pas eu de supercherie, il demanda s'il était possible que les deux cousines se réunissent à nouveau, pour prendre d'autres photos de fées ! L'idée fut acceptée, et Frances, qui était restée avec ses parents en Angleterre, fut invitée à séjourner à nouveau avec sa cousine pour la durée du mois d'août.

Edward Gardner prit évidemment toutes les précautions pour éviter toute fraude photographique. Il raconte : « Deux bons appareils photographiques de format 8,2 x 10,8 centimètres furent achetés, un pour chacune des jeunes filles, et ensuite je me rendis à l'usine d'Illingworth pour me faire remettre deux douzaines de plaques. Je vis le directeur et lui expliquai que je désirais qu'il fût en mesure de contrôler et de vérifier ces plaques si je les lui rapportais après usage. La marque qu'on y apposerait, seuls lui et son ouvrier devaient la connaître. [...] Le jour suivant, j'étais en possession des vingt-quatre plaques toutes secrètement marquées et empaquetées une seconde fois². »

Edward Gardner confia les appareils aux jeunes filles, en leur enseignant les rudiments de prise de vue concernant l'éclairage, le cadrage ou la profondeur de champ. Puis il quitta les lieux, laissant les deux jeunes adolescentes à leur chasse aux fées.

Hélas, le mois d'août fut pluvieux, cette année-là, et les deux cousines ne purent sortir que deux fois dans le vallon. A cette occasion, elles prirent trois nouvelles photos : l'une montrait une petite fée posée en équilibre sur les feuilles d'un buisson, en train d'offrir un petit bouquet à Elsie ; la deuxième laissait voir une petite fée en train de bondir sur Frances ; la troisième, enfin, représentait un enchevêtrement de jacinthes des bois entre lesquelles on discernait des corps et des visages de fées.

1. Edward L. Gardner, *Les Fées*, op. cit.

2. Idem.

Ce dernier cliché, impossible à truquer tant il était complexe, emporta l'adhésion des derniers sceptiques. Gardner consulta à se sujet les « amis des fées de la New-Forest », qui lui donnèrent l'explication du cocon central que l'on découvrirait parmi l'enchevêtrement des plantes. « C'était un réceptacle creux spécial, à la fonction reconstituante, utilisé après les périodes de temps triste et brumeux qui n'en finissent plus — un bain pour fées, ainsi qu'ils le nommaient¹. » Avec les deux premiers clichés pris en juillet 1917, cela faisait en tout cinq photographies, suffisamment nettes, mettant en scène des fées et des esprits de la nature. C'était plus qu'il n'en fallait pour illustrer le travail de sir Athur.



L'article de Conan Doyle, accompagné des fameuses photographies, parut dans le numéro de *Strand Magazine* de décembre 1920. Aussitôt, ce fut la ruée. On s'arracha le journal, qui fut épuisé en quelques jours, car toute l'Angleterre voulait voir à quoi ressemblaient de vraies fées ! De nombreux quotidiens lancèrent leurs plus fins limiers sur la piste de Cottingley, afin de « traquer la supercherie ». Mais aucun d'entre eux ne parvint à démontrer qu'il y avait eu imposture.

En 1921, Gardner donna une conférence publique au cours de laquelle les photographies furent projetées sur grand écran grâce à une lanterne spéciale. A la fin, l'opérateur lui confia que cette lanterne était couramment utilisée pour traquer les faux documents et les signatures falsifiées. Il lui dit : « Nous étions quelques-uns à avoir la certitude que vos photographies étaient truquées et que ce maquillage se révélerait au grand jour dès la projection de la première d'entre elles — et que vous seriez démasqué ! Les garçons là-haut dans la tribune étaient tout prêts pour le faire, mais nous avons été refaits. Ces photographies sont vraies : rien d'autre n'aurait pu résister à cette lanterne. Il me semble que je doive croire aux fées² ! »

Lors de l'été 1921, le clairvoyant Geoffrey Hodson vint à son tour rendre visite aux deux petites Anglaises de Cottingley, et il put donc contempler lui aussi les fées du vallon. « Assis dans le vallon de Cottingley en compagnie des jeunes filles, Mr Hodson vit tout ce

1. Idem.

2. Idem.

qu'elles virent, et davantage. [...] Le vallon tout entier, à l'en croire, fourmillait d'une multitude de formes de vie élémentale, et il observa non seulement des elfes des bois, des gnomes et des gobelins mais, ce qui est moins commun, les ondines qui nageaient dans le cours de l'eau¹. »

Les deux Anglaises et le clairvoyant consacrèrent les belles après-midi du mois d'août à observer le petit peuple de Féerie. Hodson consigna pieusement les merveilles enfantines qui apparaissaient à leurs yeux. Par exemple : « Elsie remarque une très belle fée toute proche d'elle ; elle est nue et ses cheveux sont dorés. Agenouillée dans l'herbe, elle regarde dans notre direction, elle a les mains sur les genoux et nous sourit. Elle a un très, très beau visage et elle concentre son regard sur moi. Ce personnage s'approche à moins d'un mètre cinquante de nous, et après que j'ai eu le temps de le décrire, il disparaît². »

Ou bien : « Elsie voit arriver une sorte d'elfe qui semble se déplacer si vite que la vitesse lui rejette les cheveux en arrière. On peut apercevoir le vent tout autour de lui, cependant son corps est immobile, bien qu'il donne l'impression d'être occupé à se déplacer avec précipitation³. »

Ou encore : « Elsie voit une fée grande et majestueuse qui traverse le champ en direction d'une touffe de jacinthes des bois. Elle porte quelque chose dans ses bras qui pourrait bien être un bébé-fée, enveloppé dans une matière diaphane. Elle le pose dans la touffe de jacinthes des bois, s'agenouille comme si elle avait l'intention de caresser ce quelque chose et elle disparaît un moment après⁴. »

Le 18 août, dans le vallon, à deux heures de l'après-midi : « Frances voit une fée aussi grande qu'elle-même, habillée de colants et d'un vêtement festonné autour des hanches ; les vêtements sont bien ajustés et couleur de chair. La fée a des ailes de très grandes dimensions qu'elle déploie au-dessus de sa tête ; ensuite elle élève ses bras depuis les côtés jusqu'au-dessus de la tête et les agite avec grâce dans l'air. Elle a un beau visage dont l'expression semble être une invite pour Frances à se rendre dans le royaume des fées⁵. »

Un autre jour : « Elsie voit environ une douzaine de fées qui se

1. Idem.

2. Geoffrey Hodson, cité par Edward L. Gardner, *Les Fées*, op. cit.

3. Idem.

4. Idem.

5. Idem.

déplacent vers nous en un vol en forme de croissant. Alors qu'elles se rapprochent, c'est elle qui, avec ravissement, fait une remarque sur la parfaite beauté de leurs formes. Alors même qu'elle est en train de formuler son opinion, elles deviennent laides comme un pou, comme si elles donnaient un démenti formel à ses paroles. Toutes, elles lorgnent d'un air méchant et disparaissent¹. »

Geoffrey Hodson explique ainsi cette étrange métamorphose : « Dans cet incident, il se peut que nous soyons venus en contact avec une manifestation périodique de cet antagonisme et de cette aversion que tant de créatures de ce monde des fées ressentent pour les humains en cette période de leur évolution². »

De fait, même si les esprits de la nature continuaient à se laisser voir, il fut impossible à Elsie et Frances de les prendre en photo comme par le passé. C'était comme si le charme avait été rompu entre les fées et les deux jeunes filles. Pourquoi ? Edward Gardner avance une explication toute simple : les deux Anglaises avaient grandi. Elsie avait alors dix-sept ans, et Frances quatorze. Pour le théosophe, si Elsie était clairvoyante, Frances avait les qualités d'une médium à incorporation, et les fées se nourrissaient de son énergie et de son aura afin de se matérialiser et d'impressionner les plaques photographiques. Avec les troubles de la puberté, cette énergie s'était sexualisée, provoquant l'aversion de la plupart des esprits de la nature : « Bien que les esprits de la nature apparussent et s'approchassent des jeunes filles, ils ne voulaient pas utiliser l'aura de Frances pour consolider leurs formes. Ils se retiraient presque sur le champ avec une sorte de dégoût. L'opinion que je communiquai à sir Arthur fut que l'accomplissement de la puberté était très probablement la cause des échecs dans ce domaine photographique³. »

Ceci explique la raison pour laquelle les jeunes filles continuaient à voir des fées sans pouvoir pour autant les prendre en photo. Gardner établit en effet une nette différence entre clairvoyance et faculté médiumnique. La première qualité peut être donnée à n'importe qui, quelque soit son âge et son sexe, tandis que la seconde, plus rare et fragile, est souvent réservée aux jeunes filles vierges et pré-pubères — comme dans les phénomènes de *poltergeist*, par exemple. Lorsque la jeune fille grandit et se sexualise — lorsqu'elle perd l'innocence de l'enfance, en quelque sorte, si proche de l'état d'innocence des

1. Idem.

2. Idem.

3. Edward L. Gardner, *Les Fées*, op. cit.

esprits de la nature — elle perd totalement ses pouvoirs supraspsychiques et devient une jeune fille « normale » — c'est-à-dire qui ne voit plus de fées. C'est d'ailleurs ce qui arriva aux deux jeunes Anglaises dans les années qui suivirent : elles cessèrent totalement de voir les fées et les esprits de la nature. Elles devinrent femmes, mères et même grands-mères. En 1966, puis en 1976, Elsie fut interviewée par la B.B.C. au sujet de ses visions d'enfance — elle avait soixante et un ans, puis soixante et onze ans. Bien qu'elle n'eût plus rencontré la moindre aile d'elfe depuis un demi-siècle, elle continua d'affirmer avec une belle conviction qu'elle et sa cousine avaient réellement vu des fées dans le vallon de Cottingley. Mais, concernant la visite de Geoffrey Hodson, elle avoua s'être amusée à mystifier quelque peu l'aimable voyant, en lui dressant le portrait de fées qui n'existaient que dans son imagination.



Mais revenons en 1922. Cette année-là, Conan Doyle étoffa son article du *Strand* de nouveaux témoignages et le publia sous forme d'un livre qu'il intitula : *The Coming of the Fairies*¹. L'ouvrage eut à l'époque presque autant de succès que *Les Aventures de Sherlock Holmes* : il provoqua en Angleterre et dans le monde entier un véritable engouement féerique, et les marques de sympathie fusèrent d'un peu partout.

C'est ainsi que Gardner rencontra le poète irlandais George Russel — connu pour signer ses œuvres des initiales A.E. — qui affirma qu'il avait rencontré des sylphes alors qu'il était en vacances sur la côte ouest. « Ces sylphes, grandeur nature, étaient peints sur les murs de son cabinet de travail où nous étions assis. L'expérience qu'eut A.E. était la plus remarquable à cause de l'hostilité que les sylphes sont réputés ressentir à l'égard de l'humanité, en raison de l'insouciance avec laquelle nous polluons leur élément, l'air. Mais A.E. en était venu à bout². »

Edward L. Gardner et Arthur Conan Doyle furent également submergés de lettres de lecteurs affirmant tous entretenir les rapports les plus familiers avec les fées et les esprits de la nature.

C'est ainsi que Mrs Hall, de Bristol, en Angleterre, écrivit : « Moi

1. Sir Arthur Conan Doyle, *The Coming of the Fairies (Le Retour des Fées)*, Londres, 1922.

2. Edward L. Gardner, *Les Fées*, op. cit.

aussi, j'ai vu les fées, mais jamais jusqu'à présent je n'ai osé le mentionner par crainte du ridicule. C'était il y a bien longtemps. J'étais une enfant de six ou sept ans [...] J'étais au milieu de la route qui passait entre les champs de blé et je jouais avec une poignée de coquelicots. Jamais je n'oublierai mon étonnement total de voir un drôle de petit homme jouant à cache-cache parmi ces fleurs pour m'amuser, ainsi que je le croyais¹. »

Mrs Ethel Enid Wilson, de Worthing, Angleterre, affirma quant à elle : « Je crois entièrement aux fées. [...] Je les ai souvent vues par de belles journées ensoleillées jouant dans la mer et chevauchant les vagues, mais aucun de ceux avec qui je me suis trouvée à cette époque n'a été capable de les voir, sauf une fois lorsque mes petits neveux et nièces les virent également. Elles étaient semblables à de petites poupées, très menues avec une très belle chevelure au ton éclatant ; elles se déplaçaient sans arrêt et allaient de côté et d'autre en dansant². »

Mrs Rose, de Southend-on-Sea, témoigna elle aussi : « Je crois que j'ai toujours vu des fées. Je les vois sans arrêt dans ce bosquet près de la mer. Elles se réunissent sous les arbres et vont de-ci, de-là, flottant autour des arbres, et les gnomes viennent tout autour pour les protéger³. » Elle décrit alors ces apparitions : « Les gnomes ressemblent à des petits vieillards, avec de petits bonnets verts, et leurs vêtements sont généralement d'un vert terne. Les fées elles-mêmes sont dans des draperies légères. Je les ai également vues dans la serre de ma maison, allant de côté et d'autre, flottant parmi les fleurs et les plantes⁴. » Une autre fois, cette dame vit un groupe de gnomes : « Ils se tenaient sur les épaules les uns les autres comme des gymnastes sur une scène. Ils semblaient être aussi vivants que je le suis. Ce n'est pas de l'imagination. J'ai vu les gnomes arranger une sorte de lit en mousse pour les fées, tout à fait comme une mère oiseau met ses oisillons au nid⁵. »

Mrs Hardy, de Nouvelle-Zélande, écrivit que, un soir où elle sortait sur la véranda pour étendre son linge, elle entendit un bruit de cavalcade. Intriguée, elle regarda autour d'elle et vit avec stupéfaction « un petit personnage sur un minuscule poney ». Elle s'aperçut

1. Témoignage cité par Edward L. Gardner, *Les Fées*, op. cit.

2. Idem.

3. Idem.

4. Idem.

5. Idem.

alors qu'elle était environnée de « huit à dix minuscules personnages sur des poneys minuscules semblables à des Shetlands nains ». Elle poursuit : « Le petit personnage qui m'avait approché de si près se détachait très nettement dans la lumière qui s'échappait de la fenêtre, mais il lui présentait le dos et je ne pus pas distinguer ses traits. Les visages des autres étaient très bruns ; c'était également la couleur des poneys. [...] Ils ressemblaient à des nains minuscules ou à des enfants d'environ deux ans¹. » La brave femme prit peur et se mit à crier. L'équipage se remit alors en route et disparut dans un bosquet. Rentrée chez elle, Mrs Hardy déclara à sa fille : « J'ai vu les fées se promener à cheval². »

Une autre dame, originaire de Nouvelle-Zélande, témoigna à son tour : « J'ai vu des fées dans toutes les régions de la Nouvelle-Zélande, mais particulièrement dans mes ravins couverts de fougère dans l'Ile du Nord³. » C'est à Auckland que cette personne avait pris l'habitude de contempler les fées dans son jardin, chaque soir juste avant le coucher du soleil. Elle dit : « J'ai vu des fées brunes et des fées vertes et toutes avaient des ailes d'aspect pelliculaire. J'avais coutume de leur parler ; et je leur demandais de créer des plantes favorites hors série et des boutures que je plaçais dans le jardin afin qu'elles poussent bien. Et ce dont je suis certaine, c'est qu'elles le firent, grâce aux résultats que j'obtins⁴. »

Elle rapporte encore : « Le printemps dernier, je tentai une expérience. J'avais quelques narcisses genre œillet qui poussaient dans le jardin. Je remarquai que les fées du jardin étaient affairées autour d'eux. Je transplantai un des oignons dans un pot alors qu'il avait à moitié pris racine et l'emportai avec moi lorsque je m'absentai pour un bref congé. Je demandai aux fées de ne pas cesser de le faire croître⁵. » Elle le surveillait chaque soir, et voyait régulièrement une ou deux fées vertes apparaître « sur le pot en dessous de la plante ». Chaque matin, la plante était plus belle encore que la veille, et sa floraison se trouva en avance de trois semaines sur celles du jardin.

Ce témoignage préfigure les expériences de collaboration entre êtres humains et *devas* des plantes dans les jardins de Findhorn, de Tasmanie ou de Perelandra, ainsi que nous le verrons dans les cha-

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

4. Idem.

5. Idem.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

pitres suivants. Cette dame conclut en disant : « Les fées apparaissent chaque soir dans un petit coin inculte du jardin que nous leur laissons, et notre chat s'accroupit et les surveille avec une attention soutenue, mais jamais n'essaye de leur sauter après ainsi qu'il le fait pour d'autres objets qui bougent¹. »



Que penser de toute cette aventure ? S'agit-il d'une supercherie ? D'une aimable fantaisie de gamines ? D'un phénomène parapsychologique de *poltergeist* ? Ou bien réellement d'une manifestation concrète du royaume des fées ? A chacun de penser ce qu'il veut. Toujours est-il que les cinq photographies mettant en scène les deux petites Anglaises et leurs fées existent bel et bien, et que personne à ce jour n'est parvenu à apporter la preuve qu'elles étaient truquées...



Si elles se donnaient à voir, les fées du vallon de Cottingley n'étaient toutefois guère disertes. On ne peut pas en dire autant des esprits et *devas* qui se manifestèrent dans les jardins de Findhorn. S'ils demeurèrent la plupart du temps invisibles, ils ne se firent pas faute de transmettre leurs nombreux messages aux humains, comme nous allons le découvrir à présent...

1. Idem.

Des fées et des devas dans les jardins de Findhorn

Tout en haut de l'Écosse, au-delà des montagnes pelées des *Highlands*, les landes humides et désertiques soufflent leurs brumes jusqu'à la mer du Nord. A Inverness, petite cité portuaire, des affiches invitent les touristes à partir en croisière sur le célèbre Loch Ness, qui prend là son embouchure. Chaque année, des milliers de curieux espèrent rencontrer le fameux monstre marin censé habiter dans ces profondeurs aquatiques. Aux alentours, de distingués fantômes poussent leurs plaintes dans les couloirs lugubres des châteaux abandonnés, tandis que les amateurs de whisky se ruent dans les *pubs* pour cultiver leur passion éthylique. C'est un pays de mystères et de légendes, qu'on imagine facilement hanté par les trolls et autres korrigans.

C'est dans cette région sauvage et sombre, à vingt-cinq *miles* à peine du Loch Ness, que s'érige le petit village de Findhorn, dont les deux principales attractions sont une base aérienne militaire de la R.A.F. et une communauté fondée voici plus de trente ans autour des fameux « jardins de Findhorn », nouvel Éden dans lequel, grâce à une active collaboration entre les êtres humains, les anges, les fées et les *devas* des plantes, croissent des haricots géants et de fabuleuses citrouilles.

A Findhorn, les fées et les esprits de la nature dialoguent et communiquent couramment avec les jardiniers ainsi qu'avec les nombreux visiteurs qui viennent là pour poursuivre leur quête spirituelle.

Chaque été, des séminaires sont organisés pour tous ceux qui désirent acquérir la main verte et cultiver les contacts angéliques. Dès 1972, la communauté a adopté le statut d'association sans but

lucratif (*charitable trust*), sous le nom de « Findhorn Foundation ». Des entreprises commerciales coopèrent activement avec la Fondation Findhorn : New Findhorn Directions, qui gère le terrain de camping ; le magasin Phoenix, qui vend les livres et les cassettes édités par la Fondation, ainsi que des produits d'artisanat ; le Trading Center, enfin, centrale de vente par correspondance. Citons encore, dans la galaxie Findhorn, la maison de retraite de Meadowlark, le centre de retraites et de réunions de Minton House, des concepteurs de logiciels informatiques, Alternative Data et Bay Area Graphics, sans oublier Weatherwise, entreprise de construction et d'énergie solaire.

La communauté de Findhorn a racheté le Cluny Hill Hôtel, situé à Forres, avec une capacité d'accueil de cent cinquante personnes, ainsi que Station House, l'ancienne gare du village de Findhorn, remise en état pour héberger des membres de la communauté, et Newbold House, autre vieille maison située à un kilomètre au sud de Cluny. En 1978, elle reçut en donation un ravissant manoir dix-huitième, Drumduan House, qui accueille depuis 1987 l'école Steiner de Moray. Cette extension immobilière correspond d'ailleurs au plan initial des fondateurs de la communauté ; les messages reçus par Eileen Caddy parlaient de Findhorn comme d'un « village planétaire » qui finirait par former une « cité de Lumière ».

Du 7 au 13 octobre 1995, les jardins de Findhorn ont même accueilli un colloque international consacré aux questions d'écologie, de protection de la nature et de survie de l'espèce humaine. Autour de la notion d'« Eco-Village », trois cent soixante-cinq intervenants se sont penchés durant une semaine sur des sujets de réflexion et de recherche tels que le « Génie du lieu », la « Danse de Shiva » ou « Comment instaurer une atmosphère d'amour, de coopération et de liberté entre hommes et femmes dans les Eco-Villages ».

L'agriculture, l'écologie et les modes de vie du *xxi*^e siècle seront-ils fondés sur les expériences féeriques et spirituelles de Findhorn ? Des savants, ingénieurs agronomes ou nutritionnistes, en sont d'ores et déjà convaincus. Pour eux, ainsi que pour des milliers d'apôtres du *New Age*, l'expérience de Findhorn inaugure peut-être une nouvelle ère, fondée sur un respect et une écoute de la nature et des innombrables présences invisibles qui l'habitent.

S'agit-il d'une utopie naïve ou bien de l'éclosion d'une nouvelle sagesse ? Les jardins de Findhorn sont-ils un mythe ou une réalité ? En tous cas, leur histoire ressemble trait pour trait à un conte de fées.



Tout a commencé par un matin neigeux de novembre 1962. Ce jour-là, deux Anglais, Peter et Eileen Caddy, accompagnés de leurs trois garçons et d'une amie canadienne, Dorothy Maclean, installèrent leur caravane dans le terrain de camping de Findhorn. Ils avaient durant six ans géré avec succès le luxueux hôtel de Cluny Hill, situé à dix *miles* à peine. Une semaine plus tôt, les propriétaires les avaient mis à la porte sans raison apparente.

Sans ressources et réduits au chômage, les époux Caddy et Dorothy Maclean s'étaient retrouvés là un peu par hasard. Pour eux, l'avenir était des plus sombres, et ils se demandaient bien par quel miracle ils pourraient se sortir de cette mauvaise passe. Mais les miracles, justement, n'allaient pas tarder à se multiplier, grâce à l'intervention des esprits de la nature.

Il faut préciser que les Caddy, aussi bien que Dorothy, avaient depuis longtemps une certaine pratique de la communication avec l'invisible. Eileen Caddy entendait couramment, depuis 1953, une petite voix qui lui dictait des paroles de sagesse. Les recueils de ces textes inspirés par l'au-delà furent publiés plus tard et vendus à des millions d'exemplaires dans le monde. Aujourd'hui encore, *La petite voix* d'Eileen Caddy demeure, avec les *Dialogues avec l'Ange*, une référence obligée en matière de révélations angéliques.

Peter Caddy, lui, n'entendait pas de voix, mais il prenait très au sérieux celles qui s'exprimaient à travers la bouche de sa femme.

Cet ancien officier de la Royal Air Force, reconverti dans l'hôtellerie, avait fréquenté assidûment les milieux rosicruciens anglais, avant de suivre l'enseignement de Sheena, une Écossaise d'origine quaker qui défendait l'idée d'une spiritualité héritée du christianisme et du soufisme, fondée sur la notion de pensée positive et d'amour absolu.

Pour Sheena, chaque acte et chaque pensée de la vie quotidienne devaient être accompagnés d'un sentiment d'amour inconditionnel. De cette manière, chaque être humain pouvait se relier à la part essentielle de lui-même, la part angélique. Elle disait aussi que le seul maître authentique est celui qui vit à l'intérieur de chacun de nous, et qu'un jour viendrait où les maîtres extérieurs — enseignants, philosophes, sages, gourous — ne seraient plus nécessaires.

C'est par l'entremise de Sheena que Peter et Eileen Caddy avaient rencontré Dorothy Maclean. Cette jeune femme ravissante avait quitté son Canada natal pour venir s'installer en Grande-Bretagne durant la guerre. Elle s'était mariée jeune, mais son union s'était

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

révélée être un fiasco. Après son divorce, elle s'était mise à suivre toute une série d'enseignements spirituels, dont celui du maître soufi Hazrat Inayat Khan, avant de devenir la disciple de Sheena.

Grâce à ses exercices spirituels et à la pratique de la méditation, Dorothy avait pris conscience de l'existence du *Dieu à l'intérieur de soi*, qui la conseillait en permanence sur ce qu'elle devait faire et les voies qu'elle devait suivre. Il ne s'agissait pas d'une voix à proprement parler, mais de messages télépathiques.

Au début, Dorothy doutait un peu de l'origine divine de ces dictées improvisées, mais Sheena, qui elle-même pratiquait la *guidance*, l'encouragea à multiplier ce type de contacts. Elle lui imposa même un programme très serré, selon lequel elle devait se placer trois fois par jour en posture de méditation, afin de ressentir en elle la *Présence intérieure*. Chacune de ces séances devait commencer par une demande de purification et de nettoyage de l'âme. Ce n'est qu'après que Dorothy pouvait ressentir la présence resplendissante de son Soi divin qui lui inspirait alors des pensées qu'elle s'empressait ensuite de retranscrire sur le papier.

Sheena, Eileen et Dorothy mettaient en commun leurs messages, et en comparaient le contenu et le style. Ainsi, Eileen en état de *channeling* s'exprimait souvent dans une langue relativement archaïque, presque biblique, tandis que les messages de Dorothy étaient d'une tonalité plus suave. Sheena disait souvent que les premiers formaient le « pain et le beurre », et les seconds le « dessert ». Mais chacun d'entre eux apportait sa nourriture spirituelle.

La « petite voix » qu'entendait Eileen Caddy n'était en fait rien moins que la voix de Dieu. Il lui disait par exemple :

Déploie ta conscience et sache que je suis tout ce qui existe. Continue à l'élargir sans cesse et vois comme le JE SUIS englobe tout, et comprend clairement que tu es le JE SUIS du JE SUIS et qu'il n'y a pas de lieu où je ne sois pas. Continue à t'étendre, sens chacun de tes atomes s'étendre jusqu'à en avoir mal, sens-toi grandir, brisant tous les liens qui t'ont maintenus en esclavage et ont freiné ta croissance et ton expansion¹.

Ou encore :

Mon amour est illimité. Rien n'arrête le jaillissement de

1. Eileen Caddy, *Footprints on the Path*, 1976.

mon amour, sinon le petit moi qui est libre de choisir son propre chemin. Il tourne le dos à mon amour, exige son indépendance et se condamne ainsi à l'isolement. Lorsque l'homme choisit de suivre ma voie, de mettre ses pas dans les miens, les portes s'ouvrent toutes grandes. Une fois encore, il peut prendre conscience de l'émerveillement de mon amour¹.

Et enfin :

Bannis à jamais tous les enseignements erronés et les fausses idées à mon sujet. JE SUIS amour. JE SUIS en chacun de vous. JE SUIS CE QUE JE SUIS².

Dans son autobiographie³, Dorothy a reproduit elle aussi quelques-unes de ces guidances. Par exemple celle-ci :

Vivre dans la béatitude implique de rompre avec les engagements antérieurs pris avec ton corps, les conventions, le code social ou l'opinion d'autrui. Rejette-les gaiement et remplis ton agenda avec des engagements pris avec moi ; ils ne sont peut-être pas conformes aux conventions mais se révèlent bien plus gratifiants. Chaque jour est une page blanche et chaque heure est marquée d'une étoile signifiant « bien employée » — étoiles de différentes couleurs mais toutes de la même taille, car si l'heure est employée comme je l'ai prévu, y a-t-il des instants plus importants que d'autres ?

Parfois, la Présence intérieure dictait à Dorothy des messages qu'elle n'avait jamais entendus ailleurs, comme celui-ci :

Ce matin, le soleil éclaire les pages sur lesquelles tu écris et projette des ombres longues et vacillantes. La plupart des actions humaines projettent de telles ombres et, comme dans le mythe de Platon, l'homme confond ces ombres avec la réalité et chaque jour il instille en elles une vie nouvelle. Lorsqu'il

1. Eileen Caddy, *God Spoke to Me*, 1971.

2. Eileen Caddy, *The Dawn of Change*, 1979.

3. Dorothy Maclean, *To Hear the Angels Sing*, Lorian Press, 1980. *La Voix des anges*, Le Souffle d'Or. Les citations des devas en italique qui suivent proviennent de ce livre.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

cessera d'y croire, l'ombre et la lumière s'effaceront peu à peu et se mêleront l'une à l'autre pour laisser place à la légèreté.

Et :

Il existera toujours un monde de contrastes, mais il s'agira de contrastes de couleurs, et non de noir et blanc, qui se révéleront dans un perpétuel changement, et non dans l'obscurité issue de la pesanteur. Le spectre de la lumière sera infiniment plus large, les surfaces ne réfléchiront plus la lumière, mais elles l'émettront de l'intérieur. Car les surfaces sont vivantes ; elle formeront un tableau incroyablement animé et varié, qu'aucun artiste ne saurait rendre avec la palette de couleurs actuellement à sa disposition. Les artistes eux-mêmes créeront à partir d'un matériau vivant, et leur toile sera aussi large que l'univers...

Un autre jour, Dorothy reçut ceci :

Le pouvoir de la paix ! Le pouvoir de la paix ! Quoi de plus fort que la paix qui demeure enracinée malgré les tourbillons d'activités angoissées qui s'agitent autour d'elle ?

En plongeant dans ses profondeurs, tu parviens à ignorer les orages et à prendre conscience de ma paix comme une pluie douce qui tombe autour de toi.

La voix continuait :

Descends plus profond encore : là, tu n'entends plus aucun bruissement de feuille ; c'est comme si le monde se transformait en pierre et demeurerait dans l'attente d'un calme encore plus grand. Va plus profond encore : l'aspect de pierre du monde a disparu et le mouvement est à nouveau là, avec les mélanges les plus légers, les plus aériens, les plus subtils, les sons les plus doux, et quelques touches de couleur étincelante — tout cela contenu dans ce calme inaltérable.

La voix poursuivait ainsi :

Puis ce mouvement cesse et nous passons dans un monde sans formes où se trouvent en attente les germes, les puis-

sances de tous les autres mondes. Ce pays, tu ne peux le sentir ni le voir ni l'entendre, mais tu sais que dans sa vibration contrôlée se trouvent la force et la puissance éclatantes de l'amour qui désire s'exprimer et qui attend au creux de ma main dans une paix sans égale.

De quel pays s'agissait-il ?

C'est un monde frémissant, et y entrer signifie s'abandonner à rien et à tout, glisser dans une coupe débordant d'amour et s'abandonner à la texture si légère d'une chose inconnue, et dans cet abandon se transformer en une force qui jaillit des profondeurs de l'amour de Dieu...

Peu à peu, ces messages se transformaient en un grand chant d'amour et d'extase divine :

Viens plus près, viens plus près, tout doucement, sur la pointe des pieds. Sans faire plus de bruit qu'une souris, approche-toi de moi. Laisse-moi t'amener plus près, lentement, sans déranger personne ni soulever la moindre poussière. Viens plus près de moi, invisible, sans entendre rien de mal, sans voir rien de mal, sans dire aucun mal. Seule la pureté peut s'approcher de moi, et nous ne voulons pas que la moindre trace d'impureté te fasse trébucher.

La voix reprenait ensuite :

Approche-toi, approche-toi, par le mouvement de ton cœur. Laisse-le se dilater en moi, laisse-le combler tout espace entre nous, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un seul grand cœur débordant, si grand qu'il soutient l'univers... Fais partie de mon cœur, sang de mon sang, mon enfant...

Quelle était cette tendre et douce voix qui parlait à l'intérieur du cœur de Dorothy ? Était-ce vraiment la voix de Dieu ? Il s'agissait alors d'un Dieu aimant, portant en lui à la fois l'amour d'un père, d'une mère et d'un amant :

La voix intérieure est tendre et aimante, d'une incroyable douceur ; les voix extérieures sont dures, stridentes. La voix

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

intérieure est pleine d'amour pour toi et pour toutes choses ; les voix extérieures ne se préoccupent que du faux moi, des fausses valeurs, des choses qui abaissent la divinité en l'homme. La voix intérieure parle dans un but précis ; les voix extérieures ne savent pas ce qu'elles recherchent — d'abord une chose, puis une autre, mais toutes abaissant la dignité de l'homme.

Poursuivant ses incantations, la voix continuait :

La voix intérieure invite l'âme à la perfection ; les voix extérieures conduisent aveuglément à la destruction. La voix intérieure parle de beauté ; les voix extérieures crient froidement des faits. La voix intérieure considère la vérité comme un noyau qu'il faut chérir ; les voix extérieures tordent la vérité et la transforment en un moule qui donne plus d'importance à tout ce qui est faux. La voix intérieure se soucie du destin de tous ; les voix extérieures se préoccupent uniquement de l'avancement d'une seule personne.

*
**

Lorsque Peter fut nommé gérant du Cluny Hill Hôtel avec sa famille, il proposa à Dorothy de les accompagner et lui offrit une place de secrétaire et réceptionniste. Ensemble, Peter, Eileen et Dorothy eurent à cœur d'appliquer les principes de spiritualité qu'ils avaient découverts grâce à Sheena dans la gestion quotidienne de l'hôtel, ce qui se traduisait parfois par des méthodes assez peu orthodoxes.

Ainsi, un certain soir, deux cents personnes étaient attendues pour dîner. Or, le chef cuisinier s'était malencontreusement soûlé, et se trouvait dans l'incapacité de faire cuire ne fût-ce qu'un œuf au plat. Eileen appela la petite voix à la rescousse, et reçut le message suivant :

Donnez-lui un verre de plus.

Le conseil paraissait déplacé, mais le trio n'avait pas l'habitude de discuter le contenu des *guidances*. Peter offrit donc une lampée de whisky au chef ivre mort qui, comme par miracle, retrouva dans ce surcroît d'alcool la lucidité qui lui manquait. Et il fit merveilleusement la cuisine pour les deux cents personnes.

Lorsque la gestion de l'hôtel leur laissait quelques loisirs, Peter, Eileen et Dorothy se consacraient pleinement au développement de leurs contacts télépathiques avec ce qu'ils appelaient le « Réseau de lumière », ainsi qu'avec des êtres extraterrestres avec lesquels ils évoquèrent le problème du risque d'une explosion nucléaire sur terre. Mais lorsque leurs amis issus d'autres planètes les rassurèrent en leur disant que le danger était passé, le trio décida d'interrompre le dialogue avec les autres galaxies.



A cette époque-là, Findhorn était une sorte de désert désolé, composé de rocs et de sable humide, au milieu duquel coulait une rivière qui allait se jeter dans la mer du Nord. Rien qui puisse donner envie à un quelconque jardinier amateur de venir y planter ses choux. L'aridité et l'austérité du paysage, dans lequel semblait flotter l'ombre des sorcières de *Macbeth*, était encore accrue par le voisinage de la base aérienne, d'où s'échappaient en permanence les vapeurs de kérosène et le ronflement des bombardiers.

Les cinq membres de la famille Caddy s'entassèrent dans les deux minuscules pièces de la caravane, tandis que la pauvre Dorothy logeait dans une chambre sans confort à un kilomètre et demi de là. Deux fois par jour, elle faisait l'aller-retour à pied pour rejoindre ses amis, même lorsque la neige recouvrait les chemins et que la température tombait de plusieurs degrés en dessous de zéro.

Malgré leurs qualifications, aussi bien professionnelles qu'universitaires, Peter, Eileen et Dorothy ne parvenaient pas à trouver du travail. Les mois passaient, l'argent fondait, l'avenir semblait bouché.

Pour occuper leurs loisirs forcés, les trois amis dévoraient les livres que leur fournissait le bibliobus du coin. Dorothy avait un faible pour les autobiographies et les romans policiers, tandis que Peter, qui avait toujours rêvé de cultiver son propre jardin, étudiait des ouvrages consacrés au jardinage et à la botanique au fond de sa roulotte.

Les contacts télépathiques avec le Réseau de lumière se poursuivaient, ainsi qu'avec certains cercles ésotériques baptisés les Maîtres des Sept Rayons. La vie communautaire et spirituelle s'organisait au mieux, même si le côté matériel demeurait problématique.

Au printemps de 1963, comme il se trouvait toujours sans emploi, Peter décida de cultiver un petit morceau de terrain de deux mètres sur quatre, dans lequel il planta des radis et des laitues. Plus tard,

Peter expliqua que cette retraite forcée était bel et bien voulue par les puissances angéliques : « Mystérieusement, j'étais empêché de trouver du travail, si bien que tout mon temps et toute mon énergie se trouvaient dans la création de ce jardin. »

Cultiver un jardin à Findhorn n'était pas une mince affaire, à cause du sable qui envahissait tout, mais Peter s'obstina et, aidé par les deux femmes et les trois garçons, il entreprit de créer un véritable potager, afin d'assurer la subsistance des siens. Début mai, Dorothy reçut un message d'encouragement de la part du « Dieu à l'intérieur » :

Pour ceux qui ont une conscience de la vie, chaque chose a un sens. Par exemple, il y a un sens spirituel derrière le vent qui souffle constamment, en dépit des conséquences éventuellement déplaisantes que cela peut avoir.

La voix continuait ainsi :

Les forces de la Nature sont une chose qu'il faut ressentir de l'intérieur, qu'il faut chercher à rejoindre... L'une des tâches qui te reviennent, à toi, mon enfant libre, consiste à ressentir les forces de la Nature telles que le vent, afin de percevoir leur essence et leur but à mes yeux, et de demeurer dans un état de conscience positif, en harmonie avec cette essence. Ce ne sera pas aussi difficile que tu l'imagines au premier abord, parce que les êtres de ces forces seront heureux de sentir une puissance amicale. Il faut ressentir de l'intérieur toutes les forces, même le soleil, la lune, la mer, les arbres, l'herbe elle-même. Toutes font partie de ma vie. Il n'y a qu'une seule vie.

Lorsque Dorothy livra la teneur de ce message à Peter, ce dernier la persuada de poursuivre ses contacts télépathiques avec les différentes forces de la nature, afin d'en obtenir des conseils et des enseignements concernant le jardin. Le matin suivant, Dorothy capta un nouveau message :

Oui, tu as un rôle à tenir dans le jardin. Commence par penser aux esprits de la nature, aux esprits supérieurs lumineux de la nature, et mets-toi sur la même longueur d'onde qu'eux. Cette action sera tellement inhabituelle qu'elle attirera inévitablement leur attention. Ils seront remplis de joie en décou-

vrant que certains membres de la race humaine désirent leur aide. Ceci est la première étape.

La voix détaillait alors :

Par esprits supérieurs de la nature, j'entends les esprits de formes physiques différentes tels que les nuages, la pluie, les végétaux. Les esprits individuels de la nature plus petits sont sous leur juridiction. Dans le nouveau monde à venir, ces royaumes seront ouverts aux humains — ou plutôt, les humains seront ouverts à eux.

Puis elle reprenait :

Sois simplement ouvert et poursuis ta quête à l'intérieur des glorieux royaumes de la Nature, avec sympathie et compréhension, en sachant que ces êtres font partie de la Lumière, qu'ils désirent aider mais se méfient des humains et sont très sensibles à tout ce qui est faux. Si tu demeures avec moi, ils n'auront rien à craindre de tel, et vous construirez ensemble un monde nouveau.

Dorothy n'en croyait pas ses oreilles. Ainsi, les contes de fées et les légendes de son enfance avaient un sens ! Ainsi, la terre et le ciel étaient peuplés de présences invisibles et d'êtres surnaturels ! Les fées, les lutins, les sylphes et les gnomes n'étaient pas de simples inventions destinées aux enfants, mais des êtres véritables, doués d'une vie et d'une intelligence propres, et avec lesquels il était possible de communiquer, voire de collaborer.

Selon ce que lui enseignait son Dieu intérieur, chaque espèce animale, végétale ou minérale avait son esprit gardien, son ange, en quelque sorte, ou plus exactement son *deva*, mot sanscrit qui désigne un Être de Lumière. Les *devas* seraient donc les anges gardiens des plantes et des animaux ; non pas des anges individuels, mais des sortes de consciences de groupe, s'exprimant au nom de toute une espèce. A la différence des êtres humains, qui ont le privilège de l'individuation et qui sont accompagnés, leur vie durant, par un ange gardien personnel, les arbres, les fleurs ou les légumes sont représentés par un *deva* spécifique : le *deva* des bouleaux, le *deva* des jonquilles ou celui des choux-fleurs.

Forte de ces quelques notions de base, Dorothy essaya donc de

contacter l'esprit gardien de l'un de ses légumes préférés : le petit pois. Elle se plaça en posture de méditation, ferma les yeux et visualisa son légumineux favori en lui adressant un flot d'amour sincère et authentique. Aussitôt, le *deva* du petit pois lui transmet ce message télépathique :

Je peux te parler, créature humaine. Je suis entièrement guidé par mon travail qui est organisé, tracé, et que je dois mener à bien, et pourtant tu es venue tout droit à ma conscience. Pour moi, mon travail est clair : faire que les champs de force se manifestent quels que soient les obstacles, et il y en a beaucoup dans ce monde infesté d'humains... Alors que le royaume végétal ne garde pas rancune à ceux qu'il nourrit, l'homme prend ce qu'il peut comme si cela allait de soi, sans le moindre remerciement, ce qui nous rend hostiles.

Le *deva* continuait ainsi :

Ce que je voudrais te dire, c'est que nous forgeons l'avenir, sans jamais dévier de notre but le temps d'une pensée, d'une sensation ou d'une action, et que vous pourriez faire de même. En général, les humains ne semblent pas savoir où ils vont ou pourquoi ils vont quelque part. S'ils le savaient, de quelle énergie seraient-ils détenteurs ! S'il suivaient une droite ligne, de quelle manière pourrions-nous coopérer avec eux ! J'ai fait passer mon message et je te dis adieu.

Après ce premier résultat obtenu par Dorothy, Peter ne se contenta plus de joie. Il dressa une liste de questions précises, concernant les problèmes que lui posait le jardin, et chargea Dorothy de contacter chaque *deva* concerné afin d'en obtenir des réponses concrètes et des méthodes efficaces.

Ainsi, Peter avait planté deux rangées de haricots. La première tardait à sortir de terre, alors que la seconde poussait normalement. Le *deva* du haricot expliqua que la première rangée avait été plantée trop profondément, avant que le sol n'ait reçu suffisamment d'engrais. Les épinards, en revanche, se développèrent avec tant d'entrain que Peter les trouva trop épais. Le *deva* de l'épinard répondit :

Si tu veux que la feuille pousse naturellement avec vigueur,

les plantes devront être plus espacées qu'elles ne le sont actuellement. En les laissant telles qu'elles sont, tu obtiendras globalement des feuilles de même taille, peut-être un peu plus tendres, mais avec une moins grande force vitale. Moi, bien sûr, j'aime voir les plantes s'épanouir pleinement, mais la décision t'appartient.



Jour après jour, les contacts devinrent plus étroits et plus réguliers entre les apprentis jardiniers et les *devas* des plantes. Ces derniers livraient à Peter des informations extrêmement précises et techniques au sujet de la meilleure façon de planter tel ou tel légume, la quantité d'eau nécessaire à l'arrosage, etc.

Tout ceci aurait pu passer pour d'innocentes hallucinations si le jardin ne s'était pas mis, dans le même temps, à pousser de façon spectaculaire. On put bientôt y recenser soixante-cinq variétés de légumes, vingt et une sortes de fruits et quarante-deux variétés de plantes aromatiques. L'année suivante, Peter récolta un chou géant qui pesait plus de dix-neuf kilos, ainsi que d'énormes brocolis et des digitales mesurant près de deux mètres cinquante.

C'est alors que Dorothy éprouva un contact télépathique avec une nouvelle entité, aux visées plus larges que celles des simples *devas*, et qu'elle surnomma l'*Ange du Paysage*.

L'apparition de cet ange représenta un apport extrêmement important dans l'évolution des jardins de Findhorn, car il assumait très vite le rôle de médiateur privilégié entre les humains et les *devas*. Ayant une vue globale des espèces végétales présentes à Findhorn, l'Ange du Paysage savait mieux que quiconque ce qui était bon ou néfaste pour l'ensemble des plantes, et veillait particulièrement au maintien de l'équilibre naturel et de l'harmonie du lieu. C'est ainsi qu'il expliqua en détails à Peter comment mélanger correctement compost, crottin de cheval et algues, et en quelles proportions.

Mais ce super-*deva* ne se contentait pas de fournir ces conseils agricoles; il émaillait volontiers ses messages de considérations spirituelles dont Dorothy se hâtait de prendre note, comme celle-ci, par exemple :

En lisant et en essayant de comprendre ce livre¹, tu

1. Il s'agit d'*Agriculture*, de Rudolf Steiner.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

découvres ce qu'on appelle les influences cosmiques des différentes planètes sur la Terre. Pense à cette planète comme s'il s'agissait d'un Etre vivant, ou encore d'un ensemble de forces relayées par les Etres et reçues par les Etres.

L'Ange poursuivait :

La matière morte n'existe pas. Tout est vivant et tout a une place dans ma vie qui est seule et unique ; et cette force de vie est plus que ce que tu nommes le magnétisme. Il s'agit d'une influence qui s'exerce consciemment sur des plans supérieurs. Tu es tout simplement environné par la vie ; tu es une force de vie qui se déplace parmi d'autres forces de vie. Lorsque tu admets cela et que tu t'ouvres à elles, tu t'en rapproches et ne fais plus qu'un avec elles, et tu travailles avec elles selon mes intentions.

L'Ange du Paysage insistait surtout sur le fait que les plantes, à l'exemple des enfants et des animaux, avaient avant tout besoin d'amour et de joie pour vivre, croître et embellir. Il expliqua que certaines personnes acariâtres ou renfermées peuvent avoir une influence dépressive sur les plantes, quels que soient leurs efforts de bien faire. D'autres personnes, en revanche, naturellement gaies et ouvertes, font s'épanouir fleurs et légumes du seul fait de leur présence.

Les enfants, en particulier, sont tout spécialement prisés par les *devas* des plantes. Leurs jeux, leurs cris et leurs chants ont autant d'influence sur la bonne santé des haricots ou des épinards que l'ensoleillement ou l'arrosage. De même, le fait d'énoncer mentalement des pensées positives tout en jardinant permet de se relier beaucoup plus facilement aux *devas* — ce qui est naturel, puisque toutes les communications se font par télépathie.

En retour, les légumes et les fruits obtenus au prix de ces quelques règles simples sont infiniment plus beaux et plus nourrissants que s'ils avaient été cultivés *normalement*. Ils sont en outre chargés d'une énergie fluide extrêmement puissante qui se transmet ensuite aux humains qui les consomment.

Dans les jardins de Findhorn, c'était une véritable histoire d'amour qui était en train de naître entre les hommes et les végétaux, chacun donnant le meilleur de lui-même à l'autre, et en recevant le meilleur en retour.



Pourtant, cet accord intime entre les *devas* et les êtres humains n'était pas toujours facile à réaliser. A l'usage, certaines entités se révélèrent parfois singulièrement butées, et sourdes aux avances télépathiques qui leur étaient faites par Dorothy. Cette dernière en fit l'expérience lorsqu'elle voulut rencontrer le *deva* des taupes.

Depuis quelque temps, en effet, une colonie de taupes avait creusé des galeries dans le sous-sol du jardin, causant d'innombrables dégâts parmi les végétaux. Peter, persuadé que le contact télépathique avec l'esprit des taupes devait être encore plus aisé qu'avec celui des végétaux, demanda à Dorothy de régler au mieux ce problème.

Celle-ci commença par ériger mentalement une sorte de barrière de feu, encadrant les plantations du jardin et destinée à écarter ces mammifères insectivores. Mais l'Ange du Paysage lui fit remarquer que cette solution de défense n'allait pas précisément dans le sens d'une collaboration spirituelle entre les humains et les taupes, et que la meilleure manière de s'y prendre était sans doute, comme pour les végétaux, d'essayer d'entrer en contact avec l'esprit supérieur des taupes.

Dorothy se plaça alors en position de méditation et visualisa une taupe gigantesque à laquelle elle exposa, avec tout l'amour et toute l'humilité dont elle était capable, le douloureux problème à laquelle leur petite communauté de jardiniers était confrontée. Nul doute que Peter, Eileen et elle-même ne ressentent ni adversité ni colère à l'endroit de leurs amies les taupes ; cependant, il fallait bien constater que le travail de sape de ces animaux contrecarrait gravement le projet grandiose qui était en train de naître à Findhorn. Mesdames les taupes ne pourraient-elles pas, dans l'intérêt et pour le bien de tous, reconsidérer le choix de leur domicile ?

En face de Dorothy, la taupe géante ne répondait rien, n'exprimait rien, sinon une profonde hostilité.

Navrée par cet échec, Dorothy se demanda pourquoi il était plus facile pour elle de communiquer avec les esprits des végétaux qu'avec ceux des animaux. Elle comprit bien vite que ces derniers étaient en butte depuis des millénaires aux violences des hommes, et en avaient conçu une énorme méfiance. Depuis le temps que les hommes faisaient la guerre aux taupes, celles-ci avaient appris à les considérer comme leurs pires ennemis. Et ce n'est pas au premier

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

contact sincère et authentique qu'une telle défiance pouvait disparaître !

Dorothy ne s'avoua pas vaincue pour autant, et persista dans son esprit d'ouverture à l'égard de l'esprit des taupes. Finalement, après quelques mois de tractations muettes, les taupes abandonnèrent progressivement leur terrain de chasse et n'y revinrent plus. Mais de la part des taupes, ce retrait devait s'interpréter comme une simple concession à l'égard des humains, et non comme une collaboration active. La confiance naturelle entre les hommes et les animaux avait été détruite depuis trop longtemps pour pouvoir être restaurée aussi facilement. Le retour au Jardin d'Éden n'était pas pour tout de suite.



Au fil du temps, l'expérience inédite menée à Findhorn commença à s'ébruiter et à attirer la curiosité et l'intérêt de tous ceux qui se préoccupaient alors d'écologie.

Sur la demande de Peter Caddy, le compost de Findhorn fut analysé par les services du conseiller horticole de la région. A la stupéfaction des scientifiques, l'analyse révéla que, malgré l'environnement désertique et désolé, la terre des jardins de Findhorn était exceptionnellement équilibrée et ne recelait aucune carence biologique. Peter fut même invité à participer à une émission de radio à la B.B.C., où il évoqua les techniques horticoles qu'il avait utilisées pour obtenir un tel succès. Il se garda bien, lors de cette première communication publique, d'invoquer le rôle primordial qu'avaient tenu les anges et les *devas*. Mais le secret allait bientôt être levé.

Conversations avec le dieu Pan

En 1966, trois ans et demi après l'arrivée des époux Caddy et de Dorothy Maclean à Findhorn, les fées et les *devas* des plantes reçurent la visite d'un nouveau personnage qui allait profondément influencer l'avenir de la communauté naissante. Il s'agissait d'un certain R. Ogilvie Crombie — mais tout le monde l'appelait Roc.

Ce gentleman, âgé de soixante-sept ans, originaire d'Édimbourg, avait une solide culture scientifique, mais ses centres d'intérêts dépassaient largement la pure rationalité puisque, depuis quelque temps, il dialoguait couramment avec les esprits de la nature, les elfes, les faunes, les fées, et même le dieu Pan, qu'il avait rencontré dans les allées du Jardin Botanique d'Édimbourg¹ !

Délaissant les allées du jardin trop fréquentées, il se rendait de préférence dans une partie plus sauvage, au sein de laquelle un certain arbre l'intriguait, à cause des étranges dessins qu'arborait l'écorce de son tronc, et qui ressemblaient beaucoup à des runes ou des inscriptions elfiques.

Un après-midi de la fin juin, veille de la Saint-Jean d'été, Roc se rendit une fois de plus auprès de son arbre mystérieux. En chemin, il croisa deux grands elfes verts qui le saluèrent avant de disparaître dans le bois. Modérément surpris, Roc s'approcha alors de l'arbre, pour se retrouver nez à nez avec une forme noire assez menaçante qui se mouvait à la surface de l'écorce. Il sentit là une *présence* sur-

1. R. Ogilvie Crombie raconte son étrange aventure dans *Conversations with Pan*, une cassette enregistrée et diffusée par la Fondation Findhorn en 1975. Le contenu de ce chapitre en est largement inspiré.

naturelle qui se manifestait à lui pour tester ses réactions. Il s'ensuivit une sorte de dialogue télépathique qui donna à peu près ceci :

« Je suis l'esprit de cet arbre. Est-ce que je te fais peur ?

— Non.

— A présent que tu sais que j'habite cet arbre, reviendras-tu comme par le passé t'allonger sous ses branches ?

— Oui.

— Oserais-tu me toucher ?

— Oui. »

Roc s'approcha de l'arbre et y posa la main. Il sentit aussitôt un flot d'énergie lui traverser le corps. Cette énergie provenait de l'arbre, ou de l'esprit qui l'habitait. Cela ressemblait à une sorte de courant électrique qui provoquait des picotements dans les membres de Roc. L'esprit de l'arbre reprit :

« Je ne suis pas tel que tu l'imaginais. Est-ce que mon apparence te répugne ?

— Non. Je suis surpris, certes, mais tu ne me répugnes pas. Avant de te connaître, j'aimais déjà cet arbre, et je l'aime toujours. Tu n'es pas un démon. Tu n'es pas le mal. Tu *es* cet arbre.

— Je ne suis ni le bien ni le mal. Mon arbre s'appelle l'Arbre de Vie. Je suis tel que tu m'as fait. »

En ne manifestant ni crainte ni répulsion à l'égard de l'esprit de l'arbre, Roc avait fait la preuve de son ouverture d'esprit et de sa capacité à communiquer librement avec les esprits de la nature. Il se mit alors à voir couramment à ses côtés des gnomes, des lutins, des faunes et mille autres présences féeriques.

Un jeune faune, répondant au nom de Kurmos, lui fit même l'hommage de son amitié et vint souvent le retrouver, lors de ses promenades solitaires au Jardin Botanique, pour échanger avec lui d'inépuisables conversations.

L'esprit de l'Arbre de Vie réapparut plusieurs fois, mais sous diverses apparences, comme s'il s'agissait d'un être unique et multiforme qui pouvait, au gré de son désir, surgir à tout moment de l'ombre et adopter une forme apaisante ou menaçante. Après un certain nombre de rencontres, Roc comprit qu'en réalité il était en présence du dieu Pan lui-même. Le dieu de la Nature et des esprits des éléments.

Un jour, Kurmos et Roc étaient étendus au pied d'un arbre ; autour d'eux, les fées et les lutins menaient des sarabandes échevelées, et les deux compagnons s'émerveillaient du spectacle. Soudain, le faune demanda à Roc :

« Comment se fait-il que tu puisses nous voir avec tant de clarté ? Très peu d'hommes y parviennent.

— Je suppose que je suis une personne privilégiée... »

A ce moment, ils sentirent une présence se manifester derrière eux. Se retournant, ils se trouvèrent nez à nez avec Pan. Le dieu pointa un doigt en direction de Roc, et déclara :

« Tu as été désigné pour restaurer le lien ancien qui unissait les hommes et les esprits de la nature. Et si tu as été choisi, c'est parce que, tout au long de ta vie, tu t'es préparé en secret à ce contact avec les élémentaux et les fées. Tu as su harmoniser ton petit moi avec ton Moi supérieur ; ton corps physique avec ton esprit immortel. Cela t'a pris des années et des années. Et lorsque tu as pu par toi-même atteindre un niveau de vibrations suffisamment élevé, le voile des apparences s'est déchiré, et le monde féerique des esprits de la nature s'est manifesté clairement à tes regards. »

Pan observa une seconde de silence. Un sourire espiègle se dessina sur son visage, et il reprit :

« Penses-tu avoir déjà ressenti ma présence, *à l'intérieur* de toi ? »

Roc réfléchit, et répondit :

« Oui, je pense.

— Est-ce qu'il s'agissait d'une forme de possession ?

— Non, car la possession est de nature diabolique, et tu n'es pas le diable. Je parlerais plutôt d'une intégration, d'une assimilation de toi à moi. »

Le sourire de Pan devint de plus en plus complice :

« Dirais-tu que je suis une émanation de ton imagination ? Une projection de tes pensées ?

— Non, une telle affirmation me semblerait ridicule. Tu es en moi, mais tu es beaucoup plus grand et puissant que moi. Tu es en moi comme Dieu est en moi, comme Christ est en moi, comme l'univers tout entier est en moi.

— Tu es sur la bonne voie. Tu as compris que la réalité visible n'est qu'un fragment infime de la réalité ultime à laquelle nous aspirons tous. Pour comprendre ce qu'est la réalité, représente-toi la scène d'un théâtre plongée dans l'ombre, au début d'une représentation. Soudain, un spot lumineux vient éclairer la physionomie d'un acteur. Un autre spot s'allume, et c'est un autre groupe de personnes qui surgit aux yeux des spectateurs. Il en va de même de la réalité. La sensibilité de la plupart des êtres humains est trop faible pour leur permettre de voir toute la réalité. Ils sont aveugles, comme ces spec-

tateurs assis dans le noir au théâtre. Mais il suffit d'élever la lumière de la conscience — le spot lumineux — pour découvrir, au sein de l'obscurité, une réalité et des êtres que l'on n'imaginait même pas — les esprits de la nature.

— Mais pourquoi si peu d'êtres humains sont-ils capables de voir les élémentaux ? Pourquoi est-ce que moi, je les vois, et pas les autres ? Pourquoi tout le monde n'est-il pas doté des mêmes dons ?

— Tout le monde en est capable. Tous les hommes peuvent voir les esprits de la nature, s'ils le désirent vraiment. Mais le désirent-ils ? Comme toutes les choses importantes, un tel contact exige du travail, du temps, de la patience. Toi, tu as passé dix années seul au contact de la nature avant de pouvoir nous voir. Entrer en relation avec le monde surnaturel n'est pas un simple divertissement pour personnes désœuvrées, et l'on n'apprend pas à parler le langage des fées en dix leçons. Car l'enjeu véritable n'est pas un simple dialogue avec l'invisible, mais la survie de l'humanité tout entière.

— Comment cela ?

— Si l'homme ne veut pas continuer à se détruire lui-même, comme il le fait en augmentant de jour en jour le niveau de la pollution mondiale, il doit apprendre à communiquer avec les trois royaumes : celui des anges et des *devas*, celui des esprits de la nature et celui des hommes. Seule une coopération sincère et authentique entre ces trois degrés de conscience permettra d'éviter la catastrophe finale. Moi et mes sujets, nous ne sommes pas les esclaves des hommes ; mais nous sommes là pour l'aider à instaurer sur terre une ère de paix et d'amour, sans guerre ni violence. »



La visite de R. Ogilvie Crombie à Findhorn permit aux Caddy et à Dorothy Maclean de parfaire leur éducation en matière de contacts avec les esprits de la nature. Ainsi, Roc leur apprit qu'ils ne devaient pas chercher à mettre l'ensemble du jardin en coupe réglée. Les bons jardiniers devaient toujours conserver une partie du terrain entièrement sauvage, afin de permettre aux élémentaux de s'y ébattre en toute liberté. Les *devas* et les esprits de la nature appréciaient à leur juste mesure ces marques de courtoisie, et en récompensaient les humains en les servant avec davantage de plaisir et d'allant.

Un jour, Peter prit l'initiative de couper les buissons d'ajoncs en fleur qui entouraient ses pommiers et ses groseilles à maquereau. Aussitôt, les petits elfes des ajoncs vinrent porter plainte auprès de

Roc, en lui disant d'un ton furieux : « Nous pensions que Findhorn était un lieu où il existait une réelle coopération entre l'homme et les esprits de la nature. Pourquoi, dans ces conditions, avoir détruit nos maisons ? »

Roc organisa alors une petite cérémonie champêtre, au cours de laquelle Peter Caddy vint humblement présenter ses excuses aux petits elfes bouleversés.

Chaque été, durant la nuit de la Saint-Jean (la fameuse *Midsummer's night* immortalisée par Shakespeare), R. Ogilvie Crombie demandait aux élémentaux, aux fées et aux lutins s'ils permettaient que de simples mortels viennent se mêler à leurs fêtes et leurs danses. Toute la communauté de Findhorn menait alors un joyeux sabbat qui durait jusqu'à l'aube, sous l'influence de Puck et de tous les personnages fantastiques issus du *Songe d'une nuit d'été*.

D'autres fois, Roc entraînait toute la communauté à Randolph's Leap, un site naturel de toute beauté où il semblait particulièrement aisé d'entrer en communication avec les fées et les esprits de la nature.

Roc voyait-il vraiment, ainsi qu'il le prétendait, des fées et des lutins ? Dans son autobiographie, Eileen Caddy évoque les souvenirs qu'elle a conservés de lui : « Nous étions assis autour de la table dans notre caravane, et Roc, un homme aux cheveux blancs, dans la soixantaine, nous raconta de sa façon tranquille et sans prétention, ses rencontres extraordinaires avec les esprits de la nature dans les Jardins Botaniques d'Édimbourg. On aurait dit un conte de fées. Quand il nous décrivit sa première rencontre avec un jeune faune du nom de Kurmos, je fus ramenée en arrière dans mon enfance, quand les elfes et les fées s'étaient emparés de mon imagination et que je croyais presque que c'était la réalité¹. » Elle poursuit : « J'avais grandi avec les histoires du "Petit peuple" qui sont si vivaces en Irlande, mais j'avais fini par les considérer comme une partie bizarre du folklore, sans base réelle. Mais quelque chose d'authentique chez Roc vous obligeait à le croire². » De lui, elle rapporte que « c'était un homme cultivé qui avait étudié presque toute sa vie la métaphysique et la philosophie. Son appartement à Édimbourg était rempli de milliers de livres de toutes sortes. Sa force tranquille et son autorité naturelle emportaient tellement la conviction que je sentis

1. Eileen Caddy, *L'Envol vers la liberté*, Le Souffle d'Or, 1988.

2. Idem.

que j'étais en présence d'un sage exceptionnel qui comprenait la nature des choses dans un sens beaucoup plus large que je ne le faisais moi-même¹. »

En réalité, Roc était plus intime avec Peter qu'avec Eileen. Cette dernière confesse en effet : « Malgré mon respect pour Roc, je ne me sentais pas très proche de lui. Peter passait beaucoup de temps avec lui et recherchait sans arrêt ses avis. Ils partirent ensemble pour visiter " les points de puissance spirituelle " de Grande-Bretagne et ils revinrent avec de nouvelles histoires sur les rencontres de Roc avec les esprits de la nature et avec Pan². » Mais Eileen Caddy ne partageait pas exactement les mêmes opinions que Peter et Roc, pour ce qui concernait les questions spirituelles : « Ils m'expliquèrent que Roc avait parcouru plusieurs endroits dominés par les " forces obscures " et que la plus grande partie de son travail spirituel était de les transformer en forces de lumière³. » Cette version des faits laissa Eileen Caddy perplexe. Elle explique : « J'avais rencontré une sorte de présence obscure aux Trossachs et on m'avait parlé de la bataille entre la lumière et l'obscurité dans mes *guidances*, mais mon travail avait toujours été de tourner mes pensées vers le positif et d'en extraire la lumière, ne laissant aucune prise au négatif. Je ne comprenais pas pourquoi Roc ne pouvait pas travailler sur l'énergie du Christ comme on me l'avait appris. Pourquoi aller rechercher des forces obscures⁴? » En effet, Eileen Caddy souligne : « Elles semblaient être de l'énergie extérieure à nous-mêmes et j'avais appris à me tourner vers l'intérieur à tout propos. Si tout était en nous, comment Roc pouvait-il travailler sur des forces qui n'y étaient pas⁵? »

Comme à chaque fois qu'un problème en apparence insoluble se présentait à elle, Eileen Caddy chercha du secours auprès de sa *voix intérieure*. Dieu lui répondit :

Le rôle de Roc est de mettre en évidence le mal, l'obscurité, et de le vaincre. Peter et lui représentent une force très puissante et ils doivent travailler de plus en plus ensemble.

La voix divine continua :

1. Idem.
2. Idem.
3. Idem.
4. Idem.
5. Idem.

Tu sais que Je t'ai demandé de t'élever vers des royaumes où tout est un, où tout est unité et harmonie sans dualité. C'est l'état de conscience que tu dois rechercher. Tu as ton rôle et Roc le sien. Vous êtes deux pôles opposés du travail que vous effectuez, et pourtant tu éprouves un profond amour et respect pour lui, même si tu ne peux le suivre. C'est un exemple du besoin d'être unis dans la diversité¹.

Eileen interrogea alors Peter, qui lui répondit : « Les forces de la lumière et de l'obscurité sont la polarité essentielle du monde. Les forces de l'obscurité sont là pour nous éprouver, et en ce moment elles sont renforcées par la négativité du monde. C'est pourquoi il est si important que nous soyons toujours positifs, et que nous ne laissions aucune négativité entamer notre conscience. Le vrai travail de Roc est de *contrebalancer* ces forces obscures par la lumière². »



En 1974, le vieux Roc vint rendre une dernière visite à ses amis de Findhorn. Il en profita pour effectuer un pèlerinage sur les traces de son propre passé.

En 1903, alors qu'il n'était âgé que de quatre ans, il avait passé avec ses parents une journée à proximité d'une cascade qui coulait dans la région. Soixante-dix ans plus tard, R. Ogilvie Crombie se rendit dans ce même lieu, qui n'avait pas changé d'un pouce. Le vieil homme se laissait aller à une douce rêverie, bercée par le chant de la cascade, lorsqu'il vit soudain trois petits gnomes surgir devant lui.

« Eh bien, tu as bien grandi, depuis la dernière fois !, dit le premier.

— Comment cela ?, interrogea Roc.

— Nous nous rappelons le petit garçon qui est venu ici il y a bien longtemps, dit le deuxième.

— C'était toi, dit le troisième. N'es-tu pas content de voir que ton vœu s'est réalisé ? »

Roc dévisagea les trois petits êtres, et demanda :

« Quel vœu ?

— Tu ne te souviens pas d'avoir lancé un penny dans l'eau, en

1. Idem.

2. Idem.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

demandant de pouvoir rencontrer des fées et leur parler? », répondirent en chœur les trois gnomes.

Le vœu de Roc s'était réalisé... soixante-trois ans après l'avoir formulé!

Findhorn, paradis des fées et des hommes

Le passage à Findhorn de R. Ogilvie Crombie eut pour effet de prouver à Peter, Eileen et Dorothy qu'ils n'étaient pas les seuls êtres humains à communiquer couramment avec les esprits de la nature. Ce que trois amis et un *gentleman* d'Édimbourg avaient accompli tout naturellement et sans se concerter, d'autres devaient aussi l'avoir expérimenté ailleurs. Il ne s'agissait plus d'un événement exceptionnel et isolé, plus ou moins sujet à caution, mais d'un mouvement de fond à portée universelle. Une véritable *révolution féerique* était à l'œuvre.

C'est pourquoi, dès 1966, les ermites de Findhorn sortirent de leur retraite et commencèrent à voyager un peu partout en Grande-Bretagne pour rencontrer des gens et partager leur point de vue.

Peter, notamment, dépensa autant d'énergie à parler de son jardin qu'il en avait fourni à le cultiver. Les visiteurs commencèrent à défiler à Findhorn, et certains d'entre eux choisirent d'y rester. Les jardins de Findhorn se transformaient progressivement en l'une de ces communautés utopiques qui commençaient à voir le jour un peu partout, aux États-Unis et en Europe.

Parmi les nouvelles recrues, il faut citer sir George Trevelyan, digne *gentleman* qui conversait aussi facilement avec les anges qu'avec la terre nourricière. C'est lui qui poussa les fondateurs de Findhorn à écrire un livre dans lequel ils raconteraient en détail leur aventure¹. Il se proposa de rédiger lui-même quelques mots d'introduction, par lesquels il rappelait que « les anciens acceptaient natu-

1. *The Findhorn Garden*, Findhorn Community, Harper & Row, 1976.

rellement, et sans le mettre en question, le royaume des esprits de la nature, car ils pouvaient le voir et en faire l'expérience ». Mais chez l'homme moderne, « les organes de perception du monde suprasensible se sont atrophiés — ceci est le prix à payer pour le développement de l'esprit scientifique analytique. Les esprits de la nature sont peut-être tout aussi réels qu'auparavant, bien qu'ils ne puissent être perçus, sauf par ceux qui sont capables de développer à nouveau la faculté de les voir et d'en faire l'expérience¹. » Il s'interrogeait alors : « Peut-être que le phénomène qui nous occupe actuellement n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres d'une ouverture aux plans supérieurs qui offre de nouvelles possibilités de coopération créative². »

Mais si cette ouverture a lieu, n'est-ce pas parce qu'il y a urgence ? A cette question, il répondait : « L'image du monde que nous renvoient les *devas* est très critique, de leur point de vue. Le monde des esprits de la nature est las de la manière dont l'homme traite les forces de vie. Les *devas* et les élémentaux travaillent au développement des plantes selon la loi divine. L'homme viole sans cesse cette loi. Il est fort probable qu'ils se détourneront même de l'homme, qu'ils considèrent parfois comme un parasite sur la terre. Ceci pourrait signifier que toute force de vie se retirerait des formes végétales, avec les conséquences évidemment désastreuses d'une telle chose³. »

Sir George Trevelyan estime que les esprits de la nature « désirent cependant travailler en collaboration avec l'homme, à qui Dieu a donné pour tâche de s'occuper de la Terre », même si, durant des générations, « l'homme les a ignorés et a même nié leur existence ». Mais à présent, « un groupe de personnes les invite consciemment dans son jardin. Ils sont littéralement en train de démontrer que le désert peut s'épanouir comme la rose. Ils montrent également avec quelle rapidité étonnante un tel miracle peut se réaliser. Si cela peut se faire aussi vite à Findhorn, cela peut se faire également au Sahara. Si un nombre d'hommes suffisant se mettait vraiment à faire un usage conscient de cette collaboration, la nourriture pourrait se trouver en abondance dans les régions les moins fertiles⁴. »

Car « si le groupe de Caddy l'a fait, beaucoup d'autres peuvent

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

4. Idem.

tout aussi bien le faire. Où que nous soyons, nous pouvons invoquer nos *devas*, qui sont sans aucun doute en contact avec tous les êtres se trouvant sur la même longueur d'onde, où que ce soit dans l'univers¹. »

Enfin, sir George Trevelyan conclut : « Le contact ne conduira pas nécessairement à une connaissance scientifique, même si celle-ci peut venir par la suite. Cela se fera par l'intuition immédiate du jardinier qui le guidera vers l'action juste, même si elle semble peu orthodoxe². » En effet, « en reconnaissant et en aimant les esprits de la nature, beaucoup d'autres personnes pourront se rendre compte que leur jardin se met à se développer et à réagir comme jamais il ne l'avait fait auparavant, et qu'une intuition plus sûre leur fait faire ce qui est juste pour planter et soigner. [...] Nombre de gens sont maintenant prêts à comprendre, et le fait qu'un nombre suffisant de gens puisse comprendre et agir en conséquence est peut-être d'une importance capitale par rapport à la situation actuelle du monde³. »



L'ouvrage eut un très fort retentissement et attira à Findhorn de nouveaux disciples. A côté de la caravane des Caddy furent érigés un sanctuaire, un bureau, six pavillons en bois, des *barrel houses*, aménagées dans de vieilles cuves à whisky rachetées à la distillerie locale, ainsi qu'une salle de cantine apte à restaurer deux cents personnes.

Les membres permanents de la communauté n'étaient encore qu'au nombre de vingt-cinq, mais les *guidances* d'Eileen Caddy et de Dorothy Maclean recommandaient de voir large dès le départ. Les anges avaient raison, car dès 1973 la communauté de Findhorn comptait effectivement deux cents personnes y vivant de façon permanente, sans compter les quelque six cents visiteurs par an.

Cette spectaculaire montée en puissance avait suivi de près l'arrivée à Findhorn, en juillet 1970, d'un jeune Américain âgé de vingt-cinq ans, David Spangler, et de sa compagne de trente-sept ans son aînée, Myrtle Glines. Auteur, en 1972, d'un livre intitulé *Révélation, la naissance d'un nouvel âge*, David Spangler fit le lien entre la communauté de Findhorn et le mouvement hippie qui fleurissait à l'épo-

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

que. C'est lui, notamment, qui eut l'idée de créer une « Université de la Lumière ». Sous son impulsion, Findhorn devint bientôt l'une des capitales mondiales du *New Age*.

De nombreux experts en horticulture vinrent à leur tour analyser la terre magique de Findhorn, en particulier le professeur Lindsay Robb, consultant international en agriculture et nutrition, qui avait longtemps travaillé pour les Nations unies.

Séduit par les performances miraculeuses du jardin, il écrivit : « La vigueur, la santé et l'épanouissement des plantes de ce jardin en plein hiver, sur un sol qui n'est pratiquement constitué que de sable poudreux et stérile, ne peuvent s'expliquer par les apports réduits de terreau, ni surtout par la mise en œuvre de quelques méthodes de culture connues en agronomie organique. Il existe d'autres facteurs, et ils sont essentiels¹. » Quels facteurs ? « La vie que mène ce groupe sur cette terre, grâce à cette terre et pour l'amour de cette terre, est l'expression concrète d'une philosophie qui pourrait bien être la forme suprême de la sagesse — et de la liberté². »



Personne ne sut expliquer de façon rationnelle les raisons pour lesquelles le potager de Findhorn était plus beau et plus riche que tous les autres potagers de Grande-Bretagne, mais le fait était là, évident, palpable, incontestable. Même les plus sceptiques, qui ne voulaient pas plus croire aux anges qu'aux esprits de la nature, étaient bien obligés d'avouer qu'il se passait à Findhorn quelque chose d'exceptionnel et d'inédit, dépassant de très loin une simple question de technique agricole. Ceux, en revanche, pour qui l'au-delà et le surnaturel existaient vraiment virent dans les jardins de Findhorn le premier signe du retour tant attendu de l'âge d'or, amorce d'une ère d'amour et de paix au cours de laquelle les êtres humains vivraient enfin heureux, sans violence, sans guerres et sans misère, en accord avec les animaux, les végétaux, les esprits de la nature et les anges, pour la plus grande gloire de Dieu. Les jardins de Findhorn étaient tout simplement l'Éden retrouvé.



1. Cité par Dorothy Maclean, *La Voix des anges*, op. cit.

2. Idem.

Que faut-il retenir de l'expérience de Findhorn ? La tentative de créer une communauté fraternelle et écologique, au sein de laquelle les hommes civilisés réapprennent à mieux connaître la nature ? Une expérience politique fondée sur l'autogestion et la remise en cause du système matérialiste de l'Occident de la fin du xx^e siècle ? Ou encore une authentique expérience mystique et spirituelle ?

Sans doute les trois. Dans son ouvrage consacré aux six années qu'elle a passées dans la communauté de Findhorn, Carol Riddell brosse un portrait de son parcours qui semble assez représentatif de ce qui pousse certaines personnes à venir à Findhorn. Sociologue issue de mouvements gauchistes et féministes dans les années soixante, elle découvrit la méditation du bouddhisme zen au début des années soixante-dix. Puis elle s'initia aux techniques de Gestalt et de bioénergie, et démissionna de son poste de sociologue pour fréquenter assidûment les nouvelles écoles de thérapies transpersonnelles de Californie avant de répondre enfin, en 1983, à l'appel de Findhorn. Près de dix ans après son entrée dans la communauté, elle dresse le bilan suivant : « Pendant trois ans et demi, j'ai travaillé dans nos jardins, pendant un an au magasin. [...] A Findhorn, j'ai connu pour la première fois de ma vie une harmonie spirituelle intérieure et un véritable bonheur, très proche de la béatitude¹. »

Carol Riddell poursuit : « Notre histoire n'est pas seulement celle d'une quelconque communauté utopique. Elle est d'une actualité brûlante au regard des problèmes de la civilisation moderne. La communauté ne vit pas dans l'isolement. Elle fait partie d'un courant mondial de transformation personnelle et sociale. [...] Nous faisons partie d'une vague légère et douce, qui porte la transformation d'un bout à l'autre de notre planète². »

D'après Carol Riddell, la communauté de Findhorn fonctionnerait en fait comme une sorte de *centrale spirituelle*, fondée sur le modèle d'une centrale électrique ou atomique, et destinée à élever la conscience de l'ensemble de l'humanité — avec l'aide, évidemment, de Dieu, des anges, des *devas*, des fées et des esprits de la nature. Elle écrit en effet : « La Communauté de Findhorn génère une énergie dont la fréquence vibratoire est particulière. Nous travaillons en liaison avec d'autres individus et d'autres centres, dont quelques-uns sont plus "lumineux" et d'autres le sont moins que nous. Nous

1. Carol Riddell, *Findhorn : 30 ans d'expérience. Trouver une identité pour l'homme du xxi^e siècle*. Le Souffle d'Or, collection Findhorn, 1992.

2. Idem.

sommes attirés par les plus lumineux, les autres sont attirés par nous¹. » Elle poursuit : « C'est ainsi que nous faisons partie d'un réseau d'énergie de transformation qui couvre la planète, qui s'étend de plus en plus, et devient de plus en plus puissant. Invoquant le symbolisme de la lumière qui est commun à toutes les religions, nous parlons d'un "Réseau de lumière"². »

Carol Riddell développe ensuite l'idée d'un seuil au-delà duquel la prise de conscience de quelques-uns deviendra celle de l'ensemble de l'humanité : « Nous croyons que l'émergence d'une humanité nouvelle ne se fera pas par la lente multiplication du nombre de gens qui cherchent un nouveau style de vie. Il existe un seuil au-delà duquel la nouvelle conscience sera tout simplement "là" pour tout le monde³. »

A l'appui de cette croyance, elle rappelle une célèbre expérience zoologique entreprise au Japon voici quelques années. On isola des singes dans plusieurs laboratoires, distants de plusieurs kilomètres, et on leur apprit simultanément à résoudre un problème particulier. Lorsque les singes y parvenaient, ils recevaient de la nourriture en récompense. Jusque-là, rien de bien surprenant. Mais les chercheurs s'aperçurent bientôt que *tous* les singes isolés savaient résoudre le problème *avant même* qu'on leur eût enseigné la façon de s'y prendre. Il avait suffi qu'un certain pourcentage de singes aient acquis la connaissance pour que, d'un seul coup, l'ensemble des singes devînt savant. C'est la fameuse théorie de la « masse critique ». Lorsque les singes évoluent en nombre suffisant, leur acquis se transmet à l'âme-groupe de l'espèce, qui le redistribue à l'ensemble des individus.

Séduite par l'idée que cette théorie puisse s'appliquer aux hommes, Carol Riddell s'exclame : « On peut espérer que ce résultat donne une indication sur la façon dont se fera la transformation de l'humanité sur notre planète. Tout d'un coup, quand des individus en nombre suffisant auront "trouvé la voie", chacun "saura" que c'est en cherchant le Divin en soi que l'on découvre le sens de la vie⁴. » En effet, « l'humanité sera capable de résoudre ses problèmes et de vivre dans l'amour réciproque, l'acceptation et l'harmonie, en prenant soin de la planète tout entière. Nous espérons évidemment que

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

4. Idem.

cela se produira avant que l'humanité ne se détruise, disparaissant sous le poids des problèmes nés d'une civilisation désorientée¹. »

Elle conclut par ce qui peut s'apparenter à la profession de foi des membres de la communauté de Findhorn : « Dans la Communauté de Findhorn, nous croyons en général que nous avons vraiment le temps d'atteindre la masse critique positive. Cela tient au fait qu'il ne s'agit pas seulement de nous. La Grâce Divine pousse au changement. Parmi bien d'autres, nous faisons de notre mieux pour atteindre le point de transformation au moyen de notre transformation personnelle et en aidant l'énergie de notre communauté à inonder le monde entier par notre intermédiaire. L'époque où nous vivons est exceptionnelle et passionnante². »

On peut établir un rapprochement saisissant entre ce que dit Carol Riddell et la « première révélation », relative à la *masse critique*, dévoilée dans le roman de James Redfield, *La Prophétie des Andes*³ : « Un nouveau réveil spirituel se fait jour dans la culture de l'humanité. Ce phénomène est lié à l'apparition d'une masse critique d'individus qui découvrent que leur vie est une révélation spirituelle permanente, un voyage dans lequel ils sont guidés par de mystérieuses coïncidences⁴. »

Eileen Caddy, lorsqu'elle écrivait sous la dictée de Dieu, avait déjà abordé la question de l'enjeu historique dans lequel se situe la communauté de Findhorn :

L'époque est exigeante pour chacun de vous, c'est une époque de changements profonds tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de quêtes et de tris, le moment d'aborder de nouveaux domaines et de nouvelles dimensions. Cette période de transition n'est pas facile. Vous pouvez y contribuer en acceptant le changement sans résistance...

Et aussi :

Vous verrez ce qui semble impossible devenir possible, le noir passer au blanc le plus pur, les mauvaises intentions

1. Idem.

2. Idem.

3. James Redfield, *La Prophétie des Andes*, Robert Laffont, 1994.

4. James Redfield, *Les Leçons de vie de la prophétie des Andes*, Robert Laffont, 1995.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

changer à mi-chemin, l'homme commencer enfin à comprendre ses erreurs... Il s'éveillera enfin à ce qui compte réellement dans la vie, aux choses de l'Esprit¹.

Les messages spirituels reçus par Dorothy Maclean, notamment en 1968, année symbole d'un changement de conscience universel, insistent également sur cette nécessité historique pour l'homme d'évoluer et de s'ouvrir à une réalité plus large :

Nous, devas, aimerions danser en rond dans la conscience de tout être humain, pour l'éveiller à ce qu'il est... Nous vous ferions savoir que vous êtes des êtres de lumière, non confinés à votre enveloppe physique. C'est simplement parce que vous pensez que vous êtes ainsi confinés que vous le restez, mais quand vous êtes conscients de nous et que vous venez à notre niveau, vous faites partie d'un monde plus vaste qui est aussi votre chez-vous².

Les devas poursuivent :

Alors nous formulons maintenant la légèreté, la joie, la vitesse et l'intelligence que vous êtes et que nous sommes, et beaucoup plus, que nous n'avons pas encore dit. Alors rejoignez-nous souvent pour être éduqués sur vous-mêmes, et faites-le dans l'amour de l'Un³.

Le 10 juillet 1968, l'Ange du Paysage lui-même évoqua les « événements » et le grand mouvement de contestation qui s'exprimait chez les jeunes un peu partout dans le monde :

Ce matin, nous renouvelons un message. Le monde est en train de changer; déjà, les vibrations plus hautes ont fait sur l'humanité un effet qui n'est pas encore reconnu. L'affinité pour les vibrations inférieures et familières, et leur attraction, ne sont plus ce qu'elles étaient; vous pouvez voir ceci dans le fait que les jeunes rejettent la manière de vivre communément établie. Partout ceci est en train d'arriver. Ce que vous appelez tradition n'a plus d'emprise profonde⁴.

1. Eileen Caddy, *God Spoke to Me*, op. cit.

2. Dorothy Maclean, *La Voix des anges*, op. cit.

3. Idem.

4. Idem.

Ils poursuivent ainsi :

Comme toujours, nous voyons cela en termes de forces. La lumière des plans supérieurs a maintenant la puissance magnétique, laquelle rend les gens perplexes parce qu'ils ne comprennent pas sa signification dans la vie. Elle signifie ne pas vivre pour le moi individuel mais pour l'unité supérieure, et l'humanité n'a pas encore fait éclater la coquille du moi. Une partie d'elle reconnaît ce changement, une partie d'elle ne peut pas le concilier avec les voies du monde. L'homme est prêt à émerger de son emprisonnement, mais il ne sait pas comment le faire, il ne sait pas où se tourner¹.

Le message des anges est simple, même s'il est difficile à réaliser :

Nous, les anges, sommes dans un flot de connaissance et de louange, et tout est bien pour nous dans ce cycle parfait : recevoir de Dieu et rendre à Dieu. La destinée de l'humanité est liée à la nôtre, en ce qu'elle entre dans un domaine nouveau où elle aussi donne et reçoit, dans la conscience du Tout. Il devrait être clair comme le cristal que la gloire vient de Dieu, et que l'homme fragmentaire réduit à ses propres forces n'est rien. Le monde a besoin qu'on se tourne consciemment vers Dieu, sachant que là il y a une seule vie, venant de la Source Une².

Mais les hommes, depuis toujours, demeurent sourds aux voix de la sagesse, ce qui peine et désole les messagers de lumière :

Quel gaspillage, quand vous avez la plus merveilleuse énergie divine, laquelle, si vous la suiviez, ferait de cette Terre un paradis!

Pourquoi errer comme des zombies à suivre tel ou tel guide extérieur, alors qu'en tout temps votre seul guide est en vous³?



1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

Les jardins de Findhorn, où les hommes, les plantes, les anges et les esprits de la nature vivent en bon voisinage, suffiront-ils à sauver l'humanité de la destruction en accélérant la prise de conscience universelle ? Toujours est-il que cette expérience a déjà fait de nombreux émules, comme nous allons le découvrir au chapitre suivant.

Mais, avant de quitter Findhorn, écoutons une dernière fois la voix des *devas*. Le 15 juillet 1971, l'Ange du Paysage s'adressa à Dorothy Maclean en ces termes :

Nous nous réjouissons que, de plus en plus, vous voyiez les effets à longue portée de l'amour prodigué aux plantes. Nous avons insisté, et vos religions ont insisté, pour que vous vous aimiez les uns les autres ; mais ces mots n'ont été que des mots. Le monde végétal, n'ayant pas la barrière du mental ou du moi pour déformer ce qui est dirigé vers lui, répond immédiatement. Et l'amour est une puissance énorme, vraiment énorme et sensible¹.

Les plantes nous aiment sans condition, contrairement à nous, qui en attendons toujours un profit quelconque. En ce sens, les plantes sont plus proches de l'amour divin :

Il est dit que Dieu est amour. C'est ainsi, et plus la création devient consciente, plus elle exprime un grand amour. L'essence de la vie, quelle que soit sa conscience, est amour ; la vie devient donc plus parfaitement elle-même quand elle est entourée d'amour. C'est vrai pour tous les royaumes, et la plus grande contribution de l'homme à la vie sur cette planète est d'aimer consciemment et ainsi d'amener santé, vigueur et beauté à tout ce qui vit².

Pour l'Ange du Paysage, l'amour représente le principe même de la guérison et de l'évolution :

Les jardins du futur dépasseront de loin tout ce que vous connaissez à présent, non parce que la science et l'intelligence aideront ou pousseront leur développement, mais parce que

1. Idem.

2. Idem.

FINDHORN, PARADIS DES FÉES ET DES HOMMES

c'est l'amour qui le fera. L'effusion d'amour sensible nourrit une plante et l'amène jusqu'à l'épanouissement de son essence divine¹.

Les jardiniers du futur devront-ils avant toute chose apprendre à cultiver leur amour ?

Dans l'âge qui vient, les hommes exprimeront plus complètement leurs qualités divines. Comme elles seront entourées d'amour, les plantes exprimeront plus rapidement leurs qualités divines, seront plus ouvertes au changement et en plus grande harmonie avec le reste de la vie. Il arrivera des miracles végétaux, parce que l'amour est l'ouvrier du miracle. Les plantes ont été forcées ou blessées pour amener certains résultats ; de bien plus grands résultats seront obtenus dans la joie, avec l'amour. Si vous y croyez et si vous manipulez la puissance de l'amour, vous verrez que ceci arrivera².

La puissance de l'amour, est-ce cela, la clé ?

L'amour amènera une autre joie, une communion nouvelle entre plantes et hommes. Tout comme deux êtres humains qui s'aiment ont des rapports merveilleux quand ils s'aiment³.

Par l'amour, les trois royaumes seront enfin réunis : celui des anges, celui des hommes et celui des esprits de la nature. Ensemble, ils pourront alors s'élever enfin jusqu'à la présence divine.

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

Au pays des wallabies

L'expérience menée à Findhorn depuis plus de trente ans n'est pas demeurée un phénomène isolé. Un peu partout dans le monde, des individus ou des groupes se sont mis à dialoguer couramment avec les esprits de la nature, les *devas* des plantes ou les fées. Eileen et Peter Caddy et leur amie Dorothy Maclean ont fait de nombreux disciples qui ont franchi à leur tour la porte qui nous sépare du monde merveilleux des origines.

L'histoire de Treenie et Michael J. Roads ressemble beaucoup à celle des époux Caddy. A l'instar de ses compatriotes de Findhorn, ce couple de fermiers anglais, émigré en Australie depuis de nombreuses années, coopère et dialogue assidûment avec le monde et les esprits de la nature.

Après s'être occupé d'une ferme en Tasmanie avec sa femme durant une dizaine d'années, Michael J. Roads est devenu consultant en agriculture biologique. Il a rédigé plusieurs livres¹ dans lesquels il raconte son aventure spirituelle avec la nature, salués notamment par Richard Bach, l'auteur du célèbre *Jonathan Livingstone le Goéland*. Il donne également des conférences, des stages et des séminaires dans le monde entier.



C'est au cours de ces dix années consacrées à l'élevage dans une

1. Michael Roads : *Talking with Nature, Journey into Nature, Journey into Oneness et Simple is Beautiful*, H.J. Kramer Inc. Les détails de l'aventure de Michael Roads contenus dans ce chapitre sont empruntés à ses ouvrages, notamment *Talking with Nature*.

ferme de Tasmanie située entre forêt et océan que Michael et Treenie ont pris conscience, peu à peu, d'une dimension parallèle et intangible, au sein de laquelle les invitaient des présences invisibles. Au début, il s'agissait de messages imperceptibles. Le murmure d'un cours d'eau. Le clignement d'œil complice d'un héron. Le bruissement des feuilles dans le vent du soir. Tous ceux qui ont longtemps vécu à la campagne connaissent bien ces mille petits signaux bienveillants que nous envoie la nature pour nous rappeler que nous sommes aussi ses enfants. Seuls les gens des villes, coupés de leurs racines, ne savent plus reconnaître ces instants de grâce où la nature s'anime et nous parle.

Les Roads, donc, vivaient dans une relative quiétude au sein de la nature sauvage et solitaire de Tasmanie, lorsqu'un soir, après le souper, Treenie s'écria :

« Michael, les vaches ne veulent pas sortir de leur enclos ! »

Levant les yeux de son journal, le fermier regarda sa femme de travers.

« Comment le sais-tu ?

— Je le sais, c'est tout.

— Eh bien, demain matin, nous irons ensemble contrôler le troupeau. Comme ça, tu pourras te rendre compte par toi-même que tu te fais des idées. »

Le lendemain, à 9 heures, Treenie et Michael se rendirent à l'enclos qui se trouvait à l'arrière de la ferme. A la stupéfaction de Michael, le troupeau était massé devant le portail et refusait d'avancer, ainsi que l'avait prévu Treenie.

Ce phénomène se reproduisit plusieurs fois. Treenie avait acquis la faculté de *connaître* à distance les déplacements du troupeau. A tout moment, elle pouvait sentir en elle le signal au moyen duquel les vaches lui faisaient savoir qu'elles désiraient changer de pâturage. Mais si les bovidés étaient capables de lui adresser clairement des messages télépathiques, ne pouvait-elle pas essayer, à son tour, de communiquer avec ces complaisants animaux ? Un soir, Treenie et Michael tentèrent l'expérience. Tous deux se concentrèrent et adressèrent au troupeau l'information suivante : « Nous viendrons déplacer le bétail demain matin à 9 heures précises. »

Le lendemain, à l'heure dite, les vaches se trouvaient toutes en ordre de marche. Elles n'avaient pourtant ni montres ni faculté de connaître l'heure, mais elles avaient obtempéré sans discuter au message télépathique que leur avaient envoyé les humains. De ce jour,

les époux Roads prirent l'habitude de dialoguer intérieurement avec leurs vaches, ce qui facilita grandement leur travail de fermiers.



A quelque temps de là, Michael se rendit compte que les pâturages qu'il détenait sur les hauteurs de Carvilla, à six cents mètres d'altitude, avaient été dévastés par des wallabies, ces petits kangourous que l'on ne trouve qu'en Australie. Ces charmants animaux, aussi paisibles qu'attachants, ont un défaut majeur : leur nourriture préférée, l'herbe grasse et verte, se trouve être exactement la même que celle des vaches. Là où les wallabies passaient, il ne restait plus qu'une lande tondue aussi ras qu'un gazon anglais.

Décidé à se débarrasser au plus vite de ces importuns, Michael s'arma d'un fusil et partit à la chasse au kangourou. Deux nuits par semaine, il tirait sur les pillards, ce qu'il finit par trouver aussi épuisant que déplaisant. Il résolut alors de confier cette tâche ingrate aux paysans du coin, pour lesquels la chasse au wallaby représentait une sorte de sport national et une source sûre de ravitaillement.

Les coups de fusil retentirent de plus belle, de nuit comme de jour, mais sans effet notable sur la population des kangourous. Plus les paysans tasmaniens en tuaient, et plus les wallabies affluaient et dévoraient la pitance des vaches.

Michael songea un temps à utiliser le poison, mais il recula devant une méthode aussi lâche. Alors, il reprit son fusil et il recommença à passer ses nuits à tirer sur les wallabies. Jusqu'au jour où, au détour d'un bosquet, il se retrouva nez à nez avec l'un de ces animaux. Michael épaula son fusil, prêt à tirer, lorsqu'il croisa le regard du wallaby. Ce n'était pas un regard d'effroi ni de bête traquée, mais un regard doux et profond dans lequel Michael découvrit l'âme ancestrale de la nature sauvage. L'homme et le wallaby demeurèrent longtemps ainsi, les yeux dans les yeux, expérimentant tous deux une sorte de communion authentique et naturelle, telle qu'elle devait exister voici des milliers d'années, avant que l'homme n'ait la prétention d'être le seul maître sur terre. Puis le wallaby tourna lentement la tête de côté et disparut dans les buissons.

Michael se sentit bouleversé par cette rencontre. Comment avait-il pu vouloir massacrer des animaux dotés d'un regard aussi doux ? En rentrant chez lui, il prit la résolution de stopper immédiatement les hostilités, et de tenter de résoudre son problème avec les wallabies d'une autre façon.

Il en discuta avec Treenie, qui lui fit remarquer que s'ils parvenaient à communiquer par télépathie avec leur bétail, il n'y avait aucune raison qu'ils n'y parviennent pas avec les wallabies. Pourquoi ne pas essayer ?

Le lendemain matin, Michael partit seul dans la forêt où les wallabies avaient leur refuge. Il commença à penser fortement à eux, et à ce qu'il avait à leur demander. Bientôt, il se mit à formuler tout haut sa requête, ce qui sur l'instant lui sembla le comble du ridicule. Si quelqu'un le surprenait à parler ainsi tout seul dans les arbres, ne penserait-il pas qu'il était tombé fou ? Pourtant, Michael sentait, tout au fond de lui, qu'il n'y avait pas d'autre solution. Prenant son courage à deux mains, il se mit à crier à tue-tête : « Hello, les wallabies, est-ce que vous m'entendez ? Je suis venu vous proposer un accord. Je vous demande de ne plus manger mes pâturages, en échange de quoi je vous promets que plus personne ne vous tirera dessus. Cependant, je sais bien que je dois partager cette terre avec vous, et que vous avez également besoin de manger. Aussi je vous concède une partie du terrain où vous pourrez vous nourrir en toute liberté. Ne dépassez pas une zone de vingt mètres, je vous prie. »

Michael se tut, et écouta. Rien. Aucune réponse. Juste le silence bruisant de la forêt. Il commença à avoir des doutes. Est-ce que tout cela était bien sérieux ? Toutefois, il décida de tenir parole, en interdisant désormais sur ses terres la chasse au wallaby.

En quelques semaines à peine, l'herbe des pâturages poussa tant et si bien que Michael put nourrir dix vaches de plus, ainsi que leurs veaux. Bientôt, l'herbe monta jusqu'aux genoux tandis que le trèfle blanc fleurissait abondamment. Michael pouvait nettement repérer le passage des wallabies, qui continuaient à s'ébattre dans les prés mais respectaient scrupuleusement l'herbe destinée aux vaches. Comme prévu dans le *gentleman's agreement* qui les liait à Michael, les ruminants sauteurs se contentaient de brouter la frange de terrain qui leur avait été allouée par le fermier. Seule entorse au contrat : les wallabies avaient dû trouver que vingt mètres, c'était bien peu. Alors, ils s'en étaient d'office attribué quarante ! Mais, en dehors de ce léger dépassement, tout était rentré dans l'ordre avec une facilité déconcertante. Michael et Treenie savaient désormais qu'il était non seulement possible de communiquer avec les animaux et la nature sauvage, mais encore de coopérer avec ces présences, afin d'en tirer le meilleur bénéfice tout en respectant les lois de l'harmonie universelle et le droit sacré à la vie qui appartient à chaque être vivant, humain ou pas.

Cette anecdote édifiante trouva sa conclusion plusieurs années plus tard, alors que Michael et Treenie avaient revendu leur ferme. Trois ans après leur départ, Michael revint voir le nouveau fermier, qui lui demanda :

« A propos, avez-vous jamais réussi à faire pousser du pâturage sur les hauteurs de Carvilla ? »

Michael le regarda, étonné.

« Bien sûr que oui. Je me souviens même qu'on s'y enfonçait jusqu'aux genoux. »

— Eh bien, je vous assure qu'aujourd'hui, c'est fini. Rien ne pousse, car les wallabies mangent tout. Pourtant, nous en avons tué six mille en deux ans ! Mais plus on en tue, plus il en vient. »

Michael comprit qu'après son départ, les chasseurs de wallabies étaient revenus, et avaient violé le traité de paix que lui-même avait conclu avec les animaux. Ces derniers avaient donc instantanément repris le saccage systématique des pâturages de Carvilla, au prix de leur vie.

Michael se sentait coupable vis-à-vis des wallabies et en colère contre le fermier, mais il ne pouvait rien lui reprocher, puisqu'il ne lui avait jamais parlé de l'accord conclu avec les kangourous. Et s'il lui en avait fait part, le fermier l'aurait-il cru ?



Après la vente de leur ferme, les époux Roads décidèrent de se consacrer entièrement à la communication avec les esprits de la nature, ou plus exactement l'Esprit de la Nature, car très vite Michael reconnut, à travers les messages que lui adressaient les arbres, les rivières ou les animaux, la même voix qui lui dictait des enseignements issus d'une sagesse ancestrale. Était-ce la voix de Pan telle qu'elle s'exprimait à R. Ogilvie Crombie ? Ou bien celle de l'Ange du Paysage perçue par Dorothy Maclean dans les jardins de Fin-dhorn ? Cette voix était-elle celle de l'inconscient de Michael, ou plus exactement celle de son Moi profond, essentiel ? Était-ce la voix de son âme ? Ou tout simplement la voix de Dieu ?

De ce jour, Michael se mit à dialoguer couramment avec les oiseaux, les poissons, les nuages, les orages et le vent. La nature tout entière s'ouvrait à lui, et lui adressait en permanence des signes de reconnaissance. Ainsi, les oiseaux chantaient pour lui : « Nous te saluons. Nous nous réjouissons de ta liberté intérieure. Nous nous réjouissons de ton envol. Souviens-toi, cependant, que toute liberté a

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

un prix. Le martinet peut voler très haut et à grande vitesse. Mais le martinet ne peut pas jouer avec le moineau. Si tu voles aussi haut que l'aigle, tu devras abandonner la compagnie de ceux qui sont demeurés dans des régions plus basses de l'air¹. »

Les rochers au bord d'une rivière lui murmuraient : « Quand tu t'assieds sur un rocher au bord de la rivière, sois attentif à la vie autour de toi. Observe les couleurs étincelantes du martin-pêcheur dans la lumière du matin. Les poissons sautant dans l'eau claire. La chaleur du soleil sur tes épaules. Le regard méfiant de la libellule posée sur un morceau de bois pourri. Les millions de microbes qui habitent ce morceau de bois pourri². »

Et aussi : « Sois attentif à la vie qui se trouve au-delà de toi-même. De chaque feuille jaillit l'énergie du printemps. La force de la vie éclate aux yeux de toutes les créatures autour de toi³. »

Un arbre annonçait : « La conscience humaine est en train de changer. Il existe aujourd'hui un nombre de plus en plus important d'êtres humains qui parlent directement aux arbres et aux plantes. Ce comportement demeure toutefois étranger à la plupart des hommes, qui ont plus de facilités à s'adresser à des animaux, pour lesquels ils éprouvent compassion et sympathie, qu'à des plantes ou des pierres inanimées⁴. »

Et il ajoutait : « Aux yeux des hommes, le règne végétal est inférieur au règne de l'humanité ; cette croyance les empêche de prendre conscience du fait que l'humanité est une synthèse du règne minéral, du règne végétal et du règne animal. Ils croient que les plantes sont dépourvues d'émotion et d'intelligence consciente. Mais le fait qu'ils ne croient pas à l'existence de l'intelligence des animaux, des plantes et des roches n'empêche pas cette intelligence d'ETRE⁵. »

De tous ces contacts, il ressortait clairement que non seulement le dialogue avec la nature était possible, mais que de plus il était ardemment souhaité par l'ensemble des créatures vivantes, excepté l'homme qui, pourtant, représentait le lien entre les divers états de la vie.

Le message majeur pouvait se résumer ainsi : la vie est une, et tout est vie. Il suffit que l'homme s'ouvre à cette autre part de lui-même

1. Michael Roads, *Talking with Nature*, op. cit.

2. Idem.

3. Idem.

4. Idem.

5. Idem.

AU PAYS DES WALLABIES

que sont les oiseaux, les rochers, les fleurs, les arbres et les esprits gardiens qui les habitent pour qu'il découvre alors le chemin de son unité et de l'harmonie universelle — le chemin vers Dieu.



Un jour, Michael contemplait de petits poissons d'argent qui nageaient dans la rivière. Aussitôt, il les interpella : « Eh bien, petits poissons, est-ce que vous aussi vous avez une voix ? Etes-vous reliés à une source de sagesse qui pourrait dialoguer avec moi ? »

Il se passa alors une chose curieuse. Les animaux disparurent instantanément de la surface de l'eau. Dans le même temps, Michael perçut clairement une sorte d'énergie qui émanait des poissons disparus ; mais cette énergie dépassait la seule forme des poissons, et englobait également la rivière, les rochers, les arbres, le ciel et l'univers entier, et c'est elle qui lui répondit :

« Ne t'ai-je pas déjà dit que l'Intelligence se meut à travers toutes les formes physiques ? Partout où les formes sont séparées dans leurs apparences physiques, l'Intelligence est Une.

— Quelle est cette Intelligence ? demanda Michael.

— L'Intelligence EST... mais tu peux aussi bien l'appeler Dieu. »

« *C'est un jardin extraordinaire...* »

En Virginie, au pied des collines boisées des Blue Ridge Mountains, s'étend un jardin extraordinaire, équivalent américain du miracle de Findhorn. Ce jardin, baptisé « *Perelandra* » en hommage à un livre de C.S. Lewis, a été entièrement conçu par une femme, Machaëlle Small Wright, avec l'aide des fées, des lutins, des gnomes, de Pan, des *devas* et des esprits de la nature. Selon elle, n'importe qui est capable d'en faire autant, à condition d'ouvrir sa conscience à ces autres plans subtils de la réalité. Machaëlle anime d'ailleurs chaque été des séminaires à *Perelandra*, dans lesquels elle enseigne aux jardiniers amateurs les différentes techniques permettant de s'assurer la collaboration des élémentaux, et édite elle-même un guide pratique expliquant en détails la meilleure façon de dialoguer avec les fées du jardin¹.



Pour Machaëlle, tout a commencé par la pratique de la méditation et du « voyage astral », auxquels elle s'est adonnée durant plusieurs années, et par son engagement dans l'écologie. Son enfance difficile lui avait rendu intolérable toute forme de violence, qu'elle fût exercée contre un être humain, un animal ou une plante. Pour elle, « la destruction de la nature n'est que la destruction de l'homme même.

1. Machaëlle Small Wright, *The Perelandra Garden Work Book, A Complete Guide to Gardening with Nature Intelligences*, Box 136, Jeffersonton, Virginia, 22724, U.S.A. Lire aussi à ce sujet Peter Tompkins et Christopher Bird, *La Vie secrète des plantes*, Robert Laffont, 1975.

La qualité de l'existence de l'homme est en corrélation directe avec la qualité des liens qu'il entretient avec la nature¹. »

Machaëlle s'aperçut vite que, grâce au dédoublement et au voyage astral, elle était capable de guérir à distance. Sa conscience s'élargissait peu à peu, et elle commençait à sentir des présences immatérielles se manifester autour d'elle. « J'ai d'abord remarqué que, la nuit, il y avait quelque chose de différent dans les bois quand j'étais seule à la maison. Je percevais une énergie nocturne qui devenait si intense que je me sentais mal à l'aise quand je passais devant une fenêtre ou une porte vitrée. Surtout pendant les nuits de pleine lune². »

Machaëlle ne ressentait pas ces présences comme hostiles, mais elle ne savait pas encore comment répondre à ces « énergies » qui paraissaient vouloir entrer en contact avec elle. En 1974, en lisant un livre sur Findhorn, elle eut la révélation de ce qu'étaient réellement ces présences. « Tout d'un coup, on était en train de me dire que les énergies subtiles que j'avais senties autour de moi avaient des noms. *Devas. Les esprits de la nature*. Ils n'étaient pas nés de mon imagination, mais existaient vraiment ! Ce que j'avais senti dans le bois était une force vive qui était maintenant identifiée et pouvait être étudiée en tant que phénomène réel³. »

Trois ans plus tard, au début de janvier 1977, elle décida enfin de céder aux invites répétées qu'exprimaient en silence les hôtes mystérieux de la forêt. « Je suis rentrée dans le bois et j'ai déclaré à haute voix : “ Je veux faire à Perelandra ce qu'ils ont fait à Findhorn. Je veux travailler avec les *devas* et les esprits de la nature. ” Puis j'ai quitté le bois, je suis retournée à la maison, je me suis mise en état de méditation. Et j'ai attendu⁴. »

Machaëlle n'eut pas longtemps à attendre. Comme Dorothy Maclean à Findhorn, elle entendit soudain dans son cerveau une foule de voix étranges qui s'exprimaient toutes ensemble. Machaëlle renouvela alors son désir sincère de communiquer avec les esprits de la nature, mais à condition qu'ils ne parlent pas tous en même temps ! Disciplinées, les voix s'exprimèrent alors les unes après les autres. C'est ainsi que Machaëlle écouta longuement les messages des fées, des elfes et des *devas*.

1. Extrait d'une interview de Machaëlle Small Wright par Peter Tompkins et Christopher Bird, *La Vie secrète des plantes*, op. cit.

2. Idem.

3. Idem.

4. Idem.

A propos de ces derniers, elle rapporte : « Les *devas* m'apparurent se situer à un niveau de conscience très haut en vibrations. Un peu comme si quelqu'un avait fait résonner plein de diapasons en même temps et que, au lieu de distinguer différents sons, on perçoive différentes *vibrations*. Je n'avais jamais rien expérimenté de tel lors de mes précédentes méditations¹. »

Ces communications extrasensorielles n'avaient toutefois rien d'abstrait. Les *devas* et les esprits de la nature n'étaient pas venus trouver Machaëlle pour dissenter sur des questions de sagesse et de philosophie, mais pour l'aider à édifier son jardin extraordinaire. « On m'a donné des instructions. On m'a dit quelles graines acheter. Quels engrais utiliser. A quelle distance les unes des autres je devais planter les semences. Quand je devais tailler les plantes et dans quelle mesure². »

Bravement, la jeune femme se mit au travail et entreprit de labourer, planter, ensemer, toujours guidée par ses hôtes invisibles. Elle ne distinguait pas nettement leurs formes, mais les percevait plutôt comme des « sphères tourbillonnantes d'énergie ». Machaëlle dit à ce propos : « Je sais qu'ils apparaissent parfois aux humains sous forme de lutins, fées, gnomes, etc. Mais je crois que c'est seulement parce que les gens sont plus familiarisés avec ce type d'images. Pour se manifester de cette manière, ils s'adaptent à notre forme de pensée³. »



Un jour, elle ressentit une énergie nouvelle s'exprimer à l'intérieur d'elle-même, d'une vibration beaucoup plus élevée et pure que les autres, qu'elle baptisa le « *deva* surbrillant du jardin ». Ce super-*deva* était en quelque sorte l'architecte en chef du projet de Perelandra, l'équivalent de l'Ange de Findhorn. C'est ce *deva* paysagiste qui dicta à Machaëlle le plan si particulier de Perelandra.

Ce jardin, d'une superficie totale de mille mètres carrés, a en effet une forme concentrique, et les plantes se succèdent en cercles successifs, à la manière des ronds qui s'élargissent dans l'eau autour d'un point d'impact. Trois chemins en spirale partent de la périphérie pour aller vers le centre, où un bassin est réservé au bain et à la nour-

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

riture des oiseaux. Au milieu de ce bassin se trouve une sorte d'appareillage bizarre constitué d'un cercle de pierres entourant une pyramide surmontée d'une plaque d'ardoise et d'une pierre gemme sur laquelle est posée une longue antenne en fil de fer destinée à capter les forces vitales cosmiques, les purifier puis les distribuer en tourbillons tout autour.

Cette antenne cosmique semble fonctionner, car Perelandra produit toutes sortes de fruits et légumes magnifiques, dont le dixième est reversé à la nature, selon le principe de la dîme. De même, une partie du jardin se compose d'un sanctuaire strictement réservé aux esprits de la nature, et dont les limites sont fixées par une corde. Pour Machaëlle, ce sont en effet les élémentaux qui font l'essentiel du travail. Car ils sont les maîtres de l'énergie. « Pour cultiver ce jardin, j'emploie le principe de l'énergie. Cette technique de jardinage, ce travail d'énergie co-créatrice est une métaphore de la vie. Si vous changez d'attitude envers votre jardin, vous changerez, en même temps, l'essence même de votre approche de la vie¹. » Elle poursuit : « Le jardin de Perelandra, c'est ma vie, mon cœur, mon souffle. Il est mon ami, mon secours, mon père nourricier, mon maître qui m'enseigne qui je suis, ma planète, mon univers. Il m'ouvre la voie vers la vérité spirituelle, et la loi universelle de la nature contenue dans le flot universel. Il est la démonstration de ces lois et de ces vérités étalées devant mes yeux. Il est pour moi la preuve que la vérité spirituelle et la loi universelle s'étendent à la réalité tout entière, y compris un jardin². »



Pour Machaëlle, le jardin enchanté de Perelandra doit être largement laissé sous le contrôle des elfes, des fées et des *devas*. C'est pourquoi, contrairement à la plupart des jardiniers, elle se garde bien d'arroser ses plantes. Elle ne leur donne jamais une seule goutte d'eau, pas même l'été, pas même lors de la canicule de 1986, au cours de laquelle la sécheresse fut telle que le gouvernement fédéral déclara la région zone sinistrée. Les voisins de Machaëlle avaient beau pailler leurs arbres et arroser leurs plantes, tous leurs jardins avaient brûlé, tandis que Perelandra, sans eau, demeurerait frais et bien vivant grâce à l'intervention des élémentaux !

1. Idem.

2. Idem.

De même, Machaëlle n'utilise aucun insecticide ni pesticide. L'apparition dans son jardin d'insectes nuisibles n'est que le signe d'un manque d'harmonie passager entre elle et son jardin ; c'est donc la conséquence extérieure d'un manque de foi de la part du jardinier ! Elle explique : « Tout peut aller très bien dans le jardin, et tout à coup, venue de nulle part, une horde de nuisibles dévore trois rangées de légumes. Si cela se produit trop souvent, c'est qu'un changement brutal est intervenu dans la pensée, les intentions ou les émotions du jardinier, de sa famille ou de la communauté en rapport avec le jardin¹. »

Mais toute intervention humaine n'est pas pour autant proscrite ; au contraire. Les élémentaux apprécient la présence de l'homme. Ce qui leur plaît, c'est justement ce jeu et cette collaboration qui devrait s'instaurer en permanence entre les hommes et les esprits de la nature. « Ils ont besoin de nous autant que nous avons besoin d'eux. C'est une tentative de création en commun. Bien que la nature soit puissante au-delà de toute imagination, et que les humains soient eux aussi puissants au-delà de toute imagination, l'homme et la nature potentialisent ensemble leur énergie individuelle². »

A quoi pourrait conduire une telle alliance entre humains et élémentaux, si l'exemple de Perelandra était suivi un peu partout dans le monde ? « L'une des réalisations possibles de cette union est la création du réseau d'énergie de guérison de la terre par le système de jardinage sur toute la planète. La puissance de cette guérison qui irradierait des jardins et, au bout du compte, des réseaux de jardins, serait également disponible et profitable à la fois aux humains et à la nature, puisqu'il s'agit de l'œuvre des hommes et de la nature³. »



Perelandra, tout comme Findhorn, représente-t-il le prototype de l'agriculture de demain ? L'alimentation humaine ne serait plus alors abordée uniquement en termes de survie, mais également en termes spirituels.

C'est un point sur lequel insista particulièrement le dieu Pan qui, après avoir, comme on l'a vu, longuement conversé avec R. Ogilvie Crombie, fit à Machaëlle l'honneur d'une visite, au cours de laquelle il lui délivra le message suivant :

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

Avant la récolte, le jardinier est utile quand il aide le jardin à trouver son équilibre. A ce moment, le jardin, à son tour, est utile aux humains lorsqu'il crée un environnement qui transforme et guérit tout ce qu'il touche et tout ce qu'il enveloppe. Mais la pleine capacité du jardin à germer commence avec la récolte.

En effet :

Quand il mange ce qu'il a récolté, l'homme découvre pleinement la notion de service, à tous les niveaux. Et l'association qui s'est créée à l'instant même où l'homme a foulé le sol de la terre, est célébrée par l'homme et la nature dans tous les domaines. Les humains qui travaillent avec la nature dans un esprit de co-créativité ont reconnu et démontré avec succès les liens à la fois physiques et spirituels qu'ils ont avec le monde de la nature. Et la nature a répondu en produisant la nourriture et le carburant pour entretenir la partie physique de l'esprit humain sur cette planète¹.

Les plantes sont l'avenir de l'homme qui, s'il désire survivre sur cette terre, a tout intérêt à acquérir la *main verte*...

1. Idem.

L'anthroposophe et la main verte

Il existe une jolie formule pour qualifier les personnes qui savent d'instinct s'occuper des plantes et les maintenir en bonne santé ; ont dit qu'elles ont « la main verte ». Pour les gens qui ont la main verte, les plantes ne sont pas des objets inanimés, mais des êtres vivants à part entière, ayant leur langage propre et même leurs émotions. Ces personnes ne se contentent pas de soigner leurs plantes ; elles les aiment, les cajolent et leur parlent. Et ces plantes, à leur façon, leur répondent. Les végétaux seraient-ils capables de penser ?

La plante et le détecteur de mensonges

C'est l'opinion de Cleve Backster, l'un des meilleurs spécialistes mondiaux de détection de mensonge, qui a prouvé voici près de trente ans que les plantes étaient capables d'émotions, de pensée et même de compassion. C'est en 1968 qu'il publia dans le volume X de *The International Journal of Parapsychology* un article intitulé « Preuves d'une perception primaire chez les végétaux ». Il avait eu l'idée de brancher des galvanomètres sur les feuilles de ses plantes grasses d'appartement, et avait eu la surprise de constater que les aiguilles de ses appareils réagissaient violemment lorsque, par exemple, il plongeait des crevettes dans une casserole d'eau bouillante. Les plantes souffraient, et elles exprimaient leur révolte face aux tortures perpétrées contre ces charmantes bêtes ! De même, il s'aperçut que ses plantes réagissaient fortement lorsqu'elles étaient confrontées à certaines personnes, des criminels, par exemple. Cleve

Backster prit donc l'habitude de les utiliser comme détecteurs de mensonges¹ !

Après ce pionnier, d'autres chercheurs prirent le relais, notamment Pierre Paul Sauvin, spécialiste en électronique, ainsi que l'armée américaine. C'est ainsi qu'à Fort Belvoir, en Virginie, des fonds furent débloqués pour pratiquer des expérimentations avec les plantes. La marine américaine, elle aussi, s'intéressa au sujet. Eldon Byrd, analyste au Groupe d'études avancées prévisionnelles et analytiques du Laboratoire d'artillerie navale de White Oak, dans le Maryland, refit toutes les expériences de Backster et confirma le fait qu'il suffisait de formuler mentalement une pensée hostile à une plante — par exemple : « Je vais t'arracher une feuille » — pour voir immédiatement bondir l'aiguille du galvanomètre branché dessus².

Tompkins et Bird rapportent à son sujet : « Après Backster et Sauvin, Byrd fut en mesure de démontrer devant les caméras de la télévision qu'une plante peut réagir à divers *stimuli*, y compris à l'*intention* de la brûler. Toujours devant les caméras, Byrd montra qu'une plante réagissait quand il secouait une araignée dans une boîte d'allumettes avec environ une seconde de retard, et que cette réaction pouvait se prolonger jusqu'à une minute. La réaction fut également vive lorsqu'il amputa d'une feuille une plante voisine³. »

Le chant du cactus

Ces recherches furent également poursuivies au Japon, où le docteur Ken Hashimoto, docteur en philosophie à l'université de Tokyo, électronicien supervisant le Centre de recherches électroniques Hashimoto, directeur administratif et directeur des recherches aux Industries électroniques Fuji, fabricant des énormes enseignes électriques animées qui illuminent Tokyo la nuit et collaborateur régulier de la police japonaise pour la détection de mensonges, relia à son tour un polygraphe à un cactus par l'intermédiaire d'aiguilles d'acupuncture, et bricola un système électronique qui permettait de transcrire les modulations électriques en sons, afin de pouvoir entendre la voix de sa plante et parler avec elle ! Le système semblait parfaitement au

1. Voir à ce sujet Peter Tompkins et Christopher Bird, *La Vie secrète des plantes*, op. cit.

2. Idem.

3. Peter Tompkins et Christopher Bird, *La Vie secrète des plantes*, op. cit.

point, mais, hélas, le bon docteur s'aperçut qu'il n'avait pas la « main verte » et que, malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à tirer le moindre son de son cactus. Sa femme, en revanche, qui adorait les plantes, essaya à son tour, avec un succès extraordinaire.

Il suffisait que Mme Hashimoto parle doucement au cactus, en lui exprimant son amour, pour que ce dernier lui réponde aussitôt par des vocalises étranges. « Transformé et amplifié par l'équipement électronique du Dr Hashimoto, le son produit par la plante ressemblait au bourdonnement aigu des câbles à très haute tension écoutés à distance, sauf qu'on aurait plutôt dit un chant, le rythme et la tonalité en étant variés et plaisants, et même par moments chaleureux et presque gais¹. »

Un jeune Américain originaire de Californie, John Francis Dougherty, fut témoin de l'une de ces conversations inattendues. Il rapporte même que le docteur et son épouse étaient parvenus à apprendre à leur plante à compter et à additionner des chiffres jusqu'à vingt !

Comment entrer dans la tige d'une plante

Le chimiste Marcel Vogel, enfin, chercheur à I.B.M., se pencha à son tour sur le sujet de l'« énergie psychique » des plantes, et arriva à la conclusion que l'homme pouvait et devait communiquer avec les végétaux. Lors des conférences qu'il donnait, il affirmait : « Les plantes sont des objets vivants, sensibles, enracinés dans l'espace. Elles peuvent être aveugles, sourdes et muettes au sens où l'homme l'entend, mais pour moi il ne fait pas de doute que ce sont des instruments extrêmement sensibles pour mesurer les émotions humaines. Elles irradient de l'énergie, des forces qui sont bénéfiques pour l'homme. On peut sentir ces forces ! Elles nourrissent notre champ énergétique qui à son tour nourrit celui de la plante². »

Il ajoutait : « Une force vitale, ou Énergie cosmique, qui entoure tout ce qui est vivant, peut se partager entre les plantes, les animaux et les êtres humains. A travers ce partage, une personne et une plante ne font plus qu'un ! Cette fusion favorise une sensibilité mutuelle permettant à l'homme et à la plante non seulement de communiquer,

1. Idem.

2. Rapporté par Peter Tompkins et Christopher Bird, *La Vie secrète des plantes*, op. cit.

mais aussi d'enregistrer leurs communications sur un graphique par l'intermédiaire de cette dernière¹. »

Marcel Vogel tenta une expérience avec une jeune fille, Debbie Sapp, qui avait un bon contact avec son philodendron. Il lui demanda d'*entrer* psychiquement dans la plante. Elle décrit ainsi ce qu'elle a ressenti : « Je commençai par me demander d'abord comment je ferais pour entrer dans une plante. Je pris la décision consciente de laisser courir mon imagination et me retrouvai pénétrant la tige principale par une ouverture pratiquée à sa base. Une fois dedans, je vis les cellules en mouvement et l'eau qui se dirigeaient vers le haut à travers la tige, et me laissai porter par ce flot ascendant². »

C'est alors qu'elle eut la sensation « de quitter un monde imaginaire pour un royaume sur lequel je n'avais aucun contrôle. Pas d'images mentales mais plutôt le sentiment que je devenais partie intégrante et remplissais une vaste surface en extension. Il me semblait ne pouvoir en parler qu'en termes de conscience pure³. »

Elle poursuit : « Je me sentais acceptée et véritablement protégée par la plante. J'avais perdu la notion du temps et ressentais seulement un sentiment d'unité dans l'existence et dans l'espace. Un sourire spontané me vint aux lèvres et je me laissai aller à ne faire qu'un avec la plante⁴. »

Le docteur Vogel la ramena alors à la conscience normale. La jeune fille revint lentement à elle, se sentant en paix mais très fatiguée. Toute son énergie était passée dans la plante.

L'homme vert

Les plantes sont donc des êtres vivants et animés, et il est possible de dialoguer avec elles. Mais avec *qui* exactement dialogue-t-on ? Avec l'esprit de la plante elle-même ? Avec son âme-groupe ? Ou bien avec les fées, les *devas* et les esprits de la nature qui vivent en permanence auprès d'elle ?

Pour Peter et Eileen Caddy, Dorothy Maclean, Michael Roads ou Machaëlle Small Wright, le monde de la nature — qu'il s'agisse des animaux, des végétaux ou des minéraux — est saturé de présences

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

4. Idem.

invisibles, d'esprits gardiens, de *devas* et d'anges, avec lesquels les êtres humains peuvent dialoguer et collaborer. Ces entités spirituelles du règne de la nature sont les mêmes que les fées, elfes, gnomes et lutins dont parlaient les chroniques du Moyen Age. Elles témoignent du fait que tout est vivant ici-bas, et que le moindre brin d'herbe est un exemple de la création divine.

Cette théorie n'est pas nouvelle et n'a pas attendu le développement des mouvements écologistes pour s'exprimer. Le concept de « l'homme vert », l'homme-nature vivant à l'unisson de la création, revient souvent dans la littérature du Moyen Age et de la Renaissance. Et Jacob Boehme, mystique allemand du xvi^e siècle, affirmait qu'il entraînait en communication avec les plantes en état d'illumination, et pouvait « sentir ses forces vives lutter pour trouver la lumière ».

Mais c'est avec les mouvements théosophiques et anthroposophiques, au tournant de ce siècle, que fut proposée une réelle théorie des règnes de la nature. Nous avons d'ailleurs déjà rencontré des témoignages de théosophes lors de notre exploration des us et coutumes du Petit peuple — Helena Blavatsky, Charles Leadbeater ou Geoffrey Hodson, entre autres — et lors de l'évocation des petites fées de Cottingley.

Dans son livre consacré à ces dernières, Edward L. Gardner rappelle un ancien dicton, qui dit : « Dieu dort dans le minéral, rêve dans la plante, se meut dans l'animal et s'éveille dans l'homme. » Il explique l'existence d'une hiérarchie céleste, qui conduit des esprits de la nature aux grands *devas* angéliques, avec lesquels les êtres humains ont tout intérêt à collaborer : « Cette relation peut, en vérité, devenir intime quand on est résolu à développer une certaine spécialité nouvelle dans la culture des fleurs ou des fruits, car alors, peut-être d'une manière tout à fait inconsciente, une sincère association est à l'œuvre, si peu s'en soit-on rendu compte des deux côtés¹. » Il poursuit : « Dans un tel travail, l'homme apporte la volonté et les éléments de ses désirs impatients, alors que les classes de *devas* fournissent les artisans². »

Le théosophe explique que le corps des fées est conçu avant tout pour superviser l'alimentation et la croissance des plantes : « C'est dans ce genre de corps qu'elles travaillent et à l'intérieur de la struc-

1. Edward L. Gardner, *Les Fées*, op. cit.

2. Idem.

ture de la plante, car il est doté de la qualité d'interpénétration. Ce corps semblable à un nuage paraît avoir la nature d'un champ magnétique, car ce travail créateur qu'elles accomplissent en étant au service de la croissance de la cellule et en prêtant leur concours à la circulation de la sève, ressemble à rien de plus qu'au mouvement de la limaille de fer agitée par l'aimant¹. » Il poursuit : « Certains esprits de la nature travaillent au-dessus du sol, certains autres au milieu des racines en dessous. D'autres sont spécialisés dans la couleur et sont chargés de la "décoration" des plantes, le pinceau nécessaire étant le branle générateur de ruissellement émis de leur corps lorsqu'il se trouve dans son état de nuage². »

Chaque esprit de la nature ne travaille pas de façon isolée, mais sous la direction des hiérarchies spirituelles qui les supervisent. Ceci est attesté par des observations de clairvoyants : « Cette suite d'observations commença d'abord avec un groupe de fleurs de grande taille, des marguerites d'automne qui approchaient de la maturité. On remarqua que les esprits de la nature qui travaillaient à l'intérieur des plantes, utilisant leurs petits corps sphériques animés de pulsations, avec chacun son champ d'activité magnétique, étaient reliés, comme pour ainsi dire, par un fil de lumière à un travailleur de la classe immédiatement supérieure³. » De ces *devas* constructeurs portaient à nouveau « des lignes ou fils de lumière rose » qui conduisaient à un niveau encore plus élevé.

La théosophe Alice Bailey, écrivant sous la dictée du Tibétain, détaille la hiérarchie des *devas* dans son *Traité sur le feu cosmique*, en insistant sur les « *devas* verts » de la deuxième catégorie, dévolus au règne végétal. Elle écrit : « Pour les *devas* verts, le sentier de service est la magnétisation dont la race humaine ne sait encore rien. Par ce pouvoir, ils jouent le rôle de protecteurs de la vie végétale et des lieux sacrés de la terre ; leur travail assure la sécurité du corps de l'homme, car pendant le reste de cette ronde, la nourriture de ce corps viendra du règne végétal⁴. » Elle ajoute que dans ce deuxième groupe « travaillent les fées des plantes, les elfes qui construisent et peignent les fleurs, les petits êtres radieux qui habitent les bois et les champs, les élémentals qui travaillent avec les fruits, les légumes et tout ce qui tend à couvrir la surface de la terre de verdure. Leur sont

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

4. Alice A. Bailey, *Traité sur le feu cosmique*, op. cit.

associés les *devas* mineurs de la magnétisation, ceux qui sont attachés aux lieux sacrés, aux talismans, aux pierres et aussi un groupe spécial qui se trouve autour des habitations des Maîtres, où qu'elles soient¹. »

Et Edward Gardner de conclure : « Ce que nous appelons loi naturelle est en fait rendu effectif par l'entremise d'une vaste hiérarchie d'êtres intelligents. Pour autant que nous leur donnions une coopération intelligente, l'aurore d'un cycle nouveau et plus noble devra naître dans l'évolution de notre monde². »

Goethe, Steiner et la « science spirituelle »

C'est à Rudolf Steiner (1861-1925), né en Yougoslavie, fondateur en 1913 de la Société anthroposophique — à la suite d'un schisme avec la théosophie, qu'il trouvait trop « orientalisée » — que l'on doit les textes les plus pertinents et les plus subtils sur le rôle des esprits des éléments.

Après avoir attentivement étudié les textes savants de Goethe sur la nature, Rudolf Steiner, authentique clairvoyant, perpétua son enseignement sur la « science spirituelle » à Dornach, près de Bâle, en Suisse, dans un bâtiment baptisé « Goetheanum », où il donna quelque six mille conférences.

Depuis la mort de Rudolf Steiner, le mouvement anthroposophique n'a cessé de se développer, et il demeure aujourd'hui un puissant courant de pensée et d'action, notamment à travers l'éducation — grâce aux écoles Steiner réparties dans le monde, qui éduquent les enfants de la maternelle au baccalauréat — la santé — remèdes homéopathiques conçus sur le modèle de la spagirie³ du Moyen Âge, notamment avec les laboratoires Weleda — l'agriculture biologique — les théories de Steiner sur l'agriculture sont toujours en vigueur chez les tenants d'une agriculture « différente » — la science et beaucoup d'autres secteurs essentiels de la société. Or, l'une des originalités des anthroposophes, c'est qu'à l'inverse des penseurs et savants « matérialistes », ils croient en l'existence des entités spirituelles, anges, archanges, « entités lucifériennes », fées, gnomes, elfes, salamandres et autres esprits de la nature.

1. Idem.

2. Idem.

3. Nom ancien pour « chimie », forgé par Paracelse.

Les esprits des racines

C'est en novembre 1923 que Rudolf Steiner traita plus particulièrement de la vie des plantes et des esprits élémentaires, à travers un cycle de conférences à Dornach. En introduction, il expliqua à son auditoire que « la clairvoyance spirituelle, appliquée au monde des plantes, nous révèle l'existence d'une multitude d'entités que la clairvoyance instinctive des hommes d'autrefois a bien connues, et qui sont tombées dans l'oubli. [...] Or, à mesure qu'il a perdu de vue ces êtres spirituels qui environnent les plantes comme d'un essaim bourdonnant, l'homme a perdu aussi la compréhension du monde végétal, connaissance qui lui serait pourtant, notamment en médecine, d'une grande utilité¹. »

Clairvoyant, Rudolf Steiner pouvait voir couramment ces esprits gardiens des plantes, notamment les gnomes, qui sont en liaison avec le sous-sol et les racines des plantes : « La plante enfonce sa racine dans le sol. Lorsqu'on la contemple spirituellement, on remarque que cette racine est environnée par des milliers de petits esprits élémentaires prodigieusement actifs. L'antique clairvoyance instinctive les a dénommés gnomes, et nous les nommerions les Esprits des racines. On peut les observer, à l'aide de la vision imaginative et de l'inspiration, aussi réellement qu'on observe dans la réalité physique la vie des hommes et des animaux². »

Rudolf Steiner rappelle que ces « Esprits des racines » ont pour fonction d'établir un lien nourricier entre la plante et le sol minéral. Mais ils jouent également un rôle spirituel en permettant aux énergies célestes et cosmiques de diffuser dans les ténèbres de la terre : « De même que nous ouvrons l'œil à la lumière, ces esprits ouvrent leur faculté de perception à ce qui leur est distillé ainsi du haut des plantes. Ce qui tombe de la sorte goutte à goutte dans la terre, c'est tout ce que la lumière a déposé dans la fleur, la chaleur solaire dans le fruit, l'air dans la feuille. Et c'est aussi tout ce que les étoiles du firmament ont imprimé dans l'ordonnance subtile de la plante³. » Et c'est ainsi que « la plante récolte les secrets du Cosmos, les fait sombrer jusque dans le sol où les Gnomes les recueillent comme une

1. Rudolf Steiner, conférence du 2 novembre 1923, dans *L'Homme dans ses rapports avec les animaux et les esprits des éléments*, Éditions Triades, 1992.

2. Idem.

3. Idem.

rosée céleste. Ensuite — notamment en automne et en hiver — ils colportent ces secrets dans leurs courses vagabondes à travers les minéraux et les roches ; tels de petits missionnaires, ils propagent à travers le sein de la terre les secrets du Cosmos¹. »

Ces êtres, selon Steiner, ont ainsi accès, grâce aux plantes, au savoir cosmique universel. Leur pensée est globale, et non discursive comme celle des hommes. D'ailleurs, ils se rient volontiers de notre pauvre logique, qui leur semble bien étriquée : « Et les Gnomes poussent l'ironie, si l'on peut dire, jusqu'aux limites de l'insolence, en ce qui concerne la logique des hommes. A quoi peut bien servir une chose aussi superflue que ce fil d'Ariane de la pensée ? Les pensées sont là ; les idées ruissellent par l'intermédiaire des plantes. Les hommes n'auraient qu'à fourrer le nez dans la terre au niveau des racines, pour y percevoir directement ce que dit le soleil. Alors, ils sauraient quelque chose ! Mais ce qu'ils appellent la logique — ainsi pensent les Gnomes — ne leur révélera jamais qu'un fragment minime de la vérité². »

Les esprits de l'eau

Lorsqu'elle pousse hors de terre, la plante est alors confrontée à l'humidité de l'air et aux esprits de l'eau, les ondines, qui se tiennent au niveau des feuilles de la plante. De ces fées des eaux, Steiner dit joliment qu'« elles rêvent sans cesse, et leur rêve est en même temps leur forme. [...] Elles rêvent leur vie. Et au sein de ce rêve, elles lient et délient, combinent et séparent les éléments constitutants de l'air chargé d'humidité, les apportent aux feuilles par une voie mystérieuse, et de là les font descendre jusqu'aux racines, c'est-à-dire jusqu'à la partie de la plante que les Gnomes n'ont pas poussée au dehors³. »

Par leur rêve, les ondines sont les agents de la transmutation, de la métamorphose chimique des plantes. « Nous dirons que les Ondines sont les chimistes du monde végétal. Leur rêve est une chimie. [...] Véritables Protées de l'élément fluide, c'est en rêvant des étoiles, du soleil, de la lumière et de la chaleur, qu'elles sont chimistes et qu'elles opèrent dans les feuilles les transmutations de la substance⁴. »

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

4. Idem.

Les esprits de l'air

La plante aborde ensuite un troisième stade de son évolution lorsqu'elle rencontre les sylphes, élémentaux de l'air, qui lui apportent la chaleur de la lumière. « La lumière, dans la plante, c'est la force des Sylphes. Elle se surajoute aux forces chimiques qu'y apportent les Ondines. De ce contact résulte une activité extraordinairement souple et plastique. Les substances montent dans la plante, sont élaborées par les Ondines et transformées par les Sylphes à l'aide de la lumière. Les Sylphes construisent ainsi la forme idéale de la plante¹. »

Mais les sylphes sont également très sensibles au vol des oiseaux. « Si l'on demandait à l'oiseau qui lui a appris à chanter, il répondrait que le Sylphe est son inspirateur. Le Sylphe se plaît dans la contemplation de l'oiseau, mais l'ordonnance cosmique lui interdit de devenir oiseau lui-même, car il a une autre tâche à remplir. Il doit apporter aux plantes, non seulement la lumière, mais encore l'amour. Si l'Ondine est le chimiste du végétal, le Sylphe est son porteur de lumière². » Le sylphe est ainsi « le porteur de l'amour cosmique à travers l'espace aérien³. »

Les esprits du feu

Si les sylphes sont les amis des oiseaux, les salamandres, esprits du feu, sont alliées aux insectes et chargées de favoriser la fécondation et la pollinisation des plantes, notamment les papillons et les abeilles. « Les abeilles, par exemple, ont une aura claire, scintillante, merveilleusement lumineuse, pour ainsi dire éblouissante. On ne se l'explique pas tant que l'on n'a pas remarqué que l'abeille est accompagnée sans cesse d'un Esprit du Feu qui lui est intimement apparenté⁴. » Les salamandres ont en effet le pouvoir de spiritualiser la matière physique pour la faire rayonner dans l'espace. En liaison avec les insectes, « les Esprits du Feu veillent activement, d'une part à ce que cette matière spiritualisée rayonne dans le Cosmos, et,

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

4. Idem.

L'ANTHROPOSOPHE ET LA MAIN VERTE

d'autre part, à ce que pénètre jusqu'au centre de la terre le feu concentré, la chaleur concentrée, qui doivent éveiller, par l'entremise des Gnomes, la forme spirituelle qu'ont réalisée les Sylphes et les Ondines, et qui est descendue dans le sol¹. »

L'amour cosmique

Ces descriptions poétiques n'ont rien à voir avec les superstitions ou les rêveries vagues de l'esprit ; au contraire, elles permettent de saisir véritablement les merveilles que représentent les plantes dans l'économie spirituelle de la Création. Rudolf Steiner explique en effet que « le monde spirituel manifeste ainsi une inclination bienveillante vers le monde d'en bas. On peut donc dire : la densité terrestre, le magnétisme terrestre, la pesanteur terrestre se tendent, vont à la rencontre des forces descendantes de l'amour et du désir de sacrifice². » Il poursuit : « Dans cet entrelacement des forces qui montent et de celles qui descendent, de la densité, de la pesanteur et du magnétisme, d'une part, de l'amour et du sacrifice d'autre part, naît, au point de rencontre, à la surface du sol, le monde végétal. Il donne une forme visible à l'amour cosmique, au sacrifice cosmique, au magnétisme cosmique³. »

Les plantes sont les filles nées des amours de la Terre et du Ciel.

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

Gaïa et Ouranos, ou les noces de la Terre et du Ciel

« Tout ce qui est sous et sur la face de la terre ne cesse de se transformer, car la terre est un être vivant; et elle a une âme. Nous sommes une part de cette Ame, et nous savons rarement qu'elle travaille toujours en notre faveur¹. »

Ces lignes, extraites de *L'Alchimiste*, reprennent le thème de l'Ame du Monde, qui remonte à l'ancienne tradition hermétique. La terre est un être vivant, pensant et doté d'une âme, qui englobe non seulement les continents et les mers, mais encore les rochers, les plantes, les animaux, les insectes et les hommes, et aussi les myriades d'esprits élémentaires qui gravitent tout autour de la création terrestre.

Cette théorie ancienne a une grande conséquence pratique; car si elle est juste, elle signifie que rien n'est séparé au sein de la création. Les hommes, les plantes, les animaux, les montagnes, le vent, la pluie et les fées ne sont pas des éléments distincts qui se croisent ou s'affrontent, mais les parties, reliées entre elles, d'un même corps et d'une même âme : le corps et l'âme de la terre nourricière, de la Terre-Mère, de Gaïa.

Du brin d'herbe à l'éléphant, du volcan à la ruche, du nouveau-né au vieillard, nous sommes tous unis par le même lien de famille; celui qui nous rattache à notre mère la terre. Les Indiens d'Amérique avaient compris cela puisque, pour eux, la terre était sacrée, et devait être aimée et respectée comme une mère. Voici ce que disait Smohalla, un Indien de la tribu Wanapum, fondateur de la religion des

1. Paulo Coelho, *L'Alchimiste*, Anne Carrière, 1994.

rêveurs, à la fin du ^{xix}^e siècle : « Irai-je prendre un couteau pour le plonger dans le sein de ma mère ? Mais alors, lorsque je serai mort, elle ne me reprendra plus dans son sein. Vous me demandez de bêcher et d'enlever des pierres ? Irai-je mutiler ses chairs afin d'arriver à ses os ? Mais, alors, je ne pourrai plus entrer dans son corps pour naître de nouveau. Vous me demandez de couper l'herbe et le foin et de le vendre, et de m'enrichir comme les Blancs ? Mais comment oserais-je couper la chevelure de ma mère ? »

Le shintoïsme et le bouddhisme ésotérique

Les croyances animistes et les rituels chamaniques du monde entier ont tous en commun cette divinisation de la terre — la déesse Gaïa des Grecs anciens. Ainsi, dans le shintoïsme, religion animiste japonaise, on vénère des entités intermédiaires nommées « kamis », appartenant à une cosmogonie qui intègre le Ciel, la Terre et les règnes de la nature.

Ces kamis vivent partout et circulent librement, à l'instar des fées ou des elfes, mais les plus puissants d'entre eux sont liés à l'élément terre. On les trouve plus particulièrement dans les montagnes ou les volcans. C'est la raison pour laquelle les montagnes sont sacrées chez les Japonais. C'est le cas, notamment, des monts Tsurugi, Abika, Ontaké, Kagu, Oyama, Takahara, etc.

Les montagnes investies par les plus grands kamis sont le siège des écoles bouddhistes japonaises. Par exemple, le mont Koya-san accueille l'école Shingon, tandis que le mont Hiei-zan abrite l'école Tendai. En dehors de la tradition bouddhiste, d'autres écoles ésotériques et magiques, telles que le Shugendo, se sont repliées dans certaines montagnes sacrées, telles que le mont Ishizuchi à Kyushu, les monts Ominé, Negoro, Katsuragi, Yoshino, Sanjo, Nikko, le mont Iwaki à Aomori, le mont Taïken et Chokai à Akita, ainsi que les trois célèbres sommets du Dewa san dzan : Haguro, Gassan et Udono.

D'autres kamis s'occupent plus particulièrement des montagnes minières qui fournissent la matière première nécessaire à la fabrication des armes et des objets sacrés, notamment les lames de katana. Il existe également des kamis de l'argile, qu'on invoque au moment de la fabrication de vases afin de leur donner un pouvoir particulier.

Dans la tradition shinto, enfin, le kami de la montagne le plus élevé s'appelle « o Yama tsu mi » ; il s'agit de l'un des enfants

engendrés par le couple primordial créateur : le Père et la Mère, le Ciel et la Terre, Ouranos et Gaïa¹.

Le chamanisme et l'hermétisme chrétien

Le chamanisme, sorte de magie sacrée pratiquée encore de nos jours par de très nombreuses peuplades réparties dans le monde entier, est fondé sur des expériences visionnaires et extatiques, archaïques et archétypales.

Quelle que soit la culture environnante, l'initiation chamanique suit toujours les mêmes phases, qui comprennent essentiellement « la descente au Royaume des Morts, la confrontation à des forces démoniaques, le démembrement, l'épreuve du feu, la communion avec le monde des esprits, l'assimilation des forces élémentaires, l'ascension via l'Arbre du Monde et/ou l'Oiseau Cosmique, la réalisation de l'identité solaire et le retour au Monde Moyen, celui des affaires humaines »².

Le chaman est donc celui qui accepte de plonger dans les profondeurs et les ténèbres de la terre, à savoir de son propre inconscient noir — la « descente aux Enfers » — pour y affronter ses propres démons intérieurs — son « Ombre », dirait Jung — avant d'éveiller l'une après l'autre les énergies de ses chakras, disposés tout au long de la colonne vertébrale — « l'Arbre du Monde » —, d'atteindre l'illumination de la conscience — « l'identité solaire » — puis de revenir parmi ses semblables — le « Monde Moyen » — afin d'assumer auprès d'eux le rôle de prêtre, de conseiller et de guérisseur.

Ce thème archétypal de la « descente aux Enfers », préalable à toute illumination céleste, nous renvoie évidemment aux mythologies de la Grèce ancienne — Déméter, déesse de la terre féconde, à la recherche de sa fille Perséphone, gardée par Hadès au fond des Enfers ; Orphée descendu aux Enfers pour y retrouver son épouse défunte Eurydice, symbole de son *anima* prisonnière de son inconscient. Mais elle nous rappelle également la symbolique de l'hermétisme chrétien liée à la semaine sainte de Pâques. Le Christ

1. Pour plus de détails concernant les aspects ésotériques du shintoïsme japonais, voir notamment Michel Coquet, *Le bouddhisme ésotérique japonais*, Éditions Vertiges, et *Devas ou les montagnes angéliques*, op. cit.

2. J. Halifax : *Shaman : the wounded Healer*, Thames and Hudson, London, 1982.

doit être mis à mort sur la Croix — symbole de l'Arbre du Monde — et enterré durant trois jours — la descente aux Enfers — avant de ressusciter puis de rejoindre le ciel à l'Ascension.

Ceci nous montre bien que toutes les religions de l'humanité ont une source commune et unique, une antique sagesse qui remonte à l'aube de la conscience de l'humanité. Et cette source insiste sur la prééminence de la terre sur le ciel. Le ciel ne se conquiert qu'*après* avoir exploré la terre dans toutes ses dimensions. Le ciel découle de la terre, et non l'inverse. Il suffit, pour s'en persuader, de relire Hésiode, auteur d'une célèbre cosmogonie : « Gaïa enfanta d'abord un être égal à elle-même, capable de la couvrir tout entière, Ouranos, qui devait offrir aux dieux bienheureux une assise sûre à jamais¹. »

Ouranos, le ciel, qui symbolise le Père céleste, est le fils de Gaïa, la terre, la Mère terrestre. Notre paradis est sur terre, avant d'être au ciel.

Gaïa, ou la terre vivante

Le concept de « terre vivante » n'est pas réservé aux anciens mythes antiques. Des scientifiques, physiciens ou biologistes, ont à leur tour étudié de près cette théorie.

C'est en 1785, lors d'une réunion de la Royal Society d'Édimbourg, que le savant écossais James Hutton déclara que la terre était une sorte de superorganisme dont l'étude incombait à la physiologie. A l'appui de sa théorie, il compara le recyclage des éléments nutritifs dans le sol et le mouvement des océans avec la circulation sanguine.

Un siècle plus tard, en 1875, le savant géologue Eduard Suess forgea le concept de « biosphère » en étudiant la structure géologique des Alpes. En 1911, un autre géologue, Vernadsky, expliquait : « La biosphère est l'enveloppe de la vie, c'est-à-dire le lieu de la matière vivante... On peut considérer la biosphère comme la région de la croûte terrestre occupée par des transformateurs qui convertissent le rayonnement cosmique en énergie terrestre active : électrique, chimique, mécanique, thermique, etc². »

Plus près de nous, c'est au médecin, cybernéticien et biologiste anglais James Lovelock, conseiller à la N.A.S.A. dans les années

1. Hésiode, *Théogonie*, Les Belles Lettres, Paris, 1928.

2. Cité par James Lovelock, *Les Ages de Gaïa*, Robert Laffont, 1990.

soixante pour l'élaboration de programmes spatiaux et inventeur du « détecteur à capture d'électrons », que l'on doit d'avoir émis, voici une vingtaine d'années, de concert avec le célèbre biologiste Lynn Margulis, la fameuse *hypothèse Gaïa* selon laquelle tous les systèmes vivants de la terre appartiendraient à une même entité régulatrice de l'environnement, de façon à préserver sur terre les conditions favorables à la vie.

Cela signifie que les êtres humains, tout comme l'ensemble des êtres vivants sur terre, sont en quelque sorte *programmés*, par une sorte d'instinct, pour assurer l'équilibre et l'harmonie de l'ensemble de la planète. Lorsque l'homme s'écarte de cet instinct, en polluant l'air et les rivières, par exemple, il se trouve en désaccord non seulement avec la nature, mais avec lui-même, puisqu'il n'est qu'une émanation de la terre.

Lovelock écrit à ce sujet : « Il est possible que nous soyons également programmés pour reconnaître instinctivement notre rôle optimal par rapport aux autres formes de vie qui nous entourent. Lorsque nous agissons en accord avec cet instinct dans nos contacts avec nos partenaires en Gaïa, nous avons la joie de découvrir que ce qui est bien est aussi agréable et éveille en nous ces sentiments plaisants qui englobent notre sens de la beauté. Quand notre relation avec notre environnement est négative ou maladroite, nous souffrons d'un sentiment de vide et de privation¹. »

L'intérêt de l'hypothèse scientifique de Lovelock, c'est qu'elle réintroduit une dimension spirituelle dans la façon dont l'homme doit considérer le monde, et en premier lieu son propre foyer, la terre. Il écrit : « Les géologues ont essayé de nous convaincre que la terre n'était qu'un morceau de rocher, mouillé par les océans ; que rien, si ce n'est une couche d'air ténue, n'exclut le vide absolu de l'espace ; et que la vie n'est qu'un accident, un passager tranquille qui se trouve voyager sur cette boule de pierre qui circule dans l'espace et le temps². » Quant aux biologistes, « ils ont affirmé que les organismes vivants sont tellement adaptables qu'ils ont pu suivre tous les changements matériels qui ont eu lieu tout au long de l'histoire de la terre. Mais supposons que la terre soit vivante. Alors l'évolution des organismes et l'évolution des roches n'ont plus besoin d'être considérées comme la matière de sciences séparées étudiées dans des bâti-

1. James Lovelock, *La Terre est un être vivant. L'hypothèse Gaïa*, Le Rocher, 1986, « Champs » Flammarion, 1993.

2. James Lovelock, *Les Ages de Gaïa*, op. cit.

ments séparés de l'université. A la place, une seule science de l'évolution décrit l'histoire de toute la planète¹. »

Toutes les sciences possibles et imaginables, ainsi que toutes les religions, pourraient donc se résumer à une source unique de connaissance : Gaïa. De même, s'il est vrai que les hommes, en tant qu'espèce, ne sont pas distincts de Gaïa, cela signifie que les caractéristiques humaines, la station debout et l'intelligence, par exemple, sont des composantes essentielles de la vie de la terre. Lovelock cite notamment la faculté qu'a l'homme, contrairement aux animaux, d'anticiper les événements, et pose la question : « Dans quelle mesure notre intelligence collective est-elle aussi partie de Gaïa ? Est-ce qu'en tant qu'espèce nous constituons un système nerveux gaïen et un cerveau capable d'anticiper consciemment les modifications de l'environnement² ? » Si tel est le cas, l'humanité — en tant qu'entité collective — a un rôle fondamental à jouer dans la vie et la survie de la terre.

Le dauphin est l'avenir de l'homme

Ce rôle, l'homme le joue depuis son apparition sur terre. Ainsi, Lovelock rappelle que « l'évolution de l'*homo sapiens*, avec son inventivité technologique et son réseau de communication de plus en plus subtil, a considérablement accru le champ de perception de Gaïa. Grâce à nous elle est désormais éveillée et consciente d'elle-même. Elle a vu le reflet de son beau visage à travers les yeux des astronautes et des caméras de télévision des vaisseaux spatiaux en orbite. Il ne fait aucun doute qu'elle partage nos sensations d'émerveillement et de plaisir, notre capacité à penser et à spéculer de manière consciente et notre curiosité insatiable³. »

Mais l'homme, hélas, est loin de maîtriser toutes les implications des technologies qu'il crée, et si certaines aident à éveiller la conscience collective de Gaïa, d'autres ont pour effet de l'empoisonner, de la malmenier et de la détruire.

Ce constat dommageable est une conséquence directe de l'état de séparation intérieure dans lequel se trouve, encore aujourd'hui, l'être

1. Idem.

2. James Lovelock, *La Terre est un être vivant. L'hypothèse Gaïa*, op. cit.

3. Idem.

humain. Contrairement aux animaux et aux esprits des éléments, l'homme n'a pas suffisamment conscience de son « identité collective », de son « âme-groupe ». Il voit dans son prochain l'ennemi, le rival, le maître ou l'esclave, sans se rendre compte que *tous* les hommes sont unis par le lien primordial qui les relie à la divinité.

Faute de prendre conscience de ses devoirs et responsabilités humaines sur un plan collectif, l'homme sera détruit et remplacé par une autre espèce plus évoluée. Lovelock pose la question : « Peut-être ne sommes-nous pas la première espèce appelée à tenir un tel rôle ni la dernière. Un autre candidat à ce rôle pourrait se trouver parmi les grands mammifères marins, dont les cerveaux sont beaucoup plus grands que les nôtres¹. »

Lovelock continue : « Il est certain que la possibilité existe que le cerveau des baleines se soit développé pour des raisons utilitaires, par exemple de manière à constituer une carte vivante multidimensionnelle des océans². » Les grands mammifères marins tiendraient le rôle, au sein de Gaïa, de « réservoirs de mémoire collective » — des ordinateurs et des banques de données vivants, en quelque sorte. Car « la baleine, en tant qu'entité individuelle, possède peut-être une capacité de penser à des niveaux de complexité qui dépassent notre compréhension, et il n'est pas impossible que parmi ses inventions mentales se situe la spécification complète d'une bicyclette ; mais ne disposant pas des outils, de l'art et de la réserve permanente du "savoir-faire", la baleine ne serait pas libre de transformer de telles pensées en objets concrets »³.

Les dauphins, les orques et les baleines pourraient-ils, dans l'avenir, assurer ce rôle de vigilance et d'éveil de la conscience gaïenne qui jusqu'à présent fut réservé à l'homme ? Les scientifiques n'ont pas fini de découvrir et décrypter les immenses facultés psychiques et cérébrales des cétacés, si proches de l'homme par bien des aspects. Les baleines et les dauphins sont la mémoire de Gaïa, et leurs rêves sont des anticipations des mondes à venir. Mais l'homme — l'homme achevé, l'homme conscient de son humanité et de ses responsabilités gaïennes, l'homme à venir — ne fait-il pas partie du rêve des baleines et des dauphins⁴ ?

1. Idem.

2. Idem.

3. Idem.

4. Voir à ce sujet Patrice Van Eersel, *Le Cinquième Rêve*, Grasset, 1993.

L'Ame de la nature, les champs morphiques et la probabilité scientifique de Dieu

La terre est vivante. La terre est un être à part entière dont nous sommes les enfants, et à qui nous devons respect et amour. La terre est une entité spirituelle protégée par des esprits gardiens, les fées et les élémentaux. Tant que l'homme se refusera à admettre ces postulats simples, il se coupera de lui-même et de son évolution.

Après James Lovelock, le biologiste Rupert Sheldrake, spécialiste de la biochimie et de la biologie cellulaire, a formulé une hypothèse scientifique tendant à démontrer que la terre est bien une personne à part entière et que la nature est d'essence spirituelle. Dans son livre consacré à *L'Ame de la nature*, il s'interroge sur les raisons pour lesquelles l'homme moderne en est arrivé à considérer la nature comme un ensemble de phénomènes mécaniques, liés à des lois physiques immuables, alors que les Anciens ressentaient au plus profond d'eux-mêmes le mystère divin qui gît dans toutes les manifestations naturelles.

Heureusement, la science contemporaine — notamment la physique et la biologie — revient de plus en plus sur cette vision du monde matérialiste et sclérosée. Aujourd'hui, les recherches scientifiques de pointe ont réintroduit les notions d'indéterminisme, de spontanéité et de chaos, et les « lois de la nature » ne sont plus considérées comme immuables, mais sujettes à l'évolution de la conscience de la planète.

Les fées, les esprits de la nature et l'ensemble des entités invisibles et surnaturelles qui peuplent l'espace ont également leur équivalent dans la science contemporaine : il s'agit des champs électromagnétiques, des champs électriques ou des champs morphiques, dont les chercheurs sont loin d'avoir percé tous les secrets.

La présence d'esprits naturels est généralement attestée dans certains lieux précis, tels que les montagnes, les cavernes et les grottes, les chutes d'eau, les sources, les ruisseaux et les fleuves, les forêts et les landes ou encore les déserts. L'archéologue T.C. Lethbridge a émis l'hypothèse que les « esprits des éléments » présents dans ces divers lieux étaient moins des entités conscientes que des « champs d'énergies ». Pour désigner les caractéristiques propres aux chutes

d'eaux, par exemple, il emploie le terme de « champs de naïades »¹. Rupert Sheldrake prolonge cette vision en associant les « champs des lieux » aux « champs morphiques ». Il écrit : « Si des lieux particuliers possèdent, effectivement, des champs morphiques, ceux-ci doivent être inclus dans d'autres plus larges, notamment ceux de systèmes fluviaux et de chaînes de montagne, lesquels seraient à leur tour inclus dans les champs d'îles, d'archipels et de continents, pour en définitive, s'intégrer aux champs morphiques de Gaïa et de l'ensemble du système solaire². »

Reprenant l'antique notion de *genius loci*, l'« esprit des lieux », le biologiste poursuit : « L'idée que les esprits des lieux seraient des champs morphiques implique que des endroits particuliers sont soumis à la résonance morphique d'autres endroits semblables du passé. Les qualités génériques des lieux, qu'on rattache traditionnellement aux diverses classes d'esprits naturels, auront, en effet, une sorte de caractère et de mémoire collectifs³. »

Dans cette nouvelle approche, enfin débarrassée des dogmes scientifiques et matérialistes hérités du XIX^e siècle industriel, la terre et le cosmos tout entier sont considérés comme des entités pensantes, agissantes et créatrices. Certains chercheurs en sont même à formuler une « probabilité scientifique de Dieu », ce qui correspond à une formidable révolution dans l'histoire de la pensée humaine. La science de demain sera-t-elle religieuse ? Ou bien les religions deviendront-elles scientifiques ? N'oublions pas que Rudolf Steiner avait prophétiquement baptisé l'anthroposophie « science spirituelle ».

Quand l'homme s'éveillera...

Rudolf Steiner, justement, avait déjà évoqué, au début du siècle, cet enjeu spirituel de la science contemporaine qui, à mesure qu'elle avance dans sa connaissance de la matière, voit en proportion reculer ses certitudes.

La matière, en effet, n'est pas inanimée, comme l'a cru la science du XIX^e siècle ; la matière n'est qu'une cristallisation de l'esprit concrétisée par ces « champs d'énergies » que sont les élémentaux et

1. T. D. C. Lethbridge, *The Essential T. C. Lethbridge*. Routledge and Kegan Paul, London, 1980.

2. Rupert Sheldrake, *L'Ame de la nature*, op. cit.

3. Idem.

les esprits de la nature. Mais — et c'est le grand mérite de Steiner d'en avoir eu l'intuition — ces esprits naturels ne sont pas entièrement libres au sein de la matière. Ils en sont en quelque sorte prisonniers. Ils sont, comme les korrigans forcés de danser en rond jusqu'à la fin des temps en chantant : *lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi...*, sous le charme d'une antique malédiction qui pèse sur eux, et dont ils attendent d'être délivrés par un héros providentiel — l'homme; nous-mêmes. Comme dans les contes de fées dont ils sont les fréquents protagonistes, les élémentaux sont « ensorcelés » et guettés par les métamorphoses animales.

C'est ainsi que, toujours selon Steiner, les gnomes ont tendance, s'ils n'y prennent pas garde, à se transformer en batraciens, et les ondines en poissons. Quant aux sylphes et aux salamandres, ils sont respectivement attirés par les règnes des oiseaux et des papillons. Pour échapper à ces tentations d'incarnations animales — qui aboutissent à un *alourdissement* de la matière, au lieu de la *spiritualisation* qu'en doivent réaliser les élémentaux — les esprits de la nature ont besoin de l'homme, mais de l'homme *éveillé*.

Comme l'écrivait l'anthroposophe Simonne Rihouët-Coroze dans une « Lettre aux membres » datée de mai 1957 : « Mais quelle aide procure aussi la connaissance des rapports qui existent entre les hommes et les esprits des Éléments à l'époque actuelle de l'évolution ! La fascination qu'exercent ces Élémentaux n'est plus, ne doit plus être la même que par le passé. Ils ne doivent plus entraîner l'homme vers l'inconscience, la confusion, le rêve. Au contraire : eux-mêmes ont besoin du réveil de l'homme. De sa prise de conscience ils attendent leur propre salut. L'Homme devenant enfin responsable des destinées de la Terre, c'est là le Sauveur qu'ils attendent¹. »

Ce que le Christ est pour les hommes, l'Homme l'est pour les animaux et les élémentaux, comme le précise d'ailleurs la *Genèse* :

*Dieu créa l'homme à son image,
à l'image de Dieu il les créa,
homme et femme il les créa.*

Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la; dominez sur les poissons de la

1. Simonne Rihouët-Coroze, *L'Anthroposophie en France — Chronique de trois quarts de siècle, 1902-1976*, Éditions Triades, 1978.

mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre. »

Mais pour devenir l'Homme, ce lieutenant du Christ, l'homme doit tout d'abord connaître l'éveil, au lieu de rêver à lui-même, comme il le fait encore.

Pourtant, les gnomes lui crient depuis toujours :

*Tu te rêves toi-même
Et tu évites le réveil¹.*

Car « les Gnomes savent que l'homme ne voit encore son Moi qu'à travers un rêve, et que pour accéder à son véritable Moi, il lui faudra s'éveiller »².

*Et les ondines lui chantent :
Tu penses l'œuvre des Anges,
Et tu ne le sais pas³.*

Car « l'homme ignore que ses pensées habitent en réalité le monde des Anges »⁴.

Et les sylphes, à leur tour, lui soufflent :

*La puissance créatrice t'éclaire,
Et tu n'en pressens rien.
Tu sens en toi sa force
Mais tu ne la vis pas⁵.*

Tandis que les salamandres clament :

*La volonté des dieux te rend fort.
Mais tu ne l'accueilles pas.
C'est par elle que tu peux vouloir
(par la force de la volonté divine)*

Mais tu la repousses loin de toi⁶.

1. Rudolf Steiner, conférence du 4 novembre 1923, dans *L'Homme dans ses rapports avec les animaux et les esprits des éléments*, op. cit.

2. Idem.

3. Idem.

4. Idem.

5. Idem.

6. Idem.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

Et leurs paroles sont « des exhortations à aiguïser, à fortifier notre conscience. Ces entités, qui ne descendent pas dans le monde physique, veulent que l'homme progresse sur la voie de la connaissance, et qu'il prenne part à leur monde. Et lorsqu'on s'est plongé dans leur parole, on commence à entendre aussi, peu à peu, ces entités exprimer elles-mêmes leur propre essence¹. »

Et l'essence des gnomes est de dire :

*Je détiens la force des racines,
Elle me crée ma force corporelle².*

Celle des ondines :

*Je meus la force de croissance des eaux,
Elle me forme ma substance vitale³.*

Celle des sylphes :

*J'aspire la force vitale des airs,
Elle me remplit de la puissance d'être⁴.*

Et celle des salamandres :

*Je digère la force montante du feu,
Elle me libère dans la spiritualité⁵.*

Enfin, le chœur des gnomes chante à l'homme endormi :

Efforce-toi de t'éveiller⁶.

Les ondines reprennent de concert :

Pense dans l'esprit⁷.

1. Idem.
2. Idem.
3. Idem.
4. Idem.
5. Idem.
6. Idem.
7. Idem.

GAÏA ET OURANOS...

Le chœur des sylphes ajoute :

Vis en créant le souffle de l'existence¹.

Et, enfin, les salamandres concluent à l'unisson :

Reçois avec amour la force de volonté des dieux².

Les fées se sont penchées sur notre berceau.

Les gnomes, les ondines, les sylphes et les salamandres nous ont initiés à leur science dans nos rêves.

A présent, il ne nous reste plus qu'à nous éveiller à la conscience de nous-mêmes, de Gaïa et d'Ouranos.

Et nous serons les maîtres pacifiques de la terre, des animaux, des plantes et des esprits de la nature.

Nous serons tous des Christs vivants.

1. Idem.

2. Idem.

ÉPILOGUE

Le trésor des contes de fées

On croit généralement, et bien à tort, que les contes de fées ont pour fonction d'endormir les enfants. En réalité, leur mission est plutôt d'éveiller l'homme ; de l'aider à acquérir la conscience de lui-même et à devenir cet être achevé et co-créateur du monde dont rêvent depuis si longtemps les dauphins et les esprits de la nature.

Les contes de fées puisent à l'antique Tradition, à la source de sagesse oubliée qui est à la base de toutes les connaissances et toutes les religions du monde ; ils contiennent, dans leurs récits apparemment infantiles, un savoir initiatique et spirituel très puissant, auquel de tous temps l'être humain a pu se référer pour apprendre à mieux se connaître lui-même, à trouver sa place dans le monde et à évoluer dans les plans de conscience supérieurs. Les contes merveilleux ne sont pas des histoires inventées ; ils nous parlent de nous, et de la voie que nous devons suivre pour parvenir à notre complet épanouissement sur terre.

Mais le savoir des contes s'avance masqué. Un voile est posé dessus : celui d'un monde enfantin et irréel, peuplé de grenouilles qui parlent, de vieilles femmes au rouet et de châteaux enchantés. En fait, ce sont là de profonds symboles qui s'expriment sous l'apparence de la fable. Encore faut-il savoir les décoder, afin d'entendre leurs messages. D'aucuns s'y sont essayés avec des succès divers, en développant de brillantes thèses sur la « symbolique » ou la « psychanalyse » des contes de fées. Mais cette approche, essentiellement intellectuelle, a pour effet de tuer le mystère en « expliquant » le conte comme s'il s'agissait d'un simple problème de mathématiques. Que nous importe, comme l'écrit Mme Anne Osmont, que la Belle

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

au bois dormant soit « une personnification du Printemps qui réveille les forces endormies » ? Et qu'importe que le Petit Chaperon rouge, selon Charles Ploix, soit une « représentation féminine de la lumière », le loup un symbole de « la nuit et du mal » et le chasseur un « héros surnaturel » venu délivrer l'héroïne ?

Le savoir des contes est ailleurs. Ils ne servent ni à distraire — même si on prend plaisir à les écouter — ni à expliquer quoi que ce soit — même si on peut toujours s'amuser à leur faire dire ce que l'on veut — mais à *s'éveiller* et *agir*. C'est pourquoi les contes ne se laissent pas décortiquer aussi facilement par les scalpels de la raison cérébrale, sous peine de ne plus être que des écorces vides de sens ou, pire encore, des récits pédagogiques et moralisateurs. Non, les contes ne peuvent vraiment se comprendre qu'avec le cœur.



Lorsque nous apprenons à comprendre le message des contes de fées, nous nous rendons compte que nous sommes nous-mêmes les héros de ces contes. Un héros analyse-t-il sa propre histoire au fur et à mesure qu'elle se déroule ? Non, il la vit, avec courage et ténacité, jusqu'à la complète réalisation de son vœu — qu'il s'agisse de découvrir un trésor ou d'épouser la princesse. Et pour parvenir à son but, il est prêt à endurer les épreuves les plus douloureuses et les plus difficiles, au risque même de sa propre vie. Le héros des contes de fées est pur *désir*. Désir d'accomplissement, désir de réalisation du grand vœu qui habite son cœur.

L'ethnologue et mythologue Joseph Campbell écrit à ce sujet : « Le héros [...] est l'homme ou la femme qui a réussi à dépasser ses propres limitations historiques et géographiques et à atteindre des formes d'une portée universelle, des formes qui correspondent à la véritable condition de l'homme. Les images, les idées et les aspirations du héros découlent directement des sources premières de la vie et de la pensée humaines¹. »

Pour saisir le message *agissant* des contes de fées, nous devons être pareils à ce héros : nous devons apprendre à retrouver notre grand vœu, caché tout au fond de notre mémoire, et vouer ensuite notre vie entière à sa réalisation. Les contes nous aident à mener à

1. Joseph Campbell, *Les Héros sont éternels*, Robert Laffont, 1978. Seghers, 1987.

ÉPILOGUE

bien cette noble conquête. Ainsi, ils nous enseignent que nous ne serons jamais seuls sur le chemin ; mille signes, coïncidences, rencontres, coups de pouce du destin nous aideront dans notre voie. Il suffit de rester attentif au langage du monde. Dans les contes, le chemin à suivre est toujours indiqué au héros par un petit gnome, une vieille femme bossue ou un crapaud ; des êtres difformes ou insignifiants, mais qui ne sont que les masques que prennent les fées pour guider le héros vers son vœu.

Il en va de même dans nos vies. Qui n'a pas remarqué, lorsqu'il désirait vraiment quelque chose avec toute la sincérité et l'enthousiasme de son cœur, à quel point les hasards de la vie se chargeaient de lui faciliter la tâche ? Ceux qui ont la chance, et le courage, de vivre pleinement leur vœu connaissent bien ces forces immanentes qui les accompagnent en permanence et sans lesquelles ils ne pourraient rien faire. Les artistes, les écrivains, les chercheurs, les artisans, les comédiens ou les sportifs qui ont choisi leur profession par vocation sont tous portés par ces forces miraculeuses et ces instants de grâce par lesquels tout, soudain, devient possible.

Dans *L'Alchimiste*, Paulo Coelho appelle cela la « Légende Personnelle ». Il écrit : « Accomplir sa Légende Personnelle est la seule et unique obligation des hommes. Tout n'est qu'une seule chose.

« Et quand tu veux quelque chose, tout l'Univers conspire à te permettre de réaliser ton désir¹. »

La Légende Personnelle rejoint le vœu des contes de fées, dont la réalisation s'accompagne de signes magiques qui arrivent toujours au bon moment pour prévenir d'un danger ou aider la personne égarée à retrouver son chemin.

Ces signes existent réellement, pour qui sait les entendre, à chaque moment de notre existence. Le psychologue Carl Gustav Jung a forgé un mot pour désigner ces signes : « synchronicité ». Il écrit notamment : « La synchronicité suggère qu'il existe une interconnexion ou une unité entre les éléments non reliés par un lien de causalité². » Ce qui signifie que nous sommes tous reliés, par d'invisibles liens empathiques, à l'univers tout entier, le cosmos ou l'Ame du Monde. Et l'Ame du Monde *veut* que nous réalisions notre désir le plus cher, notre grand vœu, comme dans les contes de fées.



1. Paulo Coelho, *L'Alchimiste*, op. cit.

2. C.G. Jung, *Collected Works*, vol. 14.

Certains auteurs ont écrit que les contes de fées n'étaient que des mythes dévoyés, simplifiés et édulcorés pour les rendre plus accessibles aux enfants. Rien n'est plus faux. Les contes de fées sont proches des mythes, c'est vrai, et le héros mythique passe par les mêmes phases initiatiques, les mêmes rites de passage que le héros des contes de fées. La différence est que le mythe explore le parcours du héros sur un plan universel et macrocosmique — le héros est en contact direct avec les dieux —, tandis que le conte présente toujours un chemin personnel et microcosmique.

Les mythes et les contes de fées ont la même origine, mais ces derniers nous sont plus proches, plus intimes, plus faciles à expérimenter dans nos vies. Tout le monde — heureusement — ne peut pas s'identifier à Œdipe, Jason ou Hercule. En revanche, qui ne s'est pas senti proche, à un moment de sa vie, du Petit Poucet, de Cendrillon ou de Peau d'Ane ?

Certains grincheux reprochent également aux contes de fées leurs conclusions immanquablement heureuses. « Ils se marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. » Ces *happy ends* convenus ne seraient qu'une concession au public enfantin, qui ne supporterait pas des fins tragiques et fatales, plus en accord pourtant avec les réalités humaines. Rien de plus faux, encore une fois. Joseph Campbell explique très bien : « L'heureux dénouement du conte de fées, du mythe et de la divine comédie de l'âme doit être compris non pas comme s'opposant à la tragédie universelle de l'homme, mais comme la transcendant. [...] La tragédie, c'est l'éclatement des formes et de notre attachement aux formes ; la comédie, c'est la joie impétueuse, insouciante et inépuisable de la vie invincible¹. » Il ajoute : « L'objet de la mythologie véritable et du conte de fées est de révéler les dangers et les méthodes propres à l'obscur voie intérieure qui mène de la tragédie à la comédie. Cela explique pourquoi les situations y sont fantastiques et "irréelles" : elles représentent des victoires psychologiques et non des victoires sur le plan physique. Même lorsque la légende concerne un personnage historique réel, la relation de ses exploits n'emprunte pas ses images à la vie, mais au rêve². »

Le rêve est en effet, tout autant que le mythe, en liaison avec l'univers des contes de fées, et ces derniers baignent généralement dans

1. Joseph Campbell, *Les Héros sont éternels*, op. cit.

2. Idem.

ÉPILOGUE

une atmosphère totalement onirique. Rien d'étonnant à cela : les contes de fées, les mythes et les rêves sont peuplés, non de personnages réels ou romancés, mais d'*archétypes*. Or, ainsi que l'a démontré Jung, les archétypes sont communs à l'ensemble des êtres humains et aussi à l'ensemble des cultures et des religions. Les images de l'*animus* (le héros), de l'*anima* (la princesse) ou de l'*Ombre* (le dragon) existent chez tous, partout et en tout lieu. Voici pourquoi, quelle que soit la culture dont ils sont originaires et la langue dans laquelle ils sont énoncés, les contes s'expriment dans un langage universel.

Voici, par exemple, un conte égyptien : « Un jour que la courtisane Rodhôpis se baignait dans le Nil, un aigle enleva une de ses chaussures et s'envola vers Memphis où siégeait le roi. L'oiseau s'arrêta juste à l'endroit où se trouvait le souverain et laissa tomber la chaussure dans les plis de son vêtement. Frappé par l'élégance de la menue pantoufle, le Pharaon fit rechercher la femme capable de la chausser. Rodhôpis fut trouvée à Naucratis et conduite au roi. Celui-ci, séduit par l'exquise beauté de la courtisane, en fit son épouse¹. »

Ce conte ne ressemble-t-il pas à une transcription presque littérale de *Cendrillon* ? Pourtant, il fut rédigé au I^{er} siècle de notre ère, mille six cents ans avant le célèbre conte de Perrault, qui lui-même n'a jamais eu connaissance du conte égyptien. Mais ces deux moutures d'une histoire identique véhiculent la même image archétypique : celle de la pantoufle parfaitement adaptée à la taille d'un pied de princesse, tandis que l'essayage de la pantoufle correspond à un rite d'élection.

Marie-Louise von Franz, disciple de Jung et grande connaisseuse des contes de fées, confirme : « Les contes de fées expriment de façon extrêmement sobre et directe les processus psychiques de l'inconscient collectif. C'est pourquoi leur valeur est supérieure à celle d'autres matériaux pour ce qui est de son investigation scientifique. Les archétypes y sont représentés dans leur aspect le plus simple, le plus dépouillé, le plus concis. Sous cette forme pure, les images archétypiques nous fournissent les meilleures des clefs pour nous permettre la compréhension des processus qui se déroulent dans la psyché collective². »

1. Cité par Henri Durville, *Les Fées*, op. cit.

2. Marie-Louise von Franz, *L'Interprétation des contes de fées*, Dervy-Livres, 1987, Albin Michel, 1995.

Elle nous révèle encore que tous les contes de fées ont pour ambition de décrire la lutte que doit mener chaque individu et chaque collectivité pour atteindre son essence divine, ce que Jung appelle le « Soi », après avoir intégré l'« Ombre » et révélé à la conscience l'« *animus* » et l'« *anima* ».

Le héros des contes de fées se situe dans la voie de l'« individuation » dont parle Jung. Mais il ne se contente pas de conquérir sa propre individualité ; il devient en outre un « sauveur » pour sa communauté : « Il délivre son pays et son peuple de dragons, de sorcières ou de mauvais sorts. Dans de nombreuses histoires, il est celui qui découvre le trésor caché. Il libère sa tribu et la guide hors de toutes sortes de dangers. Il relie son peuple aux dieux et à la vie et il renouvelle le principe vital¹. »

Le héros de contes de fées est également celui qui parvient à dépasser et transcender les faiblesses de sa condition ; c'est pourquoi il est souvent le dernier-né, ou le plus petit, ou le plus « bête », à moins qu'il ne soit le souffre-douleur de la famille, comme Cendrillon. A ce sujet, Bruno Bettelheim notait, à propos de la rivalité qui oppose Cendrillon à ses sœurs, que le conte avait pour but d'assurer le cadet inférieur qu'un jour il pourra dépasser ses aînés². C'est oublier que, dans les contes comme dans les rêves, *tous* les personnages sont des parties de nous-mêmes. Nous sommes tour à tour Cendrillon, ses méchantes sœurs et sa marâtre, mais également le roi, la fée marraine et même les rats transformés en cochers qui conduisent la citrouille métamorphosée en carrosse.



Dans les contes, en effet, chaque personnage répond à une fonction précise de la psyché. Le roi symbolise la raison, l'autorité et la maîtrise, mais il peut être également une représentation du Soi — surtout à la fin du conte, lorsque le héros victorieux est sacré roi. Les fils aînés symbolisent les fonctions intellectuelles et les capacités d'adaptation et d'obéissance aux normes sociales ou parentales, tandis que le cadet, souvent représenté sous les traits d'un « simplet », incarne l'intuition et l'intelligence du cœur. Le mariage du héros avec la princesse, qui conclut la plupart des contes, correspond à

1. Idem.

2. Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, Robert Laffont, 1976.

ÉPILOGUE

l'union équilibrée entre les principes masculins et féminins — *animus* et *anima* — au sein de l'individu ; c'est l'équivalent des « noces mystiques » alchimiques, ou de ce qu'Annick de Souzenelle appelle les « épousailles intérieures ». Les dragons, sorcières, loups et autres monstres symbolisent à la fois l'Ombre et le Mal, nos démons intérieurs¹. Les fées, enfin, représentent le monde de la grande Fécondité, du Tout-Possible, du merveilleux miraculeux qui vit en nous, et dont nous ne soupçonnons même pas l'existence.

Jean-Pascal Debailleul, créateur et animateur de séminaires de développement personnel à partir des contes de fées, retient trois fonctions-clés essentielles : le roi, le héros et la fée, dont nous avons à comprendre et intégrer les messages pour provoquer un changement positif dans nos vies, et mettre en œuvre un processus d'évolution destiné à nous conduire au Grand Œuvre — à savoir notre complet épanouissement.

Ces trois fonctions se retrouvent non seulement dans les contes de fées, mais également dans les grands mythes fondateurs de l'humanité, qu'il s'agisse du *Mahabharata* ou des légendes germaniques ou scandinaves : le roi ou le dieu, le guerrier (le héros) et le producteur (la fée).

Pour Jean-Pascal Debailleul, le conte naît toujours d'une situation d'impuissance, de faiblesse, de décadence du royaume. Quelque chose manque, et de ce manque surgit une plainte infinie. Ce peut être le décès de la reine, ou la maladie du roi, ou l'absence d'héritier, ou le manque de gibier dans les forêts avoisinantes. Le roi formule alors une demande de restauration — une nouvelle épouse, un remède, un enfant, du gibier.

Cette demande, c'est le héros qui va l'accueillir et la mener à bien, grâce à son courage et sa bravoure, mais il ne saura y parvenir que s'il se lie entièrement à cette quête par une profonde et authentique adhésion du cœur. En effet, si fort et rusé soit-il, il lui serait impossible d'aller puiser l'Eau de la Vie ou de conquérir la princesse du royaume du Dôme d'Or s'il n'agissait que de sa propre initiative et en ne comptant que sur ses seules forces humaines. Le héros ne peut réussir ces exploits que s'il s'en remet entièrement au pouvoir miraculeux de la fée, la Grande Fécondité infinie qui, elle, saura bien lui fournir les moyens de parvenir à ses fins.

1. Lire à ce sujet Marie-Louise von Franz, *L'Ombre et le mal dans les contes de fées*, La Fontaine de Pierre, 1980, Albin Michel, 1995.

Ce postulat de base est repris dans la « première révélation » de *La Prophétie des Andes* : « Lentement, discrètement, une transformation globale est en train de se produire. Comme l'affirme le très ancien manuscrit trouvé dans les ruines de Celestine, le fait que nous éprouvions un puissant sentiment d'insatisfaction indique que nous commençons à être conscients de ce profond appel intérieur. Cette inquiétude peut se manifester sous la forme d'un mécontentement (même après avoir atteint les objectifs que nous nous sommes fixés), d'un malaise indéfinissable, ou d'un sentiment de manque¹. » James Redfield poursuit : « La première révélation de *La Prophétie des Andes* tend à capter notre attention et à enflammer notre imagination parce qu'elle correspond parfaitement à ce que les mythes ont toujours enseigné (et qui correspond en fait à la réalité) — qu'il y a une "clé d'or", un inconnu magique, un rêve riche de sens, ou un indice inattendu qui surgit pour nous guider tout naturellement vers le trésor ou l'occasion que nous cherchons². »

Pour Jean-Pascal Debailleul, ce schéma de base, commun à tous les contes, s'applique tout aussi bien à nos vies. Pour en saisir la substance, il n'est pas besoin d'analyser ni même de comprendre le contenu des contes — dont les détails nous paraissent souvent absurdes, comme dans les rêves. Il suffit de les « ressentir », de les laisser résonner au fond de soi jusqu'à ce qu'un déclic se fasse et que la Fécondité entre dans nos vies et nous envoie des signes miraculeux.

Pour ce faire, il propose à ses stagiaires d'étudier un récit par semaine, choisi parmi les *Contes* de Grimm. Après avoir lu le conte, chaque participant laisse émerger les images et surtout les sentiments que lui a procurés l'écoute du récit, en relation avec sa propre vie. Puis l'animateur propose une amplification et une synthèse pratique du conte, et demande à chaque participant de faire certains exercices pratiques au cours de la semaine qui suit. A l'entrevue suivante, chacun témoigne des cadeaux que lui a fait la Fécondité, et des changements positifs qui ont commencé à entrer dans sa vie.

« Il s'agit d'un processus qui doit s'inclure dans la durée, explique Jean-Pascal Debailleul. Il faut tout d'abord que chaque participant apprenne peu à peu à dépasser ses propres conditionnements et à admettre l'existence de ce monde merveilleux auquel les adultes ont

1. James Redfield, *Les Leçons de vie de la prophétie des Andes*, op. cit.

2. Idem.

ÉPILOGUE

cessé de croire. L'infini des contes est réalisable ; encore faut-il savoir ce que l'on désire, et accepter de se relier à l'infini pour atteindre le Tout-Accomplissement dont parlent les mystiques soufis ou les bouddhistes tantriques. C'est à partir de l'infini de son souhait que l'on peut atteindre l'infini du Tout-Possible, le monde de la Fée. »

Ce que nous appelons « réalité » n'est en fait qu'une apparence de réel ; il s'agit d'une réalité cristallisée, emprisonnée par nos représentations mentales, « enchantée », en quelque sorte. Dans les contes de fées, les grenouilles ou les chiens noirs peuvent abriter de beaux princes charmants qu'un sort jeté par une sorcière a rendus prisonniers d'une forme animale.

Il en va de même dans nos vies. Nous nous croyons faibles, désarmés, incapables de réussir ou d'être heureux, sans nous rendre compte que nous sommes victimes d'un « enchantement », d'un voile, d'une illusion, d'une *maya* qui essayent de nous faire croire que nous ne sommes que ce que nous *paraissions* être. Il suffit de s'affranchir de cette *représentation* de la réalité et de s'élever jusqu'à la pleine conscience de soi-même et de son vœu pour se relier aux forces de vie qui vont nous conduire jusqu'à notre complet épanouissement, quelles que soient les épreuves rencontrées. Comme l'écrit le poète Rainer Maria Rilke : « Tous les dragons de notre vie ne sont peut-être que des princesses qui attendent de nous voir beaux ou courageux. »



Il n'est pas besoin de « croire » aux fées pour suivre les enseignements des contes de fées. Il suffit de les mettre en pratique pour s'apercevoir bien vite que « ça marche ». Dans ces conditions, pourquoi s'en priverait-on ?

Et, de fait, on ne s'en prive pas. Qu'il s'agisse de thérapies pour enfants ou adultes, de stages de développement et de ressourcement personnels ou de séminaires en entreprises, les contes de fées sont de plus en plus fréquemment utilisés, avec un succès et une efficacité qui ne se démentent jamais.

Qui faut-il remercier des bienfaits dispensés par ces contes merveilleux qui nous apportent guérison et éveil ? Les thérapeutes, psychologues ou conteurs qui ont su s'en inspirer, ou bien les fées elles-mêmes, à savoir les agents de la Fécondité et du Tout-Possible ?

Car les fées sont les véritables auteurs des contes, dont nous

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

sommes les héros. Mais les fées sont discrètes. Elles ne se prennent pas pour des déesses et se moquent des cultes que nous pourrions leur vouer — et que leur vouaient nos ancêtres celtes, gaulois, grecs, romains ou germaines. Les fées n'attendent ni que nous leur bâtissions des temples, ni que nous leur offrions des sacrifices. Elles sont beaucoup trop humbles et beaucoup trop pratiques pour s'attacher à ces démonstrations idolâtres.

Ce qu'attendent les fées est bien plus simple, mais aussi infiniment plus ambitieux. Elles n'attendent rien moins que l'éveil et le bonheur de l'homme au sein de la création divine. Les fées, les elfes, les gnomes, les ondines et autres esprits de la nature ne cherchent qu'à restaurer le royaume terrestre au sein duquel l'Homme assumera enfin sa position de souverain responsable, bienveillant et comblé.

Les fées sont nos marraines, nos initiatrices et nos amies.

Et leur désir est de réaliser nos vœux les plus chers.

Mais que savons-nous de nos vœux ?

Lorsque nous nous réveillerons du sommeil de la vie ; lorsque nous retrouverons notre mémoire d'étoile ; alors nous nous ressouviendrons de ce grand vœu d'accomplissement avec lequel nous sommes venus au monde.

Les fées ne manqueront pas, alors, de venir l'exaucer.

Valensole, lundi de Pentecôte 1996.

BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE

SUR L'ORIGINE DES FÉES ET DES ESPRITS DE LA NATURE :

Le Livre d'Enoch, Robert Laffont, 1976.

Les Écrits esséniens, A. Dupont-Sommer, Payot, 1987.

Saint Martin, le philosophe inconnu.

Denys l'aéropage, *Œuvres complètes*, Paris 1934.

Érasme : *Des Prodiges*.

Hésiode : *Théogonie*, Les Belles Lettres, 1928.

Homère : *L'Odyssée*.

Ovide : *Les Métamorphoses*.

Pline l'Ancien : *Histoire naturelle*.

SUR LES FÉES AU MOYEN AGE :

Lecouteux, Claude : *Fées, sorcières et loups-garous au Moyen Age*, Imago 1992.

— *Fantômes et revenants au Moyen Age*, Imago, 1986.

— *Les Nains et les Elfes au Moyen Age*, Imago, 1988.

— *Les Monstres dans la littérature allemande du Moyen Age*, trois tomes, Kümmerle Verlag, 1882.

Maury, Alfred : *Les Fées au Moyen Age*, 1843. Rééd. Savoir pour Etre, Bruxelles, 1994.

— *Croyances et légendes au Moyen Age*, 1843. Rééd. Slatjine Reprints Genève, 1974.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

SUR LES FÉES, LES ELFES, BROCÉLIANDE, LE CELTISME ET LA CULTURE ANGLO-SAXONNE :

Princess Mary's Gift Book, 1914.

The Fairy Ring, 1910.

Fairies end Elves, Time-Life Books, 1984.

Anderson, Janice et Swinglehurst, Edmund : *Scottish Walks end Legends : The Lowlands end East Scotland*, Londres, Granada Publishing, 1982.

Arrowsmith, Nancy and Moorese, George : *A Field Guide to Little People*, Londres, 1977.

Baueur : *Les Trolls*.

Barbygère, Petrus : *Les Chroniques alfiques*, six volumes.

— *Le Répertoire des invisibles*.

— *Les Lisières d'Elfirie*.

Bellamy, Felix : *La Forêt de Brocéliande*, Lib. Guenégau, 1979, deux volumes.

Benwell, Gwen et Waugh, Arthur : *Sea Enchantress : The Tale of the Mermaid end Her Kin*, New York, The Citadel Press, 1965.

Bettelheim, Bruno : *Psychanalyse des contes de fées*, Robert Laffont, 1976.

Briggs Katherine : *Abbey Lubbers, Banshees & Boggarts : An Illustrated Encyclopedia of Fairies*, New York, Pantheon, 1979.

— *A Dictionnary of British Folk Tales in the English Language*, Londres, Routledge et Kegan Paul, 1979.

— *An Encyclopedia of Fairies : Hobgoblins, Brownies, Bogies, and Other Supernatural Creatures*, New York, Pantheon, 1976.

— *The Fairies in English Tradition and Literature*, Chicago, The university of Chicago Press, 1967.

— *The Personnel of Fairy Land*, Detroit, Singing Tree Press, 1971 (réédition de l'édition de 1953).

— *The Vanishing People : Fairy Lore and Legends*, New York, Pantheon, 1978.

— *The Anatomy of Puck*, Londres, 1987.

Cavendish, Richard : *Man, Myth & Magic*, onze volumes, New York, Marshall Cavendish, 1983.

Child, Francis James : *The English and Scottish Popular Ballads*, vol. 1, New York, Pageant, 1956.

Claymorius, R. : *Les Domaines alfiques*.

Curtin, Jeremiah : *Tales of the Fairies and the Ghost World*, New York, Benjamin Blom, 1971 (réédition d'un ouvrage datant de 1895).

Dubois, Pierre et Sabatier, Claudine et Roland : *La Grande Encyclopédie*

BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE

- des Lutins. Nains, Gobelins, Pixies, Gnomes, Farfadets, Brownies, Gremlins, Croquemitaines, Kabouters, Korrigans, Knockers, Sotés, Kobolds, Hosenteufel, Vodianoi, Kornböcke, Nutons, Massariol, Tomtes, Jetins, Pitikos, Pipintus, Changelins, Servans, Akkas, Danthienne, Puck et de bien d'autres Esprits élémentaires.*
- Dulac, Edmond : *Les Fées*.
- Durville, Henri : *Les Fées*, Perthuis, 1950.
- Edwards, Gillian : *Hobgoblin and Sweet Puck : Fairy Names and Natures*, London, Geoffrey Bles, 1974.
- Folkard, Richard Jr. : *Plant-lore, Legends and Lyrics*, London, Sampson Low, Marston, Searle, and Rivington, 1884.
- Franz, Marie-Louise von : *L'Interprétation des contes de fées*, Dervy-Livres, 1987.
- *L'Ombre et le Mal dans les contes de fées*, Albin Michel, 1995.
- Froud, Brian et Lee, Alan : *Les Fées*, Albin Michel, 1979.
- Haining, Peter : *The Leprechaun's Kingdom*, New York, Harmony Books, 1980.
- Hartland, Edwin Sidney : *The Science of Fairy Tales : An Inquiry into Fairy Mythology*, New York, Scribner & Welford, 1891.
- Huygen, Wil et Poortvliet, Rien : *Les Gnomes*, Albin Michel, 1979.
- Keightley, Thomas : *Mythologie des fées. The Fairy Mythology*, London, Wildwood House, 1981 (reprise de l'édition de 1892).
- *The World Guide to Gnomes, Fairies, Elves and Other Little People*, 1978.
- Kirk, Robert : *The Secret Commonwealth of Elves, Fauns and Fairies*, 1691, réédition Eneas Mackay, Écosse, 1933.
- *La République mystérieuse ou Traité montrant les principales curiosités telles qu'on les voit encore de nos jours parmi diverses gens du peuple d'Écosse, singularités pour la plupart propres à cette nation*, paru à Paris sous le titre *La République mystérieuse des elfes, faunes, fées et autres semblables*, Rémy Salvator, 1896.
- Livraga, Georges : *Les Esprits de la nature*, Nouvelle Acropole, 1984.
- Malcolm, Flora : *My Fairy Land*.
- Manus, Dermot Mac : *The Middle Kingdom*.
- Markale, Jean : *Merlin l'Enchanteur*.
- Monestier, Martin : *Les Nains*, J.-C. Simoën, 1977.
- O'Gill, Darby : *The Little People*, Brian, 1802.
- Ostroga, Yvonne : *Quand les fées vivaient en France*, Hachette.
- Scott, Walter : *La Démonologie ou histoire des démons et des sorciers*, Paris, 1832.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

- Sikes, Wirt : *British Goblins : Welsh Folk-lore, Fairy Mythology, Legends and Traditions*, Londres, EP Publishing Limited, 1973 (réimpression de l'édition de 1880).
- Spence, Lewis : *The Fairy Tradition in Britain*, Londres, Rider, 1948.
- *British Fairy Origins*, The Aquarian Press, 1981.
- Tolkien, J.R.R. : *Le Seigneur des anneaux*, Christian Bourgois, 1972.
- *Fäerie*, Christian Bourgois, 1974.
- Tongue, Ruth L. : *Forgotten Folk-Tales of the English Countries*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1970.
- Weiss Dover, T. : *Fairy Tale and Romance in the Works of Ford Madox Ford*, Fairy Tale Books, 1984.
- Yeats, W.B. : *Fairy and Folk Tales of Ireland*, London, 1888, Pan Books, 1979.

SUR LES CONTES DE TERROIR ET FOLKLORE :

- Afnassiev, Alexandre : *Contes russes*, Maisonneuve et Larose, 1978.
- Bachelard, Gaston : *La Psychanalyse du feu*, Gallimard, 1985.
- *L'Air et les songes*, José Corti, 1987, 16e éd.
- *L'Eau et les rêves*, José Corti, 1987, 21e éd.
- *La Terre et les rêveries de la volonté*, José Corti, 1986, 13e éd.
- *La Terre et les rêveries du repos*, José Corti, 1986, 14e éd.
- Chesnel, A. de : *Dictionnaire des superstitions, erreurs, préjugés et traditions populaires*, 1856.
- Deulin, Charles : *Contes d'un buveur de bière*, 1868.
- *Contes du roi Gambrinus*, 1874.
- Doppagne, Albert : *Esprits et génies du terroir*, Duculot, 1977.
- Figuier, Louis : *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, quatre volumes, 1860/64.
- *Histoire du merveilleux dans les pays modernes*, quatre volumes.
- Frazer, James Georges : *Le Rameau d'or*, Robert Laffont, quatre volumes, 1981-1984.
- Grimm : *Contes*, Garnier-Flammation.
- Lepagnol, Catherine : *Biographie du Père Noël*, Hachette, 1979.
- Levy-Strauss, Claude : *La Pensée sauvage*, Plon, 1962.
- Perrault, Charles : *Contes*.
- Pourrat, Henri : *Le Trésor des contes (ou les enchantements)*, Gallimard, treize volumes, 1977-1986.
- Pourrat, Henri : *Les Féés*, 1983.
- Sand, George : *Contes d'une grand-mère*, R. Simon, 1936.

BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE

Sébillot, Paul : *Le Folklore de la France*, Maisonneuve et Larose, quatre volumes.

Sébillot, Paul : *Le Ciel, la nuit et les esprits de l'air, Le Folklore de la France*, réédition Imago, 1982.

SUR LES ESPRITS DE LA NATURE DANS LE BOUDDHISME ET LE SHINTOÏSME :

L'enseignement de Ramana Maharshi, Albin Michel.

Coquet, Michel : *Le bouddhisme ésotérique japonais*, Vertiges, 1986.

Herbert, Jean : *Dieux et sectes populaires du Japon*, Albin Michel, 1965.

SUR LES ÉLÉMENTAUX :

Le Comte de Gabalis, ou Entretiens sur les sciences secrètes, par l'abbé Montfaucon de Villars, Paris, 1670. La meilleure édition est de 1742, in-12.

Les Génies assistants, suite du *Comte de Gabalis*, in-12, 1742.

Le Gnome irréconciliable, suite des *Génies assistants*.

Nouveaux entretiens sur les sciences secrètes, suite nouvelle du *Comte de Gabalis*, 1742.

Lettres cabalistiques, par le marquis d'Argens. La Haye, 1741, six volumes in-12. Il faut lire surtout dans cet ouvrage les lettres du cabaliste Abukiback.

Discours admirable d'un magicien de la ville de Moulins qui avait vu un démon dans une fiole, Paris, 1623.

Discours sur les esprits follets, le Mercure Galant, 1680.

Opération des sept esprits des planètes, manuscrit n° 2344, année 1883, Bib. de l'Arsenal.

Aneau, B. : *La Description philosophale de la nature des oiseaux*, 1641.

Beleker, Balthazar : *Le Monde enchanté*, Amsterdam, 1694, quatre volumes.

Berguibier, Charles Alexis Vincent : *Les Farfadets*, 1821.

Buteau, Michel : *Mythologie des filles des eaux*, Le Rocher, 1982.

Collin de Plancy : *Dictionnaire infernal*, quatre volumes et un atlas, Paris, 1825-1826.

Coutin, André : *La Pratique de l'au-delà*, First, 1995.

Desormaux, Florian : *L'Oxalis paradoxal*, Paris, 1656.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

- Donato, Professeur : *Cours pratique de magie*, 1912, réédition Leymarie, 1983.
- Epinay, Eugène d' : *Ectoplasmes, élémentaux, séraphins, corps astraux : vies inférieures et supérieures de l'Ether*, La Voie Spirite, Lille, 1901.
- Exeter, Wootenn d' : *Le Maître vert*, 1649.
- France, Anatole : *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, Folio, 1989.
- Garinet, Jules : *La Sorcellerie en France*, 1820.
- Gogol, Nicolas : *Les Nouvelles ukrainiennes*.
- Görres : *La Mystique divine, naturelle et diabolique*, 1855, cinq volumes.
- Guaïta, Stanislas de : *Le Temple de Satan*, Paris, 1915.
- Gubernatis, Angelo de : *La Mythologie des plantes*.
- Gubernatis, A. de, et Durand, A. : *Mythologie zoologique ou les légendes animales*, Pedorre Lauriel, 1874.
- Grunn, Karel : *Les Esprits élémentaires*, 1891.
- Husson, Hyacinthe : *La Chaîne traditionnelle*, A. Franck, 1874.
- Institoris, Henry et Sprenger, Jacques : *Le Marteau des sorcières* (Malleus Maleficarum).
- Le Louët, Jean : *Les esprits gardiens*, 1935.
- Paban, Gabrielle de : *Histoire des fantômes et des démons qui se sont montrés parmi les hommes, ou Choix d'anecdotes et de contes, de faits merveilleux, de traits bizarres, d'aventures extraordinaires sur les revenants, les fantômes, les lutins, les démons, les spectres, les vampires et les apparitions diverses, etc*, Paris, 1819.
- Spieß : *Les Gnomes, ou les esprits des montagnes*, Vienne, 1796.
- Taillepiéd, F.N. : *Traité de l'apparition des esprits*, Bruxelles 1609.
- Terrasson, François : *La Peur de la nature*, Sang de la Terre, 1988.

SUR PARACELSE ET L'ALCHIMIE :

- Paracelse*, Cahiers de l'Hermétisme, Albin Michel, 1980.
- Allendy, René (Docteur) : *Paracelse, le médecin maudit*, Gallimard, 1937, Rééd. Dervy-Livres, 1987.
- Bechtel, Guy : *Paracelse*, CAL 1970.
- Cordier, Stéphane : *Paracelse*, Diffusion Nouveau Quartier Latin 1978.
- Koyré, A. : *Mystiques, spirituels et alchimistes du x^v siècle allemand*, Gallimard, coll. « Idées » n° 233, 1971.
- Mariel, Pierre : *Paracelse, ou le tourment du savoir*, Seghers, 1974.
- Pagel, W. : *Paracelse*, trad. de l'anglais, Arthaud 1963.
- Paracelse : *Liber de homonculis*.

BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE

- *Liber de nymphis, sylphis, pygmalis et salamandris et caeteris spiritibus*.
- En français : le livre de la Bibliothèque Méjanes *Les XIV Livres des paragraphes* et le *Discours de l'alchimie. Les Grimoires de Paracelse* — traduits et préfacés par René Schwaeblié, Lug, Paris, 1976.
- Schmidt, A.M. : *Paracelse, ou la force qui va*, Plon, 1967.

SUR LES FÉES DE COTTINGLEY :

- Conan Doyle, Arthur : *The Coming of the Fairies* (le retour des fées), 1922.
- *Sélection du Reader's Digest*, juillet 1961.
- Gardner, Edward L. : *Fairies*, Theosophical Publ. House.
- *Les fées*, Adyar, 1945, Rééd. 1966.

SUR L'HERMÉTISME, LA KABBALE, LA THÉOSOPHIE ET L'ANTHROPOSOPHIE :

- Devas and men*, The Theosophical Publishing House, Adyar, Madras.
- Amadou, R. : *L'Illuminisme au XVIII^e siècle*, Denoël, « La Tour Saint-Jacques », 1960.
- Arundale, G.S. : *The night bell*.
- Bailey, A. A. : *L'Astrologie ésotérique*, Lucis.
- *Traité sur le feu cosmique*, Lucis, 1976. Nouvelle éd.
- *Initiation humaine et solaire*, Lucis, 1971. Nouvelle éd.
- *Lettres sur la méditation occulte*, Lucis, 1962. Nouvelle éd.
- *Traité sur les sept rayons*, Lucis, 1975. Nouvelle éd.
- *Extériorisation de la hiérarchie*, Lucis, 1974. Nouvelle éd.
- *Traité sur la magie blanche*, Lucis, 1976. Nouvelle éd.
- *Le Mirage, problème mondial*, Lucis.
- Besant, Annie : *La Généalogie de l'homme*, Adyar, 1982.
- Besant, Annie et Leadbeater C.W. : *Les Formes-pensées*, Publications Théosophiques, 1905.
- Blavatsky, H.P. : *Collected writings*, vol. X, The Theosophical Publishing House.
- *La Doctrine secrète*, Adyar.
- *Entretien sur la doctrine secrète*, Adyar.
- *Abrégé de la doctrine secrète*, La Famille Théosophique, 1923.
- *Le Glossaire théosophique*, Adyar, 1981.
- *Isis unveiled. Isis dévoilée*, Adyar.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

- Coquet, Michel : *Les Chakras : Anatomie occulte de l'homme*, Dervy, 1982.
- *La Doctrine des avatars*, L'Or du Temps, 1986.
 - *L'Arche d'Alliance*, Robert Laffont, 1984.
 - *Lumières de la grande loge blanche*, L'Or du Temps, 1983.
- Crouzet, J.P. : *Des esprits modèlent les nuages. Avec 34 photos-preuves de l'existence des sylphes*, Adyar, 1964.
- Encausse, Docteur Philippe : *Le Maître Philippe de Lyon*, Éditions Traditionnelles, 1955.
- Vie et paroles du Maître Philippe de Lyon*, Paul Derain.
- Fort, Charles : *New Lands*.
- Fortune, Diom : *La Kabale mystique*, Adyar, 1979.
- Hodson, Geoffrey : *The Kingdom of Fairies*.
- *The Kingdom of the Gods*.
 - *The Miracle of Birth*.
 - *The Brotherhood of Angels and Men. La Fraternité des hommes et des anges*, Sté Théosophique de Suisse.
 - *Be Ye Perfect*.
 - *Les Fées au jeu et au travail*, Adyar, 1957.
 - *La Science de la voyance*.
- Lancri, Salomon : *Doctrines initiatiques : essai de science occulte*, Adyar, 1975.
- Leadbeater, Charles : *L'Homme, d'où il vient, où il va*. Chap. 24 : matérialisation d'anges dans les réunions théosophiques.
- *Le Côté caché des choses*, Tome I — Adyar, 1978.
 - *L'Occultisme dans la nature*, Tome II — Adyar, 1978.
- Olcott, H.S. : *A la découverte de l'occulte : histoire des débuts de la société théosophique*, Adyar, 1976.
- Osmont, Anne : *Voyages dans le monde astral*.
- Payeur, Charles-Rafaël : *Réconciliation avec la nature. L'enseignement traditionnel de l'hermétisme chrétien*, Éditions de l'Aigle, Québec.
- Questin, Marc (druide Sagos) : *La Connaissance sacrée des Druides*, F. Sorlot, F. Lanore, 1995.
- Row, T. Bubba : *Esoteric writing*, The Theosophical Publishing House.
- Steiner, Rudolf : *Agriculture*, Éditions Anthroposophiques Romandes, 1984.
- *L'Homme dans ses rapports avec les animaux et les esprits des éléments*, Triades, 1992.
 - *Les Entités spirituelles dans les corps célestes et dans les règnes de la nature*, Éditions Anthroposophiques Romandes, 1984.

BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE

Tuttle, Amber M. : *The Work of Invisible Helpers*.
« Théosophie », *Encyclopedia Universalis*.

SUR LES JARDINS DE FINDHORN, LES ANGES ET LES DEVAS :

A Course of Miracles.

The Findhorn Garden, Findhorn Community, Harper & Row, 1976.

Les Jardins de Findhorn (messages des devas). Nature et Progrès, 1989.

The Magic of Findhorn, Findhorn Community.

Faces of Findhorn, Findhorn Community.

Caddy, Eileen : *The Dawn of Change*, 1979.

— *Foundations of Findhorn*, 1976.

— *The Spirit of Findhorn*, 1977.

— *Footprints on the Path*, 1976.

— *God Spoke to Me*, 1971.

— *The living world*, 1988.

— *Flight into Freedom. L'Envol vers la liberté*, Le Souffle d'Or, 1988 (autobiographie).

— *La Petite Voix*, Le Souffle d'Or, 1990.

Coquet, Michel : *Devas ou les montagnes angéliques*, L'Or du Temps, 1988.

Hawken, Paul : *The Magic of Findhorn*.

Maclean, Dorothy : *To Hear the Angels Sing, an odyssey of co-creation with the devic kingdom*, Lorian Press, 1980.

— *La Voix des Anges*, Le Souffle d'Or.

Mallasz : *Dialogues avec l'Ange*, Aubier, 1975-1990.

Newhouse, Flower (U.S.) : *Natives of Eternity*.

— *Rediscovering Angels*.

— *The Kingdom of the Shining Ones*.

Ogilvie Crombie, R. : *Conversations with Pan*, cassette diffusée par la Findhorn Foundation, 1975.

Roads, Michael J. : *Talking with Nature*, H.J. Kramer, 1985.

— *Journey into Nature*, H.J. Kramer.

— *Journey into Oneness*, H.J. Kramer.

— *Simple is Beautiful*, H.J. Kramer. Michael et Treenie Roads, P.O. Box 778, Nambour, QLD, 4560 Australia.

Riddell, Carol : *Findhorn : 30 ans d'expérience*, Le Souffle d'or, 1992.

Sherman, Kay Lynne : *The Findhorn Family Cookbook*.

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

- Siena, Giovanni P. : *L'Heure des anges*, La Colombe.
Snell, Joy : *The Ministry of Angels*.
Spangler, David : *Révélation, la naissance d'un nouvel âge*, Le Souffle d'Or.
— *Émergence : la renaissance du sacré*, Le Souffle d'Or, 1986.
— *Anthology : Vision of Findhorn*.
— *Festivals in the New Age*.
Tuttle, A. M. (U.S.) : *The Works of Invisible Helpers*.
Wright, Machaëlle Small : *The Perelandra Garden Work Book, A complete Guide to Gardening with Nature Intelligences*, Box 136, Jeffersonton, Virginia, 22724, U.S.A.

SUR LE NEW AGE :

- Anglarès, Michel : *Nouvel Age et foi chrétienne*, Le Centurion, 1992.
Bastian, Bernard : *Le New Age, d'où vient-il, que dit-il ?*, Œil, 1989.
Demornex, Jacqueline : *Du bon usage du Nouvel Age*, n°1, 1991.
Ferguson, Marilyn : *Les Enfants du Verseau*, Calmann-Lévy, 1981.
Grof, Stanislav : *Psychologie transpersonnelle*, Le Rocher, 1984.
Grossman, Sylvie et Fenwick, Édouard : *Californie, le Nouvel Age*, Seuil, 1981.
Porquet, Jean-Luc : *La France des mutants, Voyage au cœur du Nouvel Age*, Flammarion, 1994.
Redfield, James : *La Prophétie des Andes*, Robert Laffont, 1994.
— *Les Leçons de vie de la Prophétie des Andes*, Robert Laffont, 1995.
Van Eersel, Patrice : *Le Cinquième rêve*, Grasset, 1993.
Vernette, Jean : *Le Nouvel Age*, Tequi, 1990.
— *Le New Age*, PUF, « Que sais-je ? », 1992.
— *Réincarnation, résurrection, communiquer avec l'au-delà*, Salvator, 1992.
— *Jésus dans la nouvelle religiosité*, Desclée, 1987.

SUR LE CHAMANISME, GAÏA ET LA TERRE-MÈRE :

- Les Rites de passage*, A. Van Gennep, 1909.
La Formation des légendes, Van Gennep, 1909.
Bach, Richard : *Jonathan Livingstone le goéland*.
— *Le Messie récalcitrant*, Flammarion 1978.
Bear, Sun et Wabun : *La Roue de la médecine*, Albin Michel, 1989.

BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE

- Bucke, Richard M. : *La Conscience cosmique*, Troisième Millénaire, 1989.
- Campbell, Joseph : *Les Héros sont éternels*, Seghers 1978.
- Campbell, Joseph et Moyers, Bill : *Puissance du mythe*, J'ai Lu, 1991.
- Capra, Fritjof : *Le Tao de la Physique*, Sand, 1985.
- *Le Temps du changement — Science, société, Nouvelle culture*, Le Rocher, 1983.
- Castaneda, Carlos : *L'Herbe du Diable et la petite fumée*, Christian Bourgois, 1984.
- Coelho, Paulo : *L'Alchimiste*, Anne Carrière, 1994.
- Eliade, Mircea : *Le Chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Payot, 1951-1970.
- Gawan, Shakti et King, Laurel : *Vivre dans la lumière*, Le Souffle d'Or, 1986.
- Lovelock, James : *La Terre est un être vivant. L'hypothèse Gaïa*, Le Rocher, 1986. « Champs »-Flammarion, 1993.
- *Les Ages de Gaïa*, Robert Laffont, 1990.
- *Gaïa. Comment soigner une terre malade ?* Robert Laffont, 1992.
- Mercier, Mario : *Chamanisme et chamans. Le vécu dans l'expérience magique*, Belfond, 1977.
- *Voyage au cœur de la Force. L'expérience magique d'un chaman*, Jacques Grancher, 1995.
- Morgan, Marion : *Message des hommes vrais au monde mutant*, Albin Michel 1995.
- Rieder, H.R. : *Le Folklore des Peaux-Rouges*, Payot.
- Roszak, Theodore : *L'Homme planète*, Stock, 1980.
- Sapa, Hebraka : *Les Rites secrets des Indiens Sioux*, Payot.
- Sheldrake, Rupert : *L'Ame de la nature*, Le Rocher, 1992.
- Tompkins, Peter et Bird, Christopher : *La Vie secrète des plantes*, Robert Laffont, 1975.
- *La Vie secrète du sol*, Robert Laffont, 1990.

ADRESSES UTILES

● Findhorn Foundation, The Park, Forres IV36 OTZ, Scotland, UK. Téléphone : 44 (0) 1309 690 154 Télécopie : 44 (0) 1309 691 387 E-mail : ecovillage@findhorn.org

● Michael et Treenie Roads, P.O. Box 778, Nambour, QLD, 4560 Australia.

● Jean-Pascal Debailleul, La Voix des Contes, 27 rue Titon 75011 Paris. Téléphone : (1) 48 57 70 48 / 40 09 21 11. Télécopie: (1) 40 09 21 89.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION : <i>Il était une fois... les fées.</i>	11
PREMIÈRE PARTIE : <i>Us et coutumes du Petit peuple.</i>	29
1. Comment les fées vinrent au monde	31
Les nymphes du destin : 32 Fata, fades et fadas : 33 Les fées au berceau : 34 Les génies du lieu : 36 Arbres des fées et eaux minérales : 38 Comment saint Éloi partit en croisière contre les fées : 38 La Vierge Marie, patronne des fées : 39	
2. Les fées, ou les marraines des hommes	45
Les îles féeriques : 47 Le petit sabbat des fées : 49 Les cercles de fées : 53 Les dons des fées : 54 La fée du foyer : 56 Les dames blanches : 57 Fantômes, spectres et revenants : 58 Les dames vertes et les dames noires : 61	
3. Les ondines, ou les amantes de l'eau	65
Sirènes et néréides : 65 Ondines et naïades : 68 Cuisses de nymphes : 69 La nixe en son étang : 70 La fée Mélusine : 72 Les gardiennes de l'eau et les ondines du bord de mer : 74	
4. Les gnomes, ou les artisans de la terre	77
Trolls, kobolds, berstucs et autres servants : 78 Les petits hommes de la montagne : 84 Les nains amoureux : 84 Les nains démoniaques : 86 Le comte de Gabalis et les nains de l'enfer : 88	
5. Les nains et les pygmées, ou les petits hommes de la mine	91
Les esprits de la mine : 93	
6. Les génies domestiques, ou les gardiens des maisons	99
Les démons familiers de Jérôme Cardan et d'Helena Blavatsky : 101 Les	

ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES FÉES

brownies, les cluricaunes et le secret du whisky : 104 Les brownies, Stevenson et l'Ile au trésor : 106 Compère Puck et bons drolles : 107 Les farfadets : 109 Alexis-Vincent-Charles Berguibier de Terre-Neuve du Thym et le fléau des farfadets : 111

7. Les lutins, ou les esprits farceurs 113
 Le cheval est la plus belle conquête du lutin : 118 Nutons, sotès et pépés : 119 Un lutin domestique : 122
8. Les elfes, ou les hommes aériens 125
 Tolkien et la cour des elfes : 126 Apparitions d'elfes : 128 Elfes de lumière et elfes des ténèbres : 130 Les feux follets : 132 Comment un poète anglais séjourna sept ans au Pays des elfes : 134
9. Les prisonniers des elfes et les enlèvements extraterrestres 139
 Amoureuse d'un elfe : 140 Le concert du siècle : 141 Le sabbat des elfes : 142 Un pasteur victime des fées : 144 Enlèvements d'elfes ou d'extraterrestres ? : 148 Où l'on voit Charlemagne condamner les nuages à de lourdes peines : 149 Les sylphes et les extraterrestres : 150
10. Les sylphes, ou la chute des anges 155
 Ballets de sylphes : 155 Les sylphes et la chute des anges : 159
11. Les songes et les cauchemars 165
 Les nains voleurs d'enfants : 167 Cauchemars et rêves elfiques : 170 Démons incubes et succubes : 173
12. Les salamandres, ou les serpents de feu 177
 Benvenuto Cellini giflé pour avoir vu une salamandre : 177 La marche dans le feu : 179 Le feu sacré et les oraisons des salamandres : 180 Comment capturer des salamandres dans des globes de verre : 182 Anatole France et la rôtisserie de la reine Pédauque : 183 Les salamandres et le péché originel : 184 Une salamandre sur canapé : 186

- DEUXIÈME PARTIE : *Comment contacter les fées et les esprits de la nature* 189
1. Les petites fées de Cottingley 191
 2. Des fées et des devas dans les jardins de Findhorn 203
 3. Conversations avec le dieu Pan 219
 4. Findhorn, paradis des fées et des hommes 227
 5. Au pays des wallabies 239
 6. « C'est un jardin extraordinaire... » 247
 7. L'anthroposophe et la main verte 253

TABLE DES MATIERES

La plante et le détecteur de mensonges : 253	Le chant du cactus : 254
Comment entrer dans la tige d'une plante : 255	L'homme vert : 256
Goethe, Steiner et la « science spirituelle » : 259	Les esprits des racines : 260
Les esprits de l'eau : 261	Les esprits de l'air : 262
Les esprits du feu : 262	L'amour cosmique : 263
8. Gaïa et Ouranos, ou les noces de la terre et du ciel	265
Le shintoïsme et le bouddhisme ésotérique : 266	Le chamanisme et l'hermétisme chrétien : 267
Gaïa, ou la Terre vivante : 268	Le dauphin est l'avenir de l'homme : 270
L'Ame de la nature, les champs morphiques et la probabilité scientifique de Dieu : 272	Quand l'homme s'éveillera... : 273
ÉPILOGUE : <i>Le trésor des contes de fées</i>	279
BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE	289
ADRESSES UTILES	301

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

ROMANS

Paul Guth.

Quarante contre un.

119 F.

Yves Jacob.

Soleils gris.

109 F.

Philippe de Baleine.

Seigneur pourquoi m'as-tu abandonné ?

109 F.

Denise François.

L'Auberge du grand balcon.

119 F.

Les Révoltés de Montfaucon.

129 F.

Les Dames de la Courtille.

129 F.

Pierre Lance.

Le Premier Président.

140 F.

HUMOUR-HISTOIRES DRÔLES

Richard Balducci.

Le Café des veuves.

119 F.

Laurence Boccolini.

Scènes de mariages.

89 F.

Thierry Crosson en collaboration avec

Jean-Christophe Florentin.

Le Guide de l'emmerdeur au travail.

99 F.

Le Guide de l'emmerdeur en vacances.

99 F.

Laurent Delaloye.

Quelle planète !

99 F.

Jean-Marc Richard.

Dictionnaire des expressions paillardes
et libertines de la littérature française.

129 F.

Jean-Christophe Florentin.

Guide con et inutile pour briller en
société.

99 F.

Jacques Édouard,

illustrations de Jean-Louis Le Hir.

Petit bréviaire présidentiel.

109 F.

Cyril Laffitau.

Gros et beau à la fois.

89 F.

Georges Fillioud.

Homo politicus :

Des drôles et des pas tristes.

119 F.

Gérard Ponson, Roberto Alvarez.

Ils ont dit ils ont menti.

89 F.

AVENTURES-RÉCITS VÉCUS- TÉMOIGNAGES-DOCUMENTS

Philippe de Baleine.

Nouveau voyage sur le petit train de la
brousse.

95 F.

Voyage espiègle et romanesque sur le
petit train du Congo.

109 F.

Le Petit Train des cacahuètes.

119 F.

Michel Bagnaud.

Profession : inventeur de trésors.

99 F.

Joe Galland.

Torpeurs.

99 F.

Patrice Franceschi.

Chasseur d'horizons.

275 F. (Album relié).

Francis Cucchi.

La Route du pavot.

119 F.

Jean-Pierre Imbrohoris.
Démences meurtrières.
99 F.

Jean-Louis Degaudenzi.
Les Enfants de la haine.
99 F.

Guy Doly-Linaudière.
L'Imposture algérienne.
99 F.

Anne Montel-Girod.
Itinéraire d'un amour.
85 F.

Gérard de Villiers.
Mes carnets de grand reporter.
99 F.

Jean-Noël Liaut.
Modèles et mannequins (1945-1965).
129 F.
Une princesse déchirée : Nathalie Paley.
119 F.

Jean Bruno.
Lettre aux assassins du football.
90 F.

Muriel Canoby.
Sous l'emprise du démon.
109 F.

Docteur Pierrick Hordé.
Nouvelles histoires incroyables de la médecine.
109 F.

Docteur Pierrick Hordé et Jean-Louis Saulnier.
Nouvelles histoires incroyables de la médecine, tome III.
109 F.

Noëlle Riley Fitch.
Érotique Anaïs Nin.
169 F.

Enrico Micheli.
Le Statut du ciel.
149 F.

Louise E. Levathes.
Les Navigateurs de l'Empire céleste.
129 F.

Odile et Philippe Verdier.
Les Grandes Arnaques aux assurances.
99 F.

Pierre Barberoux.
Les Disparus de l'Atlantique ou 58 jours à la dérive.
99 F.

Jean Cau.
L'Orgueil des mots.
109 F.

Marcel Haedrich.
Citizen Prouvost.
119 F.

Jacques Perotti.
Un prêtre parle : « Je ne peux plus cacher la vérité. »
119 F.

Françoise Ducout.
Les Grandes Passions amoureuses.
109 F.

Marie-Antoinette Pacho.
Du temps où les hommes écrivaient des lettres d'amour.
129 F.

Nicolas Bonnal.
La Malédiction des stars.
119 F.

Abbé Raymond Arnette.
De la gestapo à l'O.A.S.
119 F.

Docteur XY.
Il n'y a plus de médecin au numéro que vous avez demandé.
119 F.

Michel Gall, Sophie Dormoy.
Délits de séduction.
119 F.

Errol Parker.
De bohème en galère, les pérégrinations d'un musicien de jazz à New York.
89 F.

ÉSOTÉRISME

Julia Pancrazi, Mme De Soria.
La Voyance en héritage.
109 F.

Richard Balducci.
La Vie fabuleuse de Nostradamus.
119 F.

*Vlaicu Ionescu, Marie-Thérèse de
Brosses.*
Les Dernières Victoires de Nostradamus.
119 F.

Élisabeth et Jean-Claude Zana.
Les Stars racontent l'étrange.
109 F.

Rosita Arvigo.
Sastun.
119 F.

Marc Galieu.
Les Mystères de la voyance.
109 F.

Jean-Pierre Girard.
Psychic ou le pouvoir de l'esprit sur la matière.
119 F.

Jean-Paul Bourre.
Mondes et univers parallèles à travers l'imaginaire et les sciences.
129 F.

RELIGIONS-SPIRITUALITÉ

Nicolas Pigasse.
Croient-ils tous au même dieu ?
110 F.

Lino Sardos Albertini.
L'Au-delà existe.
119 F.
Au-delà de la foi.
119 F.
Indices et preuves de l'existence de l'Au-delà.
119 F.

Pierre Jovanovic.
Enquête sur l'existence des anges gardiens.
129 F.

Jackie Landreaux-Valabrègue.
Les Scientifiques à la recherche de Dieu.
119 F.

Dante Vacchi, Anne Vuylsteke.
Les Jésuites en liberté.
320 F. (Album relié).

John J. McNeill.
Les Exclus de l'Église.
119 F.

Jean-Claude Duluc.
Anthologie des miracles et des mystifications à travers 50 siècles de spiritualité.
119 F.

Betty J. Eadie.
Dans les bras de la lumière.
99 F.

Gildas Bourdais.
Enquête sur l'existence d'êtres célestes et cosmiques.
129 F.

Joan Wester Anderson.
Par la grâce des anges gardiens.
99 F.
Quand les miracles arrivent.
109 F.

Giordano Bruno Guerri.
Enquête sur les mystères du confessionnal.
129 F.

Deborah Laake.
Cérémonies secrètes.
119 F.

Geddes MacGregor.
Enquête sur l'existence de la réincarnation.
129 F.

Édouard Brasey.
Enquête sur l'existence des anges rebelles.

129 F.

Enquête sur l'existence des fées et des esprits de la nature.

129 F.

Angie Fenimore.

Au-delà des ténèbres.

109 F.

François de Muizon.

Les Derniers Exorcistes de l'épiscopat révèlent.

129 F.

GUIDES PRATIQUES-SANTÉ

Docteur Marc B. Ganem.

La Sexualité du couple pendant la grossesse.

99 F.

Docteur David Elia, docteur Jacques Waynberg.

Guide pratique de la vie du couple.

189 F. (Album relié).

Jean-Claude Duluc.

Docteur est-ce une erreur?

99 F.

Jean-Louis Degaudenzi.

Le Secret de votre groupe sanguin.

99 F.

Janet L. Wolfe.

Monsieur a sa migraine.

109 F.

Docteur Claude Chauchard, Véronique Blocquaux, Jacques Chenu.

Retraité? Moi, jamais!

109 F.

Jacques de Schryver.

La Revanche du cancre.

119 F.

Betty de Brouhan, Yvan Katz.

Guide Smoby à l'usage des familles.

99 F.

Xavier Maniguet.

Naufragés. Comment survivre en mer.

99 F.

BEAUX LIVRES (DIVERS)

Roger Théron, Jean-Charles Tacchella.

Les Années éblouissantes. Le Cinéma qu'on aime : 1945-1952.

295 F.

Stars, les Incontournables.

275 F.

Miguel Alcalá.

Le Flamenco et les gitans.

175 F.

Johnny Hallyday.

Le Dernier Rebelle.

175 F.

Gilles Lhote.

Le Cuir des héros.

199 F.

Cow-boys des nuages.

220 F.

La Légende Harley-Davidson.

240 F.

ELLE, nos cinquante premières années.

449 F.

MUSIQUE (DIVERS)

Opéras, les Incontournables.

249 F. (Album relié).

Rock'n' roll, les Incontournables.

249 F. (Album relié).

Jazz, les Incontournables.

249 F. (Album relié).

Blues, les Incontournables.

249 F. (Album relié).

Country, les Incontournables.

249 F. (Album relié).

Les Années Jazz Magazine : 40 ans de passion.

420 F. (Album relié).

Geoffrey Smith.

Stéphane Grappelli.

115 F

Luigi Viva.
Pat Metheny.
149 F.

Jim Haskins.
Ella Fitzgerald.
119 F.

Albert Murray.
Good Morning Blues, Count Basie.
149 F.

Herman Leonard.
L'Œil du jazz.
270 F. (Album relié).
Jazz Memories.
275 F. (Album relié).

Fabrice Zammarchi.
Sidney Bechet.
249 F. (Album relié).

Hank O'Neal, Esther Bubley.
Charlie Parker :
Norman Granz Jam Sessions.
275 F. (Album relié).

ART

Édouard Jaguer.
Richard Oelze.
199 F.

Jean Toulet.
Georges Leroux.
199 F.

José Pierre.
Guy Johnson.
195 F.
L'Aventure surréaliste autour d'André
Breton.
230 F.

Jacques Baron.
Anthologie plastique du surréalisme.
380 F.

Didier Semin.
Victor Brauner.
950 F.

Alain Sayag.
Hans Bellmer, photographe.
178 F.

Paul Brach.
John Kacere.
279 F.

Jean Benoît.
Monographie.
199 F.

*Cet ouvrage
a été composé par EURONUMÉRIQUE
et imprimé
sur presse CAMERON
dans les ateliers
de Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en septembre 1996*

Couverture : © Agence EDIMEDIA
Illustration de Rackham pour *Comus*. Poème de John Milton.
Collection particulière.

N° d'éditeur : 1343. N° d'impression : 1/1923.
Dépôt légal : septembre 1996.
Imprimé en France

ISBN : 2 85018 303 2

Des fées, on connaît surtout les contes, censés divertir les enfants et les aider à s'endormir. Mais les fées sont plus que des personnages de légende : elles sont tout à la fois les bonnes marraines qui se penchent sur le berceau des hommes pour les combler de dons, et d'authentiques divinités de la nature chargées de veiller au bon équilibre de notre planète terre. Des *fata* romaines qui filaient le destin aux fées Mélusine du Moyen Age, des inquiétantes dames blanches qui prédisaient la mort des rois aux fées des champs et des rivières photographiées en 1917 par deux petites Anglaises, c'est toute l'histoire du petit peuple de Féerie qui est retracée ici, avec ses gnomes gardiens de trésors, ses lutins familiers et farceurs, ses ondines se languissant d'amour et ses elfes aériens. Car les fées et les esprits de la nature n'existent pas seulement à travers les légendes et les contes qu'ils ont inspirés : ils ont su fournir aux plus attentifs les multiples preuves de leur présence. Des alchimistes et des théosophes ont appris à communiquer avec ces entités et des clairvoyants les ont décrits avec un grand luxe de détails. Ainsi, le mathématicien et astrologue Jérôme Cardan aurait eu près de lui un génie familier qui lui inspirait ses inventions. Et Stevenson, le célèbre auteur de *l'Ile au trésor*, croyait fermement aux *brownies*, qui auraient d'ailleurs livré aux Écossais le secret du whisky. L'empereur Charlemagne rédigea plusieurs capitulaires interdisant aux sylphes de se matérialiser dans le ciel et d'enlever des humains dans leurs vaisseaux aériens, à l'instar des extraterrestres aujourd'hui. Quant à Peter et Eileen Caddy, ils transformèrent quelques arpents désolés du nord de l'Écosse en un véritable paradis terrestre, grâce à l'aide des *devas* et des esprits de la nature demeurant dans les jardins de Findhorn. À l'heure où l'on s'inquiète de plus en plus d'écologie, d'écosystème et de sauvegarde de la nature et des ressources de la terre, il devient urgent de renouer un rapport complice et magique avec les fées et les divinités de la nature.

L'auteur : Édouard Brasey, quarante-deux ans, écrivain et journaliste d'investigation, a déjà publié *Enquête sur l'existence des anges rebelles*.



62 4804 1/96.IX/129 F. TTC.